CINQ ANNÉES

DE

VOYAGE EN ORIENT

1846-1851

PAR

ISRAEL-JOSEPH BENJAMIN II,

VOYAGEUR ET AUTEUR,

Demeurant à Foltischani (Moldavie).

PARIS

EN VENTE CHEZ MICHEL LEVY FRÈRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

—

1856

CATALOGUE

CINQ ANNÉES

DE

VOYAGE EN ORIENT

(1846-1851)

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE M. CERF, GRANDE-RUE, 144, A SÈVRES.

LISTE DE MM. LES SOUSCRIPTEURS

QUI ONT BIEN VOULU

CONTRIBUER A LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE.

Alger.

A. M. Weill, Grand Rabbin.. 1
Gugenheim, Président du Consitoi re israélite..... 1
Meigueres, Membre *Id.* 1
Simon, Secrétaire *Id.* 1
Léon Elie, Négociant..... 1
Alphanoiry, *Id.* 1
Henri Probst, *Id.* 1
D. Elias, *Id.* 1
E. Hermann, Marchand..... 1
Moïse Stora frères, Négociants 1
Dayan jeune, Interprête de l'armée..... 1
J. Renner, Propriétaire Gérant du journal *La Colonisation*. 1
Legendre, Papetier-relieur.... 1
Prosper Assur, Commis..... 1
A. Rubiana, Interprête de l'armée 1
H.-C. Hoskier, Consul de Prusse..... 1

Blidah.

Dayan, Délégué du Consistoire..... 1

Bône.

Nathan Lévy, Directeur de l'École israélite française..... 1

Mostaganem.

Cosman, Négociant..... 1
R. Falk, Instituteur..... 1
Salomon Sarfati, Propriétaire. 1
J. Benoliel, Propriétaire..... 1
Samuel Pariente, Négociant.. 1

Tlemcen.

Ch. Brosselard, Commissaire civil..... 1
M. Adarmon, Interprête..... 1
Albaz, *Id.* 1
Uri Emmanuel, Instituteur... 1
Bernard, Command. de place. 1
Fine, Capitaine du génie..... 1
A. Ocher de Beaupré, Capitaine d'artillerie..... 1
Canningros, Secrétaire du Commissariat civil..... 1
Buzin, Officier comptable.... 1
Larzillière, Comp. des lits militaires..... 1
Ad. Bouis, Négociant..... 1
P. Sauvage, Notaire..... 1
N. Marcosias, Boulanger..... 1
R. Vernie Voiseau, Inspecteur de colonies..... 1
Bouillac, Entrepreneur de chauffage..... 1
Bonnase, Négociant..... 1
Jacob, Employé..... 1
Brugnot, *Id.* 1
Fezout, Libraire..... 1
Theuma, Interprête..... 1
Ben Zacar, Négociant..... 1
A. Arruez, *Id.* 1
L. Arruez, *Id.* 1
Gogman, Employé..... 1
Mortren, *Id.* 1

(B) **Oran.**

L. Cahen, Grand Rabbin..... 1
A. Benichou, Ancien Président du Consistoire israélite..... 1
L. Lasry, Président du Consistoire israélite..... 1
Le Consistoire israélite..... 10
L. Lévy, Négociant..... 1
J. Corcos, Commis..... 1
Evariste Haven, Commis..... 1
H. Stieffel, Instituteur..... 1
De Montauban, Général..... 1
Meynier, Président du tribunal 1
E. de Mésenard, Procureur impérial..... 1
Le Secrétariat de la Préfecture 1
Er. Léoni, Consul de Belgique et de Prusse..... 1
Monsieur, Vice-Consul du Portugal..... 1
S. Sgilewich, Vice-Consul d'Autriche..... 1
J. Rey, Vice-Consul d'Espagne 1
A. Carité, Adjoint-fonctionnaire de Maire..... 1
Aucour, A la Préfecture..... 1
Gauthier, Juge..... 1
Aug. Dacosta, Sous-Chef à la Préfecture..... 1
M. Vivien, Juge d'instruction. 1
J. Thomassi, Juge au tribunal. 1
M. Getten, Chef du Secrétariat 1
J. Bernelle, Chef de bureau à la Préfecture..... 1
A. Roussel, Offic. comptable. 1
Scipioni, Greffier de la Justice-de-Paix..... 1
Sauzed, Receveur des contributions..... 1
Renaud Libon, Défenseur..... 1
Arthus, Conservateur des hypothèques..... 1
Bex, Inspecteur du service des Domaines..... 1
Caillot, Officier comptable... 1
L. St-André. Lieutenant-colonel au 75e..... 1
Collineau, Lieutenant-colonel. 1
Hamida, Muphti..... 1
Baranes, Interprête à la Direction des Domaines..... 1
A. Alexandre, Papetier..... 1
Combasel, Professeur d'arabe. 1
Nessim-B.-K, Interprête..... 1
Isaac Zermati, Employé de Banque..... 1
Parodi, Huissier..... 1
Viet, Huissier..... 1
Harrat, Huissier..... 1
Toubal Aaron, Interprête militaire..... 1
J.-J. Giacomoni, Contrôleur des revenus municipaux... 1
Lapierre, Receveur municipal 1
Barsalou, Commissaire civil. 1
Villiers (*cinq frères*), Banquiers..... 1
An. Freixe, Négociant..... 1
Mac Fonquin, Négociant..... 1
Darien, Négociant..... 1
L. Joussouf, Inspecteur, propriétaire..... 1
Bimet Deloupy, Propriétaire.. 1
Dupuis, Docteur-Médecin.... 1
G. de Medina, Propriétaire... 1
L. Blanchard, Négociant.... 1
Bosson frères, *Id.* 1
Manegat, *Id.* 1
P. Ping y Tomas, *Id.* 1
Trimouly, Docteur..... 1
L. Loisant, Pharmacien..... 1
J. Buès, Propriétaire..... 1
F. Nahon, Chancelier..... 1

Ab.-el-Hassan, Propriétaire.. 1
S. Leroux, Directeur des Affaires arabes..... 1
Breugnot, Directeur des Affaires arabes..... 1
J. Cramer, Commissaire de Police 1
Piat, Colon..... 1
Wurmser, Instituteur..... 1
J. Geraud, *Id.* 1
Guerre, *Id.* 1
Saugèle, Notaire..... 1
Sopiru, *Id.* 1
Koehly, Commis..... 1

Nemours.

Barcadère, Commandant supérieur..... 1
Boulang, Négociant..... 1
Gobillot (*Nic.-Jules*), propriétaire..... 1

Mascara.

E. Berr, Négociant..... 1
Adarmon, Interprête militaire. 1
Sidon Eliao ben Haïc, Interprête militaire..... 1
Smadja dit *Lion*, Interprête du Commissariat..... 1
Moïse Ouzana, Membre de la Comptabilité israélite 1

Marseille.

J.-J. Altaras, Ancien Président du Consistoire israélite 5
A. Delpuget, Président du Consistoire israélite..... 1
Jacques Altaras, Membre du Consistoire israélite..... 1
J. Abraham, *fils aîné*, Membre du Consistoire israélite..... 1
A. Carcassonne, Négociant... 1
Detlohen, *Id.* ... 1
M. Villard, *Id.* ... 1
L. Regaud, *Id.* ... 1
J. Ganni, *Id.* ... 1
Mienichi, *Id.* ... 1
R. de Piaiato fils, Négociant... 1
Solel, *Id.* ... 1
Abr. Lévy, *Id.* ... 1
Aquelos, *Id.* ... 2
D. Delpeget, *Id.* ... 1
D. Salomon, *Id.* ... 1
Valnsin, *Id.* ... 1
Lumbroro, *Id.* ... 1
E. Digne, *Id.* ... 1
L. Bismot, *Id.* ... 1
M. Abudarham, *Id.* ... 1
Isaac Abram, *Id*, ... 1
Abram, *fils cadet*, *Id.* ... 1
M. Bergel, *Id.* ... 1

Lyon.

Nordheim, Négociant..... 1
Gatchaux, *Id.* 1
Al. Lax, *Id.* 1
D. Colme, *Id.* 1
D. Lévy, *Id.* 1
Joseph Simon, Délégué du Consistoire israélite..... 1
Ed. Puart, Négociant..... 1
Neu Richard, Lithographe.... 1
Jonas Vitta, Négociant..... 1
Mayer Gustave, *Id.* 1
Storeth, Imprimeur..... 1
H. Fermaud, Négociant..... 1
N. Weill, Instituteur..... 1
X. Mayer, Marchand Tailleur. 1

Dijon.

M. Charleville, Rabbin, Président de l'Administration... 2
M. Odin, Négociant..... 1
Max Mayer David, Négociant 1
Veuve Salmon Caen, Propriétaire..... 1
S. Millaud, Marchand Tailleur 1
La Bibliothèque de Dijon..... 1
Malinowski, Professeur au Lycée impérial..... 1
J. Barthowski, Professeur au Lycée impérial..... 1
Roffignel, Conservateur des Archives..... 1
Grabowski, Docteur-Médecin. 1

Bayonne.

S. Marx, Grand Rabbin..... 2
J. Nunez fils, Négociant.... 1
Silva frères, *Id.* 1
B. Nunez, *Id.* 1
Em. Millaud, *Id.* 1
Aug. et Em. Davi, *Id.* 1
J.-C. Félix Léon, *Id.* 2
Samuel Moreau, Négociant... 1
Virgile Léon, *Id.* ... 1
D. E. Lein, *Id.* ... 2
Olivera père, *Id.* ... 1
Nilson Silva, *Id.* ... 1
J. de Jona Léon, *Id.* ... 1
A. Bernal, *Id.* ... 1

Bordeaux.

D. Marx, Grand Rabbin..... 1
Alfred Léon, Président du Consistoire israélite..... 2
M. Gradis, Membre du Consistoire israélite..... 2
Le Consistoire israélite..... 5
Pereyra frères, Négociants... 2
Ad. Nunez, *Id.* ... 1
Ach. Gomez, *Id.* ... 1
J. de St-Léon, *Id.* ... 1
Veuve Benedict, Propriétaire.. 1

Paris.

Ulmann, Grand Rabbin de France..... 1
Isidore, Grand Rabbin de Paris 1
Le Baron de Rothschild, Membre du Consistoire israélite. 10
Al. Cohn, Président du Comité consistorial israélite, Docteur en philosophie..... 1
Munk, ancien Bibliothécaire de la Bibliothèque impériale, Orientaliste, Secrétaire du Consistoire central..... 1
Gustave Halphen,..... 1
Em. Pereire, Président du Crédit mobilier..... 6
Crémieux, Avocat..... 1
J. Derenburg, Orientaliste.... 1
M. Stern, Banquier..... 1
Cahn Cerf, *Id.* 1
M. Millaud, *Id.* 4
M. Ehrlich, Négociant..... 1
Seligman, *Id.* 1
Kahn, Instituteur..... 1
M. Leven, père et fils, Négociants..... 3
A. Israël, Négociant..... 1
Isidor Wolf, *Id.* 1
A. Léon, *Id.* 1
L'Administration du Temple israélite..... 1
D'Alsème frères, Négociants.. 1

Michel Lévy frères, Libraires-Éditeurs..... 1
M. Léon aîné, Négociant.. 1
M. Léon, *Id.* .. 1
T. Astruc, *Id.* .. 1
A. Beyfus, *Id.* .. 1
Ach. Halphen, *Id.* .. 1
F. Halévy, *Id.* .. 1
G. Brandus, *Id.* .. 1
M. Cahen d'Anvers, *Id.* .. 1
Oulry jeune, Propriétaire.... 1
Emanuel Woog, *Id.* 1
Kulp, *Id.* 1
M. Stern, *Id.* 1
Meyer et Compagnie..... 1

Alex. Czartoryski, Prince polonais..... 1
D. Stourdza, Prince de Moldavie..... 4
Zaluski, Comte, ancien Général..... 1
H. Potocki, Comte..... 1
A. Chatelain, Secrétaire du Ministre des Affaires étrangères..... 1
Léonard Chodzko, Littérateur. 1
B. Faltek, Négociant..... 1
J. Christoi, *Id.* 1
M. Lacroix, *Id.* 1

Châlons-sur-Marne.

D. Cerf, Négociant..... 1
Alfred Cerf, Lithographe.... 1
Maurice Salomon, Négociant. 1

Toul.

Bloch, père, Négociant, Membre du Consistoire israélite. 1
L. Bloch fils, Négociant..... 1
Matth. Bloch fils jeune, Négociant..... 1
Lambert Caïn, Négociant,
L. Lamsberg, Négociant..... 1
Blatte, Directeur de l'École israélite..... 1

Metz.

L. M. Lambert, Grand Rabbin du Consistoire israélite..... 1
M. Lazare, Directeur de l'École normale des Rabbins.. 1
Gerson Lévy, Ancien Inspecteur à l'Académie de Nancy. 1
J. Mayer, imprimeur..... 1
J. Anspach, Littérateur..... 1
A. Dupont père, Membre du Consistoire..... 1
M. Dupont, Négociant..... 1
H. May, *Id.* 1
M. Krüger, Professeur à l'École rabbinique, Docteur... 1
L. Morraich, Professeur à l'École rabbinique, Docteur... 1
M. Salomon, Professeur de rhétorique au Lycée de Metz..... 1

Nancy.

J. Libermann, Grand Rabbin du Consistoire israélite. ... 1
Joseph Levylier, Président du Consistoire israélite..... 1
Ephraïm Mayer, Membre du Consistoire israélite..... 1
Moïse Bernard, Membre du Consistoire israélite..... 1

Moïse Moïse, Officiant du Temple israélite..... 1
B. 2. Giergié, *P. G. de Duma*, homme de lettres..... 1
Lévy Bing, Négociant..... 5
H. Leib, *Ib.* 1
J. Alexandre, *Ib.* 1
Dreyfous, *Ib.* 1
C. 3... *C. Schmidt*, pasteur.. 1
Lion Lévy, *Id.* .. 1
Herbsterfeld *Id.* .. 1
Em. Marx, *Id.* .. 1
J. Gaudchaux Picard, *Id.* .. 1
Seligmann, Négociant..... 1
L. Liebermann, Maître de langues..... 1
Henri, maître de Langues.... 1
Charleville, Négociant..... 1
Er. David, *Id.* 1
Gougenheim, *Id.* 1
Em. Marx, Picard,..... 1
Ch. Villard, Négociant..... 1
Cahn, *Id.* 1
L'abbé *Guillaume*, Chanoine honoraire, Aumônier de la chapelle ducale..... 1
J. Wiener..... 1
Veuve Jacob..... 1
A. Frank..... 1
Muhlfeld..... 1

Lunéville.

Adolphe Trenel..... 1

Strasbourg.

Aron Arnault, Grand Rabbin. 1
Achille Ratisbonne, Président du Consistoire israélite..... 1
Hirtz, Membre du Consistoire israélite..... 1
Jacques Schwab..... 1
Bloch..... 1
Rech, Docteur en médecine... 1
S. Honnel, Avocat..... 1
Masse, Avocat..... 1
Léopold Weill..... 1
A. Helft..... 1
S. Strauss..... 1
D.-J. Mayer..... 1
D. Cahn..... 1
S. A. Troller..... 1
Adolphe Ratisbonne..... 1
Mlle Dreyfus, Institutrice..... 1
Veuve J. Blum..... 1
Benoît Samuel..... 1
M. Netter..... 1
B. Meyer, Négociant..... 1
E. Gimpel, *Id.* 1
F. J. Cahen, *Id.* 1
Em. Loeb, *Id.* 1
J. Villard, *Id.* 1
Abr. Braunschweig, Négociant..... 1
E. Laeb, Aubergiste..... 1
S. Klotz, jeune, Négociant... 1
Jules Mul, *Id.* ... 1
Jérôme Samuel, *Id.* ... 1
E. Katz, Cafetier..... 1
E. Nalhan, Négociant..... 1
S. Steinberg, *Id.* 1
F. Cheftef, *Id.* 1
Jacowski, Dentiste..... 1
David Klopfer, Négociant... 1
S. Seeberger, *Id.* ... 1

Schirhoffen.

J. Lazarus, Rabbin..... 1

Bischwiller.

J. Weill Blin, Directeur du moulin neuf..... 1
A. Blin, Négociant..... 1
M. Schweizer, Négociant..... 1

Haguenau.

L. Bloch, Rabbin..... 1
J. Eisenmann, Président de la Commission administrative. 1
Salomon Koss, Négociant.... 1
J. Level, née *Bauer*, Institutrice israélite..... 1
Vve Langenberg..... 1
F. Heymann..... 1
A. Ephraïm..... 1

Obernai.

Moïse Lévy, Instituteur..... 1
La commune israélite..... 1
Léon Weill, Commissionnaire.
Al. Lehmann, Négociant..... 1

Niedernai.

Léopold Schwab, Institut..... 1

Schlestadt.

C. Bauer, Instituteur..... 1
L. Sée, Docteur en médecine.. 1
B. Weyl, Avoué..... 1
J. Wormser, Négociant..... 1
Lévy Sée, *Id.* 1

Ribeauvillé.

Elie Lang, Rabbin..... 1
Louis de Belfort, Inspecteur général..... 1
Maurice Lévy, Propriétaire... 1
Dreyfous Weill et *Schmoll*, Négociants..... 1

Colmar.

Klein, Rabbin..... 1
La Bibliothèque de la ville... 1
Hechler, Révérend docteur... 1
Buhl, Pasteur..... 1
Kienlen, *Id.* 1
Bloch, Tailleur..... 1
Aug. Lévy, Propriétaire..... 1
Moïse Lévy, *Id.* 1
Braunschweig, Tailleur..... 1
S. Alexandre, Négociant..... 1
J. Borach, *Id.* 1
Simon Su jeune, *Id.* 1
A. Mayer, *Id.* 1
Aug. Manheim, *Id.* 1
Marounuy et *Cie*, *Id.* 1
A. Philippe, Négociant..... 1
J. S. Bloch, *Id.* 1
L. Braunschweig, *Id.* 1
Isidore Widal, *Id.* 1
M. Sée, *Id.* 1
Simon Haas, *Id.* 1
Lévy Moïse, *Id.* 1
M. Kahn cadet, Marchand.... 1
Abr. Kahn aîné, *Id.* 1
Jules Weyll, Propriétaire..... 1
Adolphe Neumann, Négociant. 1
Hauser Samuel, Propriétaire.. 1
Bloch, Tailleur..... 1
Moïse Lévy, Propriétaire..... 1
Aug. Lévy *Id.* 1

Schoengrun père, Négociant.. 1
Josenn Sée, Étudiant en droit. 1
D. Gros, Négociant..... 1
A. Lévy, Docteur..... 1
M. Stern, Artiste Musicien.... 1
Hintz fils, Négociant..... 1
A. Sée, Avocat..... 1
E. Mayer, Directeur..... 1
Ehsernheim, Huissier..... 1
A. Lévy, Avoué..... 1
Al. Boris, Ingénieur..... 1
Dreyfous Isaac, Propriétaire.. 1
Hertz, Huissier..... 1
Lévy Benjamin, Rentier..... 1
Bernheim Nettry, Fabricant.. 1
Paul Meyer, Marchand de Cuirs 1
Gerson See, Propriétaire..... 1

Turesheim.

L. Borm, Négociant..... 1

Horburg.

Isidore Bukart, Négociant.... 1
Zeisy Heiman, Négociant.... 1

Bolwiller.

H. Lazard, Rabbin..... 1
Aron Weill, fils de Joseph, Négociant..... 1
Achille Weill, fils de Joseph, Négociant..... 1
J. Weill, Négociant..... 1
Veinaran fils, Épicier..... 1

Soultz (Haut-Rhin.)

Wurmser, Rabbin..... 1
Bloch David Mayer, Négociant 1
La Commune Israélite..... 1
Bloch Joël, Propriétaire..... 1
Bloch Gabriel, Négociant.... 1
Bloch, Teinturier..... 1
Salomon Lévy, Négociant.... 1
Eliakim Bloch, *Id.* 1

Mulhouse.

La Commune Israélite..... 1
La Société de Bienfaisance pour les jeunes Israélites... 1
J. Dreyfuss, min. off. du culte Israélite..... 1
A. Dreyfuss, réd. du Lion d'Israël..... 1
Ad. Dreyfuss, Négociant..... 1
J.-B. Ginsburg, Missionnaire. 1
Joseph, Pasteur..... 1
Stoeber, Négociant..... 1
Bernard, *Id.* 1
Dupuy, *Id.* 1
Bauer, Docteur..... 1
D. Schoen, Négociant..... 1
J. Zindel jeune, *Id.* 1
Alfred Koechlin Dolfus, Négociant..... 1
Ernest Koechlin, Négociant.. 1
E. Surpp, *Id.* .. 1
Baruch Wahl, propriétaire... 1
L. Bernheim Woog, Négociant 1
Léopold Bernheim, *Id*..... 1
J. Lantz, *Id*..... 1
Salomon Armoll, *Id*..... 1
Benj. Paraf, *Id*..... 1
V. Paraf, *Id*..... 1
Nathan Schwartz, Bijoutier.. 1

Samson Schveitzer, Négociant 1
Ab. Eph. Weill, *Id*.... 1
Jacques Pattegay, Lithographe 1
Isaac Wahlsie, Propriétaire.. 1
Kahl frères, Fabricants..... 1
Simon Paraf, Propriétaire... 1
Marc Bernheim, Négociant... 1
M. Wahl, fils de feu Josué, négociant..... 1
Joseph Brunschurg, négociant 1

Pfastadt.

Gilbert Laas, propriétaire 1
La Commune Israélite..... 1
J. Bloch fils aîné, Propriétaire. 1
Léopold Haus, fils d'Abraham, Propriétaire..... 1

Sierentz.

M. Hirsch, Rabbin..... 1
J. Blum, Instituteur..... 1

Rixheim (Haut-Rhin).

Jacques Schwal, Rabbin..... 1
A. Gimpel, Instituteur..... 1

Blotzheim (Haut-Rhin).

H. L. Dreyfuss, rabbin..... 1
Rueff, Commissionnaire..... 1
Weil frères, Commerçants.. 1
Rueff Salomon, Commerçant.. 1
La Communauté Israélite.... 1
Dreyfouss Elie, Marchand.... 1
Salmon Léry, Négociant 1

Hegenheim (Haut-Rhin).

Nordmann, rabbin..... 1
R. Bloch, Négociant..... 1
D. Lévy, *Id.* 1
Gunzburger Marc, Négociant. 1
Isaac Braunschweig Négociant 1
Sal. Lévy, *Id*.... 1
Aron Schoob, Marchand..... 1

Huningue (Haut-Rhin).

L. Rueff, commissionnaire... 1
Jacques Brunschig, Négociant. 1
Em. Mayer, *Id.* 1
Bloch Salomon, Négociant 1
S. Meyer, *Id.* 1
L. Rueff, *Id.* 1

Haiche (Doubs).

Lévy frères, Négociants. 1

Bâle (Suisse),

Preisewerk, Ministre du culte luthérien..... 1
Cramer, Pasteur Protestant.. 1
Quinche, *Id.* *Id.* .. 1
J. J. Stahelin, Professeur.... 1
Dreyfus fils, Négociant 1
L. Borach, Négociant 1
D. Lévy, *Id.* 1
S. Blum, *Id.* 1
R. M. Ricard, *Id.* 1
F. Ulmann, *Id.* 1

Genève (Suisse).

Elie Nordmann, négociant..... 1

FIN DE LA LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

ERRATA.

Le lecteur est prié de vouloir bien excuser l'auteur, s'il ne trouve pas les tableaux chronologiques et synoptiques qui devaient figurer dans cet ouvrage comme complément du texte.

L'Auteur remplira cette lacune dans une nouvelle édition qu'il publiera au retour de son second voyage en Orient. Missionnaire israélite, il vient d'être désigné pour continuer ses recherches sur l'état religieux, moral et social des débris des dix tribus, sur leurs mœurs, leurs usages et leurs traditions; il s'empressera de reprendre sa tâche, et complétera les données recueillies et publiées dans cet ouvrage.

Page 1, *ligne* 10, *au lieu de :* Non moins illustrés et sanctifiés, *lisez*, non moins illustres que sanctifiés.

Page 2, *ligne* 9, *il faut ajouter :* Le Rabbi Jacob Bal Hatourim fut aussi commentateur de la Bible, et son commentaire est ajouté à la Bible même. Il y a plusieurs éditions qui le renferment.

Page 4, *dans la note, au bas, au lieu de* Beirakhat, *lisez* Beirakhot.

Page 6, *à l'avant-dernière ligne, au lieu de :* Makhima, *lisez* Makhime.

Page 8, *ligne* 8, *au lieu de :* (mur de l'Ouest), *lisez* (mur de l'Ouest du Temple).

Page 10, *ligne* 2, *au lieu de :* (Coth el Mâravi). *lisez* (Cotheil el Mâravi).

Page 10, *ligne* 2, *au lieu :* (Minha), *lisez* (Minha, deuxième prière de la journée, récitée immédiatement avant le coucher du soleil).

Page 10, *au bas, note* 2, *au lieu de :* Rois, Ch. II, 9, v. 7, *lisez* Rois, liv. I, chap. IX, v. 7.

Page 11, *ligne* 2, *au lieu de :* Bir-al Dam, *lisez* Bir-el-Dam.

Page 11, *au bas* (1), *au lieu de* Medresch Rabba, *lisez* Medrasch Rabba dans les *Lamentations de Jérémie*.

Page 12, *ligne* 3, dans le sommaire du Chap. III, *au lieu de* Calha Chehoua, *lisez* Calba Chevoua.

Page 13, *ligne* 14, *ajoutez :* L'issue en est marquée par une pierre creusée qui, dit-on, existe encore.

Page 14, *ligne* 10, *au lieu de* Zaccharia et Mallachi, *lisez* Zaccharie et Malachie.

Page 14, *ligne* 16, *au lieu de* Bethakaphsit, *lisez* Beth Hakhaphsit.

Page 14, *au bas* (2), *au lieu de* elle mentionne, *lisez* le Talmoud mentionne.

Page 15, *ligne* 7, *au lieu de* Calba Chébour, *lisez* Calba Chevoua.

Page 17, *ligne* 2, *ajoutez après Talmoud*, et cet ouvrage porte le titre de Rachi.

Page 17, la *ligne* 16 doit précéder la 15e ligne.

Page 18, *ligne* 6, *après* un marchand, *ajoutez* natif du gouvernement Kamieniec Podolski en Russie (ancienne Pologne).

Page 18, *au bas* (3), *au lieu de* Genèse, Ch. XXVI, v. 18, *lisez* Juges, Chap. III, v. 9 et 11.

Page 19, *ligne* 19, *au lieu de* Rournia, *lisez* Roumia.
Page 20, *ligne* 6, *ajoutez au mot* Sion (Yéboussi, ancien nom de Sion).
Page 21, *ligne* 22, *au lieu de* Zophad, *lisez* Zephad.
Page 22, *ligne* 9, *au lieu de* Moarath, *lisez* Maarath.
Page 22, *ligne* 11, *au lieu de* Aulad, *lisez* Avlad.
Page 22, *ligne* 15, *au lieu de* Hozéa et de son père Béret, *lisez* Osée et de son père Béeri.
Page 28, *la première ligne du sommaire du septième chapitre, au lieu de* Gaxoï, *lisez* Gakhsi.
Page 31, *ligne* 15, *après* les Rabbins sont instruits, *ajoutez :* Le Grand Rabbin de la ville est M. Abraham Antibi; le second en dignité est M. le R. Mardochée Livaton, et plusieurs dont les noms m'échappent; tous aussi savants que les Rabbins de Pologne.
Page 33, *ligne* 6, *lisez* avait fait jeter Abraham, est un fossé, etc.
Page 35, *ligne* 3, *au lieu de* Suirik est la patrie du Rabbi Hadarsan, *lisez* Suirik paraît être la patrie du R. Menakhim.
Page 36, *ligne* 1, *au lieu de* à, *lisez* là.
Page 36, *ligne dernière, au lieu de* Choul, *lisez* Choulkhan chez les Askenazi, chez les Sphardims Teiva.
Page 46, *ligne* 20, *au lieu de* kohel, *lisez* kahal (communauté israélite).
Page 48, *ligne dernière, au lieu* de Ourbilh, *lisez* Arvith.
Page 52, *ligne* 2, *ajoutez :* Les mêmes faits ont eu lieu en France; ils sont rapportés dans l'ouvrage *Sepher Haïassar de Rabeinou Tam*, fol. 74.
Page 55, *ligne* 29, *lisez :* La jeune femme, alors devenue libre après deux mariages, se remaria pour la troisième fois à une autre personne.
Page 55, *ligne* 30, *lisez :* La seconde étant, etc.
Page 60, *ligne* 8, *au lieu de* m'avaient occupé 55 jours, *lisez* m'avaient occupé pendant 55 jours.
Page 62, *ligne* 8, *ajoutez* : qui fut chargé de prélever l'impôt fraternel pour les besoins des israélites demeurant à Jérusalem.
Page 66, *note* 1, *au lieu de* coutumier du Talmoud, *lisez* Recueil des lois talmoudiques, et *au lieu de* Messeket, p. 36, Michna v. l. *lisez* Messekhet Beitza, p. 36.
Page 70, *au bas, dans la note* 1, *au lieu de* Jérusalem, *lisez* Bourni, *et ajoutez à la fin de la note.* On lit dans le *Traité Sanhédrin*, ch. IV, fol. 29, p. 2, l'expression *Chévoua habben* (la semaine du fils). Il peut se faire que cette expression est la même que l'on répète aujourd'hui dans tout l'Orient à la même occasion et qui en diffère un peu. On dit *avi habben* (le père du fils). Pendant une semaine entière, c'est-à-dire depuis la naissance de l'enfant jusqu'à sa circoncision, le père est nommé *avi habben*, et pendant tout ce temps, il est reçu avec des égards et avec des marques de déférences par toutes les familles israélites, et même dans la synagogue. Dans le même traité, et dans le même endroit, Rachi commente le texte en rapportant que les herbes odoriférantes furent employées pour guérir la plaie occasionnée par la circoncision. De nos temps, ces herbes ont reçu une autre destination ; mais l'usage de les employer comme encens subsiste. Ceci prouve qu'un antique usage se maintient encore parmi les Israélites de l'Orient.
Page 69, *à la ligne* 34 *du n° 4, ajoutez la note suivante* : Il paraît que ce fut un usage antique observé chez les orientaux en général, les talmoudistes en parlent dans le *Traité Keithouboth*, fol. 3, p. 2.

Page 72, VII, *au lieu de* où je suis passé, *lisez* où j'ai passé.
Page 80, *ligne* 8, *au lieu de* l'ardeur du soleil est grande, *lisez* l'ardeur du soleil fut grande.
Page 80, *ligne* 27, *au lieu de* les eaux impétueuses du Tigre, *lisez* les eaux du Tigre.
Page 81, *ligne* 7, *au lieu de* des étrangers, *lisez* contre celle des étrangers.
Page 88, *ligne* 5, *au lieu de* et blanchie, *lisez* le monument entier est blanchi avec de la chaux.
Page 89, *ligne* 25, *au lieu de* par un renvoi, *lisez* dans un renvoi.
Page 89, *ligne dernière*, *après* Jérusalem, *ajoutez* dit-on.
Page 90, *ligne* 14, *au lieu de* exemptés, *lisez* exemptées.
Page 91, *ligne* 7, *au lieu de* de cette scène imposante et religieuse, *lisez* de cette imposante scène religieuse.
Page 95, *ligne* 23, *ajoutez* Voici les symptômes : la peau, etc.
Page 95, *à l'avant-dernière ligne*, *au lieu de* particuliers, *lisez* insolites.
Page 108, *ligne* 20, *à l'avant-dernière ligne*, *au lieu de* rour, *lisez* pour.
Page 135, *ligne* 18, *après* l'immensité, *ajoutez* de l'Océan.
Page 138, *au lieu de* enclave, *lisez* limitrophe de la Perse.
Page 142, *ligne* 18, *au lieu de* à peu près désertes à Chiraz, *lisez* à peu près désertes.
Page 148, *ligne* 13, *au lieu de* qui règnent, *lisez* qui régnèrent.
Page 153, *ligne* 9, *après* aucune suite fâcheuse, *ajoutez* pour moi.
Page 159, *ligne* 30, *au lieu de* une habitude, *lisez* un usage.
Page 161, *lignes* 10 et 19, *page* 162, *ligne* 5, *au lieu de* l'alkhoum, *lisez* l'akhound (prêtre et juge en langue persane).
Page 162, *ligne* 12, *ajoutez après la citation de la Bible* (Lévitique, ch. XXVI, v. 44).
Page 163, *ligne* 10, *au lieu de* Schobotniks, *lisez* Sabatniks.
Page 166, *ligne* 3, *au lieu de* il reçoit avec le plus grand empressement tous les soins que son état, *lisez*, il est l'objet du plus grand empressement, et il reçoit tous les soins que réclame son état.
Page 169, *ch. L*, *ligne* 2, *au lieu de* vers deux heures, *lisez* à deux heures.
Page 173, *ligne* 16, *au lieu de* et non pas un stratagème, un mensonge, *lisez :* et non pas par un stratagème ou par un mensonge.

FIN DE L'ERRATA.

A Monsieur J. Altaras aîné, de Marseille

ET

A Monsieur Albert Cohn,

PRÉSIDENT DU COMITÉ CONSISTORIAL DE PARIS.

Hommage présenté par l'Auteur.

J'ai l'honneur de dédier cet ouvrage à **M. ISAAC ALTARAS** ainé, de Marseille, à l'homme savant, généreux et bienveillant, dont le nom est prononcé avec vénération à Alep, en Syrie et dans les Indes Orientales ; à celui dont j'ai eu le bonheur de faire la connaissance à Alger ; à celui qui, le premier, m'a encouragé et aidé à traduire en français mon texte hébreu, et à publier ainsi le résultat de mes recherches; à mon protecteur dévoué, aux soins et au zèle duquel je serai redevable de pouvoir entreprendre *pour la seconde fois* de nouvelles explorations ;

Et à **M. ALBERT COHN**, Président du Comité Consistorial Israélite de Secours et d'Encouragement de Paris, de la Société de patronage des jeunes Israélites de Paris, de celle du Talmoud-Thora, et d'autres Sociétés savantes et bienfaisantes Israélites ; Président du Comité Allemand d'assistance ; au Savant généralement connu, à l'Administrateur zélé et infatigable ; à celui enfin qui a les yeux constamment fixés sur tant d'infortunes qui accablent ses coréligionnaires en Palestine, comme dans bien d'autres contrées; qui les

soulage avec ce dévoûment rare, au-dessus de tout éloge; qui m'a honoré de son encouragement et de sa coopération efficace pour faire paraître cet ouvrage :

A ces deux hommes éminents, j'ose déposer comme hommage dû, comme expression de ma reconnaissance la plus respectueuse et la plus profonde, ce fruit de mes veilles et de mes excursions lointaines et périlleuses.

Mes paroles sont trop faibles pour exprimer convenablement tous les sentiments dont je suis pénétré à l'égard de mes deux protecteurs.

« Si tu ouvres ton cœur à celui qui a faim, et que tu ras-
» sasies l'âme affligée; et ta lumière naîtra dans les ténèbres,
» et les ténèbres seront comme le midi.

» Et des gens qui te succèderont rebâtiront les lieux
» déserts depuis longtemps; tu rétabliras les fondements
» ruinés depuis plusieurs générations; et on t'appellera le
» réparateur des brèches et le redresseur des chemins, afin
» qu'on habite au pays (1).

» O que bienheureux est celui dont les pensées et le cœur
» sont avec l'affligé. Mais Toi, ô l'Éternel ! aie pitié de moi et
» me relève; et je le leur rendrai (2). »

L'Auteur.

---

(1) Esaïe, ch. XLVIII, v. 10 et 12.
(2) Psaume XLI, v. et 10.

PRÉFACE.

En publiant cet ouvrage, fruit de longues et laborieuses recherches, je dois indiquer les motifs et le but d'une entreprise, qui pourrait paraître hasardée ou téméraire. Cependant, comme je suis assez heureux pour avoir obtenu quelques résultats, j'ose ici les offrir, convaincu que mon intention, mes désirs, mes souhaits, seront autant de titres à l'indulgence auprès des personnes qui savent apprécier ce qu'il y a de difficile, d'insurmontable, pour ainsi dire, dans la tâche que je me suis imposée.

On trouvera sans doute dans mon ouvrage des lacunes considérables. Le tableau que j'ai tracé pourrait être complété, retouché; cependant bien des faits inconnus jusqu'à ce jour, ont été observés et recueillis; des contrées entières où les voyageurs européens ne pénètrent pas, ont été visitées. Pour rendre hommage à la vérité je dois observer, que des hommes intrépides, voués uniquement aux recherches scientifiques, ont parcouru les régions inhospitalières

que j'ai explorées; mais ils n'y ont pas vécu ; ils ne se sont pas identifiés, pour ainsi dire, avec les habitants comme celui qui trace ces mots. Une condition très-essentielle manquait à leurs investigations et à leurs efforts : ils ne trouvèrent pas toujours des coréligionnaires dont le dévoûment, j'aime à le constater publiquement, est toujours la ressource la plus précieuse, quelquefois l'espoir unique et suprême. Ce moyen puissant, et dont on ne sait pas toujours apprécier l'importance, fut mon salut au milieu des déserts ; il est aujourd'hui et sera toujours mon encouragement, un gage, une garantie précieuse. Au milieu des tribus sauvages qui regardaient l'apparition d'un européen comme un événement inexplicable, insolite, je rencontrai les miens, car la foi, cette étoile qui brille d'un éclat éternel, me guidait. J'apprenais donc directement, sur les lieux mêmes, tout ce que mes coréligionnaires faisaient et pensaient, ce qu'ils savaient et ce qu'ils espéraient, sans oser le confier à d'autres. Les traditions si nombreuses, si répandues en Orient, ont été recueillies, consultées, souvent même constatées et corroborées avec le texte de la Bible, qui ne me quittait jamais, et que je regarde comme un guide indispensable pour tous ceux qui font des recherches sérieuses sur les débris d'un peuple dont l'exil sécu-

laire et la dispersion, unique dans les annales du monde, méritent les investigations et le dévoûment de tous ceux qui sont pénétrés de la mission que la Providence lui a confiée.

En effet, la Bible, et notamment les Prophètes et les Chroniques, parlent en plusieurs endroits des restes de *Yeschouroun* (Israël) dispersés dans des pays lointains, des descendants du peuple d'Israël et du peuple de Juda, qui seront de nouveau réunis un jour.

Je serais très-heureux si cette publication pouvait servir à jeter quelque lumière sur des points encore obscurs de notre histoire, et qu'elle réussît à faire connaître des populations entières, qui, par leur origine, leur culte et leurs infortunes, méritent à un si haut degré notre sympathie; mes vœux les plus sincères, mes constants souhaits seront exaucés, si elle pouvait contribuer à amener quelque amélioration, au moins dans leur condition matérielle, et à y étendre, par suite, quelques-uns des bienfaits de la civilisation européenne, et surtout de la tolérance religieuse. J'oublierais alors toutes les fatigues, les dangers et les privations supportés pendant mes longues et périlleuses pérégrinations.

Serai-je assez heureux pour démontrer le but que j'ambitionnais, celui de prouver l'existence de quel-

ques débris des dix tribus d'Israël; d'ouvrir la voie, d'encourager à des recherches nouvelles, et de montrer que l'Eternel, qui a permis que son peuple fût opprimé, l'a cependant préservé d'une extinction entière, lui a accordé, dans sa miséricorde, un avenir digne de la Sainte Alliance dont il a daigné doter les Enfants d'Israël.

Bien peu d'Israélites m'ont devancé dans cette voie si difficile, et pourtant si nécessaire, si glorieuse! Depuis l'époque des explorations du vénérable et savant Rabbi *Benjamin de Tolède*, personne ne s'est occupé entièrement d'un sujet si élevé. Ce silence de quelques siècles, cette lacune immense, et j'ose l'affirmer, inexplicable, commencera à être examinée. Nous ajouterons, si Dieu continue à soutenir nos faibles forces, quelques pierres à ce monument expiatoire, qui s'élève au milieu des ruines dont nous sommes environnés.

Cette interruption séculaire d'une œuvre de première importance, augmente les difficultés déjà si nombreuses des explorations actuelles. Les traditions, souvent unique source où je fus forcé de puiser, sont altérées par le cours de tant d'évènements qui se sont succédé depuis un laps de temps si considérable. Ces sources toujours respectables, mais en

même temps entachées de couleurs locales, de teintes trop vives, sont devenues très-contestables. En les admettant dans mon récit, je leur assigne la valeur relative qu'elles méritent, et souvent je ne les cite que comme des preuves de crédulité et de superstition, traits caractéristiques des populations orientales si ignorantes.

Dois-je mentionner ici les travaux, les recherches scientifiques des voyageurs qui se hasardaient de temps en temps dans ces contrées sauvages, où il est souvent impossible de trouver les moindres traces de leur passage. Mais tous ces auteurs savants ne se sont pas placés au point de vue que je regarde comme normal par rapport à mon but, et leurs données, sans doute très-précieuses, sont pour moi d'un intérêt tout-à-fait secondaire.

Je dois exposer à mes lecteurs, et particulièrement à mes coréligionnaires, les motifs qui m'ont déterminé à entreprendre une tâche au-dessus de mes forces, que j'ai commencée et que je regarde comme un engagement sacré.

Dès mon enfance, les récits merveilleux sur le passé de mon peuple, sur la disparition des dix Tribus entières, ont vivement impressionné mon imagination. Des épreuves rudes, dont un sort impla-

cable a accablé ma famille, devaient changer les vœux, les désirs de mon enfance en faits réels. Les enfants de ma maison, et ceux de mon père étaient à ma charge; je ne pouvais les abandonner à eux-mêmes. Cependant les évènements amenèrent un changement si triste dans ma situation personnelle, le malheur m'accabla tellement, et je fus mis à l'épreuve à un tel point, que je croyais le moment venu de réaliser mes rêves, mes desseins. Je partis et je me dirigeai vers les contrées de l'Orient pour y trouver mes frères dispersés au loin, pour faire jaillir la lumière du sein des ténèbres, pour arracher à ces régions mystérieuses le secret des destinées des dix Tribus. Les railleries, la malveillance ont souvent excité ma curiosité et mon zèle; je ne pouvais pas admettre qu'il n'y a plus pour mon peuple ni consolation, ni espoir, ni délivrance. Je pensais en moi-même : « Ces malveillants boivent l'iniquité comme » de l'eau ; ils ouvrent la bouche contre Ahala et » contre Ahaliba (1) »

Les plaintes de mes frères que j'ai souvent entendues retentir à mes oreilles, me touchaient vivement. Cependant je me souvenais des paroles du

(1) Samarie et Jérusalem. Ezéchiel XXIII, 4 et 5.

Roi-Prophète : « Israël est comme une belle branche » en fleur qui égaie la terre (1). » Et un rayon bienfaisant d'espoir brille lorsque je répète ces paroles augustes : « Vous serez mon peuple bien-aimé parmi » tous les peuples (2). »

Combien de fois mon cœur a saigné en voyant la détresse, les infortunes de mes frères en religion ! En *Palestine*, dans les montagnes sauvages du *Kourdistan* et de l'*Afghanistan*, dans la *Perse* et dans l'*Asie-Mineure*, partout j'ai vu la verge du Seigneur étendue sur Israël, son fils aîné. Vendus comme esclaves, conduits sous le bâton comme du vil bétail, il faut qu'ils tendent leurs membres endoloris ou ensanglantés aux coups, et leur barbe aux outrages, et ils sont comptés parmi les nations, à peine comme la poussière que l'on foule aux pieds, et que le moindre souffle disperse et transporte. Et pourtant ils espèrent dans le Tout-Puissant. Le jour viendra, disent-ils, où l'Éternel nous pardonnera, et vengera nos humiliations.

En soumettant le résultat de mes labeurs à mes coréligionnaires, et aux lecteurs bienveillants, dont j'ose solliciter l'indulgence, pourrai-je être assez heureux pour éveiller leur sympathie, leurs sentiments

---

(1) Psaume, 48, 3.
(2) Exode, 19, 4.

de compassion? Aurai-je le bonheur de provoquer leur sollicitude en faveur de leurs coréligionnaires, de tant de victimes de la barbarie et du fanatisme oriental? Nos frères libres et puissants, qui ont le bonheur de vivre dans les états éclairés, où règnent les lois sages et les sentiments d'humanité, sauront apprécier et sentir tout ce qu'il y a de déplorable et d'urgent dans la situation anormale de leurs frères. La religion l'exige, l'humanité le sollicite.

Que l'Eternel allége le poids de tant de tribulations; qu'il récompense l'héroïsme d'un esclavage séculaire, une constance inébranlable, mise à des épreuves si cruelles!

Fait à Alger, 1er *août* 1854.

Cet ouvrage vient d'être revu, corrigé et augmenté, conformément aux avis des coréligionnaires savants de Paris, car le premier travail était hâtif et incomplet.

Fait à Paris, le 3 *décembre* 1855.

ISRAEL-JOSEPH-BENJAMIN II (1).

---

(1) Le célèbre savant et voyageur *Benjamin de Tolède,* est décédé en Espagne vers l'année 4933 (1172 de l'Ère chrétienne), de retour dans ses excursions. Il a entrepris le même voyage dans les mêmes contrées et dans le même but que l'auteur de cet ouvrage. Son nom est connu dans le monde scientifique ; l'auteur de cet ouvrage, qui porte le même nom, espère mériter, par ses travaux ultérieurs le nom de Benjamin II.

CINQ ANNÉES

DE

VOYAGE EN ORIENT

(1846-1851)

PREMIÈRE PARTIE.

MŒURS ET USAGES DES ORIENTAUX. — LES ISRAÉLITES DE L'ORIENT. — RECHERCHES SUR LES DIX TRIBUS D'ISRAEL.

CHAPITRE PREMIER.

Départ.

Départ de Moldavie. — But. — Itinéraire. — Tombe du rabbi Jacob-Bal-Hatourim. — Arrivée à Jérusalem.

Après quelques années de séjour à Faltijen, en Moldavie, où je faisais le commerce de bois en gros et d'autres produits de cette contrée, je me vis un jour ruiné par la perte d'un procès que mes associés m'avaient intenté. Si j'ose mentionner cette circonstance, c'est pour prévenir le lecteur qu'elle fut pour moi et surtout pour ma famille, un véritable désastre; car enlevé tout-à-coup à une position honorablement acquise, je me vis dans la nécessité de me créer une nouvelle existence.

Commencer un pèlerinage vers les endroits habités jadis par mes aïeux, non moins qu'illustrés et sanctifiés par leur gloire et leurs infortunes; chercher au loin les traces des débris épars des dix tribus d'Israël (1); ce projet, d'abord éclos comme un rêve, devint bientôt une préoccupation sérieuse, un plan arrêté, un

(1) Les dix tribus furent dispersées par fractions plusieurs fois ; la dernière dispersion eut lieu en l'an 3204 de la création du monde, selon le calcul des dates de la Bible.

vœu ardent, un besoin du cœur. Je partis donc enfin le 5 Janvier 1845, de la Moldavie; et après avoir parcouru les principales villes d'Autriche, où m'appelaient quelques affaires de famille, et traversé les provinces de la Turquie d'Europe, je m'embarquai à Constantinople pour Smyrne, sans incident digne d'être rapporté.

A une journée de navigation au-delà de cette ville, j'arrivai à Sakiz, petit bourg, entouré de bois d'orangers et de citronniers, dans la proximité duquel se trouve le tombeau de *Rabbi Jacob Bal Hatourim,* auteur d'un ouvrage qui porte son nom, célèbre commentateur du Talmoud, natif de Tykocin en Pologne. Son monument funéraire consiste en un carré oblong surmonté d'une petite toiture en talus. Ce mausolée est enfermé dans une maisonnette entourée elle-même d'un mur. Près de la porte reposent les restes mortels du serviteur de Rabbi Jacob.

Les Israélites et les Turcs des environs y viennent en pèlerinage à certaines époques de l'année. Le village de Sakiz exporte des limons et des oranges d'une fort belle espèce, en Turquie, en Autriche et en Russie.

De retour à Smyrne j'en repartis à cheval avec quelques Turcs pour Menessüa, et je ne fus point inquiété en route, grâce à mon costume européen et à la protection du Consul de Prusse résidant à Smyrne.

Il est à remarquer que les indigènes n'aiment pas les européens, mais ils sont forcés de les respecter parce qu'ils les craignent.

Casiba est à 6 lieues de Menessüa. La principale ressource de cette ville consiste dans l'exportation du coton qui y croît en grande abondance, et que les Israélites et les marchands russes transportent à Constantinople et ailleurs.

Après trois journées de route, apparut à l'horizon une contrée fertile, plantée d'oliviers et parsemée de villages, dont les habitants s'occupent uniquement de la fabrication de l'huile d'olive, et de son débit.

Après un nouveau trajet de deux journées et demie à travers une longue file de jardins potagers et de vignes nombreuses, où l'on remarque particulièrement beaucoup de figuiers, j'entrai

dans la ville de Kouchadassi, située sur le bord de la mer, mais peu commerçante.

Dans toutes les localités mentionnées plus haut on trouve des Israélites.

Stankoï, bâti sur un ilot est entouré de beaux jardins plantés d'orangers et de citronniers, dont les produits sont vendus en Turquie et à l'étranger.

Sima, ville et port de mer est située plus loin au pied d'une haute montagne. Elle se divise en deux parties: l'une s'appuie à la mer, l'autre s'étend sur une montagne très-élevée, où elle forme un amphithéâtre; cette partie est affectée aux Consuls européens. Dans les environs, le sol est rocailleux et inculte; la ville manque d'eau et ne tire sa subsistance que des localités environnantes. Les habitants sont occupés à pêcher des éponges ainsi que de gros poissons qu'ils marinent et qu'ils expédient au loin.

Après trente-six heures de navigation dans des balancelles et dans des barques destinées au cabotage, je débarquai dans la fameuse ville de Rhodes.

RHODES : cité antique, grande et célèbre forteresse, commerce très-considérable. Sa population est composée de Turcs, de Chrétiens, d'Arméniens, d'Israélites et de quelques Grecs. Les Consuls européens y occupent un quartier particulier, entouré d'une enceinte fortifiée. Les Juifs, qui habitent le quartier turc, ont l'habitude de demeurer réunis, plusieurs familles ensemble; il est interdit aux chrétiens de passer la nuit dans ce quartier. Cette ville a été tant décrite par les voyageurs, que je m'abstiens de détails. Après y avoir séjourné pendant quelques jours, je m'embarquai pour Alexandrie, d'où je me dirigeai sur le Caire. Comme la relation de mon voyage en Égypte et dans plusieurs contrées de l'Afrique fera l'objet d'un ouvrage spécial, je dois me borner à indiquer ici, qu'après une longue navigation sur le Nil, je passai par mer de Damiette à Jaffa (l'ancienne Joppé des Hébreux), d'où je continuai ma route vers Jérusalem.

CHAPITRE II.

Jérusalem.

Aspect de la ville. — Fondation. — Portes. — Ruines du Temple. — Tradition sur le sultan Soliman. — Grotte. — Tableau I.

J'entre dans la Ville-Sainte : Le Seigneur Zébaoth m'a permis de traverser sain et sauf les déserts arides de l'Afrique ; Il m'a sauvé des vagues de la mer, Il m'a fait parvenir au port,où Il règne toujours, et de Son sanctuaire rayonne la lumière impérissable de Sa sainte religion ! Avec quelle vénération je me suis arrêté à l'entrée de Jérusalem !

Elle est donc devant moi, cette cité fameuse, dont le nom remplit l'Univers, et que les rêves de ma jeunesse passée dans l'étude des Écritures Sacrées, me montraient toujours entourée d'une auréole de gloire ! Ville toujours chérie de l'Éternel, toujours la reine des nations : Ah ! combien est profonde et saisissante sa dégradation actuelle ! Avec quelle effrayante exactitude se sont accomplies les prédictions et les menaces des prophètes ! « Si je t'oublie, ô Jérusalem ! que ma main droite soit mise en » oubli ! Que ma langue reste attachée au palais, si je ne me sou- » viens pas de Toi, si je ne me propose pas Jérusalem comme » sujet principal de mon allégresse ! (1) »

La tradition Juive fait remonter la fondation de Jérusalem à Sem, fils de Noé, qui a dû commencer à bâtir les murs de cette cité vénérable. Son premier nom fut Salem, et son roi Sem ; c'est de l'an 2074 de la création que date le nom de Jérusalem, d'après la chronologie des Talmoudistes (2). Depuis ces temps si reculés, cette ville fut la résidence des princes de la contrée avoisinante, dont un roi, nommé Yébousse, successeur d'Abimélekh, y régna pendant 25 ans, après la délivrance des Israélites de la servitude

---

(1) Psaume 137, v. 5 et 6.

(2) Messekhet (traité) Beirakhat et Seder Hadoroth, fol. 12, p. 2.

de l'Égypte; il termina ses murs et y construisit un fort nommé alors Yéboussi (1).

Les Israélites ne purent se rendre maîtres de cette place fortifiée que sous le règne de David, qui, accompagné de ses gens de guerre, monta vers Jérusalem contre les Yéboussites qui la tenaient (2).

L'an de la création 2928, d'après le calcul juif, Salomon y érigea le Temple, et la construction de ce monument dura pendant 7 ans, jusqu'en 2935, 480 ans après la sortie d'Égypte (3).

La destruction du Temple, le sort des Hébreux pendant et après leur première dispersion, ainsi que l'érection et la destruction du second Temple, et la dispersion définitive des enfants d'Israël, sont des évènements trop connus pour qu'il soit nécessaire de m'y arrêter. Sans donc entrer dans la description détaillée des vénérables restes du Temple, on ne saurait omettre cette circonstance, que quatre empereurs romains et un kalif, petit-fils de Mahomet, ont essayé de reconstruire cet édifice monumental sans pouvoir y parvenir.

Ainsi s'accomplit la prédiction du Roi-prophète : « Là où le » Seigneur ne construit pas la maison, ceux qui la bâtissent ne » peuvent y réussir. Où le Seigneur ne protége pas la cité, la » garde veille en vain (4). »

Quoique les monuments et curiosités de Jérusalem soient suffisamment connus et décrits, je me permettrai cependant de dire quelques mots relativement aux portes de la ville, ainsi qu'aux découvertes récentes qu'on y a faites.

Jérusalem possède six portes : 1° à l'Est, la porte des Lions, ainsi nommée à cause des figures de ces animaux gravées sur ses murs; son nom arabe est Bab-el-Chébat. L'année passée on y a découvert une caverne, et comme les Israélites s'y portaient pour la visiter, ils furent menacés d'être massacrés par les Arabes ; on

---

(1) Juges, ch. XIX, v. 10 et 11.— Seder Hadoroth, fol. 9-26·— Josué, ch. XV, v. 8.

(2) Samuel, l. II, ch. V, v. 6.

(3) Rois, l. I, ch. VI, v. 1.

(4) Psaume 127, v. 1.

les jeta en prison et ils ne durent leur salut qu'à l'intervention des Consuls européens. — 2° Au Nord, la porte de Sichem, en arabe Bab-el-Amoud. — 3° Entre ces deux portes il en existe une nommée Chaar-Khamaïm (porte d'eau) ; elle reste fermée.— 4° A l'Ouest, celle qui conduit à Hébron ; on la nomme aussi porte de Jaffa, en Arabe Bab-el-Khalil.— 5° Vers le Sud, la porte de Sion, nommée par les Arabes Bab-el-Dahoud (porte de David).—6° Enfin du même côté la plus petite, Bab-el-Maghra-bim (porte des Arabes) ; parce que les Arabes arrivant de l'Ouest, du Maroc, etc., demeurent dans la rue qu'elle termine.

Célèbre dans tous les temps, résidence des rois de Juda, *Jérusalem* est faite pour absorber la pensée, et je ne saurais pas plus me lasser de rechercher combien son nom est répété de fois dans la Bible, qu'un joaillier ne se fatigue de compter et d'admirer ses perles et ses joyaux. Aussi, toutes les citations insérées dans cet ouvrage, quant aux numéros des Chapitres et des Versets, sont faites sur le texte même de la Bible hébraïque. (Voir le tableau synoptique n° 1.)

Mais si je m'abstiens de la description des monumonts anciens et des lieux remarquables et vénérés de cette cité Sainte, je dirai, en empruntant les paroles du savant M. Munk : « Il n'y a pas une pierre à Jérusalem qui ne mérite d'être connue et décrite. » Assez de savants et d'historiens ont essayé cette noble tâche ; j'y joindrai seulement une tradition très-populaire parmi ceux de mes coréligionnaires qui habitent ses murs vénérés. Voici ce que j'ai recueilli :

Parmi les nombreux monarques qui dominaient dans l'antique héritage des Hébreux, et qui désiraient voir relever les murs du Temple, se trouva le sultan Soliman qui régna à Jérusalem en 5300 (l'an 1540 de l'ère vulgaire). Il en releva les murs, fit construire des aqueducs pour conduire l'eau dans l'intérieur de la ville, et établit sa résidence dans un bâtiment situé au sud du Temple. Cette maison est appelée encore aujourd'hui Medrasse Salomo (monument scientifique de Salomon). Plus tard il occupait un édifice à l'ouest du Temple, nommé Makhima, où les Turcs ont établi ensuite leur tribunal. Vers cette époque l'emplacement du Temple

était jonché de fumier et d'ordures. Un jour le sultan Soliman aperçut une vieille femme couverte de haillons qui portait péniblement un sac rempli de fumier. Elle l'emportait sur le dos pour le vider ensuite sur la sainte montagne, dans la proximité de la résidence du sultan. Cette action l'irrita; il se sentit blessé dans sa dignité, et il commanda incontinent d'amener la femme devant lui. La vieille en paraissant devant le sultan, semblait être épuisée de fatigue. Il lui demanda de quelle nation elle était et quelle ville elle habitait. La pauvre femme répondit en tremblant : « O! Sul-
» tan! je n'ai nullement voulu t'offenser par cette action; je n'ai
» fait qu'observer un usage introduit dans ce pays par le gouver-
» nement de ma nation. Lors de la prise de Jérusalem par les Ro-
» mains, Titus n'a jamais pu parvenir à détruire entièrement les
» murs du Temple du Dieu des Juifs. Les augures et pontifes
» romains ordonnèrent que tous les habitants de la ville devaient
» apporter chaque jour leurs ordures sur cette place; et même
» tous ceux qui demeuraient dans le voisinage de la ville devaient
» obéir à ce commandement deux fois par semaine. Quant aux
» autres habitants du pays ils devaient se rendre à Jérusalem deux
» fois par mois et y apporter un sac de fumier pour le vider sur
» l'emplacement occupé autrefois par le Temple. Cette ordonnance
» avait pour but d'obstruer entièrement, et de faire disparaître l'en-
» droit où tant de Romains ont péri au sac de Jérusalem. Ne te
» mets donc pas en colère, o! Sultan! contre ta servante! Je n
» fais qu'obéir à l'ordre. »

Soliman fit mettre cette femme en prison, et, pour s'assurer de la véracité de ce récit, il fit placer des gardes autour de l'emplacement du Temple, et tous ceux qui apportaient du fumier et des ordures furent également détenus. Mais tous confirmèrent les paroles de la vieille femme.

Le souverain turc, désirant apprendre ce que la place où l'on déposait depuis si longtemps tant de fumier, pouvait renfermer, prit un jour un panier et une pelle, et monta sur le sommet de la montagne; il remua le premier lui-même ce tas immense et fit publier par ses hérauts d'armes, que tous ceux qui aiment le sultan eussent à imiter son exemple. Aussitôt tout le peuple, les grands de

l'état en tête, accoururent avec des pelles et des paniers, remuèrent le fumier et l'emportèrent. Pour stimuler le zèle des travailleurs il leur fit distribuer chaque jour des pièces d'argent. Dix mille personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe furent occupées ainsi à déblayer la montagne pendant trente jours consécutifs; et enfin, on découvrit les ruines de l'ancien temple. Un pan de mur entier parut aux yeux du sultan; et cette ruine existe encore aujourd'hui; elle est désignée sous le nom de Cotheil Maarabi (mur de l'ouest). Pendant que les Turcs étaient occupés à nettoyer cette place, beaucoup de Romains des environs de Jérusalem arrivèrent leurs sacs remplis de fumier sur le dos; instruits de ce qui venait de se passer, ils prirent la fuite; mais les gardes placés autour de la montagne s'en saisirent et les emmenèrent en prison.

Après avoir terminé ce travail, Soliman fit comparaître devant lui tous les prisonniers, les fit tirer au sort pour les punir d'avoir profané cette place sacrée, fit lapider trente hommes et huit femmes, et fit exposer leurs cadavres sur le haut des murs de la ville. Il publia ensuite un décret dans lequel il défendit de porter à l'avenir du fumier sur cet emplacement, en menaçant les contrevenants du même châtiment; et il dit : « C'est une place consacrée au Dieu de l'univers. »

Ensuite il fit paraître devant lui les pauvres Israélites, et leur adressa des paroles de consolation en disant : « Je n'ai agi que d'a-
» près l'inspiration divine; par moi le Temple sera réédifié, car
» je me nomme Salomon comme le premier fondateur de ce sanc-
» tuaire. Mais cette place est votre propriété; c'est à vous d'y éle-
» ver un temple. Quant à moi je vous fournirai tout l'argent dont
» vous aurez besoin. »

Les malheureux Israélites en entendant ces paroles, versaient des larmes et ne répondaient rien. Le sultan leur dit ensuite : « Mais
» pourquoi pleurez-vous? Soyez dans la joie, car votre Dieu ne
» vous a pas encore oubliés. » Un vieillard qui se trouva parmi eux s'approcha du sultan, et dit : « Seigneur! Je souhaite que tu
» vives longtemps! Nous, tes sujets, nous remercions le Seigneur
» de t'avoir donné de si bonnes pensées, et de vouloir refaire ce qui
» fut jadis notre gloire et notre orgueil. Mais d'après nos Écritures

» nous ne pouvons pas rebâtir le Temple nous-mêmes; c'est Dieu » qui le relèvera (1). » Le sultan répondit : « Vous ne voulez pas » rebâtir le Temple, et cependant le roi Salomon, fondateur du » premier Temple, a dit dans sa prière de l'inauguration du sanc- » tuaire : Lorsqu'un étranger, qui ne sera point un des enfants » d'Israël, de votre peuple élu, viendra d'un pays fort éloigné, y » étant attiré par votre nom et par la force de votre bras, qui vous » font connaître partout; lorsque cet étranger sera venu prier en » ces lieux, vous l'exaucerez, ô Seigneur! du haut des Cieux, qui » sont votre séjour, et vous ferez tout ce que cet étranger vous aura « prié de faire (2). Donc, moi, je ferai rebâtir ce sanctuaire qui » me servira de maison de prière. »

Ce souverain donna aux Israélites les mêmes droits qu'aux sujets de sa nation, et ils vécurent heureux sous son règne. Il demanda aux Juifs le plan du premier temple, et voulut l'édifier d'après ce modèle, mais ce projet ne fut jamais exécuté.

Tous ces faits me furent racontés par mes coréligionnaires; je les ai vus dans des ouvrages et dans quelques livres dont la date d'impression est de nos temps, comme celui de Khibat de Jérusalem, imprimé dans cette ville en 5,604, p. 70. N'ayant pas de preuves suffisantes, je ne puis admettre l'exactitude de ces assertions, basées sur des données vagues et entretenues pour ranimer la foi et l'espérance.

Le Temple.

Que le lecteur veuille bien me suivre dans ma pieuse visite à ce monument vénérable que les siècles ont respecté, et qui mérite sous tous les rapports, la première place.

A l'extrémité orientale de l'ancienne ville, en face, du côté de la montagne des Oliviers, s'étend l'emplacement jadis occupé par le Temple qui se trouve aujourd'hui au Sud-Est de le ville nouvelle.

---

(1) A mon avis, la réponse du vieillard était fondée sur un verset du Cantique des Cantiques (ch. II, v. 7), et les Talmoudistes le commentent et l'expliquent dans le même sens, dans le Médrache Rabba, p. 1, fol. 11. Dans le Talmoud Yérouchalmi traité Messekhet Maassir Cheni, 5 chapitre perik, 2 verset michna, l'on voit que le troisième Temple sera bâti comme fut le second. Je suis d'avis que des souverains, amis du peuple israélite, relèveront ce nouveau Temple.

(2) Rois, l. I, ch. VII, v. 41-42-43. — Chroniques, l. II, ch. VI, v. 32-33.

A l'Ouest et au Nord du Temple, sont situés des édifices grands et élevés, qui touchent le *mur de l'Ouest* (Coth el Mâravi), et qui environnent la place de tous côtés. Les Israélites de Jérusalem font encore aujourd'hui leurs prières dans le voisinage de ces endroits, et cela à différentes époques, telles que les vendredis après-midi, les Minha, les veilles des grandes fêtes, etc. Mais ni les Israélites, ni les Chrétiens ne peuvent pénétrer dans l'intérieur de cet emplacement, gardé rigoureusement par les Turcs. A l'endroit où se trouvait le Saint des Saints, s'élève un très-bel édifice consacré aux solennités religieuses des Musulmans et élevé par Soliman. On dit qu'une caverne très-profonde y existe. Les premiers souverains Turcs ayant voulu savoir ce qu'elle contenait, y envoyèrent des hommes pour l'explorer; mais on rapporte qu'à peine y avaient-ils mis le pied, qu'ils furent frappés de mort; et encore aujourd'hui on ignore ce qu'elle renferme. Les Israélites prétendent qu'en ces endroits mystérieux ont été cachés l'Arche Sainte avec des reliques. Je m'abstiens de citer bien d'autres miracles qui se sont passés, dit-on, dans ces lieux saints; car les relations de voyageurs qui m'ont précédé ont traité ce sujet suffisamment. Ainsi toutes les prédictions et promesses faites à Salomon par le Seigneur et par les prophètes, ont été accomplies (1), et nous espérons qu'un jour les prophéties de tous les prophètes seront également vérifiées, relativement à Jérusalem et à son avenir.

Le Medrasse Salomo, bâtiment élevé par Salomon, connu par les descriptions des voyageurs, est l'édifice où les Israélites avaient établi leur Sanhédrin ou tribunal de haute justice. Deux portes y sont établies, l'une à l'Ouest, l'autre au Nord; le côté méridional se fait remarquer par beaucoup de fenêtres. Depuis cet édifice jusqu'au Temple, on trouve un grand nombre d'arbres, et le sol est arrosé de courants d'eau. Les Arabes traversent ce chemin nu-pieds en disant que cette terre est sainte; et avant d'enterrer leurs morts, ils les y apportent dans l'intention de les préserver du châtiment divin.

---

(1) Rois, ch. II, 9, v. 7.

A l'Est dn Temple, s'étend un fossé, appelé par les Arabes Bir-al-Dam (fossé du sang), et ils croient que ce fut là où on a versé le sang des holocaustes. C'est encore auprès de ce fossé que Nefousaradan, général du roi Nabuchodonosor, a fait massacrer beaucoup d'enfants, de mères et de prêtres israélites; c'était pour venger le sang innocent du prophète Zacchariao, fils du Pontife Joad (1).

Tout les faits que je viens d'exposer circulent, parmi les Israélites de Jérusalem, comme traditions .Cette dernière circonstance, ce massacre, est remémoré dans les complaintes que les Israélites en Europe récitent au jour de deuil commémoratif de la destruction de la Cité Sainte, par Nabuchodonosor.

Jérusalem autrefois si florissante, si peuplée, est à ce jour solitaire et désolée. Il est vrai que bien des nations l'habitent aujourd'hui, mais comme je ne peux m'occuper spécialement que de mes coréligionnaires, je dois mentionner ici la détresse dans laquelle ils végètent, et l'oppression qui pèse sur eux. C'est à la fin du dernier chapitre sur la Palestine, que j'entretiendrai le lecteur de la haute et puissante protection, de la sollicitude généreuse et efficace dont deux hommes ont fait preuve pour alléger le poids d'infortune qui accable les Israélites de cette contrée. M. de Montefiore de Londres et M. Albert Cohn de Paris ont acquis des droits à une reconnaissance vive et profonde de la part de tous les Israélites.

En dehors de la ville, dans ses murs d'enceinte et du côté septentrional, on trouve une caverne que Heskia, roi de Juda, fit creuser. C'est par elle, dit-on, que s'enfuit Zedekhia, dernier roi de Juda, pour échapper aux Chaldéens (2). La grotte se trouve dans la proximité de la porte Bab-el-Amoud. Quelques Israélites qui l'ont visitée, assurent que son intérieur est tellement élevé, qu'un cavalier peut y passer à cheval. Ils racontent qu'il y existe un appartement carré taillé dans le rocher, que cet endroit fut destiné à être une synagogue; et ils ajoutent qu'un rouleau, con-

---

(1) Kinoth, ch. XII et XXIX. — Le Medresch Rabba rapporte l'évènement entier. Chron., l. II, ch. XXIV, v. 20 et 21.

(2) Rois, l. II, ch. XXV, v. 4.

tenant le Pentateuque, est muré dans les parois de cet appartement, mais qu'il est défendu d'y faire des fouilles. Je n'ai pu entrevoir cette caverne qu'à travers une fente que le temps a creusée dans le roc.

CHAPITRE III.

Sion.

Tradition sur le Temple. — Grotte et tombeaux des rois de Juda. — Tableau synoptique II. — Tableau III. — Har Haséthim. — Hatzer Hamathara. — Caverne. — Tombe de Calha Chehoua. — Rama. — Barak.

Une église existait sur la montagne de Sion du temps de Benjamin de Tolède (1). Nous apprenons par le Sedor Hadoroth p. 30, qu'à cette époque, l'évêque de Jérusalem entreprit de reconstruire le Temple. Pour refaire un mur, on fut obligé de creuser profondément le sol. Un jour, deux ouvriers arrivèrent trop tard, et leur maître les fit travailler pendant l'heure du repos des autres. Tout d'un coup ces deux hommes découvrirent une pierre énorme qu'ils avaient beaucoup de peine à arracher de sa place; elle céda enfin à leurs efforts, et l'ayant ôtée, ils se trouvèrent à l'entrée d'une grande caverne. Attirés par la curiosité, ils voulaient y pénétrer, mais un vent terrible les terrassa et ils restèrent à la même place jusqu'à l'arrivée de leurs camarades, qui les trouvèrent presque morts. On les conduisit à l'évêque, auquel ils racontèrent qu'à l'entrée de cette caverne, ils avaient remarqué deux tables d'or, placées des deux côtés, sur lesquelles se trouvaient une couronne, une épée, un sceptre et toutes sortes d'insignes de la royauté. Ayant voulu entrer dans cet endroit, ils se sentirent repoussés avec violence et s'évanouirent à l'entrée. L'évêque fit murer de nouveau cette caverne, en disant que dans cet endroit se trouvaient les tombeaux des rois de Juda. L'auteur du Sedor Hadoroth rapporte, d'après Joseph Flavius, que le roi Salomon fit enfouir beaucoup de trésors en ce lieu (2). Huit cents ans après la mort de ce roi, Hircan prit 3,000 quintaux d'argent de ce trésor et en

---

(1) Rabbi Benjamin de Tolède, célèbre voyageur, qui a particulièrement visité la Palestine, est mort en 4933, l'an 1192 de l'ère vulgaire.

(2) Flavius, l. VII, p. 12.

fit don à Antioche. Hérode-le-Grand suivit cet exemple. Cependant Hircan, voulant s'approprier encore le reste de ces richesses, se fit accompagner de plusieurs hommes qu'il envoya dans la caverne pour faire emporter le trésor. Tout-à-coup un feu terrible éclate et brûle les hommes envoyés, tandis que Hircan se sauve. Pour expier la profanation qu'il pensa avoir commise dans cet endroit, il y fit élever un bel édifice. Les tombeaux des rois de Juda, ainsi que leur emplacement et les édifices qui les entourent, tout cela a été décrit par d'autres voyageurs; je ne m'arrêterai que pour mentionner ici que les Israélites reçoivent quelquefois la permission de s'y rendre pour faire leurs prières. On dit que la caverne se termine au milieu de Jérusalem; et on en reconnaît l'issue par une pierre. On prétend qu'un homme étant parvenu à s'introduire dans cette caverne en a pu sortir du côté de la ville.

Le Sedor Hadoroth rapporte qu'un célèbre Rabbin, nommé Yéhouda Halevy, s'étant rendu en pèlerinage à Jérusalem à l'âge de cinquante ans, était tellement ému qu'il se jeta par terre et baisa chaque pierre. Transporté d'une pieuse inspiration, il commença à chanter une complainte commençant par le mot Sion, faisant partie du XXXI[e] chapitre, et que les Israélites du rite Askenasi récitent encore tous les ans, le jour anniversaire de la destruction de Jérusalem et du Temple. Un Arabe fanatique, témoin de cette action, tua le pieux Rabbin d'un coup de sabre.

Après avoir mentionné les tombeaux des rois de Juda, nous croyons pouvoir ajouter le tableau synoptique de leurs règnes respectifs (Voyez le tableau n° 2).

Au-dessous de la montagne de Sion se trouve une vallée, de laquelle on gravit une montagne où l'on a découvert, il y a à peine quelques années, une maison taillée dans le rocher. Au-dessus de la porte on voit une inscription illisible; les Israélites de l'endroit, prétendent qu'elle contient les mots suivants : « Cet édifice fut » élevé sous le règne de notre roi Salomon! »

Comme la cité de David est connue par des descriptions nombreuses, de même que la grotte qui servait de sépulture aux rois de Juda, elle mérite aussi que nous indiquions combien de fois elle est nommée dans la Bible. (Voyez le tableau n° 3).

Har Haséthim (Montagne des Oliviers).

Cette montagne est à l'Est de Jérusalem, et la vallée qui la sépare de l'antique cité porte le nom de vallée de Josaphath. Du haut de cette montagne on aperçoit Jérusalem, l'endroit où s'élevait le Temple, le Jourdain, la mer Morte, les monts de Garisim et d'Ebal. Il y a un village sur le haut de cette montagne. Non loin de là vers Jérusalem, on remarque, dans une caverne (1) le tombeau de Houlda (2) la prophétesse. En descendant vers la ville et à moitié chemin, on rencontre une autre caverne divisée en plusieurs compartiments. Les Israélites y visitent les tombeaux des prophètes Hagaï, Zaccharia et Mallacchi. Au pied de la montagne s'étend un cimetière juif. La légende populaire y place le tombeau de Zacchariao, fils du pontife Joad, et la maison nommée Bethakaphsit (3) où fut relégué le roi Ousia devenu lépreux (4).

HATZER HAMATARA (cour de la prison) (5). Cet endroit est situé au nord de la ville. On y aperçoit un fossé très-profond dont l'entrée est très-difficile. Ce fut là que Jérémie fut retenu prisonnier par les rois de Juda. Dans cette cour on trouve plusieurs maisons et des appartements taillés dans le roc qui servaient de prisons aux Israélites. Quelques vieux bâtiments s'y élèvent également, et les habitants du pays soutiennent que les tombeaux des prophètes Isaïe et Jérémie y existent, mais je n'en ai pas aperçu de vestiges.

Au nord de la ville s'étend un amas de rochers où l'on remarque une cour dont l'entrée est du côté méridional. Deux arbres merveilleux se trouvent dans cet endroit: l'un porte des fruits nommés *douthimes* et l'autre des dattes. On aperçoit là une caverne très-vaste divisée en plusieurs appartements, dont la porte d'entrée est au nord-est. On pénètre d'abord dans une grande chambre, et de

---

(1) Rois, II, ch. XXII, v. 14.— Chroniq., l. II, ch. XXXIV, v. 22.

(2) Le Talmoud contredit la tradition relative à la sépulture ; elle mentionne qu'elle fut enterrée entre les murs qui entouraient la ville. Josephta de Baba Batra, ch. I, et dans le Traité de Simachot, ch. XIV.

(3) Chroniq., II, ch. XXVI, v. 21.

(4) Rois, II, ch. XV, v. 5.

(5) Jérémie, ch. XXXVIII, v. 13.

là dans deux appartements qui communiquent entre eux, après lesquels vient une chambre plus vaste suivie de deux petites chambres, l'une à l'ouest et l'autre vers le midi. Dans une petite chambre, au nord, on trouve une tombe couverte d'une pierre tumulaire ornée de très-belles figures et ayant des inscriptions. On raconte beaucoup de miracles qui ont eu lieu en cet endroit. La tradition rapporte que c'est la tombe de Calba-Chébour, l'un des hommes les plus riches de Jérusalem, qui vivait vers l'époque du deuxième Temple. Ce fut pendant mon séjour, en 1847, au mois d'Elloul, que le pacha de Palestine ordonna des fouilles considérables pour trouver un trésor que l'on y croyait enseveli. Toutes ces constructions excitent la curiosité des voyageurs. Elles sont immenses et cependant toutes taillées dans le roc vif. Au nord de la ville, à une demi-lieue de cette caverne, on en rencontre une autre, avec trois chambres distinctes qui communiquent entre elles. Dans la première chambre jaillit une source, dans la seconde sont deux tombeaux, et dans la troisième se trouve la tombe de Siméon-le-Juste, le dernier des membres du *Kenesseth Haguedeula* (Grand Synode) (1) convoqué avant lui par Ezra. Les deux tombes, dans la seconde chambre, sont celles de ses fils. A une distance d'une demi-lieue de cet endroit est une caverne qui se divise en quatre compartiments : un à droite, un autre à gauche, et deux sous la terre. On rapporte que les membres les plus notables du Sanhédrin sont ensevelis en ce lieu.

RAMA. A 3 lieues de Jérusalem, vers l'Ouest, s'élève une grande montagne sur laquelle se trouve le tombeau du prophète Samuel (2). C'est un édifice placé dans une caverne. Du côté droit sont les tombeaux de ses parents. En descendant de la montagne on trouve à mi-chemin une petite caverne dans laquelle on pénètre par une croisée ordinaire. Une source vive y murmure, et l'on dit dans le pays que c'est le bain de Hanna, mère de Samuel. Les Israélites et les habitants y vont en pélerinage (ziaré en arabe).

---

(1) Messekhet (traité), Avot Perekh I (ch.), Michna I (v.).
(2) Samuel, l. I, ch. XXV, v. 1.

BARAK. A une demi-lieue de Jérusalem, sur le chemin de Hébron, se trouve un village nommé Barak, entouré d'un mur antique. On y pénètre par une seule porte d'entrée auprès de laquelle il y a trois étangs qui ne contiennent que de l'eau de pluie. Non loin de là, coule une source à côté de laquelle s'élève une maison. On dit que c'est le roi Salomon qui a fait construire cet édifice; et une demi-lieue plus loin, on aperçoit le tombeau de Rachel, entre Bethléem et Ephrath (1). Plusieurs monuments ont été élevés sur cette tombe, comme le rapportent plusieurs ouvrages hébreux : le premier se composait de douze colonnes surmentées d'une voûte; plus tard Mahommed-Pacha y a élevé un autre édifice. Le monument actuel est dû à la piété et à la générosité de M. Montefiore de Londres. Les Israélites se rendent souvent en pélerinage au tombeau de leur mère, et le 11 khessvan (novembre), jour anniverseire de la mort de Rachel, tout le monde y vient pour faire la prière.

Halhoul, village à deux lieues de Hébron, possède les tombeaux des prophètes Nathan et Gad Akhosé (2). Ce village porte encore aujourd'hui le nom indiqué par la Bible (3).

CHAPITRE IV.

Hébron.

Fondation.— La Grotte des Patriarches, leurs tombeaux et trois autres grottes. — Tableaux VI, VII et IV.

Cette ville, autrefois Kiriath Arba (4) était, du temps de la conquête de la Terre-Promise par Josué, la capitale d'un petit royaume (5). Selon sa version, quatre géants y demeuraient, un père avec trois fils; le souverain s'appelait Arba (6). Rabbi

(1) Genèse, ch. XLVIII, v. 7.— Genèse, ch. XXXV, 19.
(2) Samuel, l. II, ch. XII, v. 1.— Samuel, l. II, ch. XXIV, v. 12.
(3) Josué, ch. XV, v. 58.
(4) Genèse, ch. XXIII, v. 2.— Josué, ch. XIV, v. 15.
(5) Josué, ch. X, v. 3.— Josué, ch. XII, v. 10.
(6) Josué, ch. XV, v. 14 et 15.

Schlomo Yarkhi, auteur d'un commentaire de la Bible et du Talmoud, qui vivait vers la fin du 15e siècle, soutient que Hébron fut appelé Kiriath Arba parce que Arba signifie en Hébreu le nombre 4, et il en conclut que 4 couples sont enterrés dans cet endroit, savoir: Adam et Eve, Abraham et Sahra, Isaac et Rébecca, Jacob et Léa. Nous convenons que nous ne savons pas sur quel passage de la Bible le rabbi mentionné fonde son explication, car nulle part on ne trouve cette version. Dans la Genèse (1) on ne parle que de trois couples enterrés en ces lieux; peut-être qu'il s'appuie sur l'autorité d'un passage du talmoud (2).

Le Sédor Hadoroth rapporte p. 11, que Hébron fut bâti du temps de la dispersion des hommes à l'occasion de la construction de la Tour de Babel (3). D'après la Bible, la fondation de cette ville remonte à une antiquité très-reculée (4). Autrefois ruines.

Hébron se trouvait sur une montagne; on en voit encore les

La ville moderne s'élève autour de la caverne Makhpela, et est nommée par les Arabes Hallil; et la rue où est située cette caverne est nommée Harakhman. La Bible rapporte que cette ville fut entourée autrefois de beaucoup de vignobles, et on trouve encore aux environs de nombreux ceps de vigne soignés par les Arabes. Sur la caverne même s'élève un bel édifice, et la tradition rapporte, que ce fut Salomon qui y érigea le premier monument. La ville est entourée d'un mur. Esther, épouse d'Assuérus doit avoir restauré le monument primitif, et Hélène, reine de France, l'a fait réparer tel qu'il est aujourd'hui.

Dans cette caverne, comme il est notoire et rapporté par les récits de bien des voyageurs, ont été enterrés les Patriarches avec leurs épouses, et le Talmoud ajoute qu'Adam et Eve y furent également ensevelis. La caverne est entourée d'un mur d'enceinte. Dans l'intérieur se trouvent deux mosquées, l'une vers le tombeau

---

(1) Genèse, ch. XLXIX, v. 31.— Genèse, ch. L, v. 13.
(2) Messekhet (Traité) Eroubin, ch. V, p. 53.— Babo-Batra, ch. LVIII.
(3) Genèse, ch. XIII, v. 22.
(4) Nombres, ch. XIII, v. 22.

d'Abraham, nommée Saint Abraham, et l'autre vers celui de Jacob, qui porte le nom de Saint Jacob. Ces mosquées sont en très-grande vénération parmi les Turcs; l'accès en est interdit à tout infidèle. Cependant ces lieux saints furent visités par un Israélite polonais.

En 1833, un marchand, natif de Varsovie, nommé Schmerl Arlick a réussi, grâce aux grands cadeaux qu'il offrit au Cheik (chef Turc), à pénétrer pendant la seconde moitié de la nuit dans les mosquées bâties sur la grotte susmentionnée. Il rapporte que l'intérieur en est orné avec une grande magnificence: l'or et l'argent y sont en profusion, et des lumières innombrables en éclairent l'espace. Deux fenêtres placées dans le pavé même des mosquées font apercevoir la grotte avec laquelle elles communiquent. A l'aube du jour le visiteur dut se retirer, dans la crainte d'être reconnu, bien qu'il fut déguisé en religieux turc.

En dehors de la ville, vers Jérusalem, on rencontre trois fontaines que l'on dit avoir été creusées par Abraham selon la version de la Bible (1).

En sortant de la grotte des Patriarches pour suivre la rue qui mène au quartier Israélite, se trouve à gauche, dans la cour d'une maison appartenant à un Turc, une petite grotte, où l'on descend par quelques marches. C'est le tombeau d'Abner, général du roi Saül (2). Elle est tenue en vénération par les Arabes, et le propriétaire de cette cour l'entretient convenablement, à l'aide d'une petite rétribution de la part des visiteurs.

En dehors de la ville on trouve également, du côté du sud, les tombes du père du roi David, et celle du premier juge Othaniel fils de Kenaz (3), qui sont situées aujourd'hui dans une vigne, que les Israélites ont rachetée.

Nous ajoutons trois tableaux.

---

(1) Samuel, l. II, ch. II, v. 8.
(2) Juges, ch. III, v. 9.
(3) Genèse, ch. XXVI, v. 18.

CHAPITRE V.

Sichem.

Tombeau de Joseph et de ses fils. — Tombeaux des chefs des douze tribus. — Fossé de Joseph. — Samarie. — Tombeaux de plusieurs rois d'Israël. — Thibériade. — Source d'eau chaude. — Tremblement de terre. — Invasion des Druses. — Zephad. — Miron. — Tombeau du Talmoudiste Simon et de son fils Eléazar. — Cérémonies commémoratives.

A une lieue de cette ville, près d'un village nommé Batta, se trouve le tombeau de Joseph et de ses deux fils, Ephraïm et Manassé (1). Ces tombeaux sont placés dans le champ acquis par Jacob du souverain de Sichem. Dans la proximité de ces tombeaux jaillit une source nommée ein Jacob, que les Arabes qualifient de même beir Jacob (source de Jacob). Rabbi Salomon, nommé communément Yarkhi ou Rachi rapporte que chaque tribu, en quittant l'Égypte, apporta avec elle le cercueil de son chef qui fut enterré dans le lot désigné lors du partage de la terre promise fait par Josué. L'auteur s'est convaincu sur les lieux mêmes que quelques uns des chefs y reposent, selon les données de la tradition locale.

Les tombeaux des douze fils de Jacob sont donc disposés de telle sorte, que chacun est enseveli dans les terres qui faisaient l'héritage de ses descendants. Nous prenons pour guide le Talmoud Messekhet Sauta et l'autorité du Rabbi Salomon, nommé Yarkhi ou Rachi. Quant à leurs années d'existence, nous consulterons le Séder Olam Zouta (petit Seder Olam).

1. Ruben vécut **124** ans, il fut enterré à Rournia au-delà du Jourdain.

2. Gad **125** ans, enterré dans le même endroit.

3. Siméon vécut **120**, enterré dans le village de Manda.

4. Lévy **137** ans, enterré dans le même endroit.

5. Juda **129** ans, enterré dans le village Babi près de Bethléem.

6. Issacchar **122** ans, à Sidon.

---

(1) Josué, ch. XXIV-XXXII.

7. Sabulon 124 ans, enterré à Sidon.
8. Dan 127 ans, dans la terre d'Astaël.
9. Naphtali 132 ans, à Kadesch-Naphtalï.
10. Asser 126 ans, dans sa part d'héritage.
11. Joseph 110 ans (1), sépulture indiquée plus haut.
12. Benjamin 111 ans, aux environs de Sion dans un endroit inconnu. La suite des noms ne s'accorde pas avec la Bible pour la direction des sépultures.

Sur quelques tombeaux il existe encore des monuments qui sont vénérés par les Turcs.

Je me trouve dans l'imposibilité d'indiquer les noms modernes de toutes ces localités; car pillé plusieurs fois, j'ai perdu les notes qui contenaient ces détails avec précision.

Dans le Nord, auprès de la ville de Sichem à quatre lieues de distance, se trouve Dothan (2). Près de ce village on voit encore le fossé où les fils de Jacob jetèrent leur frère Joseph (3). Les Turcs nomment cet endroit Goule Joseph, et y ont élevé une voûte soutenue par quatre colonnes de marbre. Ce fossé est rempli d'eau pendant la saison pluvieuse; une mosquée et une auberge se trouvent en face.

SAMARIE, selon d'autres Sabdia, autrefois la célèbre ville de *Somronne* selon la tradition indigène, confirmée par les tombeaux de quelques rois d'Israël situés dans les environs. D'autres écrivains en ont parlé suffisamment; mais comme ce fut la capitale des derniers rois du royaume d'Israël, dont plusieurs y ont leur sépulture, je crois devoir ajouter deux tableaux : Le premier indique combien de fois cette ville est nommée dans la Bible; le second est un tableau synoptique des rois d'Israël. (Voyez tableaux VII et VIII).

THIBÉRIADE, à demi-journée de marche de Sichem; cette ville se trouve nommée par quelques Talmoudistes Reket, et selon

---

(1) Genèse, ch. L, v. 26. Mort le premier de ses frères. — Exode, ch. I, v. 6.
(2) Genèse, ch. XXXVII, v. 17.
(3) Genèse, ch. XXXVII, v. 24.

d'autres Khamat (Eaux chaudes) (1). Ces deux noms sont également dans la Bible (2).

Ce fut autrefois une cité très-importante ; on apprend par le Talmoud (3) qu'après la destruction du second Temple, les Nechüms ou princes d'Israël y ont demeuré, ainsi que beaucoup de Savants de cette nation. Quant à la situation de cette ville, à ses sources d'eau chaude, et à ses monuments, ces détails ont été rapportés par d'autres historiens. Nous confirmons qu'il s'y trouve beaucoup de tombeaux des savants et des Talmoudistes.

En 1837 un tremblement de terre a dévasté cette ville, ainsi que Zephad, et le 8 Sivan (avril) 1834 sera également marqué comme un jour néfaste dans les annales de la Palestine. Les Druses du Liban tombèrent sur la ville de Zephad et la saccagèrent de fond en comble. Les Israélites prirent la fuite dans les montagnes, et leurs maisons furent pillées pendant trente-trois jours. On renversa leurs Synagogues, et les pentateuques furent détruits. Alors s'est accomplie la prophétie de Jérémie (4). Les habitants de Thibéria craignant le même sort, envoyèrent une députation à la rencontre des pillards, et sauvèrent leur bien en payant une énorme rançon. Job a dépeint leur sort (5).

Le tremblement de terre en 1837 détruisit entièrement Thibériade et Zophad, et l'on rapporte que plusieurs centaines d'Israélites y périrent, ainsi que beaucoup de mahométans; un petit nombre se sauva dans les montagnes; ils passèrent là une nuit cruelle: ils entendaient les cris de détresse et d'agonie de leurs amis et de leurs parents. Le lendemain, ces infortunés habitants d'une cité en ruines purent rentrer au milieu des décombres. Hélas! Quel triste spectacle! Ils retirèrent les cadavres de leurs parents et de leurs enfants, écrasés par leurs propres demeures. Ceux qui avaient survécu à ce désastre étaient méconnaissables : leurs corps mutilés leur faisaient envier le sort

(1) Messekhet (Traité) Meghila, fol. 5, p. 2, et fol. 8, p. 1.
(2) Josué, ch. XIX, v. 35.
(3) Traité de Barakhot, ch. I.
(4) Jérémie, ch. XV, v. 13.
(5) Job, ch. II, v. 21.

de leurs frères morts sous les ruines. Il n'y avait pas de famille qui n'eût perdu quelqu'un des siens. Cependant on n'entendait aucun murmure sortir de la bouche de ces infortunés. Ils étaient résignés aux décrets de la Providence. « Dieu a donné, » Dieu a repris; que le nom du Seigneur soit béni ! » (1).

ZEPHAD, situé sur le sommet d'une montagne, apparaît comme un monceau de ruines où l'on distingue d'antiques fortifications et des maisons. Au bas de la montagne est une caverne très-profonde nommée par les Mahométans Moarath Yacob; ils prétendent que Jacob y a pleuré la perte de son fils. Au sud est une autre caverne avec une source nommée Aulad Jacob (Enfant de Jacob) Dans le voisinage s'élèvent des maisons, et on y remarque les tombeaux de plusieurs Rabbins, rédacteurs du Talmoud. Près de la ville s'étend le cimetière des Israélites, où l'on voit le tombeau du prophète Hosea et de son père Bêret; on y a élevé des monuments.

A deux lieues de Zephad est situé un village nommé Miron, et à demi-lieue de cette localité on aperçoit une grande cour entourée d'un mur, dans l'intérieur de laquelle s'élève un arbre magnifique.

Un bâtiment antique s'y trouve également; il renferme une grande salle, suivie de deux appartements moins grands. Dans une de ces chambres est la tombe du Rabbi Siméon, fils de Yokhaï, célèbre Talmoudiste; dans la seconde est le tombeau de son fils Rabbi Eléazar.

Un nombre très-considérable d'Israélistes venant de la Palestine, de la Syrie, de la Perse, de l'Afrique et d'autres contrées éloignées, s'y réunit tous les ans le 18 Yar, (environ mai). Quelques jours avant le commencement de la cérémonie religieuse, plusieurs milliers de pèlerins arrivent; les Rabbins s'installent dans les bâtiments attenant à l'édifice où se trouvent les monuments funéraires; les autres campent à l'entour sous des tentes. On se réunit pendant la nuit du 17 au 18, et la cérémonie commence par la lecture de l'ouvrage intitulé Zohar et que l'on lui attribue. Vers le milieu de la nuit on commence à chanter des cantiques composés à la

---

(1) Job, ch. I, v. 21.

louange du Rabbi Siméon; la joie éclate si vive, si pétulante, que l'on organise des danses qui se prolongent pendant la journée du 18. On s'amuse, on se fête jusque dans l'intérieur de la cour. Ceci est répété auprès des tombeaux des autres Talmoudistes situés dans la proximité de la cour.

Le jour indiqué pour cette cérémonie est nommé par les Israélites Lac boomer; le 18 Yar est le jour anniversaire de la mort du Rabbi Siméon. La cérémonie a lieu dans les salles indiquées plus haut. Dans les appartements et dans la cour on allume un grand nombre de lampes, et, particulièrement dans la première, on a à cette effet une lampe d'une grandeur colossale, qui paraît pouvoir contenir une centaine de litres d'huile d'olive. Allumer cette lampe est un privilége qui se vend à l'enchère et qui rapporte parfois jusqu'à quelques milles piastres. On nomme cette action hadlaca di Rabbi Chimon. L'éclairage au moyen de petites lampes porte le nom hadlaca di Rabbi Eléazar. Pendant les danses auxquelles on se livre, on voit des personnes opulentes se dépouiller de leurs habits les plus riches, brodés d'or, et les jeter dans la lampe pour servir de mèche. C'est ainsi que l'on croit vénérer la mémoire du célèbre Rabbi. En recevant la bénédiction d'un Rabbin préposé à cet effet, chacun s'empresse de déposer son offrande qui ne peut manquer d'être très-considérable, et qui entre dans la caisse de la communauté de Zephad pour servir à l'entretien des monuments, objet de cette cérémonie nommée HILLOULA DI RABBI SIMON. (Fête de mariage du Rabbi Simon) (1).

Je m'abstiens ici de citer toutes les traditions et légendes répétées par les Israélites d'Orient. En mentionnant ici cette fête connue en Asie et en Afrique, même par les Turcs qui en parlent avec vénération, je réduis cet évènement aux proportions d'un simple récit, dont les détails pourraient fournir matière à un ouvrage entier.

---

(1) Cette expression empruntée du Talmoud est généralement répétée par les pèlerins orientaux, qui disent qu'à la mort du Rabbi Simon les cieux furent en jubilation.

CHAPITRE VI.

Coup-d'œil sur la situation des Israélites en Palestine.

Ce chapitre ne peut commencer que par ces expressions : profonde misère, oppression continuelle. Examinons cette situation.

1° Les Israélites disséminés sur la surface de leur antique pays n'ont point de garantie légale. La loi, bienfait inconnu dans ces contrées, est remplacée par les ordres des Pachas et des Chéiks, dont le caractère personnel et les sentiments ne sont pas toujours des garanties. Leur unique salut est entre les mains des Consuls européens; et sous ce rapport les Israélites de Jérusalem sont moins à plaindre que ceux d'Hébron, de Zephad et de Thibériade.

2° La perception des impôts se fait avec une rapacité inouïe. Excepté Jérusalem, dans les autres localités le maximum et le minimum de cette lourde charge ne furent jamais connus. Combien de fois des communautés entières ont été appauvries par les exigences exorbitantes de la part des Chéiks, qui, sous le moindre prétexte pressurent, sans aucun contrôle, nos frères infortunés. Il est impossible d'énumérer ici tous les cas imprévus, et les vexations continuelles que les Chéiks exercent impunément.

3° Nos coreligionnaires n'ont pas de propriétés inviolables, dans l'acception de ce mot en Europe. Ils ne sont pas maîtres même chez eux, de leur avoir. Ils ne peuvent pas se plaindre d'avoir été victimes d'un vol ou d'un pillage, et en indiquer l'auteur; car la vengeance des Turcs suit de près les menaces. Ils sont donc maltraités et pillés partout où le veut le bon plaisir des Mahométans.

4° De même que la propriété de nos frères n'est point respectée, de même aussi leur vie est à la merci du caprice du premier venu. Le moindre prétexte suffit; une discussion inoffensive, un mot échappé par hasard, peuvent provoquer des représailles sanglantes. Des violences de toutes sortes se renouvellent tous les jours impunément. Comme preuve, citons un exemple.

A l'époque des démêlés sanglants entre Mehemet-Ali, Pacha d'Égypte et la Porte Ottomane, les troupes égyptiennes assiégèrent

Hébron; la ville fut prise d'assaut, et les malheureux Israélites tués et pillés; on laissa à peine aux survivants quelques lambeaux pour couvrir leur nudité. La plume se refuse à tracer le tableau de désolation de cette malheureuse cité. Toutes les femmes furent traitées avec la dernière brutalité; et il en existe encore qui depuis ce moment sont restées infirmes pour le reste de leurs jours. C'est ici que l'on peut citer les *Lamentations de Jérémie* (1). Encore aujourd'hui, les Israélites de Hébron languissent dans la misère la plus profonde, où ce désastre les a plongés, et le Chéik actuel ne fait qu'aggraver leur sort déplorable.

5° Mais le trait dominant de leur état et que nous avons remarqué particulièrement en Palestine, trait caractéristique que nous n'avons jamais rencontré parmi nos coréligionnaires pendant nos longues excursions en Europe, en Asie et en Afrique, c'est cette misère extrême et générale qui ronge la population juive de Palestine, comme le faisait autrefois la lèpre. Privés des ressources qu'offrent l'agriculture et le commerce, ces infortunés ne vivent absolument que des offrandes de leurs confrères. Celui qui trace ces mots a vécu de la vie de ces victimes; il a vu, il a touché de ses mains ces plaies profondes, toujours saignantes, et il a répété les paroles de Jérémie: « Quand je sors dans les champs je trouve des hommes tués » par l'épée; si je rentre dans la ville j'en trouve d'expirés par » la faim, » (2) et ensuite : « Combien mon cœur est ému de dou- » leur! Mon cœur bat si fort que je ne trouve point de repos. » (3).

Il a vu toute la tristesse, la misère et cette résignation dont ses frères ne cessent de donner des preuves tous les jours, depuis tant de siècles, et qui les réduit à souffrir en silence, à attendre avec espoir. Ils glissent comme des ombres sur cette terre de deuil et de désolation qui nourrit leurs maîtres arrogants, cruels et sauvages. L'ignorant Turc et l'Arabe barbare foulent aux pieds cette terre sacrée, et regardent l'Israélite comme un être déshérité, maudit, indigne de l'habiter. Et cependant ces

---

(1) Jérémie, ch. V, v. 10. — Jérémie, ch. IV, v. 31.
(2) Jérémie, ch. XIV, v. 19.
(3) Jérémie, ch. IV, v. 19.

monceaux de ruines, ces villes désertes, ces régions à l'aspect désolé et inculte, c'est l'héritage d'Israël; c'est cette contrée féconde qui donne encore aujourd'hui toutes espèces de céréales, des fruits de toutes les zônes, des vins goûtés, et dont l'air est d'une salubrité remarquable.

« Qui aura pitié de toi, ô Jérusalem! Qui te plaindra! Qui » prendra souci de ton sort! (1). Mon cœur souffre que mon peuple » soit précipité dans de si grands malheurs. J'en suis affligé et j'en » souffre (2). Nous prions en élevant notre âme vers l'Éternel. Tu » es la consolation d'Israël. Tu l'aides dans ses angoisses; pour- » quoi fais-tu semblant de n'être qu'un hôte dans ce pays, qu'un » étranger qui n'y fait que passer une nuit? Pourquoi imites-tu » un héros sans courage, un géant qui ne peut porter secours? » Cependant tu es parmi nous, Seigneur, et tu nous as nommés » tes élus; ne nous abandonne pas (3). Guéris-moi, Seigneur, et » je serai guéri; aide-moi, et je serai secouru; car tu es ma » gloire (4).

En résumé la situation des Israélites en Palestine au point de vue matériel et civil est intolérable. Mais il y a des contrées d'une fertilité extraordinaire; et le sol, s'il n'était pas exclusivement livré aux Arabes, si l'on parvenait à obtenir pour les Israélites des concessions de terres, et les moyens indispensables à leur exploitation, offrirait des ressources très-suffisantes. Que leur sert-il de cultiver les champs, si les Arabes viennent s'emparer des récoltes.

En voyant cette détresse si profonde dans laquelle languit une contrée entière qui doit nous être chère à tant de titres, j'ose faire un appel à mes coréligionnaires de l'Europe. Ils m'entendront; leurs cœurs seront émus, et leurs mains se tendront avec une compassion généreuse vers les infortunés pour lesquels je les implore. Car par eux-mêmes ils ne peuvent rien faire; « Le prisonnier attaché à sa

---

(1) Jérémie, ch. XV, v. 5.
(2) Jérémie, ch. VIII, v. 21.
(3) Jérémie, ch. XIV, v. 8 et 19
(4) Jérémie, ch. XVII, v. 14.

» chaîne, dit le talmoud, ne saurait se délivrer tout seul ; » et il ajoute : « Celui qui a de bonnes intentions recevra de Dieu les » moyens de les mettre en exécution. »

Deux hommes, dont les noms sont cités avec gratitude et même avec vénération par nos coreligionnaires, se sont rendus au milieu de nos frères en Palestine ; ce sont M. Moïse Montéfiore de Londres et M. Albert Cohn, président du Comité israélite de bienfaisance de Paris.

Les établissements de bienfaisance que le premier a fondés à Jérusalem même, sont les témoignages les plus durables de sa haute et généreuse sollicitude pour soulager les peines de ses co religionnaires. Grâce à cet homme pieux et éminent, ainsi qu'à son épouse dont la charité est inépuisable, l'état des Israélites de Jérusalem commence à être plus supportable.

L'année 1854, qui a vu M. Moïse Montéfiore à Jérusalem, fut aussi marquée par les bienfaits de M. Albert Cohn, qui s'y est rendu de Paris, et y a créé avec succès des établissements considérables pour soulager tant d'infortunes. Honneur à cet homme de bien qui a compris tout ce qu'il fallait faire : que, pour améliorer le sort d'une population dégradée par la misère et par l'oppression, il fallait changer l'ancien système de secours annuels, si peu efficace ; qu'une réforme appuyée sur les besoins matériels, sans se fonder sur le sentiment moral, ne saurait avoir de suites durables et d'heureux résultats. Pour relever de l'abaissement la population israélite dans la Palestine, il fallait entreprendre et exécuter ce qu'il a fait avec tant de sagacité et de zèle : assurer l'existence matérielle par des institutions de crédit, de bienfaisance, et éveiller en elle le sentiment de la dignité personnelle par la voie de l'instruction et par celle du travail manuel.

En effet, jamais assistance ne fut mieux employée et plus généreuse. Les étrangers eux-mêmes admirent ce dévoûment ; la reconnaissance est dans tous les cœurs, et les louanges sont dans toutes les bouches.

L'Éternel, qui voit tout, protégera les bienfaiteurs et agréera leurs œuvres; et tous les enfants d'Israël ne cesseront de les bénir.

« Le Seigneur a manifesté sa puissance suprême devant tous les » peuples : afin que toutes les nations voient la gloire de notre » Dieu.

« J'invoque le Seigneur, le Très-Haut, afin qu'il finisse mes an- » goisses. Il m'envoie mon aide d'en haut, et son secours contre » mes oppresseurs. Dieu me fait voir sa bonté et sa fidélité su- » prêmes (1). »

Avant de quitter la Palestine je dois arrêter le lecteur sur ses limites. Sur une montagne qui fait partie de la chaîne des célèbres Libanons, l'on montre encore un ancien bâtiment, nommé par les Arabes, Messet el Tair ou Aït (2) qui indique l'endroit où, selon la tradition locale, Dieu a fait alliance avec Abraham (3).

A 8 lieues de Zephad, sur la route de Damas, coule le Jourdain, qui forme les limites de la Palestine. On le traverse sur un pont nommé par les Mahométans Djesser Yacob (pont de Jacob). Le Jourdain est très-étroit dans cet endroit; on a établi dans la proximité une maison qui sert d'hôtellerie aux voyageurs.

CHAPITRE VII.

Damas.

Damas. — Synagogue de Djubar. — Medras Gaxoï, l'antique asile des lépreux. — Alep. — La grotte d'Ezra. — Voyage. — Antakia. — Synagogue antique. — Tédif. — Marrache. — Incident. — Birra. — Orpha, ville de Nemrod. — Maison d'Abraham. — Suirik. — Incident. — Sarmouk. — Incident.

La ville de Damas fut pendant longtemps la capitale des rois de Syrie; la preuve en est dans la Bible (4). Quelques centaines de

---

(1) Isaïe, ch. LII, v. 10.
(2) Cette tradition est plus que donteuse.
(3) Genèse, ch. XV, v. 11.
(4) Genèse, ch. XV, v. 18.

familles israélites l'habitent aujourd'hui, et y ont plusieurs synagogues. Dans l'une d'elles on conserve le Pentateuque sur parchemin qui porte la date de 4749 (989 de l'ère vulgaire). Un autre manuscrit renferme tous les prophètes, il est de l'an 4344 (581 de l'ère vulgaire). Ce dernier est orné, sur quelques pages qui en font le commencement, de dessins coloriés qui représentent le Temple avec l'autel des consécrations. On y remarque aussi les spécimens de différents vases sacrés, et un dessin représentant les murs qui entouraient autrefois Jérusalem. Le dessin est correct, quoique un peu effacé, et on y voit les traces d'une main habile et savante. Les caractères du manuscrit sont hébraïques; la forme en est très-commune.

A une demi lieue de distance de la ville vers l'est, après avoir passé la porte Bab el Thouma, on rencontre un petit village nommé Djoubar ou Djoubaris, habité par quelques israélites; il y a une synagogue d'une haute antiquité. La tradition du pays rapporte que cet édifice fut bâti par Elie; il fut refait 60 ans avant la destruction du Temple par Titus. La seconde réparation est due à Rabbi Éléazar, fils d'Arah, à l'époque des Talmoudistes. Le Talmoud en fait mention (1). Ce bâtiment rappelle la structure de la mosquée Amouvi. L'intérieur est orné de 13 colonnes de marbre dont six à droite et sept à gauche; dans l'intérieur tout est en marbre, et on y pénètre par un seul portail; un mur élevé entoure cette synagogue. Sous la Sainte armoire où est placé le Pentateuque, il y a une sorte de grotte assez spacieuse où plusieurs personnes peuveut se tenir de bout; on y descend par un escalier de vingt et quelques marches. Les Israélites disent que le prophète Elie y a trouvé un asile pendant la persécution du roi Akhab. En entrant dans la synagogue, on aperçoit vers le milieu à droite, auprès du mur, une pierre d'une forme assez irrégulière, et qui porte les traces de quelques dégradations. La tradition rapporte que le roi Hazael était assis sur cette pierre lorsque le prophète Elie le sacra roi d'Aaram (2). Les Israélites racontent des cho-

---

(1) Traité de Beirakhot, p. 50.
(2) Rois, l. I, ch. XIX, v. 15.

ses merveilleuses de cette synagogue. Elle fut respectée par tous les conquérants et même les Arabes, qui se livrent aux déprédations dans la contrée entière, n'ont pas touché à cet édifice, qui d'ailleurs est construit avec une solidité remarquable. Les Israélites, forcés d'y chercher un refuge, n'y furent jamais exposés aux attaques.

En sortant par la porte Bab-el-Rarki, à une demi lieue de Damas vers l'est, on trouve un édifice antique nommé Medras Gakhsi, nom du serviteur du prophète Elisa (1), et qui maudit par ce prophète, fut atteint par la lèpre blanche, terrible maladie qui l'accabla jusqu'à la fin de ses jours. Aujourd'hui encore on recueille les personnes affectées de ce mal inguérissable, et on les réunit dans quelques maisons qui s'élèvent dans un jardin voisin de cette tombe. La tradition conserve à cet endroit la guérison de cette maladie, et cela depuis l'antiquité la plus reculée. Cet hospice séculaire n'est soutenu que par les dons et les aumônes des personnes pieuses; les Mahométans y contribuent également. Une source d'eau vive jaillit à côté de cet établissement; elle sert aux malades. Douze journées de trajet séparent Damas d'Alep; le chemin est peu sûr à cause du brigandage des Arabes.

La ville d'ALEP porte dans la Bible, deux noms, celui de Tsova et d'Aramtsova (2). Ce fut la capitale d'un royaume, et du temps de David, le roi qui y régna fut Hadarezer fils de Rekhob (3).

De retour de Damas en Palestine, après un séjour de quelques mois dans la patrie de mes ancêtres, je me suis embarqué à Jaffa. Ma traversée fut très-pénible à cause des vents contraires; plusieurs fois le navire qui me portait fut sur le point de faire naufrage. Enfin au bout de 11 jours d'une navigation tourmentée, j'arrivai à Latkia. Dans cette ville, je louai un cheval, et, accompagné de deux Arabes, dont l'un me servait de garde et l'autre était propriétaire de ma monture, je partis pour l'Antakia du Talmoud, nommée

---

(1) Rois, L. II, ch. V, v. 20 et 27.
(2) Samuel, l. II, ch. VIII, v. 3 et 5.
(3) Psaume 60, v. 2.— Chroniq., l. I, ch. XVIII, v. 3 et 6.

dans le pays Antoukia. A mi-chemin, nous trouvâmes une tente, de laquelle sortit un Arabe, qui me demanda de lui payer, en ma qualité d'Israélite, un tribut de deux piastres. Était-ce en son nom, ou bien au nom de son gouvernement qu'il prélevait ainsi sur moi cet impôt? je ne saurais le dire. Je résistai, et je ne fus point inquiété.

A Antakia j'ai trouvé 150 familles israélites assez satisfaites de leur état. On y est très-religieux, passablement instruit, mais d'une superstition excessive.

Les Israélites sont à Alep au nombre de 1500 familles environ. La protection des consuls européens, dont plusieurs sont leurs coréligionnaires, leur assure une grande liberté. MM. Raphaël di Piechotti, consul de Russie et de Prusse et Eliao Piechotti, consul d'Autriche, ont acquis sur le Pacha une certaine influence dont ils usent souvent au profit de la communauté. Les rabbins sont instruits, mais la population, comme tous les Orientaux en général, est très-superstitieuse. Elle se livre au commerce d'échanges avec l'Angleterre, les Indes, etc. Les pauvres sont nombreux, mais très-bien secourus. La synagogue est d'une haute antiquité. On compte dans l'intérieur de cet édifice 72 colonnes placées sur trois rangs, et on y pénètre en descendant 20 marches. Cet abaissement du sol est attribué à l'effet produit par le temps. D'après les traditions locales, cette synagogue aurait été érigée par Joab, général de David. Les fenêtres donnent sur un vaste et beau jardin appartenant à la Communauté; et par suite de l'abaissement dont on vient de parler, elles se trouvent aujourd'hui de plain pied avec le jardin. Une chambre de l'étage supérieur est détruite; elle est destinée aujourd'hui à recevoir les femmes qui viennent y faire leurs dévotions

A 8 lieues d'Alep, sur la route d'Auteb, se trouve le village de Tédif, ainsi nommé par les Israélites; les Arabes l'appellent Capel et Ezer, du nom d'Ezra, le célèbre scribe des saintes Écritures.

TÉDIF. Dans la synagogue de ce village on montre une grotte et même un siége taillé dans la pierre, où Ezra, d'après la tradition conservée par les habitants indigènes, aurait écrit la Bible après

le retour de Babylone (1). La ville ne renferme que 20 familles environ parlant l'arabe, ainsi que nos coreligionnaires des autres localités que j'ai visités dans ce pays. Ceux d'Alep viennent chaque année en pèlerinage à Tédif avant la fête de Pentecôte.

De Tédif je suis revenu à Alep, d'où je suis parti pour Killelis, ville arabe, renfermant environ 50 familles israélites, qui s'occupent du commerce, et se trouvent heureuses dans leur état. Je ne m'y suis arrêté que très-peu de temps, et je suis arrivé à Auteb au bout d'un jour et demi de marche (voyez vol. 2).

MARRACHE. La Communauté israélite qui habite cette ville compte une cinquantaine de familles environ. Elles y jouissent de l'aisance et d'une certaine liberté. A mon retour à Auteb, en traversant un de ces torrents formés par les neiges qui se précipitent des montagnes, ma monture, effrayée, s'est jetée de côté et je fus pris dans les étriers. Tombé à la renverse, je fus traîné par mon cheval pendant un espace considérable, et c'est une caravane qui me recueillit tout meurtri, couvert de sang et sans connaissance. Après quelques jours de repos je me suis remis en route sans avoir le temps et les moyens de me guérir entièrement.

BIRRA, en arabe Bir-Sacca est, selon les Israélites, la ville d'Aram Nacharaïm, habitée par les parents de Rebecca (1). La ville ne renferme point d'Israélites sédentaires ; ils n'y font que passer, pour des affaires commerciales.

ORPHA, ville de Nemrod. Cette cité est l'antique Ur-Casdim (2) ; elle mérite une attention toute particulière à cause de ses monuments de la plus haute antiquité, dont les uns sont encore conservés et les autres en ruine. Voici quelques détails :

1. La maison où naquit Abraham, consistant en une pièce taillée dans le roc vif avec un berceau en pierre blanchâtre. Cette espèce de grotte artificielle est fermée ; elle est gardée par les Arabes, mais on peut y pénétrer moyennant quelques pièces d'ar-

---

(1) Ezra, ch. VII, v. 6. — Ezra, ch. VII, v. 21.
(1) Genèse, ch. XXIX, v. 10 et 29. — Genèse, ch. XV, v. 7.

gent. Les Arabes ont l'habitude d'y porter leurs enfants malades; ils les placent dans le berceau d'Abraham et les y laissent pendant la nuit. Si le lendemain les petits malades ne sont pas morts, c'est que leur guérison est regardée comme certaine.

2. La fournaise où, d'après le Sépher Aïassar (1), Nemrod avait fait jeter Abraham. C'est une fosse entourée d'un parapet. On a construit, pour l'abriter, une maison que l'on tient soigneusement close. On y trouve aujourd'hui une source qui forme, en s'épanchant, deux étangs d'une grandeur inégale, et qui sont très-poissonneux. En voici la raison : le culte rendu par les Mahométans à la mémoire du saint patriarche, s'est étendu à tous les objets et à tous les lieux qui ont eu un rapport direct avec les évènements de sa vie. La fournaise, théâtre de son martyre, est de ce nombre, et la source qui s'y est formée est devenue sacrée. Il en résulte que les poissons qui peuplent les deux étangs ou réservoirs alimentés par la source, sont devenus aussi l'objet d'un véritable fétichisme. Il est expressément défendu de leur tendre l'hameçon homicide, pour ainsi dire. Pêcher dans les eaux saintes est un crime puni de la peine capitale. Aussi l'heureux fretin pullule-t-il; et il est si bien habitué aux rapports avec l'homme qu'il ne fuit point à son approche, et se livre en sa présence à toutes sortes de jeux.

3. A une cinquantaine de pas de la fournaise, on aperçoit deux piliers de pierres reliées entre elles par une chaîne de fer. La tradition locale rapporte que le feu allumé dans la fournaise pour le supplice d'Abraham avait été tellement violent, que l'approche en devenait intolérable, et que l'on fut obligé d'établir cet appareil avec la chaîne pour lancer le martyr de loin dans le brasier. Comment Abraham a survécu à ce supplice, et comment son frère Haran a péri dans les flammes, nous trouvons ces détails décrits dans l'histoire des patriarches, dans l'ouvrage nommé plus haut, Sépher Aïassar.

Les Israélites sont au nombre de 150 familles dans cette localité. Ils y vivent libres et heureux, mais dans une ignorance si profonde,

---

(1) Ch. X et XII.

que l'on trouve à peine une cinquantaine de personnes parmi eux qui sachent faire leurs prières.

A la distance de 6 lieues vers le nord, on rencontre le village de Kharan, bien connu dans la *Bible*, où expira Therakh, père d'Abraham (1). Ce fut encore dans le même endroit que Rébecca donna le conseil à son mari Jacob de fuir devant son frère Esaü (2). Les Arabes montrent à une demi-lieue de Kharan un puits extrêmement profond, couvert d'une pierre, et ils rapportent que c'est le puits dont il est question dans la *Bible* (3).

SUIRIK. Le premier jour après mon départ d'Orpha, la caravane dont je faisais partie fut attaquée à l'improviste par des Arabes; je m'avançai alors vers le chef de la bande et je lui fis ma soumission. Après une courte résistance les hommes de ma caravane furent faits prisonniers, liés et garottés. Quant à moi je fus libre, et ensuite reçu dans la tente du chef, grâce à mon costume de pèlerin mahométan. A l'approche de la nuit je profitai de la bienveillance du chef, et je lui offris en signe de reconnaissance un cordial, qui n'était autre chose que de l'alcool. L'Arabe en prit sans défiance, mais bientôt sa tête s'alourdit, et un sommeil profond s'empara de lui. Quelques signes d'intelligence avec mes compagnons de la caravane suffirent pour leur faire comprendre qu'il s'agissait de les faire délier par moi, sans bruit pendant la nuit. Je fus assez heureux d'accomplir mon projet, et ayant délivré mes hommes, nous nous emparâmes des principaux meneurs des pillards, qui furent garottés à leur tour. Ensuite nous demandâmes secours au prochain village, et nous fûmes assez heureux d'emmener avec nous nos prisonniers. Mais près de la ville une masse de cavaliers tomba sur nous, et pour nous sauver de nouveau nous fûmes forcés de relâcher nos prisonniers, qui marchaient à pied devant notre caravane. Le lendemain nous fûmes rendus à Suirik.

Il n'y a aujourd'hui que quatre familles israélites dans cet endroit, mais jadis cette communauté fut bien plus nombreuse et son

---

(1) Genèse, ch. XI, v. 32.
(2) Genèse, ch. XXVII, v. 43.
(3) Genèse, ch. XXIX, v. 2, 3, 8 et 10.

commerce florissant. D'illustres rabbins y ont enseigné. La peste, ce fléau des contrées orientales, a fait périr une grande majorité de l'ancienne population. Suirik est la patrie du rabbin Moïse Hadarsan dont parle Rachi dans son commentaire de la *Bible*, et il l'indique par le nom de cette ville. A une demi-lieue de la ville s'étend un cimetière israélite très-vaste, et qui est rempli de tombes tellement antiques, que je n'ai pu en déchiffrer ni les dates, ni les inscriptions, tant elles sont effacées par le temps.

SARMOUK. Après avoir quitté les montagnes des Moabites et des Ammonites (voyez le 2e vol.) avec le Moabite qui m'a donné l'hospitalité et avec un coréligionnaire de Suirik, je me suis mis en route sans avoir pu prévoir un nouvel accident. Une route extraordinairement difficile à passer, obstruée d'obstacles de toutes sortes, passant sur la pente abrupte et scabreuse des montagnes, et descendant dans des gorges profondes, exigeait absolument l'emploi d'un guide, qui fut mon hôte moabite. Au milieu d'un passage très-profond, entouré de rochers qui s'élèvent à pic, il s'arrêta tout-à-coup en m'intimant l'ordre de lui faire voir ce que contenait ma valise. Sur ma demande si l'endroit était une frontière, et s'il avait le droit de procéder à cette visite en qualité de douanier, il me répliqua qu'il le voulait ainsi. Etant descendu de ma monture, je commençai à apprêter ma valise, et, profitant d'un moment propice, lorsqu'il tourna le dos, je jetai mon manteau sur lui de manière qu'il fut enveloppé. N'ayant pas le libre usage de ses membres, et particulièrement de ses mains, et ne voyant plus, le Moabite ne put faire une longue résistance; désarmé et lié avec l'aide de mon coréligionnaire, il fut emmené à Sarmouk, où n'ayant pu trouver l'agent de l'autorité turque, qui manquait par suite d'une grande agitation des habitants de cette ville, j'ai dû relâcher mon prisonnier, qui déclara aux personnes réunies autour de nous, qu'il n'avait fait qu'une plaisanterie. Il nous a quittés immédiatement, et j'ai visité mes frères qui composent une communauté de cent familles environ. Ils sont malheureux et exposés aux attaques des populations pillardes des environs. Leurs mœurs et leurs costumes sont ceux des Mahométans.

A une lieue de la ville on trouve une source d'eau chaude; c'est

à que je fus guéri des meurtrissures et des plaies qui couvraient mes pieds (Voyez le 2e vol. pour la description détaillée de ces eaux remarquables).

CHAPITRE VIII.

Diarbékir.

Diarbekir. — Excursions en Arménie. — Le manuscrit d'Ezra. — Neitsibin. — Tombeau du R. Yéhouda-Ben-Bétera.—Villages israélites fondés par Tselma. — Jijira. — Zakou. — Usages insolites. — Mariage singulier.

J'eus encore deux journées de marche à travers des montagnes avant d'arriver dans l'importante ville de Diarbekir. Dans cette ville, de même que dans toutes les localités orientales, les Israélites sont tenus d'habiter presque dans un Ghetto à part; mais cette séparation n'a rien d'humiliant, ni d'oppressif, comme à Rome. Cette séparation par culte est dans les mœurs des Orientaux; elle est pratiquée de bonne volonté comme une coutume que tout le monde observe. On compte environ deux cent-cinquante familles juives à Diarbekir; il n'y a point de savant dans l'acception réelle de ce mot; cependant parmi ces israélites, quelques-uns possèdent des connaissances profondes de nos dogmes, et comprennent bien le texte de notre Bible; le reste est d'une ignorance complète. A l'un des angles de la synagogue, on a construit une petite pièce, que l'on tient fermée et qui est en grande vénération, non-seulement parce qu'elle renferme les rouleaux du Pentateuque, mais encore parce que l'on prétend que le prophète Élie y est apparu un jour. Ce réduit, qui est comme le Saint des Saints du Temple, conduit dans une grotte, qui, suivant les traditions locales, avait été habitée par le même prophète. Tous ceux qui professent les autres cultes y vont implorer les grâces du prophète.

Dans cette merveilleuse chambre, une niche pratiquée dans le mur, fermée à clef, renferme un Pantateuque de parchemin, écrit en caractères assyriens. C'est un beau volume de grandeur ordinaire, relié également en parchemin. On ne le fait voir qu'une fois par an, la veille du Kipour, après les offices du soir. On le pose sur la table sainte ou Choul, où tous les fidèles viennent

l'un après l'autre le baiser avec le plus grand respect. J'ai demandé à voir ce manuscrit, que l'on attribue à Ezra lui-même, et on ne fit aucune difficulté de me le remettre, grâce à mon titre de Hakham. En le feuilletant attentivement, je n'y ai trouvé rien de particulier. Le parchemin en est très-épais; les caractères sont absolument ceux de nos Pentateuques manuscrits, et l'écriture est exécutée grossièrement. Plusieurs passages sont devenus illisibles, étant presqu'entièrement effacés. Quant à la question d'où venait cette relique, et comment constater son origine, voici ce que rapporte la tradition locale :

A deux journées de Diarbekir est située la ville de Mardinn, dont les Israélites, réunis jadis en une communauté très-nombreuse, étaient possesseurs de ce manuscrit attribué à Ezra. Mais cette ville était ouverte et sans défense; les Israélites, journellement exposés aux attaques des Arabes des environs, qui venaient les dépouiller, confièrent ce Pentateuque à leurs coréligionnaires de Diarbékir, qui depuis cette époque ne voulurent plus s'en dessaisir. J'ai trouvé ce récit exact à Mardinn même, où l'on me montra, comme pièce de conviction, un reçu en règles signé par les plus notables habitants, ainsi que par les personnes les plus illustres et les plus accréditées de ces deux villes, ainsi qu'un écrit de la communauté de Diarbekir, constatant la remise en dépôt temporaire de ce fameux manuscrit.

Poursuivant à Mardinn mes investigations sur cette question importante, j'ai appris que les Israélites de cette ville tenaient le Pentateuque de leurs coréligionnaires de Nisib, nommé par les Arabes Nècibine, aussi bien que par les Israélites (1). Nos coréligionnaires de Nisib, étant attaqués un jour par une bande de brigands, s'étaient vus forcés de se réfugier à Mardinn, et avaient apporté le dit Pentateuque, en disant qu'il provenait de la Yéchiba (Académie) du Rabbi Yéhouda-Ben-Betéra, où il fut trouvé. Ils rapportèrent en outre qu'ils tenaient de leurs ayeux, qui à leur tour répétaient ce qu'ils avaient entendu dire à leurs parents, que ce manuscrit était de la main d'Ezra, et que beaucoup d'autres

(1) Talmoud Péissahim Messekhet, fol. 6.

autographes du célèbre scribe avaient été trouvés en même temps, mais qu'ils furent perdus à la suite de nombreux pillages, souvent réitérés et dont la communauté fut victime. Or, il est notoire que Rabbi Yéhouda-Ben-Betéra, l'un des principaux Docteurs du Talmoud, dirigeait en effet une Académie à Necibine.

Cette question m'intéressait vivement et me préoccupait beaucoup, et je me suis formé à cet égard une opinion bien arrêtée à Neisibin. Je n'y ai trouvé que deux Israélites ; le premier, vénérable vieillard, qui semblait un prophète exilé dans ce désert, me répéta la même version et cela de la même manière, et à peu près dans les mêmes termes.

Parmi les savants célèbres, personne n'a encore manifesté une opinion sur le *Pentateuque* dont nous venons de parler. C'est une œuvre antique, sans doute ; mais aucun voyageur n'a encore parlé de cette pièce si importante et qui mérite d'être examinée par les hommes spéciaux. Nous n'avons fait que redire la tradition toujours si chère aux Orientaux, et nous ne pourrons que répéter ici, que ce manuscrit est une œuvre qui mérite d'être vue de près, car il peut être regardée comme un témoignage historique d'une grande importance. Assez heureux pour en avoir parlé le premier, peut-être y joindrai-je l'avantage d'en donner une appréciation plus exacte, plus conforme aux vœux des lecteurs pendant mon second voyage. Je dois ajouter ici que le tombeau du Rabbi Yéhouda existe encore dans les environs de Neisibin, et qu'il est entouré de vénération.

Relativement au *Pentateuque* attribué à Ezra j'ai à exprimer un regret : c'est d'avoir été dans l'impossibilité de donner toute mon attention au Peitouhot et au Seitoumot (1) et à d'autres lettres dont la configuration et la classification grammaticale ont souvent été l'objet de vives discussions entre les Israélites du rite allemand et ceux du rite portugais.

Ce point a son importance, et j'espère qu'avec l'aide de l'Éternel, je pourrai un jour recommencer mon pèlerinage. Sans doute

---

(1) Seitoumoth indique la fin ou le milieu de l'alinéa. — Peitouhot est un alinéa.

si j'avais su que les communes que nous venons de nommer fussent convaincues de l'authenticité de cette œuvre attribuée à Ezra et de sa haute antiquité, je l'aurais examinée avec plus de soin et j'aurais peut-être jeté sur elle plus de lumières.

MARDINN est à deux journées de marche de Diarbekir. Une cinquantaine de familles Israélites habitent cette ville, dans un quartier à part, comme on l'a dit plus haut. Elles y vivent assez libres, s'adonnant en majeure partie à la vie agricole, et portent le costume des Mahométans, et parlent l'arabe.

NEISIBIN, en arabe Neitsibin (selon le Talmoud). Tombeau du Rabbi Yéhouda-Ben-Betéra.

Ce village, jadis ville de quelque importance, est à deux journées de marche de Mardinn. D'après le Targoum de Jérusalem ce serait encore l'Accad de la Bible (1). Quoi qu'il en soit, l'ancien cimetière israélite situé à une lieue de la ville, dans la proximité de ruines romains assez remarquables, renferme le tombeau du Rabbi nommé plus haut, qui est en grande vénération parmi les fidèles, et un but de leurs pèlerinages. Une maison s'élevait autrefois sur ce sépulcre; mais il y a une dizaine d'années qu'un nouveau Pacha, envoyé de Constantinople, la fit démolir, et on en employa les pierres et autres matériaux à la construction d'une caserne située non loin du cimetière israélite. Mes frères m'ont affirmé que parmi les pierres enlevées, il s'en est trouvée une portant une inscription consacrée à la mémoire du célèbre Talmoudiste, et visible encore dans la caserne même. Je fis mes efforts pour la découvrir; mais mes recherches furent sans résultat. On m'assura aussi que le Pacha, puni pour son sacrilége, mourut dans l'année. Cet antique cimetière a servi de sépulture, dit-on, à un grand nombre d'autres Talmoudistes; mais aucun monument, aucune trace historique ne vient confirmer cette assertion. J'ai déjà dit qu'il n'y a dans cette ancienne ville que deux Israélites.

Deux lieues plus loin on trouve le village de *Tselma*, construit par un Israélite qui lui a donné son nom. Cela prouve que l'on ob-

---

(1) Genèse, ch. X, v. 10.

serve dans l'Orient encore aujourd'hui les prescriptions de la Bible, où l'on voit que celui qui bâtit une ville lui donne son nom (1). J'ai passé deux jours chez cet homme, qui joint à la bienveillance et à la douceur du caractère, toutes les habitudes guerrières des peuplades au milieu desquelles il vit, et où il est connu comme un guerrier redoutable. Un chef Mahométan, qui lui voulait du bien, lui donna en propriété le vaste emplacement occupé par le village. Tselma, qui était riche, fit bâtir des maisons et les offrit aux Arméniens ainsi qu'aux Arabes des environs, à la condition unique que ceux-ci, en retour de cette générosité, cultiveraient ses champs. Ce fut ainsi que le village se forma et s'agrandit peu-à-peu sous les auspices de mon hôte, qui est une homme très-vigoureux et d'une taille élevée. Il manie parfaitement le sabre et tire bien le pistolet; souvent il a eu l'occasion d'utiliser ces talents contre les hordes pillardes qui viennent de temps en temps attaquer le village. Il a deux femmes et sept enfants; c'est une véritable famille patriarchale.

Villages israélites.

A une demi-lieue de Tselma, est la chaîne de Djebel-Sandjak, que les indigènes prétendent être les montages de Seir (2). Mais cela est plus que douteux. Je fis plusieurs excursions dans les environs pour visiter quelques villages exclusivement habités par des coréligionnaires. Mais quelle ignorance ! La Bible pour eux est une lettre morte, un livre clos. Ils ne tiennent absolument du rite hébreu que quelques pratiques extérieures et traditionnelles qu'ils observent sans en connaître ni le sens, ni la portée. Le samedi ils se réunissent dans leurs synagogues; mais le Hazan seul sait lire et prier pour tous.

Il fait la lecture des prières ordinaires dans un Pentateuque imprimé et récemment envoyé; car ils n'ont point de rouleaux écrits sur parchemin.

Leur principale occupation est l'agriculture; ils fabriquent aussi

---

(1) Genèse, ch. IV, v. 17.— Nombres, ch. XXXII, v. 40, 41.
(2) Genèse, ch. XXXVI, v. 19, 20, 21.

des tissus et élèvent des troupeaux. Quelques-uns font le commerce, mais c'est le petit nombre. Ils sont souvent inquiétés par les Kourdes, mais ils savent se défendre courageusement.

Comme les hordes nomades dont ils sont entourés se font la guerre entre elles-mêmes, ils sont obligés de prendre parti pour les uns contre les autres, et de prêter main forte à leurs alliés. Ils parlent la langue des Kourdes.

JIJIRA. Le costume des habitants est singulier (Voyez le 2e vol.). Après avoir passé dix jours dans les villages mentionnés, je longeai la chaîne de montagnes et j'arrivai à Jijira, que les Israélites appellent le pays de Eretz Gheizéra, nommé dans la Bible (1). Ils disent que la montagne, au bas de laquelle la ville est bâtie, est le mont Tzouk, dont parlent les Talmoudistes (2); c'est vers cette contrée, selon eux, c'est-à-dire vers Azazel que les anciens Hébreux avaient jadis la coutume de lâcher, la veille de Youmkipour, le bouc émissaire chargé de péchés. Cela m'a paru peu probable, vu la trop grande distance de cette montagne de Jérusalem; car, d'après le même traité, cet endroit ne doit être éloigné de Jérusalem, que de 6 heures de marche environ.

Il y a dans cette ville, une vingtaine de familles juives, dont plusieurs très-riches. On y fait le commerce de laine avec Mossoul et Diarbekir. Ces israélites y vivent libres en s'adonnant à l'agriculture; mais ils sont d'une ignorance grossière, ce qui rend leurs mœurs assez rudes; ils sont surtout peu délicats dans le choix et dans la préparation de leurs aliments. La langue kourde est parlée par tous.

Dans la proximité de Jijira, sur la route de Mossoul, s'élève une grande muraille, ancienne forteresse que les indigènes prétendent avoir été bâtie par Josué.

ZAKOU. Il y a dans cette ville environ deux cents familles juives qui s'occupent en partie de commerce et font des affaires avec des tribus Kourdes établies dans le voisinage; les autres travaillent aux métiers et fabriquent surtout des tissus en laine et d'autres

---

(1) Lévitique, ch. XVI, v. 22.
(2) Messekhet Youma, ch. VI, v. 4,

étoffes. Elles sont généralement à leur aise, mais plongées dans une profonde ignorance. Les habitants de cette localité ont une habitude singulière; j'ose me permettre de la rapporter ici, tout en fesant appel à l'indulgence du lecteur. Comme la ville manque absolument de fosses d'aisance (S.-Malô en Bretagne est dans le même cas), la population entière se rend tous les matins par bandes nombreuses aux bords du torrent, dont il a été question plus haut. Là, les hommes d'une part et les femmes de l'autre, mais à distance très-convenable, se placent sur trois rangs. Les notables de l'endroit au premier; les gens de moyenne classe au deuxième, et les pauvres au troisième. Tout en vaquant à leur besogne matinale, les hommes fument et s'occupent de leurs affaires; mais souvent la discussion s'anime, et même elle dégénère en querelle. Alors on s'injurie, on se menace du poing, on finit par se pousser, pour en venir aux mains. C'est le spectacle le plus burlesque que l'on puisse s'imaginer. Les femmes ne restent pas toujours spectatrices inoffensives de ces combats; souvent elles viennent en agrandir les proportions et en prolonger la durée par des cris bruyants, par des injures, et par la part active qu'elles y prennent bravement. Lorsqu'enfin le calme et la paix sont rétablis, on se rend ensemble dans la synagogue pour y faire la prière du matin. C'est ainsi l'usage chez les Kourdes.

Il y a dans cette ville deux Rabbins : R. Chalom et R. Eliaou; le premier est riche, l'autre n'a qu'une fortune médiocre. Sa piété consiste principalement à se lever avant le jour pour faire sa promenade au bord du torrent. Si ce n'est pas un exercice pieux, c'est au moins de la convenance. Un jour il me fit appeler auprès de lui pour une affaire très-grave, et qui venait de lui être soumise. Je l'ai trouvé courbé sur son livre qui ne contient que le texte dit *Beth Joseph*. Voici ce qu'il me raconta :

Un Israélite qui allait colporter des marchandises dans les villages voisins, n'avait plus reparu depuis quelque temps, et sa femme, le croyant mort, désirait convoler en secondes noces. Le Rabbin était d'avis de donner l'autorisation qu'elle sollicitait; mais il souhaitait connaître au préalable mon opinion à ce sujet. Ma réponse fut, que le mari pourrait ne pas être mort; que, peut-être, il avait

embrassé de force ou de gré la religion mahométane; que dans ce cas, la femme étant sous la puissance de son mari légitime, ne pouvait contracter de nouveaux liens, qui définitivement ne deviendraient qu'un concubinage. Mais il me répliqua qu'il connaissait bien son monde ; et que d'ailleurs la jeune femme, abandonnée à elle-même, courait risque de se perdre. Comme je lui fis observer que dans nos pays aucun Rabbin n'oserait prendre sur lui de décider une question de cette délicatesse sans en conférer avec ses collègues, il me ferma la bouche en me déclarant qu'il est le plus grand rabbin du pays, que ses décisions sont souveraines, acceptées et exécutées sans appel. En conséquence, l'autorisation fut accordée à la solliciteuse qui se remaria. Dans ces contrées, l'autorité judiciaire et civile appartient au pouvoir ecclésiastique (Pour le mont d'Ararath et pour les détails curieux des débris de l'Arche, voyez le 2e vol).

CHAPITRE IX.

Kourdistan.

Premier voyage. — Considérations sur la dispersion des dix tribus. — Sandour. — Daïk. — Grotte du prophète Elie.—Alkouche.—Tombeau attribué au prophète Nakhoum. — Grand pèlerinage. — Cérémonie importante.

Arrivé en Assyrie et quand je vis l'état prospère des Israélites qui habitent cette contrée, lorsque je remarquai que leur commerce est florissant et qu'ils ne sont point opprimés, je ne pus m'empêcher de penser que c'est cette contrée qui a vu cette antique dispersion, *où ils furent perdus*, selon l'expression de la Bible. C'est ici que Téglat Pélesser les fit transporter (1); en comparant la situation actuelle et celle d'autrefois, ce passé, si rempli de désastres et d'amertumes avec ce présent si calme, je ne pus m'empêcher de penser à nos écritures sacrées. « *Et les enfants perdus d'Assour reviendront* (2). »

---

(1) Rois, l. II, ch. XV, v. 29.
(2) Isaie, ch. XXVII, v. 13.

Pourquoi le prophète appelle-t-il perdus, les Israélites qui habitent une contrée si florissante aujourd'hui, située sur le trajet de ces grandes caravanes qui apportent la richesse où elles passent, une contrée enfin où ils se trouvent satisfaits et heureux? Et pourtant la Bible ne peut rapporter que la vérité; et pourtant ces régions doivent recéler de grandes infortunes, puisqu'elles contiennent des enfants d'Israël perdus! Mon anxiété était grande, et je commençai mes investigations. Toutes les localités furent explorées sans relâche, leurs divers habitants furent interrogés avec persistance, car je voulais pénétrer un mystère qui me pesait. Mes recherches réitérées ont augmenté encore le désir de me rapprocher de cette vérité que je commençais à prévoir. J'ai été assez heureux pour apprendre de mes coréligionnaires que les contrées montagneuses qui s'étendent plus loin, sont habitées par des Israélites, qui y vivent éparpillés au milieu des Kourdes, ne sortent jamais de ces montagnes, et qu'ils y demeurent comme perdus pour le reste du monde. Alors je pris la décision d'aller visiter ces frères malheureux; vainement me déclara-t-on que des obstacles invincibles empêchent de pénétrer au milieu de ces montagnes; qu'aucune caravane n'a jamais pu s'y rendre; que la nature et les hommes en refusent tout accès, et que des dangers de toutes sortes devaient m'assaillir: Tous ces obstacles ne firent qu'augmenter mes désirs, et ils devinrent tels que je tombai malade. Mes frères vinrent alors pour soulager mes souffrances et pour me consoler; mais, je profitai de cette circonstance pour leur expliquer les passages de la Bible qui m'imposaient l'obligation de voir nos coréligionnaires. « Je serai » guéri, leur dis-je, lorsque j'aurai vu nos frères qui restent » dans ces pays où les voyageurs ne peuvent pénétrer; je dois et » je veux voir les enfants d'Israël qui y vivent inconnus, dont le » monde ne se doute même pas. » Mes remontrances et mes supplications eurent leur effet, et le Seigneur daigna toucher le cœur de plusieurs, qui me promirent de me servir de guide et d'escorte. « *Car voici qu'il vient, il saute sur les montagnes et les franchit* (1).»

---

(1) Cantique des Cantiques, ch. II, v. 8.

Je suis donc parti en me recommandant à la protection de l'Éternel. Que le lecteur bienveillant daigne m'accompagner au milieu de ces montagnes inhospitalières, où les tombeaux de voyageurs nombreux se dressent pour le prévenir de la férocité qui l'attend et du danger qui le menace. A mesure que j'avançais, le trajet devenait de plus en plus pénible. Une région accidentée, remplie de mamelons, de défilés et de collines impraticables aux cavaliers; des passages, des sentiers tellement abruptes qu'il fallait me traîner sur le ventre et m'aider de mes mains; tel était mon début. Cependant ces montagnes ne sont pas absolument arides; on y trouve de temps en temps des bois où croissent des grenadiers et des figuiers; enfin j'arrivai à Sandour.

SANDOUR, très-petite ville, renferme environ une cinquantaine de familles Israélites. Ici commence la grande chaîne des montagnes du Kourdistan.

DAIK, à deux journées de marche de Sandour, compte environ quarante familles Israélites.

TANOURA, à deux journées de marche de Daïk, est habitée par une trentaine de familles Israélites.

GROTTE DU PROPHÈTE ÉLIE. Dans la proximité de Tanoura sont situées deux cavernes, donnant l'une dans l'autre, et dont la première, entièrement nue, sert de vestibule à la seconde : celle-ci est décorée. En face de la porte d'entrée, un rideau d'un tissu très-précieux et richement brodé d'or, retombe des hauteurs du mur. Du plafond central orné de peintures, descend un lustre antique où brûle une lampe perpétuelle; d'autres candélabres également allumés, répandent dans cette retraite une lumière mystérieuse, qui ajoute à la sensation indéfinissable que l'on ressent en y entrant. Cette grotte, sur laquelle on raconte des choses merveilleuses, est consacrée au prophète Élie, qui l'a habitée, d'après tous les indigènes, Israélites et Kourdes. Elle appartient aux Israélites avec les champs qui l'entourent, et dont les produits vendus servent à l'entretien de l'intérieur de la grotte. Le soin de cette culture est confié à une famille mahométane qui, de temps immémorial, s'adonne par piété uniquement à cette œuvre sainte;

car pour les musulmans aussi, la demeure d'Élie est un sanctuaire. En récompense de ce dévoûment elle est exempte de tout impôt et jouit d'une grande vénération. La grotte est entretenue par les dons et offrandes des pèlerins pieux des alentours, qui y viennent à certaines époques de l'année. Mais c'est un Israélite qui est préposé à la garde et à l'arrangement du sanctuaire.

ALKOUCHE. TOMBEAU DU PROPHÈTE NAKHOUM. Quelques Israélites et Kourdes m'escortèrent dans les montagnes pour assister aux cérémonies célèbres dont est l'objet le tombeau que l'on attribue au prophète Nakhoum. Le pays est montagneux, désert et aride. Cette ville très-ancienne n'est habitée que par des Arméniens; on dit que le prophète Nakhoum y vivait, et on y montre sa tombe. Les maisons isolées entre elles ressemblent à des tours fortifiées s'élevant aux pieds des montagnes. Tout près de la montagne s'étend une vaste cour entourée de murs, au milieu de laquelle apparaît un édifice spacieux ne se composant que d'une seule pièce, et qui peut contenir facilement plus de mille personnes. Deux portes, l'une sur la façade du côté de la ville, l'autre latérale, donnent entrée dans cet édifice qui est la synagogue. Mais une synagogue sans kohel paraît singulière. Dans ce temple, qui semble abannonné, est un réduit séparé du reste de la salle par une cloison surmontée d'une balustrade, et dans ce mystérieux réduit, se trouve un catafalque recouvert de tapis richement brodés d'or et d'argent, orné d'anciennes pièces de monnaie. Ce catafalque couronné d'un baldaquin soutenu par quatre colonnettes de bois et revêtu d'étoffes précieuses, est placé sur la prétendue tombe de Nakhoum. Mes frères de Mossoul, d'Arouel, d'Arbil, de Karkouk et des montagnes du Kourdistan, tous ceux enfin qui se trouvent répandus dans un rayon de huit journées de marche y viennent chaque année avant les fêtes de la Pentecôte pour y célébrer cette solennité, et y passent quinze jours dans des pratiques religieuses. Ils sont hébergés chez les Arméniens qui les reçoivent avec beaucoup d'empressement, et leur cèdent même leurs maisons pour aller passer eux-mêmes la nuit sur les terrasses et dans les cours.

Les faits que je vais essayer d'esquisser se sont passés sous mes yeux; je puis donc en garantir l'exactitude.

Les pèlerins apportent des Pentateuques qu'ils placent dans l'armoire sainte du Temple, et ensuite les femmes se rendent dans la chambre du Prophète. Là, on commence à lire le livre de Nakhoum dans un vieux manuscrit déposé pieusement sur le catafalque. La lecture achevée, on fait sept fois le tour de l'armoire sacrée en chantant des cantiques Au septième tour on entonne un hymne ayant pour refrain : « Réjouissez-vous de la joie du prophète Na» khoum », et dont les premières lettres, au commencement de chaque vers, se suivent dans l'ordre alphabétique. Viennent ensuite les femmes, qui, ne sachant point lire l'hébreu, récitent les prières traduites pour elles en langue kourde ou arabe, et cela en chantant ou en dansant autour du catafalque. Chacune de ces cérémonies qui sont célébrées avec beaucoup d'entrain, dure environ une heure.

La première nuit de la Pentecôte, c'est-à-dire celle du 5 Sivan, on se réunit dans la Synagogue éclairée par la lueur de 1,000 lampes ; une partie des fidèles se rend dans la chambre du prophète, et les offices commencent. Ceux qui ne savent pas lire, prient, les autres écoutent. Rien d'important qui soit digne d'une remarque particulière en ce qui concerne le service divin ; mais dès qu'il est terminé, on s'établit sans façon dans la maison du Seigneur, et l'on se fête ; on y consomme surtout beaucoup de café. Dès l'aube du jour on s'empresse de faire la prière du matin, et ensuite les hommes armés de poignards, de pistolets et de fusils, se rendent en tumulte, le Pentateuque en tête, sur un plateau voisin, en mémoire de la promulgation de la loi, et l'on récite le passage de Moussaphe. La cérémonie religieuse terminée, on redescend de la montagne dans le même appareil guerrier ; alors toute la foule s'ébranle, et une véritable fantasia arabe, mais à pied, commence avec son désordre pittoresque, avec le cliquetis des armes, avec les éclats de voix des combattants, qui s'escriment les uns contre les autres au milieu des tourbillons de fumée obscurcissant l'air. Cette scène toute fantastique a quelque chose de terrible. Mais ce combat n'est que simulé, et n'a aucun danger. Ce n'est que l'imitation de la grande lutte, que, dans l'opinion des Israélites de cette contrée, ils auront un jour à soutenir, à l'arrivée du Messie, contre les

nations qui s'opposeront à leur rentrée dans la terre sainte et à leur constitution en un corps de peuple indépendant. Les femmes, restées dans la ville, viennent à la rencontre des hommes en dansant et en chantant, avec l'accompagnement monotone du tambourin. Les chrétiens eux-mêmes, pour lesquels ces réunions périodiques sont une excellente aubaine, prennent part au mouvement de la fête et aux effusions de joie de leurs hôtes.

Pour moi, étourdi d'abord de tout ce bruit et de l'agitation de cette foule en délire, je devenais tout pensif en voyant jusqu'à quel point l'ignorance et les coutumes du pays peuvent altérer et défigurer la forme religieuse, et atteindre dans leur essence les principes eux-mêmes.

Plusieurs détails de cette cérémonie singulière sont évidemment d'importation étrangère et accusent l'origine arabe. Aussi ai-je cru devoir adresser à ce sujet quelques observations à mes coréligionnaires, qui d'ordinaire témoignent une haute considération aux Rabbins venant de Jérusalem, et font grand cas de leurs conseils ou enseignements. Mais, pour cette fois, on se contenta de me répondre que ces usages sont en honneur depuis la plus haute antiquité, et qu'ils doivent être observés jusqu'à l'avènement du Messie.

Le retour à la Synagogue prit toute une demi-journée, par suite des stations nombreuses et des jeux guerriers qui en prolongèrent la durée. On replaça dans l'armoire sainte le Pentateuque que l'on avait emporté, et l'on recommença autour du catafalque du prophète la cérémonie ordinaire. On rentra ensuite en ville, pour se reposer des fatigues et des émotions de la journée. A l'heure de Minekha, on retourne à la synagogue pour recommencer les exercices d'usage, après quoi on se rend hors de la ville sur une promenade située au pied de la montagne, les hommes buvant, festinant; les femmes dansant au son de la musique exécutée par les Arméniens. On fait alors assaut de générosité et de libéralités pour l'entretien de la chambre du prophète, pour l'achat des ornements nouveaux et de l'huile d'olive destinée à la lampe perpétuelle. On se divertit ainsi jusqu'à la nuit, puis on retourne à la synagogue pour faire la prière d'Ourbilh.

La croyance aux miracles trouve également ici son culte et ses fervents disciples. Les pèlerins amènent des malades qu'ils font cacher seuls dans la chambre du prophète, et ils prétendent que si ces malades surmontent la frayeur bien naturelle de l'isolement dans un endroit pareil, la guérison est certaine. Mais, pour des esprits superstitieux, cette preuve s'accomplit dans des conditions bien autrement terribles; car on raconte que vers minuit le catafalque commence à se mouvoir, qu'une forme humaine en sort et demande aux malades d'une voix sépulcrale : « Que fais-tu ici, et que veux-tu? » Si le malade ose répondre sans trembler, il est guéri immédiatement; mais si, au contraire, il cède à la peur, alors il est entièrement perdu.

Il est formellement défendu à tout homme bien portant de pénétrer seul à minuit dans le saint asile. Mais je tenais à cœur de voir par moi-même ce qui avait pu donner lieu aux récits merveilleux que j'entendais répéter sans cesse. J'avais demandé à plusieurs reprises à y passer la nuit, et j'ai profité, le soir de la Pentecôte, du tumulte et du désordre de la sortie, pour me glisser sous les draperies du catafalque; comme je me méfiais de mon courage, je me munis de tout ce qu'il fallait pour chasser les terreurs imaginaires et les dangers réels. Dès que je crus être seul, je sortis de ma retraite, et, saisissant le manuscrit attribué au prophète Nakhoum déposé sur le catafalque, je me mis à le parcourir. Mais je me sentais inquiet, et j'interrompais de temps en temps ma lecture, croyant entendre quelque léger bruit, ou remarquer quelque mouvement suspect; alors je tâchais de retremper mon moral, et je continuais ma lecture : celle-ci fut bientôt achevée. La nuit me paraissait très-longue, et je ne voulais point céder au sommeil qui commençait à m'accabler. Je pris donc un livre des *Psaumes*. Mais, soit que la fumée de la lampe qui remplissait la salle, me portât à la tête, soit que l'atmosphère de superstition dans laquelle je vivais dans ces moments eût produit son effet sur mon imagination, je sentis mes pensées se perdre dans un vague indéfinissable et dans des images fantastiques. A tout instant il me semblait apercevoir le mouvement de la tombe mystérieuse, ou bien y voir apparaître une forme surnaturelle; cependant, je parvins à chasser tous ces spectres. En-

fin, ma montre marqua minuit, l'heure du fantôme; mon cœur battit avec violence, et mon corps frissonna et trembla comme la feuille pendant l'orage; enfin, tout étourdi, je m'endormis profondément. Le lendemain, je fus réveillé de bonne heure par les fidèles qui venaient recommencer leur cérémonie. La plus grande stupéfaction, mêlée à la plus vive curiosité, se lisait sur leur visage. On m'entoura, on m'accabla de questions sur la manière dont j'avais passé la nuit, sur les apparitions, etc. Je répondis qu'il m'était défendu de révéler les évènements de cette nuit, et que rien ne pouvait me déterminer à rompre le secret qui m'était imposé. Et en effet, je crus bien faire en laissant à ces hommes une croyance sur laquelle repose presque tout leur culte; mais je fus moins réservé avec leur Rabbin, auquel je révélai toute la vérité.

Les gens du pays s'entretenaient beaucoup du mérite que je devais avoir aux yeux du prophète, pour avoir échappé aux dangers où tant d'autres eussent succombé.

Un bedeau israélite est chargé, pendant tout le temps du pèlerinage, de l'entretien du Temple; mais, dans le courant de l'année, c'est une chrétienne de l'endroit qui tient les clefs de la synagogue et qui a soin de la lampe perpétuelle du saint sépulcre; c'est elle encore qui introduit les pieux voyageurs qui désirent aller prier sur la tombe du prophète.

CHAPITRE X.

Kourdistan.

Deuxième voyage. — Montagnes du Kourdistan. — Ekron, ancien Assur. — Voyage dans le désert; le Simoun. — Vexations exercées envers les femmes israélites. — Birzani. — Trajet difficile. — Ignorance. — Mots chaldéens. — Sinndou. — Ma maladie. — Plainte d'un de mes confrères contre sa femme. — Discussion avec les malems ou rabbins. — Retour. — Mes adieux — Incident. — J'échappe au danger.

EKRON. Cinq jours après les fêtes de la Pentecôte, je partis à cheval avec quelques pèlerins pour Mossoul, où j'arrivai après deux journées et demie de marche. Cette contrée est désignée par la Bible sous le nom d'Assur dans plusieurs endroits, et c'est encore sous ce nom qu'elle est indiquée dans les actes publics des Israélites, dans

des contrats de mariage, actes de divorce, baux, etc. (1) ; mais j'en parlerai plus tard; car, pour le moment, il s'agit de la partie orientale du Kourdistan. Le trajet qui commence ici est encore bien plus pénible et plus dangereux que le voyage que je venais de faire, et qui est décrit dans le chapitre précédent. L'opposition de mes coréligionnaires fut tellement vive, lorsque je leur annonçai ma résolution d'explorer ces contrées, que je fus obligé de partir furtivement, accompagné d'un montagnard kourde. Mon trajet dura trois jours ; mais, dès la première journée, j'ai dû reconnaître combien ces régions étaient meurtrières. La chaleur accablante m'avait forcé à me dépouiller d'une partie de mes vêtements. Tout-à-coup mon conducteur accourt en me disant de bien m'envelopper tout le corps et de me jeter par terre sur le chemin. C'était le terrible simoun, le vent du désert dont parle, sans doute, la Bible, en le nommant Keteph meriri (2). On connaît les effets désastreux de cette espèce d'ouragan qui brûle tout sur son passage.

Ce ne fut donc qu'après trois jours de marche, à compter de Mossoul, que j'arrivai à Ekron, qui compte une centaine de familles juives, dont le chef porte l'antique titre de Nassi, commun à tous les administrateurs des communautés israélites kourdes. Non loin de la ville sont des champs bien cultivés, des plantations d'oliviers, des dattiers et des vignes qui couvrent les côteaux, dont une partie considérable appartient aux Israélites. La synagogue, remarquable par son ancienneté, est située au milieu de la campagne, à un quart de lieue. Un petit bâtiment, abritant un réservoir d'eau qui sert de bains aux femmes, est adossé au Temple. Les Israélites qui y vont faire leurs ablutions ont bien soin, depuis quelque temps, de fermer la porte sur elles; car, ayant négligé cette précaution autrefois, elles furent souvent surprises par les Kourdes, qui les

---

(1) Peut-être aurai-je assez de temps d'indiquer dans un tableau synoptique combien de fois ce nom se trouve mentionné dans la Bible, ainsi que d'autres contrées et villes antiques.

(2) Deutéronome, ch. XXXII, v. 25.—Psaume 91, v. 6.—Isaïe, ch. XXVIII, v. 2, et le Talmoud dans plusieurs endroits.

violentaient. On m'a raconté à ce sujet des faits qui inspirent l'horreur et le dégoût.

Un soir, quatre Kourdes venaient ainsi surprendre une Israélite au bain ; mais comme c'était une femme d'une grande énergie, elle saisit une pièce de bois, en asséna un coup terrible sur la tête d'un de ces hommes qui tomba mort, et blessa les trois antres. Mais elle n'échappa au déshonneur que par la mort; car ces derniers la massacrèrent.

Un autre soir, une femme fut attaquée par un Kourde, qui, l'ayant terrassée, allait se porter sur elle au dernier outrage. Tout-à-coup elle tira le couteau pendant à la ceinture du Kourde et le lui enfonça entre les côtes. Un camarade de cet homme, qui les suivait, voyant son ami sans mouvement et nageant dans son sang, se précipita vers la femme qu'il poignarda. Chaque après-midi les Israélites se rendent auprès d'une rivière qui coule près de la synagogue, et y prennent une collation en commun, et de là ils vont faire leur prière du soir. Quelques-uns d'entre eux sont riches ; et depuis la domination turque leur état s'est un peu amélioré.

BIRZANI. Point de caravane qui se rende dans l'intérieur des montagnes que je voulais continuer à explorer. Je partis accompagné d'un seul Israélite kourde me servant de guide. Je prie le lecteur de remarquer qu'ici commencent les régions les plus désolées, les plus tristes que l'on puisse voir. C'est, pour ainsi dire, le cœur de ces déserts, de ces steppes, où l'on ne trouve pas de vestiges de voyageurs européens ; contrées inconnues et rarement fréquentées, même par les indigènes des environs. Je traversai une région absolument déserte, couverte de montagnes rocheuses, mais infestée de brigands. Le plus souvent des chemins impraticables nous forçaient à descendre de nos montures, et à marcher avec la plus grande précaution. Nous ne pouvions prendre un instant de repos, tout exténués de fatigue que nous étions; la crainte d'une surprise nous tenait constamment sur le qui-vive. J'arrivai enfin à Birzani, ville bâtie sur le sommet d'une montagne, et qui compte 200 familles israélites environ. Rabbi Jacob est le nom du Nassi. Je ne me suis arrêté dans cette ville que le temps nécessaire pour prendre des notes sur la communauté. J'ai appris qu'elle n'avait point

d'établissement pour les ablutions des femmes, et j'ai fait quelques remontrances à cet égard, auxquelles on m'a promis de faire droit. L'ignorance de nos coréligionnaires, habitants de cette ville, est telle qu'ils ne savent même pas ce que c'est que la prière. Je ne les ai trouvés nulle part, je dois l'avouer avec peine, dans un état si complet d'abrutissement et de dégradation morale. En partant de cette localité, nous gravîmes pendant 12 heures une montagne très-élevée, nommée Parisse ; lorsque nous en eûmes atteint la cîme, un Kourde m'adressa la parole en disant : *Tam toura*, la montagne est finie ; deux expressions de l'ancien langage chaldéen. Pendant toutes mes excursions dans les montagnes du Kourdistan, j'ai souvent observé que les Kourdes employaient des expressions chaldéennes, qu'ils entremêlent avec leur langage habituel ; par exemple, *Malka,* le roi ; *Malketa,* la reine. Nous trouvons ces expressions dans Ezra, ainsi qu'une foule d'autres que j'ai entendues. Parmi les Kourdes nomades qui habitent aux pieds de cette montagne, j'ai trouvé quatre familles partageant la vie errante des indigènes. On m'y accueillit avec une joie tout enfantine en apprenant qui j'étais, d'où je venais, et on m'apporta des vivres. Jamais ils n'avaient vu d'Israélites européens, jamais ils n'en avaient même entendu parler.

SINNDOU. Vers la nuit, je fis mes adieux à ces frères si hospitaliers, et je partis pour Sinndou, où les Israélites habitent un quartier absolument séparé, au nombre d'environ deux cent cinquante familles ; leur Nassi est Malem Menassé. Située dans un pays plat, la ville est entourée d'une barrière de montagnes d'où s'élancent une foule de torrents impétueux. J'y suis tombé malade par suite des fatigues excessives et des privations que j'avais eues à supporter pendant des marches si pénibles ; une fièvre violente s'est emparée de moi. Il n'y a point de médecin dans ces contrées, et il est impossible même de s'y procurer un bouillon, chose si absolument inconnue aux habitants, qu'ils n'ont pas même de nom dans leur langue pour la désigner. Cependant la nature me vint en aide. Un jour que je me sentais un peu mieux, je priai quelques personnes de me conduire hors de la ville pour respirer l'air frais et vivifiant de la campagne ; l'on s'empressa de me satisfaire et je m'assis sur

un tapis. A quelque distance, j'aperçus une Israélite qui lavait du linge dans un réservoir. A la demande que je lui adressai, afin de savoir pourquoi elle ne se servait pas de l'eau du torrent plus pure et plus limpide, elle répondit que les eaux des réservoirs étaient chaudes : cette nouvelle était une lueur d'espoir pour ma guérison. Dès que la blanchisseuse fut disparue, je me plongeai, à la grande stupéfaction de mes garde-malades, dans les eaux chaudes de cette bienheureuse baignoire, qui servait de lavoir public. A l'aide de cette médication improvisée, continuée pendant plusieurs jours, je me trouvai si bien que je ne tardai pas à être entièrement rétabli. Un accident même y contribua beaucoup. Je parlais de me purger, et alors on m'apporta quelques petites tiges desséchées d'une plante, ayant une certaine ressemblance avec l'hysope, pour l'odeur, les feuilles en étaient tombées, et l'on prétend que les feuilles sont un remède encore plus efficace. Je fis faire une décoction de cette herbe en guise de tisane, et l'ayant prise je me trouvai parfaitement soulagé au bout de quelques minutes. On m'a raconté aussi que l'on a quelques herbes pour guérir les maux de tête, que l'on y applique après les avoir fait bouillir dans l'eau ; on emploie aussi contre les nausées les feuilles d'une autre plante, mais je ne saurais en donner le nom, qui se trouvait dans des notes perdues avec les manuscrits que m'ont enlevés des pillards arabes, et malheureusement, je n'ai vu sur pied aucune de ces herbes, parce que ce n'était pas la saison de leur végétation.

Pour célébrer mon rétablissement, qu'elle regardait presque comme un miracle, la communauté m'a offert une fête. Après cela, je passai encore quelques jours au milieu d'elle, et je n'eus qu'à me louer de l'empressement et du zèle qu'elle voulut bien toujours me témoigner. Un jour même, un homme vint me trouver pour porter plainte à moi, Hakham de Jérusalem, contre sa femme, en l'accusant de ne pas lui donner ces preuves d'empressement et d'amour qu'une épouse doit à son mari. Je fis appeler la jeune femme, qui, sur mon interpellation, entama un récit tellement prolixe, qu'il me fut très-difficile d'y comprendre quelque chose, sauf un détail qui me parut singulier, me porta à croire que dans ce ménage il y avait quelque anomalie. Pour tirer l'affaire au clair,

il fallut procéder par interrogatoire. — Etiez-vous, dis-je, vierge, veuve ou répudiée en vous mariant ? — Ni l'une, ni l'autre, me répondit-elle. — Mais, qu'étiez-vous donc? — J'étais mariée. — Mariée? — Oui, Hakham, mais mon mari s'étant fait mahométan, je fus autorisée à me marier avec un autre. Alors, m'adressant au plaignant, je lui demandai qui avait pu lui permettre de prendre une femme mariée, malgré toutes les prescriptions rabbiniques, et contre la loi elle-même. C'est mon père, me répondit-il, et il est Malem dans ma communauté. Je fis appeler ce Malem, et j'eus avec lui, en présence de ses collègues, une discussion qui dura deux jours. J'avais beau citer tous les articles de la loi de Moïse relatifs à cette matière, évoquer l'autorité du Soukhan Aroukh (Recueil des lois), on m'opposait avec opiniâtreté l'exigence des mœurs locales. Je m'attachai alors principalement à faire comprendre à mon interlocuteur la nécessité légale du divorce qui aurait dû précéder absolûment le mariage de son fils. Mais le Malem me répondit que le premier mari, en abandonnant son culte et en quittant sa femme, avait délié celle-ci du serment de fidélité, que le pacte conjugal était entièrement rompu, que l'engagement sacré du Kidouchim était annulé de fait, puisqu'il est sans valeur légale avec un non-israélite. J'eus alors à démontrer que ce cas de nullité établi, par les Rabbins ne concerne que les idolâtres, et non les Mahométans qui reconnaissent le vrai Dieu. Je finis, à force de citations et d'arguments, par ramener à mon opinion tous les Malems ou Rabbins présents à ces débats; et mon interlocuteur, se trouvant seul contre tous, ne put davantage soutenir la lutte, et consentit à faire des démarches pour déterminer le mari apostat à consentir au divorce, résultat qu'on obtint par le versement d'une somme d'argent. La jeune femme, alors devenue libre, se remaria, car j'exigeai une nouvelle consécration du mariage, la première étant irrégulière et illégale. Je fis un sermon à la jeune femme sur ses devoirs d'épouse, et je quittai tout le monde satisfait. Si j'ai cru rapporier ici quelques détails sur cette importante affaire, c'est pour prouver à quel point ces populations ignorantes sont dans un état déplorable de relâchement religieux et moral.

La faiblesse que je continuais à ressentir à la suite de ma mala-

die, ne me permit pas de poursuivre mes excursions et de pénétrer plus avant dans ce pays sauvage, dont les habitants me paraissaient avoir un caractère de plus en plus rude, et où la nourriture devenait de plus en plus malsaine. Je retournai donc à Birzani, où je m'informai si, conformément à la promesse qu'on m'avait faite, l'on avait construit un bain pour les ablutions mensuelles des femmes. On n'avait pas même commencé. Je tenais cependant à ce qu'on exécutât ce travail si important au point de vue hygiénique, aussi, je convoquai la communauté dans la synagogue et j'obtins que la construction allait immédiatement être entreprise. En effet le bain fut bientôt achevé et solennellement inauguré par des réjouissances publiques.

Je provoquai aussi plusieurs autres améliorations, dans le but de réorganiser le vrai culte de la communauté sur des bases plus conformes aux principes de nos lois et aux usages généralement établis parmi les Israélites. C'est l'isolement et l'oppression qui ont amené mes coréligionnaires du Kourdistan à l'oubli et à l'abandon des prescriptions religieuses les plus essentielles, enfin, à cet état de barbarie dans lequel je les ai trouvés. Ils le reconnaissaient eux-mêmes, et c'est avec la plus vive émotion qu'ils me témoignaient leur gratitude pour les efforts que je faisais afin de les conduire dans une voie nouvelle, normale, en rattachant leur croyance et leurs pratiques à nos traditions religieuses. A la fin du repas d'adieu qui me fut offert, l'ancien de la commnnauté me dit: » Hakham, tu es notre maître, tu es comme une couronne sur » nos têtes. Le Seigneur t'a envoyé vers nous pour nous mettre » en garde contre les péchés; et par ton savoir tu nous as révélé » la vérité. Cette croyance dans la sainteté de ta mission est chez » nous d'autant plus profonde, que as refusé les cadeaux que nous » t'avons offerts dans notre reconnaissance. Mais nous avons une » nouvelle faveur à te demander, et nous te supplions de ne pas » nous la refuser. » « Tout ce qui dépendra de moi, répondis-je avec » émotion, je le ferai, je vous le promets. » « Eh bien! continua » le chef, du côté d'Ourmia, dans la proximité de la frontière de » la petite Perse, dans les montagnes, se trouve une foule de » villages habités par nos coréligionnaires; ils sont ignorants

» comme nous ; mais comme nous aussi ils désirent s'instruire et » suivre la bonne voie. Ils sont déjà prévenus de ton arrivée ; ils » l'attendait avec impatience et espoir. Ne trompe point leur attente. » Hakham ! va les trouver, et tu feras une œuvre agréable au Sei- » gneur, puisqu'elle tournera à l'avantage des enfants malheureux » d'Israël. »

Je promis d'entreprendre ce voyage, à la condition toutefois que quelques Israélites me serviraient d'escorte. Douze hommes des plus notables demandèrent comme une faveur à m'accompagner ; le Nassi lui-même était du nombre. Tout-à-coup un bruit de pas précipités se fit entendre à la porte, et quatre étrangers se présentèrent. En m'apercevant ils se jettèrent à mon cou, en versant des larmes d'attendrissement et de joie. C'étaient des envoyés de ces communautés lointaines, que je venais de promettre d'aller visiter, et qui venaient m'inviter et me chercher. J'assurai les quatre messagers de mon bon vouloir et déclarai que j'étais prêt à les suivre. Leur reconnaissance était sans bornes. Vers minuit les étrangers se levèrent en déclarant qu'ils allaient annoncer mon arrivée à leurs familles, et envoyer à ma rencontre une nombreuse députation bien armée.

Je partis donc le lendemain avec mes douze compagnons, auxquels se joignirent plusieurs autres Israélites et quelques Kourdes qui nous avaient loué des mules. Il faut avoir parcouru ces régions agrestes pour s'en faire une idée, ainsi que des difficultés innombrables qui retardaient notre marche. Pendant deux journées, nous fûmes engagés dans un défilé si étroit que nous ne pouvions marcher qu'un homme de front ; en outre, le chemin était hérissé d'épines qui nous déchiraient les chairs. Mais auprès des autres passages que nous eûmes à franchir plus tard, celui-ci était encore supportable ; car, en sortant du défilé nous fûmes assaillis par une cinquantaine de Kourdes armés jusqu'aux dents. Mais mes compagnons étaient des hommes déterminés, et rompus à cette sorte d'aventures. Un véritable combat s'engagea, et grâce aux longs couteaux et aux pistolets dont mes frères étaient armés, force resta au bon droit, et les brigands qui ne s'attendaient pas à une si vive résistance, s'enfuirent en emportant leurs blessés. Le

troisième jour nous arrivâmes près d'un ruisseau qui coulait au bas d'une montagne très-élevée. Cet endroit nous parut convenable pour une halte; mais à peine étions-nous assis, que nous vîmes descendre des versants de la montagne huit hommes qui, en s'approchant, nous annoncèrent être envoyés à notre rencontre. Leur Nassi, Malem Jéhouda, se trouvait parmi eux. Nous nous donnâmes l'accolade fraternelle en pleurant de joie. On me plaça ensuite sur les épaules des arrivants et l'on me porta ainsi jusque sur le sommet de la montagne, où l'on me déposa près d'un village Kourde. Quatre familles Israélites y sont établies; et je fus conduit chez Malem Benjamin, le principal d'entre eux. Vers le soir arrivèrent six autres israélites, sous la conduite de Malem Zouna, leur chef. Le lendemain, nouvelle députation d'un autre village. Je passais mon temps à questionner mes compagnons, et, en profitant de l'occasion, pour leur faire des observations au sujet de quelques unes de leurs pratiques qui ne sont point en usage chez les autres Israélites. Ils ne manquaient jamais d'accueillir mes avis avec un grand empressement, et de me promettre de les suivre avec scrupule. Il fut alors décidé que nous partirions le lendemain pour les villages, qui étaient le but de mes excursions; mais mes compagnons apprirent que quelques Kourdes de l'endroit à l'instigation du Chokhet, dont j'avais demandé la révocation pour cause d'incapacité, avaient résolu de me tuer en route. Cet incident semble assez curieux et assez propre à donner l'idée de la situation de nos coréligionnaires dans ces contrées, pour que je croie utile de le raconter.

Un individu s'était avisé de se décerner le titre de Moulah ou Rabbin; à mon arrivée dans le village, il exerçait en outre les fonctions de Chokhet, sans avoir, pour cela, aucun diplôme ni aucune des connaissances requises, indispensables pour cet emploi. Aussitôt qu'on m'en donna connaissance, je déclarai cet homme inhabile à occuper le poste qu'il avait usurpé. Or, comme il avait acheté sa charge en payant au chef kourde, dont il relevait, une redevance annuelle, sa destitution entraînait pour ce dernier une perte pécuniaire. Aussi vint-il me trouver, me demanda qui j'étais et de quel droit je me permettais de révoquer un fonctionnaire honoré de ses bonnes grâces. Mes compagnons lui répondirent que j'étais un

Hakham envoyé en mission de Beth-el-Mekhedass, pour veiller au maintien des lois religieuses parmi les Israélites. Quant à la seconde question, je lui fis observer que, si, parmi les Mahométans, un individu sans droit, sans qualité aucune, et sans titre, voulait s'imposer comme Marabout ou Taleb à ses coréligionnaires, il ne serait certainement pas accepté. « C'est vrai, me répliqua-t-il; mais » comme tu nuis à ma bourse, tu le payeras de ta tête »; et, à ces mots, il se retira. Cette menace attrista mes nouveaux amis, car ils savaient qu'elle n'était pas vaine dans la bouche de celui qui l'avait proférée. Nous apprîmes aussi que des gens armés s'étaient portés sur un passage pour me guetter lors que je me serais remis en route, et qu'ils avaient l'ordre d'apporter ma tête à leur horrible maître. Je m'efforçai de calmer mes frères, tout abattus par cette nouvelle. Comme je n'étais venu que dans l'unique but de la gloire du Seigneur, il saura bien, leur dis-je, me protéger dans ce danger menaçant, comme il m'a déjà préservé dans d'autres occasions non moins funestes. Pendant toute la soirée, je roulais dans ma tête mille projets d'évasion; car, de songer à poursuivre mon expédition, c'eût été une folie. Tout-à-coup une idée me frappa. « Demeurez ici réunis, dis-je à mes coréligionnaires, chantez, et » faites le plus de bruit possible; mais n'apportez point de lumière; » de cette façon les Kourdes ne concevront aucun soupçon. Quant » à moi et à ceux qui m'ont conduit jusqu'ici, nous allons nous en » retourner; et, aidés par d'autres tribus, nous pourrons échapper » à la surveillance du chef et de ses stupides affidés. »

Ce projet eut l'assentiment général; mais il fut décidé qu'au lieu de nous enfuir ensemble, les Israélites de Birzani viendraient me rejoindre successivement par groupes de deux ou trois personnes dans un lieu convenu d'avance. C'est ce qui fut exécuté avec le plus grand succès; mais nos pauvres frères restés au village furent tellement désolés d'une mésaventure qui m'empêchait de me rendre dans leurs foyers, qu'ils cessèrent bientôt leurs chants et se mirent à se lamenter.

Aussi les Kourdes ne furent-ils pas longtemps à apprendre ma disparition, et le chef envoya ses gens dans toutes les directions pour me poursuivre. Quelques-uns d'entre eux nous rencontrèrent,

mais, trop peu nombreux, ils ne purent mettre obstacle à notre marche et à notre retour à Birzani, où nous arrivâmes après trois journées de marche continuelle, exténués de fatigues et de privations.

Là, je m'arrêtai le temps nécessaire pour rétablir mes forces délabrées, afin d'aller à Mossoul, en suivant un chemin différent du premier que j'avais pris.

Ces deux excursions dans les montagnes du Kourdistan, m'avaient occupé 55 journées.

CHAPITRE XI.

Mossoul.

Mossoul. — Tombe du prophète Jonas, d'après la tradition. — Erbil ou Arouël. — Oppression des Israélites. — Trois preuves à cet égard.

Dans un village à une lieue de Mossoul, on montre un tombeau que la tradition dit être celui du prophète Jonas, et sur lequel les Turcs ont bâti une mosquée. Dans la cour qui l'entoure se trouve, d'après la version des Mahométans, la plante merveilleuse qui servait d'abri au saint homme (voyez vol. 2).

La ville contient environ 150 familles israélites, dont le sort est loin d'être à plaindre. Plusieurs d'entre eux font un commerce très-étendu, et sont en relation avec Bagdad, Alep, Diarbekir, le Kourdistan et la petite Perse. Leur synagogue est très-vaste, mais ne présente rien de remarquable, si ce n'est que derrière l'armoire sainte, se trouve une caverne que l'on dit avoir été habitée par le prophète Élie. Il y a trois rabbins faisant fonctions de juges et même d'officiers civils. Quant à la population en général, son ignorance ne peut être égalée que par sa superstition.

Quant à l'industrie, il est notoire qu'elle y est très-prospère, et que ces tissus légers et transparents que l'on dirait sortir des mains de fées, en un mot les mousselines si recherchées, tirent leur nom de Mossoul, d'où elles furent primitivement importées, et où elles sont encore fabriquées aujourd'hui avec cette rare perfection qui en fait le prix.

ERBIL ou AROUEL. Après avoir passé un mois à Mossoul, je

suis parti avec une caravane pour Erbil, le Ressen de la Bible (1). A mi-chemin, coule la rivière de Zavi qui sert de limite au pachalik de Mossoul et de Bagdad. Les eaux en sont bruyantes, agitées, et vont se jeter dans le Tigre. Il y pullule une espèce particulière de poissons rougeâtres, d'un poids énorme, car ils atteignent jusqu'à 200 livres, et dont la chair est, dit-on, délicieuse. Arouël se divise en deux quartiers : l'un, situé sur le sommet d'une montagne, partie de la ville qui est fortifiée; l'autre, dans une plaine ouverte. C'est dans ce dernier que se sont concentrés le commerce et l'industrie, malgré les chaleurs accablantes qui règnent. C'est là aussi qu'habitent les Israélites, au nombre de 150 familles environ. Ils y vivent sous une grande oppression, car les Mahométans, qui appartiennent à la secte d'Ali, sont très-fanatiques, de mœurs rudes et d'un caractère sauvage. Voici quelques faits qui pourront le prouver.

Peu de temps avant mon arrivée, une jeune Israélite versa un jour dans la rue, des eaux ménagères, et en éclaboussa par mégarde un Mahométan qui passait à côté d'elle. Aussitôt un attroupement se forma devant la maison; la populace en enfonça les portes, s'empara de la jeune fille qui s'était enfuie tout épouvantée; et en l'accablant d'injures, on lui demanda pourquoi elle s'était permise d'insulter un vrai croyant, elle, enfant d'une race maudite. La pauvre fille s'excusait de son mieux; mais un des principaux acteurs de cette scène tumultueuse, qui paraissait avoir de l'ascendant sur ses compagnons, dit en élevant la voix : « Il ne te » reste qu'un moyen de salut; c'est d'embrasser notre sainte reli- » gion, et nous te ferons épouser un des nôtres, jeune, beau, riche, » et d'une famille illustre. » La jeune Israélite répondit : « Je suis » née juive, et juive je mourrai; jamais je ne renierai ni mon Dieu, » ni mon peuple, ni ma famille. Je préfère épouser un coréligion- » naire pauvre et vivre du travail de mes mains, que de vivre » opulente aux dépens de ma conscience. Si vous me faites mou- » rir, vous répondrez du sang innocent que vous verserez, et, » croyez-le bien, Dieu me vengera. »

---

(1) Genèse, ch. X, v. 12.

On n'écouta point ses paroles, on se précipita sur elle, et sous les yeux des parents contraints d'assister à son supplice, on la tua à coups de couteaux, et on hacha ensuite son corps en lambeaux. La communauté voulait d'abord porter plainte au pacha de Bagdad et même à Constantinople pour demander justice, mais la crainte de s'attirer d'autres persécutions l'engagea à n'en rien faire, car, en attendant l'arrivée de la réponse d'une autorité supérieure, elle eût pu périr tout entière, victime d'un massacre général.

Dans la même année, un Rabbin de Jérusalem, R. Peracchia, missionnaire du rite portugais, en passant à Arouël y était mort, il avait été enseveli avec tous les honneurs dus à son caractère sacerdotal. La nuit du lendemain de son enterrement, les Mahométans exhumèrent son corps, lui coupèrent une main, rejetèrent le corps mutilé dans la fosse sans la refermer, et emportèrent ce trophée affreux. Les Juifs apprirent cette profanation inouïe le lendemain; ils coururent au cimetière pour recombler la fosse restée béante. Ce fut tout ce qu'ils ont osé faire. L'habitude de l'oppression les a tellement façonnés au joug, et la crainte de provoquer de nouveaux malheurs est si grande et si forte, qu'ils se résignent à tout sans se plaindre, et ils regardent cet état déplorable comme une conséquence fatale de la dispersion des enfants d'Israël. Mais à l'époque de cet évènement, quelques Juifs de Bagdad se trouvèrent à Arouël. A leur retour à Bagdad, ils allèrent trouver les consuls européens, et les informèrent de l'attentat commis à Arouël. Le Rabbin dont on a profané la tombe était sujet autrichien. Les Consuls en donnèrent avis au pacha, qui, à leur demande, envoya aussitôt des troupes à Arouël pour se saisir des coupables, et les amener devant lui. Le pacha leur manifesta alors la plus profonde indignation. « Ne savez-vous pas, dit-il aux pri-
» sonniers accusés, que les tombeaux sont des prisons où Dieu
» renferme les hommes jusqu'au grand jour du jugement dernier?
» Pourquoi-donc ne respectez-vous pas ses arrêts? » Enfin, la justice allait suivre son cours, et les coupables étaient prêts à recevoir le juste châtiment de leurs forfaits, quand les Israélites d'Arouël furent forcés d'écrire au pacha pour lui demander la grâce des accusés. Elle leur fut accordée et le crime resta impuni.

Voici encore un trait d'intolérance qui est de nature à surprendre dans cette contrée même, car l'intolérance chez les Mahométans s'arrête ordinairement sur le seuil de la maison de Dieu.

Les Israélites de la basse ville venaient de bâtir une nouvelle synagogue, et selon l'usage, ils allaient y transporter avec solennité les rouleaux de la sainte loi. Mais pendant le trajet, ils furent surpris par les Musulmans qui se jetèrent sur eux, blessant les uns, massacrant les autres, et qui finirent par démolir les murs du temple prêt à être inauguré. Depuis cette époque on en a construit un autre ; mais chaque fois que l'on veut y effectuer la translation du Pentateuque, les mêmes scènes se renouvellent. J'ai assisté à un de ces tristes épisodes, et j'ai pu me faire une idée de la situation intolérable de mes coréligionnaires à Erbil. Une seule chose leur offre quelque consolation, c'est le commerce. Sous ce rapport ils sont satisfaits et libres.

Leur Nassi est le Rabbi Mardoché; ils n'ont point de Hakhams, ou gens érudits; tous sont d'une ignorance désolante. Leur Chokhet est le factotum de la communauté. — Les costumes, les habitations sont comme à Mossoul; on y parle le turc, le kourde et l'arabe. Nos frères parlent cette dernière langue.

Après quelques jours de repos, l'envie me reprit, malgré mes mécomptes, de retourner dans les montagnes du Kourdistan, au nord-ouest de la Perse. L'inconnu m'avait attiré comme un aimant tout-puissant ; et je désirais avant voir ce que d'autres voyageurs n'ont pas eu l'occasion d'examiner et de rapporter.

Bon nombre des populations israélites et kourdes, que j'ai visitées, n'avaient jamais vu ni connu d'Européens; et j'étais le premier qu'elles aperçussent. A la vérité, de loin en loin, arrivent chez elles quelques pauvres Hakhams de Palestine ; mais la plupart de ces pieux pèlerins-quêteurs périssent au début de leurs missions, victimes de leur courage, de leur dévouement, et d'une foule d'accidents divers.

CHAPITRE XII.

Retour dans le Kourdistan.

Troisième excursion dans le Kourdistan. — Ravandouss. — Amélioration dans l'état des Israélites. — Usages particuliers. — Koï. — Arrivée à Karkouk.

J'ose espérer que je n'abuse pas de l'attention bienveillante du lecteur, si je l'invite à me suivre dans cette nouvelle excursion.

Ce fut donc pour la troisième fois que je me hasardai au milieu des montagnes abruptes et dangereuses des Kourdes; dans ces régions sans routes, contrées primitives, pour ainsi dire, incultes et sauvages, où le nom de l'Européen est inconnu; où il n'est permis de pénétrer qu'à un voyageur dont l'intrépidité est éprouvée, dont le corps est endurci aux fatigues, accoutumé aux privations de toute sorte, et que soutient pardessus tout un entier dévouement; dans cette contrée enfin, si peu abordable, qu'elle reste inexplorée, bien qu'elle mérite de l'être sous tant de rapports.

Parti d'Arouël, accompagné d'un seul Kourde, pendant deux journées et demie, je n'eus à traverser qu'un pays de montagnes et de déserts, aux sentiers escarpés, hérissés de fragments de rochers et remplis de brigands qui ne cessent d'y rôder. Cependant une étoile heureuse me guidait à ce début, et j'arrivai sans accident.

RAVANDOUSS est la première ville que j'atteignis. Elle est bâtie sur le sommet d'une montgne très-élevée, au pied de laquelle coule avec fracas un torrent rapide. Cette ville appartient à la Turquie; ses anciens chefs furent envoyés à Constantinople, et le gouvernement de la Porte Ottomane les a remplacés par ses fonctionnaires. Depuis cette nouvelle domination, les Israélites se sont un peu relevés de leur abaissement, et de l'avilissement dans lequel ils gémissaient depuis tant de siècles. Leurs vêtements sont plus soignés, leurs habitations mieux construites et surtout mieux tenues. Mais rien ne saurait donner une idée exacte de leur ancienne oppression. Non-seulement ils avaient à subir la même tyrannie et les mêmes vexations que leurs frères kourdes dont nous avons déjà parlé; non-seulement on les vendait comme un vil bétail, mais l'oppression les atteignait jusque dans leur croyance.

Ainsi, pour ne citer qu'un seul fait, le premier de l'an, lorsque le Chofar retentissait dans la synagogue, les Kourdes se précipitèrent dans l'enceinte sacrée, tombèrent sur les fidèles qu'ils accablèrent de brutalités, en mettant la trompette symbolique en pièces, et en forçant les Israélites à renoncer à une cérémonie antique prescrite par la Bible. L'arrivée des autorités turques a mis un terme à ce désordre; mais dans les villages éloignés où la surveillance de l'autorité s'exerce avec plus de difficulté, les Israélites se trouvent encore exposés à toute sorte de violences, sans pouvoir être toutefois vendus comme auparavant. Dans d'autres villes, subsistent aussi des vestiges de leur antique oppression : ainsi la corvée reste obligatoire pour eux, de fait seulement il est vrai, et à l'insu du gouvernement central. Les chefs turcs les forcent de casser les pierres, de battre et de préparer leur mortier, de mouler des briques et tout cela pour le service du Seigneur; bien que ces usages et redevances de féodalité, soient abrogés de droit. Mes malheureux frères, croyant qu'il est de leur destinée de souffrir, se résignent à tout et acceptent comme un bonheur inespéré, la moindre amélioration qui arrive dans leur situation désolante. Quelques-uns d'entre eux jouissent d'une certaine aisance. Le Nassi de Ravandouss est très-riche en terres et en troupeaux. Il a deux femmes et plusieurs enfants de chacune d'elles. La population, comme partout dans cette contrée, est très-ignorante, et elle n'a point de rabbin; je me trompe; elle en a qui portent ce titre; mais ceux qu'elle honore comme tels, savent tout au plus officier à la synagogue. Le rabbin seul prie à haute voix; les assistants écoutent en silence. Il en résulte que, comme jadis en Judée, la prière mentale (Chemoné Esré), ne se dit qu'une fois. Un autre usage qui ne manque pas d'originalité, est celui-ci : au jour de l'an, ils se rendent au bord du torrent qui coule au bas de la montagne, et après avoir célébré la cérémonie du tachalikh (prière auprès de l'eau), ils se dépouillent de leurs vêtements et s'élancent dans les eaux, se livrant à toutes sortes d'exercices de natation. Ils prétendent effacer par ce bain toute trace de leurs péchés, ignorant que par là ils en commettent un nouveau, puisqu'il est défendu de se baigner aux jours des

fêtes (1). A cette occasion, je ne manquai pas de leur adresser des remontrances au sujet de quelques-unes de leurs pratiques religieuses. Comme toujours on m'écouta avec beaucoup d'attention, en me promettant de faire mieux à l'avenir.

Je me remis en route, accompagné d'un seul Kourde, qui me servait de guide, et j'arrivai après deux journées d'une marche très-pénible dans la localité suivante.

KOÏ. Les Israélites y comptent 70 familles et sont moins opprimés qu'à Ravandouss. Plusieurs d'entre eux cultivent la terre, les autres se livrent au commerce. J'ai peu parlé des dangers que j'ai eus à courir, parce que j'étais continuellement exposé. Seul, inconnu dans ces régions hostiles aux étrangers et particulièrement aux Israélites, la Providence me protégeait et pouvait seule me donner les forces nécessaires pour continuer ma route. Comme j'étais arrivé aux extrêmes limites des états actuellement soumis à la Turquie, confins au-delà desquels il n'y avait aucune sécurité, je ne voulus point tenter l'impossible, et, revenant sur mes pas, après trois journées de courses à travers de vastes désert, j'arrivai à Karkouk.

CHAPITRE XIII.

Observations.

1. Origine des Israélites kourdes. — Les Nestoriens. — 2. Redevances et impôts. — 3. Esclavage. — 4. Le droit du seigneur. — 5. État d'ignorance en matière religieuse. — 6. Industrie et travaux. — 7. Prescriptions bibliques observées par les Israélites et autres peuplades orientales. — 8. Résumé sous le rapport religieux, moral et civil. — Notice sur les coutumes des Orientaux contraires à la loi mosaïque.

En commençant ce chapitre, je sens toute l'importance de la tâche que je me suis imposée. Il me semble entrevoir la vérité que j'ai cherchée au prix de tant de sacrifices et pouvoir soulever une partie du voile mystérieux qui cachait pendant si longtemps le

---

(1) Coutumier du Talmoud. — Messekhet (Traité), p. 36, Michna, v. 1. — Traité du Sabbath, p. 40. — Hallokhoth Sabbath, article 339, v. 2. — Hallokhot Yontoph, article 524, v. 1. — Soulkan-Aroukh, Orakh-Kaïm, 1ᵉʳ volume.

passé impénétrable des débris proscrits et perdus des dix tribus d'Israël. Cependant des difficultés insurmontables se dressèrent de nouveau devant moi. Les monuments historiques, les écrits, manquent absolument puisque je n'ai pas été assez heureux pour en trouver jusqu'à présent un seul. A défaut de ces preuves irrécusables, c'est en examinant tout ce qui se présentait, que j'ai pu arriver à quelques conclusions consciencieuses qui ont acquis pour moi toute la valeur de faits dignes de foi. J'espère être explicite, mieux renseigné et plus complet dans l'exposé de mes recherches au second voyage, que j'ai l'intention d'entreprendre et d'accomplir à l'aide de l'Éternel qui m'a protégé.

I. A en croire les traditions des Israélites kourdes, leur établissement dans ces contrées serait antérieur à la destruction du premier Temple. Les mêmes traditions conservées partout, rapportent encore que les aïeux de nos coréligionnaires relégués dans ces contrées, y sont restés sans retourner en Palestine, après la captivité de Babylone. Il en résulterait donc qu'ils descendent directement des premiers débris des dix tribus transportées du royaume d'Israël, et enlevées à leur patrie par les rois d'Assyrie; et, en effet, nous trouvons dans l'histoire des rois, que, du temps du roi Pekhah, roi d'Israël, Teglat Pélesser, roi des Assyriens, vint s'emparer d'une partie du royaume d'Israël, qu'il en fit enlever les habitants pour les transporter en Assyrie (1). Or, il est plus que probable que le Kourdistan, contrée limitrophe, faisait partie de cet empire; encore aujourd'hui, il appartient au pachalik de Mossoul, dont le chef-lieu du même nom, touche, pour ainsi dire, à l'antique Ninive, capitale d'Assour. A l'autorité de la Bible, nous ajouterons les témoignages d'autres historiens plus récents, et les traditions séculaires et unanimes. Quant à moi, il n'y a plus de doutes; j'ai la certitude que quelques fractions des dix tribus habitent le Kourdistan.

Je dois ajouter ce que d'autres voyageurs connus rapportent à ce sujet. Il y a quelques années à peine, M. Grant, voyageur missionnaire d'Amérique, et qui a exploré ces régions, affirme que des chrétiens de la secte Nestorienne, habitent le Kourdistan. Il ajoute

(1) Rois, l. II, ch. 15, v. 29.

que ces peuplades sont les descendants directs des rejetons des dix tribus transportées dans ce pays, et qu'ils n'ont embrassé le culte chrétien que plusieurs siècles plus tard. J'appuie ces assertions par les motifs suivants : 1° Bien des Nestoriens soutiennent eux-mêmes qu'ils descendent des Israélites captifs, relégués dans cette contrée ; mais ils ne peuvent indiquer ni l'époque, ni la tribu ; et comme les monuments ainsi que les preuves écrites manquent, ils sont d'ailleurs trop illettrés eux-mêmes pour s'appuyer sur autre chose que sur la tradition soigneusement conservée parmi eux ; 2° les Nestoriens des localités que j'ai visitées, vivent dans l'intimité avec les Israélites, et n'ont que des rapports ordinaires avec les Kourdes mahométans ; 3° ils sont aussi opprimés par les Kourdes que les Israélites, et cette oppression semble la continuation de cette captivité qui s'appesantit sur toutes les peuplades proscrites emmenées en esclavage. Ces Nestoriens, aux croyances primitives, se réunissent en commun pour faire leur prière comme nos frères ; mais ils n'ont point ni symboles, ni croix, ni cloches, et quant à leurs principes, ils se confondent souvent avec ceux des Israélites. Or, il est un fait constaté par l'histoire, c'est que les Israélites des dix tribus comptaient peu de savants et qu'ils s'abandonnaient facilement au culte des étrangers, en adoptant leurs mœurs et leurs coutumes. Or, ne peut-il pas être présumable que des malheureux expatriés, esclaves, peu instruits, transplantés, pour ainsi dire, dans des contrées inconnues, vivant dans un milieu absolument nouveau et étrange, auraient pu imiter, de gré ou de force, ceux qui les entouraient et qui étaient leurs maîtres ; par la suite des temps ils auraient adopté leurs habitudes, leurs coutumes et leurs mœurs, d'autant plus facilement que les esclaves doivent obéir. C'est ainsi que les Israélites ont pu se fondre jusqu'à un certain point dans les peuplades originaires du Kourdistan. Ils prétendent même que ceux-ci sont les descendants des anciens Chaldéens ; et j'ai déjà mentionné plus haut que bien des expressions chaldéennes se trouvent encore dans les dialectes kourdes.

Actuellement, le Kourdistan appartient plutôt de nom que de fait à la Turquie qui l'a incorporé à ses états. Mais ces montagnards, accoutumés à une antique indépendance et à l'existence

d'un peuple libre, retranché derrière des remparts naturels, ont conservé leurs lois, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs traditions. Ils continuent ainsi cette existence toute nationale, moyennant un léger tribut payé annuellement au Sultan, et forment une sorte de confédération de tribus indépendantes entre elles, mais soumises chacune à l'autorité d'un chef. Les tribus se fractionnent à leur tour en groupes de familles livrés entre eux à des disputes continuelles et à des discordes sanglantes.

II. Les Israélites, disséminés dans ce milieu et forcés d'y vivre, se trouvent entourés de sauvages dans toute la rigueur de l'expression. Cinq, dix, vingt familles israélites sont quelquefois la propriété des kourdes, qui les accablent d'impôts et de mauvais traitements; ils sont écrasés d'impôts, que l'on prélève sur eux en nature et en argent; ils sont tenus de payer une redevance annuelle, qui, pour les plus pauvres, va jusqu'à 500 piastres par an; enfin à certaines époques de l'année, ils sont en outre forcés d'aller en corvée et de travailler aux champs de leurs maîtres, sans la moindre rétribution, sans idemnité aucune.

III. Le maître a sur son esclave, droit de vie et de mort; il le vend à un autre kourde sans égard et sans miséricorde, tantôt seul, tantôt avec toute sa famille. Lorsque le maître à cheval rencontre en route un Israélite, il le fait courir devant lui comme un chien, jusqu'à la porte de l'écurie, sans lui permettre de s'arrêter pour reprendre haleine, triste habitude qui se pratique journellement.

IV. Mais un usage qui rappelle la barbarie des temps de la féodalité la plus oppressive et la plus révoltante, c'est le droit du seigneur qui existe dans toute sa rigueur. Lorsqu'un jeune Israélite veut se marier, il faut qu'il rachète à prix d'or la personne de sa fiancée au chef auquel elle appartient; car, comme par l'acte du mariage, la jeune fille entre sous la domination d'un autre chef, source de perte matérielle et pécuniaire pour le premier, puisque l'impôt se compte par tête, un dédommagement devient exigible et toujours exigé. Sans cela, avant d'habiter sous le toit conjugal, la mariée doit servir aux plaisirs de son maître.

Il y a à peine quelques années que ces abus infames ont été mitigés dans ces contrées, à la suite d'un épisode sanglant auquel

avait donné lieu la résistance désespérée d'une jeune fille, qui, pour venger son honneur outragé, donna la mort à son ravisseur. Mais partout un abus s'est substitué à un autre, et un droit exorbitant remplace le droit du seigneur.

V. Les Israélites habitant les villes, connaissent à peine le nom de la loi de Moïse. Il y en a parmi eux un nombre extrêmement restreint qui savent lire, et leur science religieuse entière consiste à connaître le Keriath-Chemah, dont ils ne savent que le premier verset. Cependant, depuis quelque temps, on leur envoie de Mossoul et de Bagdad des Bibles et des Rituels. Quelques-uns ont le Choulkan Aroukh Beth-Joseph (le recueil); mais tout le reste est inconnu pour eux. Tout leur service religieux se réduit à quelques pratiques traditionnelles, observées machinalement et avec superstition (1). Ils sont en général charitables et exercent largement l'hospitalité.

Lorsqu'à de très-rares intervalles, arrive un rabbin de Jérusalem, on s'empresse d'aller à sa rencontre, on lui baise avec respect les épaules, les cheveux, les pieds mêmes, suivant la qualité de celui qui rend cette marque de déférence respectueuse, et on le porte en triomphe dans la maison du Nassi. Arrivé là, on le déchausse, on lui lave les pieds, et après s'être acquitté de ce soin, on recueille l'eau qui a servi à cet emploi pour la boire. Il n'y a rien d'exagéré dans ce récit, et nous devons ajouter qu'il n'y a que les notables de la localité qui aient droit à cette faveur; le reste est distribué aux femmes et aux enfants. Quelquefois, malgré ma vive résistance, j'ai dû subir ce singulier hommage aussi insolite qu'inexplicable, car cette boisson est aux yeux de tous un préservatif merveilleux contre les maladies .

---

(1) Je dois mentionner ici une coutume traditionnelle de la plus haute antiquité qui est observée dans tout l'Orient, aussi bien que dans le Kourdistan. Partout, à la cérémonie de la circoncision, on allume des herbes odorantes et on encense la synagogue, aussi bien que la chambre où se trouve l'enfant. Les Israélites kourdes disent qu'ils accomplissent une offrande agréable au Seigneur, et que pendant l'offrande même ils doivent faire monter l'encens, comme autrefois, dans le Temple à Jérusalem. Il est vrai que les Talmoudistes en parlent, en disant qu'un moulin existait à Jérusalem pour moudre les drogues et les herbes odoriférantes; mais ils n'indiquent pas l'emploi spécial de ces herbes et de cet encens.

Pendant la semaine, aux jours ouvrables, les hommes ne portent qu'une chemise, un caleçon jusqu'aux genoux, ainsi qu'une petite calotte, autour de laquelle s'enroule une légère étoffe noire, et ils vont pieds-nus. Ce costume m'a rappelé celui indiqué par la Bible, dans lequel il est ordonné aux sacrificateurs en fonctions, de porter un costume analogue. Cela me fait supposer que les sacrificateurs avaient l'ordre de changer de costume, car ils portaient ordinairement les robes longues des Africains, et particulièrement celles à la mode des Égyptiens. Ils changeaient de costume probablement pour s'acquitter de leurs fonctions avec plus de facilité. Le samedi, les Kourdes changent de costume ; ils vêtent une longue robe de laine, dont la couleur est foncée, ouvrage de leurs mains; cette robe, en serrant la poitrine, est boutonnée par-devant depuis la ceinture, et se subdivise en six pièces, en retombant jusqu'aux pieds. Les manches vont jusqu'au poignet et sont collantes. Les plus riches portent des chaussures; mais la plupart d'entre les gens moins aisés mettent des sandales en peau non corroyée. Les femmes sont vêtues d'une large chemise de couleur; un foulard ou un morceau d'étoffe est noué autour de leur tête, d'où s'échappent leurs cheveux noirs qui descendent librement sur les épaules. Elles ont les pieds nus, mais ornés d'anneaux d'or ou d'argent, aussi bien que les bras et les mains au poignet; elles en portent même quelquefois au nez qui descendent jusqu'à la bouche.

VI. Les différentes étoffes de laine que tissent les Israélites du Kourdistan, sont aussi destinées à l'exportation : c'est une branche d'industrie que beaucoup d'entre eux cultivent avec soin. On y fabrique même des tapis. Leurs métiers de tisserands sont d'une simplicité primitive . avec deux morceaux de bois plantés dans le sol, à une certaine distance, ils fabriquent de fort bonnes et même de belles étoffes.

Cependant une partie notables de nos coréligionnaires, s'adonne aussi à l'agriculture : on les voit sortir le matin avec leurs femmes et leurs enfants pour se répandre dans les champs et les vignes, et ne rentrer à la maison que le soir. Au lieu de faire du vin, ils se contentent de dessécher le raisin pour leur usage, et ils ont assez

de céréales pour la consommation du pays. On y cultive peu d'arbres fruitiers.

Les maisons, construites en claie, nues à l'intérieur, enduites en dehors d'une couche de mortier, sont assez élevées et n'ont qu'un rez-de-chaussée. En été, on couche sur des terrasses pour échapper aux piqûres de nos scorpions qui abondent dans ces contrées. Quant à la nourriture, elle est détestable au point qu'elle répugnerait le plus misérable des Européens.

VII. Partout où je suis passé pendant les moissons ou les vendanges, j'ai observé une coutume qui me rappelait les prescriptions de la Bible (1), et qui est religieusement observée par les Israélites ainsi que par les Kourdes : on ne recueille jamais la totalité des épis, des grappes ou des fruits, et on laisse intacte la part de la veuve, de l'orphelin et des pauvres. Il est même permis d'entrer dans les champs remplis d'épis mûrs, d'en arracher quelques-uns, avec les mains, sans les couper, et d'en cuire ensuite les graines (2) ; comme il n'est pas défendu de cueillir quelques raisins dans la vigne, même pour les y manger, sans les porter au dehors (3). De même aussi les cadeaux que l'on fait de primeurs de toute sorte de fruits, sont placés dans une corbeille faite avec des feuilles de dattiers ou d'autre arbre ; et ces dons, offerts par les Israélites à leurs rabbins ou par les Kourdes à leurs kadis, rappellent, selon mon avis, l'antique offrande présentée dans les temps reculés aux anciens prêtres israélites.

Je veux rapporter quelques autres faits qui ont du rapport avec les prescriptions de la Bible et que l'on observe avec beaucoup de soin.

Lorsqu'on trouve le corps inanimé d'une personne gisant entre deux ou plusieurs villages, les autorités des localités environnantes se transportent sur les lieux pour déterminer positivement, en mesurant les distances, lequel des villages est le plus proche du cadavre, et doit payer la dette du sang à la famille du trépassé. Quand

---

(1) Lévitique, ch. XIX, v. 9 et 19.
(2) Deutéronome, ch. XXIII, v. 25.
(3) Deutéronome, ch. XXIII, v. 26.

on n'est pas d'accord à cet égard, la question s'envenime, les Kourdes engagent un combat formel, et l'endroit où gît le corps, est arrosé d'un sang nouveau (1). Les Israélites, obligés de prendre part à l'action, font bravement leur devoir, et si quelqu'un des leurs tombe victime dans le conflit, et qu'il n'ait pas de famille, il est recueilli et enterré dans le cimetière israélite.

L'usage d'enterrer les corps inanimés trouvés sur la voie publique, est généralement observé dans ces contrées ; c'est ce qui explique la grande quantité de tombeaux de tous ceux qui furent frappés de coups mortels, et parmi lesquels se trouvent des voyageurs et des missionnaires européens.

Une coutume observée dans tout l'Orient par les habitants de différents cultes même, et qui rappelle les prescriptions bibliques, c'est l'usage d'ôter sa chaussure lorsqu'on entre dans un temple, synagogue ou mosquée. Celui qui négligerait de se conformer à cette marque de respect, se verrait refuser l'entrée du sanctuaire (2).

Une habitude, une loi même encore scrupuleusement observée par tous les Mahométans, comme elle le fut également par tous les Israélites, depuis l'antiquité la plus réculée, c'est de s'abstenir de manger de la viande de porc. L'emploi de la graisse en général, produit, dans ces climat, des maladies graves et dégoûtantes ; j'ai vu des Israélites pour lesquels l'emploi fréquent de l'huile d'olive est la cause unique d'une espèce d'abcès qui couvre le corps ; quelquefois même les chairs de la tête en sont affectées comme d'une teigne, dont ce mal a toute l'apparence.

En résumé, voici la situation des Israélites sous le rapport religieux, moral et civil.

Leur ignorance en matière de religion est désolante ; il n'y en a presque pas qui sachent lire, et, sous ce rapport, ils sont les plus arriérés de tous nos frères que j'aie visités. Quelques Bibles, quelques rituels ont pénétré dans ces contrées oubliées ; mais le plus souvent on ne sait pas s'en servir. Jamais ils n'ont vu de Sépher.

Ne sachant pas lire, ils ne savent pas non plus leurs prières : les

---

(1) Deutéronome, ch. XXI, v. 1, 2, 9.
(2) Exode, ch. III, v. 5, et le Talmoud, Traité Berakhot, fol. 9.

notions les plus élémentaires comme les plus essentielles de leurs aïeux et de leurs coréligionnaires leur échappent ; ils les ignorent absolument.

Cependant les traditions ont conservé parmi eux le sabbath, quelques fêtes bibliques, la circoncision et la chekita. Mais toutes ces fêtes, ainsi que les cérémonies religieuses, sont observées machinalement, et d'une manière si incomplète, que l'on voit positivement qu'ils n'en savent ni le but ni les motifs. Ils pressentent plutôt qu'ils ne connaissent ce qu'ils font.

Ils ne sont pas moins à plaindre sous le rapport civil

L'état normal dans lequel ils traînent une existence plus que précaire, est l'esclavage. Le seigneur kourde, qui ne connaît point de maître, et, dans son ignorance et sa barbarie, s'arroge tous les droits, que personne ne lui a jamais contestés, dispose de la vie, de la propriété et même des affections de ses esclaves israélites en maître absolu.

La capitation, impôt fixe, fardeau insupportable, ne lui suffit pas. Toute circonstance est favorable, tout prétexte est bon pour courber, pour briser l'existence et les liens sacrés du sang et de la famille. Nos frères y sont maltraités, vendus comme un vil bétail, massacrés même si cela plaît au seigneur. Ils continuent à manger le pain amer d'un exil séculaire ; ils l'arrosent de leurs larmes et souvent de leur sang. J'ai visité environ 200 familles juives dispersées dans des montagnes inaccessibles, et je n'en ai pas vu une seule qui ait pu échapper à cette existence intolérable. Je ne puis dire que ce que je pensais en les voyant devant moi, que leur chute et leurs infortunes sont au-delà de toute description.

Il arrive cependant quelquefois, qu'ils trouvent une protection efficace contre les aggressions extérieures ; mais on ne peut attribuer ces exceptions à la règle générale, à la justice, à l'équité ou à la générosité de leurs tyrans kourdes. L'unique mobile est la défense matérielle d'une propriété matérielle.

Dans une contrée du Kourdistan, annexée depuis quelque temps à l'empire Ottoman, la situation des Israélites est devenue plus supportable. Les Pachas installés par la Sublime-Porte ont annoncé

l'affranchissement général ; le servage a été aboli, et l'impôt doit être déposé directement entre leurs mains.

Mais l'heure de l'équité, de la justice et de l'humanité n'a pas encore sonné pour tous ces infortunés. Lorsque j'ai été forcé de cesser ma seconde excursion dans le Kourdistan, et de quitter furtivement mes frères, j'étais entouré des messagers de quatre villes et de trente et quelques localités que je comptais visiter. Et combien y en a-t-il d'autres encore dans le reste de cette contrée qui touche à plusieurs états barbares inconnus et hostiles aux investigateurs européens ? Combien durera encore leur état de séparation et d'abjection ?

J'ai entretenu le lecteur, dans ce chapitre, de l'observance des prescriptions bibliques ; je prends la liberté, pour compléter ce tableau, de mentionner ici succinctement les faits et habitudes contraires à la législation mosaïque qui existent dans plusieurs contrées orientales et qui, depuis la plus haute antiquité, sont passés dans les mœurs de ces peuplades.

En allant à Damas, j'ai dû passer par la chaîne du Liban au milieu des tribus Druses qui l'habitent. On m'a raconté une coutume singulière qui s'y renouvelle, selon les uns une fois, selon d'autres, trois fois par an. Il y a un jour indiqué pour se réunir en société, et, à un moment indiqué, sans distinction de rang et sans respect pour les liens du sang, les hommes se précipitent sur les femmes pour assouvir leurs passions. On prétend que le motif de ce dérèglement, ainsi que de l'habitude qu'ils pratiquent d'offrir leurs femmes et leurs filles aux hôtes qui les visitent, est le désir de voir naître de ces unions un géant comme Goliath, dont la tradition s'est conservée parmi eux. Ils soutiennent qu'il naquit d'une union accidentelle (1).

Le crime imputé aux habitants de Sodome, contre lequel Moïse

---

(1) Talmoud, Traité Seuthet, ch. VIII, p. 42, explication donnée par Rabbi Jokhanan.

s'élève avec tant de force et de rigueur (1) est commis publiquement dans quelques endroits en Orient. Il n'est même pas regardé comme une déviation des lois de la nature.

Les Talmoudistes rapportent aussi que Simson, privé de la vue, condamné à tourner une meule, fut obligé de recevoir les femmes des Philistins que ceux-ci lui amenèrent chacun à son tour (2).

Les formes du paganisme, dont notre grand législateur a voulu préserver les Israélites, le culte des idoles, des astres, des animaux trouve aussi ses fervents disciples et ses croyants dans les Indes orientales (3). Dans mon opuscule sur mon séjour dans ces contrées (1849-1850), j'en ai fait une description suffisamment détaillée*.

La vente des esclaves, ce fléau moral, ce cachet barbare des contrées orientales s'y pratique encore sur une très-vaste échelle. Il fait absolument partie des habitudes de ces peuples, bien qu'il ait été proscrit par Moïse (4).

En un mot, tout ce que notre premier et notre plus grand Législateur défend aux Israélites, le mal qu'il voit, qu'il indique et dont il a voulu préserver nos ancêtres, tout ce mal ronge encore ces peuples malheureux : tout ce qu'il a constaté existe encore aujourd'hui (5).

Celui qui désire comprendre la Bible et pénétrer le Talmoud, doit avant visiter et examiner attentivement l'Orient. Bien des endroits obscurs lui apparaissent sous leur vrai jour ; aussi je me propose de donner, en leur place, quelques explications du Talmoud sur des passages qui peuvent paraître d'une certaine difficulté.

---

(1) Lévitique, ch. XVIII, de 3 au 25.
(2) Rois, ch. XVI, v. 21, et Talmoud, Traité Seuthet, ch. I, p. 9.
(3) Deutéronome, ch. IV, v. 17 et 19. — *L'ouvrage parut à Alger en 1854.
(4) Lévitique, ch. XXV, v. 43, 46.
(5) Lévitique, ch. XX, v. 23.

CHAPITRE XIV.

Karkouk.

Les cailles et la manne. — Tombeaux attribués aux prophètes Daniel, Ananias, Mizaël et Azarias. — Usages et cérémonies. — Produits naturels de Karkouk : le naphé. — Trajet à travers le désert.

La ville de KARKOUK, nommée dans la Bible Kalak (1), est encore ainsi appelée par les Israélites dans leurs actes publics rédigés en hébreu. Elle est composée de deux parties bien distinctes ; l'une fortifiée, située sur le sommet d'une haute montagne et très-peuplée ; l'autre située dans la plaine. C'est ce dernier quartier, habité par nos coréligionnaires, qui est le centre des affaires commerciales. Cette ville présente un spectacle peut-être unique ; il est difficile de voir un amas de pierres plus difformes, enfoncé dans un bourbier d'eaux plus croupissantes, surtout pendant les pluies. La ville paraît comme plongée dans un marais immense que personne n'ose franchir. Cependant les maisons paraissent mieux tenues dans l'intérieur que celles du Kourdistan, et la nourriture est bien mieux apprêtée. Quant aux costumes, on imite ceux des Mahométans indigènes. Les environs de cette cité sont fertiles et ne demandent que des bras et une culture intelligente, car ils sont arrosés par un grand nombre de sources. Vers les mois de novembre et de décembre, des nuées de cailles s'abattent de tous côtés sur la ville, et leur quantité est si grande qu'on les vend à vil prix : à peine une pièce vaut-elle 2 parés, environ un centime ! Un phénomène encore plus curieux, et qui rappelle le trajet des Israélites dans le désert (2), c'est l'apparition de la manne, qui y tombe avec la rosée sous la forme de petits grains d'une couleur blanchâtre et durs au toucher. Dès l'aube du jour les paysans vont la recueillir à la main, la placent dans des vases et l'exposent au soleil. La chaleur la fait fondre et forme de cette graine une espèce de pâte assez dure et unie comme du fromage ; on la mange alors

---

(1) Genèse, ch. X, v. 11 et 12.
(1) Exode, ch. XVI, v. 31.

avec du pain, et elle sert d'ordinaire au déjeûner. Je l'ai trouvée d'un goût douçâtre approchant de celui du miel, mais d'une saveur plus agréable. Ce produit singulier est désigné par les habitants du pays sous le nom de manne. Il en tombe également aux environs de Mossoul et de Badgad; mais il n'y a que les arbres qui en sont couverts. A Karkouk elle se répand en profusion sur l'herbe et dans les champs. Les environs de cette ville recèlent encore un produit naturel d'une grande utilité, et qui diminue beaucoup les dépenses des habitants. Les bourbiers et fossés nombreux remplis d'eau stagnante sont couverts d'une couche mince et noirâtre d'un liquide huileux, que les habitants recueillent et qu'ils emploient à l'éclairage, dont il remplit parfaitement toutes les conditions. C'est l'huile des montagnes, le naphé à l'état naturel, dont l'emploi est si nécessaire dans plusieurs préparations. Pendant mon séjour à Karkouk, j'ai appris que ce produit était vendu à l'étranger.

Entre la haute et basse ville, sur le versant des montagnes, s'élève, au milieu d'une cour, un bâtiment renfermant quatre tombeaux : l'un à gauche à l'entrée de la porte, et près d'un mur, est celui du prophète Daniel ; un peu plus loin, et séparés entre eux, se trouvent ceux d'Ananias, de Mizaël et d'Azarias, compagnons du prophète. Ils se composent de petits monuments carrés en maçonnerie, surmontés d'une toiture, le tout revêtu d'une boiserie assez bien conservée, mais portant tous les vestiges d'une haute antiquité. Des inscriptions illisibles couvrent les trois derniers tombeaux. D'après la Bible, les trois compagnons de Daniel furent jetés par ordre du roi Nabuchodonosor, roi de Babylone, dans une fournaise ardente dont ils sortirent sains et saufs (1). Le tombeau de Daniel ne porte point d'épitaphe, et je doute beaucoup de l'identité de ce sépulcre, attendu que d'après le séder Hadoroth (2) Daniel est mort et a été enterré en Perse. Mais lors de mon voyage dans l'empire Persan, comme après des recherches minutieuses, je n'ai pu parvenir à trouver l'endroit désigné ni à découvrir le moindre

---

(1) Daniel, ch. I, v. 7. — Daniel, ch. III, v. 23 et 26.
(2) Page 36.

vestige de ce monument, je n'ose rien affirmer n'ayant pu rien constater. Peut-être les habitants de Karkouk et les gens des environs soutiennent-ils, avec raison, que les restes de Daniel reposent dans cette tombe ; mais tout leur récit repose évidemment sur des traditions locales d'une haute antiquité.

Au reste les tombeaux sont dans un état parfait de conservation ; ils sont constamment couverts de tapis neufs rehaussés de broderies splendides ; tous les indigènes, sans distinction de culte, y vont en pèlerinage avec une profonde vénération. Les Israélites s'y rendent particulièrement le dernier jour de chaque mois et le premier jour de la Pentecôte pour y faire leur prière de Moussaph. Ils ne savent pas, et ils ne purent m'expliquer pourquoi ils ont choisi cette dernière fête, de préférence à toute autre, pour la célébration de leurs cérémonies religieuses. Tout ce que j'ai pu apprendre à cet égard, c'est que l'antique usage et la tradition le commandent ainsi. Les croyances mystiques et superstitieuses, dont l'Orient fut toujours le berceau, ont ici plus de partisans et d'adeptes que partout ailleurs. On attribue aux tombeaux la faculté merveilleuse de guérir toutes sortes de maladies ; on invoque leur intercession mystérieuse pour obtenir la réussite de ses entreprises ; on les invoque dans toutes les affaires graves comme des génies tutélaires et protecteurs. Cette vénération, ce culte que tous les indigènes rendent à ces monuments, a un côté très-favorable, car il influe d'une manière salutaire sur les dispositions des Mahométans à l'égard de nos frères, qui, ainsi placés sous les auspices du prophète Daniel et de ses dignes compagnons, sont moins vexés, moins opprimés ici que dans le reste du pays par des indigènes à demi-barbares.

Après avoir quitté cette ville, où tant de phénomènes ont excité mon attention, j'ai dû traverser des déserts arides, à l'aspect désolant. Une immense plaine sans eau et sans verdure, dont l'horizon infini semble s'agrandir à mesure qu'on s'avance péniblement ; des sables mouvants que chaque souffle soulève, amoncèle des monticules qui apparaissent et disparaissent à vue d'œil ; un océan de poussière mouvante, où l'on ne rencontre qu'à de longs intervalles quelques rares caravanes : telle est la contrée que j'ai dû parcou-

rir. Des caravanes entières se trouvent souvent arrêtées par le sable comme par le flux et le reflux de l'Océan. A moitié ensevelies, elles attendent un souffle propice, un coup de vent brûlant du désert, qui les délivre ou les arrête. Quelques misérables villages et quelques campements d'Arabes qui apparaissent sur cette immense plaine de sable, reposent la vue fatiguée par cet aspect d'une monotonie plus que fatigante. Il m'était impossible d'avancer dans le courant de la journée, tant l'ardeur du soleil est grande ; chaque matin, au lever du soleil, nous dressions nos tentes pour nous reposer jusqu'à la nuit et profiter de la fraîcheur. A trois journées de marche avant d'arriver à l'antique et illustre cité des khalifs de Bagdad, commence une immense forêt de palmiers au feuillage gigantesque, qui s'étend jusqu'à quelques lieues de distance de la ville. Il faut avoir traversé un désert pour sentir et pour pouvoir exprimer tout ce que ressent, à l'aspect d'une nature vivace et variée et d'une végétation luxuriante, un voyageur brisé de fatigue, brûlé de soleil et affadi par la vue monotone d'un espace incommensurable, jonché d'un sable de couleur fauve. Son œil malade se repose ; il se sent en quelque sorte renaître ; et il commence à espérer qu'il trouvera un endroit habité par ses semblables. En sortant de cette forêt vierge où règne sans cesse une ombre salutaire et rafraîchissante, on aperçoit à l'horizon une vaste agglomération de constructions blanches tranchant sur l'azur d'un ciel splendide et pur. Peu à peu apparaissent des dômes majestueux, des minarets élevés et sveltes qui semblent s'élancer dans les airs ; et, à gauche de la ville, se déroulent comme une ceinture brillante, les eaux impétueuses du Tigre, au courant rapide.

Le désert que nous venions de parcourir était connu des anciens : le Talmoud de Jérusalem et celui de Babylone en font mention (1).

---

(1) Makhasor du saint jour de pénitence ; prière du grand-prêtre, fol. 101, p. 2.

CHAPITRE XV.

Excursion dans l'Irak-Arabé.

Bagdad. — Etat prospère des Israélites. — Leur instruction. — Leurs autorités. — Synagogues. — Tombeau du marabout Abd-el-Kader. — Tombeau attribué au grand-pontife Josué. — Hila. — Tour de Nemrod.

BAGDAD. La population israélite compte dans cette ville environ 2,000 familles. Elle contribue puissamment, par son intelligence, ses ressources et son activité, au progrès du commerce, à l'activité générale et à la prospérité de cette province importante. En effet, on y trouve des négociants de premier ordre, qui étendent la sphère de leurs affaires commerciales au loin, et luttent courageusement contre la concurrence des indigènes comme des étrangers. Dans aucun pays de l'Asie, je n'ai vu mes coréligionnaires si heureux, ni, pour rendre hommage à la vérité, si dignes de jouir du bonheur.

A part la superstition, fruit d'une ignorance complète, et qui est le résultat des traditions antiques et nombreuses, superstition que les Orientaux semblent sucer avec le lait, ils peuvent être considérés comme l'idéal des Israélites en Orient. Ils sont généreux, hospitaliers, ont des manières nobles et bienveillantes; leur esprit est assez cultivé, et leurs rapports fréquents avec les étrangers leur donnent un sentiment des convenances, une politesse, un savoir-vivre, et une connaissance du monde qui les rapprochent beaucoup des Européens les plus sociables et les plus civilisés. Leurs Rabbins sont très-instruits et jouissent d'une considération justement méritée. Les trois principaux d'entre eux sont revêtus du pouvoir judiciaire avec le titre de Daïanim, et c'est la communauté elle-même qui les choisit et les nomme à cette place importante. De mon temps, ces trois juges étaient : R. Jacob, président, respectable par son savoir, sa piété et son noble caractère; R. Eliaou Obadia, homme riche et instruit, faisant un grand commerce d'exportation par les caravanes, et enfin R. Avdola, l'un des premiers négociants de Bagdad. Mais ce ne sont pas les juges mentionnés ci-dessus qui font appliquer la peine prononcée; ce pouvoir appar-

tient au Hakham Bachi, Grand-Rabbin. Il est nommé à cette dignité directement par la Sublime-Porte, et il est en même temps le représentant officiel de la Communauté auprès de l'autorité supérieure. Il veille aux intérêts religieux, aux affaires administratives, ainsi qu'aux affaires civiles de ses coréligionnaires. Il est chargé en outre d'opérer la rentrée des contributions dues par la population juive, dont chaque membre mâle paie annuellement, à partir de 12 à 13 ans, un impôt de 15 à 120 piastres, somme remboursable par trimestre : Le Hakham Bachi est assisté dans ses fonctions d'un conseil de notables, dont l'approbation est nécessaire pour donner à ses actes toute la validité exigible. Le personnage qui occupait cet emploi éminent pendant mon séjour à Bagdad, était R. Raphaël Kassin, natif d'Alep. C'était un homme d'une trentaine d'années, à la barbe longue et noire, d'une taille imposante et pleine de noblesse. Il jouit d'une haute faveur auprès du pacha, qui lui donne une garde particulière de quatre Gavaz (sorte de gendarmes). Ils le précèdent à cheval quand il sort, et il ne sort qu'avec un appareil tout princier. Il avait, en outre, à son service cinq ou six employés israélites, chargés de transmettre et d'exécuter ses ordres. Comme marque la plus éclatante d'estime et de confiance que lui témoigne le gouvernement, il porte la décoration de l'ordre impérial de Nissan, distinction dont peu d'Israélites ont été jusqu'ici l'objet dans l'empire ottoman. Sous ses ordres, le Nassi administre les affaires de la Communauté. Avant la création du poste élevé de Hakham Bachi, le Nassi, toujours choisi parmi les Israélites les plus riches et les plus influents de la ville, avait un très-grand pouvoir, redoutable non-seulement pour ses coréligionnaires, quand il en voulait abuser, mais encore aux Turcs eux-mêmes ; car relevant uniquement du bon plaisir du Pacha, il pouvait à force d'argent acquérir une liberté d'action entière, absolue, et l'exploiter en faveur de qui bon lui semblait, suivant ses caprices ou ses intérêts.

L'instruction religieuse est très-répandue parmi les Israélites de Bagdad. Une grande Jéchiva (académie) est entretenue par eux sur un pied très-convenable. Cinquante jeunes Rabbins, ou élèves en théologie, étudient sous la direction d'un chef instruit, R. Abdol-

lah ben Abraham Samekh, qui exerce ses fonctions difficiles sans accepter aucune rétribution. A la vérité c'est un homme très-riche, qui se trouvait de mon temps à la tête d'une des premières maisons de commerce de Bagdad; mais au lieu de s'en occuper personnellement, il laisse ce soin à un agent de confiance, afin d'avoir le loisir de consacrer tout son temps à l'œuvre religieuse qu'il s'est imposée si généreusement.

Les Israélites habitent à Bagdad un quartier à part; mais ils sont libres de s'établir où bon leur semble, ce dont ils profitent, car un grand nombre d'entre eux habite parmi les Turcs. On y compte neuf synagogues, parmi lesquelles huit situées dans une même cour. A l'entrée de cette cour, et près d'un tronc à ce destiné, se tiennent quelques-uns de nos frères notables, afin de recevoir, des fidèles qui passent matin ou soir, l'obole due au pauvre. On m'a assuré que les recettes s'élèvent, terme moyen, à 1000 piastres raïtz par jour; elles sont affectées particulièrement à l'entretien des indigents de la Communauté et à l'entretien de la Jéchiva. La viande cauchère est aussi frappée d'une surtaxe au profit des indigents. L'intérieur des synagogues n'offre rien de remarquable; le plafond en est *a giorno* (à jour). La neuvième, dont l'estrade repose sur 16 colonnes, et où on lit la Méghila le 14 et le 15 du mois d'Adar, est la plus vaste; on la nomme Beth Hakeneseth Chéikh Gaon Itsaac (synagogue du prince premier savant Isaac), du nom d'un savant célèbre qui florissait après les Talmoudistes, et dont le tombeau se trouve dans une pièce contiguë à la synagogue. On y voit un catafalque s'élevant à hauteur d'homme et garni de drapeaux aux couleurs éclatantes. Dix Rabbins-Lecteurs y sont constamment occupés à prier et à lire les livres sacrés. Les Israélites y vont en pèlerinage. Le vendredi, entre deux et trois heures de l'après-midi, toute occupation cesse parmi nos frères habitants de Bagdad; les maisons de commerce, comptoirs et magasins juifs sont déserts : chacun rentre chez soi, on s'occupe de la toilette et l'on se rend le plus tôt possible à la synagogue pour y faire la prière du soir, qui finit environ une heure avant la nuit. Alors on se réunit en famille, on chante des cantiques hébreux et l'on boit de l'anisette. Dès que les dernières lueurs du jour ont disparu, on

*

récite le Chéma, puis on passe au souper, qui se prolonge quelquefois jusqu'à minuit. Le lendemain, le amedi smatin, est l'office du matin ; et après le déjeuner, une lecture religieuse est faite régulièrement avec une attention qui doit édifier celui qui ne voit qu'en passant les Israélites de Bagdad. Plusieurs familles réunies écoutent dans un profond recueillement la lecture ; ce sont ordinairement les *prophètes* que l'on étudie ainsi. Les étrangers présents suivent l'exemple et n'interrompent pas cet exercice. Il m'est difficile d'exprimer combien je sentis de bonheur de voir nos coréligionnaires placés si loin de nous, observer le saint jour du Sabbath conformément aux prescriptions de la loi. Jour de repos et jour d'exercices religieux, il est observé à Bagdad avec toutes les convenances désirables et avec cette sagacité qui proscrit également le rigorisme comme la dissipation, l'ennui comme la fatigue. L'emploi de la journée entière est réglé sagement. Les lectures finies, l'on se rend mutuellement des visites, et tout le monde passe l'après-midi à se promener. Les Israélites riches ont des campagnes magnifiques sur les bords du Tigre ; ils y passent l'été.

Je dois ajouter ici un trait caractéristique que j'ai observé avec avec un véritable sentiment de bien-être : nulle part je n'ai vu mes coréligionnaires célébrer les fêtes avec plus d'entrain et de solennité, nulle part je ne les ai vus si complètement affranchis de ces soucis noirs, de cette humeur sombre et taciturne, fruit de l'intolérance et de la persécution.

Ce fut pour moi une véritable jouissance d'assister à ces réunions toutes fraternelles, où une joie franche et cordiale fut constamment éclairée par un savoir profond et réél ; et lorsque je comparais cette existence des Israélites de Bagdad avec celle de mes frères disséminés dans les contrées orientales que je venais de parcourir, je croyais pouvoir pressentir un avenir plus heureux pour mes coréligionnaires. Souvent triste et abattu, en les voyant courbés sous le joug du despotisme, croupissant dans une ignorance profonde, errant comme quelques ombres rares d'un peuple grand et célèbre dans les fastes du monde antique, je jetais mes regards vers l'avenir si mystérieux, et qui cependant présage le bonheur. A mon arrivée à Bagdad, j'ai vu littéralement exécutée

cette prescription : « Et tu te réjouiras en la présence de l'Éternel » ton Dieu, toi, ton fils, ta fille, ton serviteur, ta servante et le » lévite qui est dans tes portes, l'étranger, l'orphelin et la veuve » qui sont parmi toi, au lieu que l'Éternel ton Dieu aura choisi » pour faire habiter son nom (1). » En effet, moi, pauvre missionnaire, je fus reçu avec cette déférence, avec cette bonté qui viennent du cœur, et j'ai vu avec attendrissement que les orphelins, les veuves et les frères indigents recevaient les offrandes des riches avant le jour du Sabbath, ainsi que la veille des jours de fêtes. Souvent les pauvres sont reçus et fêtés à la table et dans l'intérieur des familles aisées. C'est une distribution extraordinaire, car les secours ordinaires sont alloués chaque semaine. Cette observance stricte des prescriptions de la loi m'a retrempé pour ainsi dire; elle a redoublé mes forces pour continuer mes investigations. Ce fut comme une oasis bienfaisante pour moi au milieu du désert immense que je venais de parcourir, et qui étalait devant moi encore une fois son horizon immense et triste.

En suivant la rue qui longe le quartier hébreu de Bagdad, on arrive devant une mosquée d'un aspect imposant et qui est entourée d'un mur : c'est le tombeau du fameux marabout Abd-el-Kader, visité par de nombreux Pèlerins. La tradition rapporte que cette mosquée fut jadis une synagogue, et que le Marabout n'est autre que le célèbre Talmoudiste, R. Josué Hagueliti.

Auprès de Bagdad se trouve une sorte de ville particulière séparée de celle-ci par le Tigre. Ce n'est en effet qu'un immense marché, un caravansérail très-vaste, habité par les marchands étrangers. A une lieue de là, s'élève un petit édifice ombragé par huit dattiers d'une dimension gigantesque. Le monument se compose de deux compartiments, dont l'un, richement décoré renferme le tombeau du Grand-Pontife Josué, dont parle Zacharia (2). Sous le catafalque sont disposés plusieurs anciens manuscrits auxquels il est défendu de toucher. L'intérieur de cette espèce de caveau funèbre est éclairé par une fenêtre longue et étroite; les

(1) Deutéronome, ch. XVI, v. 14.
(2) Ch. III, v. 1.

Israélites s'y rendent tous les mois pour faire la lecture des écrits du Grand-Pontife. La lecture faite, ils entonnent des hymnes, puis ils se réunissent à une certaine distance du monument pour faire un repas (1).

(Pour les ruines de Babylone, et la fosse des lions du prophète Daniel, voyez vol. 2).

HILA. LA TOUR DE NEMROD. A deux journées de Bagdad, sur la rive droite de l'Euphrate, est située la ville de Hila, et plus loin la ville de Kéfil où se trouvait le tombeau du prophète Hezékiel. Kéfil signifie garantie, caution, et ce nom donné à la ville provient d'un événement mémorable, lorsque le prophète apparut aux Israélites de l'endroit comme la Providence même, pour se porter caution de leur innocence, dans un moment de persécution suscitée par la calomnie. Cette antique protection du saint prophète produit encore aujourd'hui des effets salutaires : nos coréligionnaires sont traités avec égard par les Arabes qui habitent la ville.

J'ai recueilli ces faits sur la foi des traditions locales. A l'écart de la route qui conduit à Kéfil, s'élève sur un mamelon, au milieu du désert, une petite tour de forme pyramidale. Elle est voûtée, contient une chambre creusée sous le sol qui conduit dans une grotte. Cet édifice est de la plus haute antiquité; la tradition l'attribue à Nemrod (Voyez vol. 2).

CHAPITRE XVI.

Kéfil.

Tombeau du prophète Hézékiel. — Pèlerinages. — Legs du roi Joïachin.

La ville de KÉFIL, située dans la proximité de l'Euphrate et sur la limite extrême des ruines de Babylone, n'est qu'une agglomé-

---

(1) Bagdad est nommé dans le Talmoud; je me borne à en indiquer quelques endroits : — Bagdataï; Traité Berakhot, fol. 54, p. 2. — Traité Chabatt, fol. 148, p. 1. — Traité Jeivamoth, fol. 67, p. 1. — Traité Keïtouboth, fol. 9 et 10, trois fois nommé. — Traité Eirouvin, fol. 81, p. 2. — Traité Baha-Bathra, fol. 142, p. 2. — Traité Zevachim, fol. 15, p. 1.

tion irrégulière de masures exclusivement habitées par des Arabes nommés Hindous, nom qui indique une de leurs tribus.

Il s'y trouve un grand édifice, entouré d'un mur, dans l'intérieur duquel, recouverts de riches tapis persans et turcs, surmontés de bannières, reposent les vénérables restes du prophète Hézékiel. D'après le calcul du Séder Hadoroth, il est mort vers l'époque du règne de Nabuchodonosor, et sa tombe se trouvait entre les fleuves Euphrat et Khébar, mais il n'y avait pas de mur, et à la même époque Joïachin, roi de Juda, était prisonnier à Babylone (1). Après la mort du roi Nabuchodonosor, son fils Evil Merodakh lui ayant succédé, accorda non-seulement la liberté à son royal prisonnier, mais il lui fit encore don d'un grand nombre de terres et de vignes dans les alentours. Ayant recouvré sa liberté, le roi Joïachin prit avec lui 35,000 Israélites et commença à bâtir la muraille mentionnée plus haut, en la construisant comme une forteresse, et en y ajoutant plusieurs tours, dont la plus grande, garnie d'une galerie circulaire, sert de soubassement à un minaret qui s'élève à une certaine hauteur; un escalier en spirale, placé dans l'intérieur, conduit à son sommet, d'où l'on distingue parfaitement à l'œil nu la tour de Babel, se dressant comme un noir géant dans le lointain. On trouve dans le minaret un objet n'ayant rien d'extraordinaire au premier abord, mais plein de mystères pour les habitants de la contrée : c'est une barre de bois qui traverse la tour du minaret, et dont les deux bouts donnent sur la galerie. En attirant à soi avec force cette espèce de levier, on imprime à la partie supérieure de l'édifice un mouvement d'oscillation, qui, suivant les gens du pays, n'a pas de conséquences fâcheuses, si l'on prononce les mots suivants : « béchemme malka Chalomo va atharatho (au nom du roi Salomon et de sa couronne);» mais qui pourrait avoir des suites fatales, si l'on négligeait de conjurer le danger par cette formule magique. J'essayai vainement d'expliquer à ceux de mes confrères qui m'accompagnaient la cause naturelle de ce prodige, en supposant qu'il existe quelque

---

(1) Jérémie, ch LII, v. 31.

ressort caché, ou un mécanisme intérieur produisant par la pression l'ébranlement du minaret.

Le tombeau du prophète occupe le milieu de cet emplacement, sur lequel est bâtie une caisse en pierres de forme carrée, d'une grandeur énorme, et blanchie. A côté du tombeau s'élève une grande synagogue, dont les quatre faces extérieures sont enduites d'un beau vernis imitant parfaitement les nuances de l'écaille; quant à l'intérieur, celle de ses quatre faces qui correspond au côté où se trouve Jérusalem, est absolument nue, inachevée, rappelant ainsi par cet abandon, par ce symbole de tristesse, le saint Temple de la Ville Éternelle, et le pan de mur qui en subsiste encore. Une porte du sanctuaire donne dans le tombeau du prophète. A l'intérieur, sur un des côtés de l'édifice, on remarque deux figures d'une peinture primitive, effacée en grande partie par le temps; et cette ébauche commence à une certaine hauteur du sol, au-dessous de la taille ordinaire d'une personne. Ce ne sont que des traces très-imparfaitement conservées; il est vrai que l'on reconnaît dans l'ensemble de ces traits quelque ressemblance avec des figures humaines, mais l'esquisse qui indique la forme des costumes et même les couleurs, échappent entièrement à l'œil de l'observateur. Ces deux figures, que l'on est forcé de chercher sur quelques indices de lignes plus ou moins entrecoupées, sont celles du prophète Hézékiel et du roi Joïachin. La face entière du mur où est la porte d'entrée, est remplie d'un nombre considérable de figures placées sur plusieurs lignes, dans le genre des inscriptions et des ornements employés par les anciens Égyptiens.

C'est tout un peuple qui accompagne son roi, que l'on a cherché à représenter, et l'on voulait ainsi transmettre, éterniser, en quelque sorte, la construction de cet édifice.

Je dois faire ici une remarque particulière : selon moi, cette synagogue fut la seule bâtie par l'ordre d'un roi de Juda, qui en surveilla lui-même, l'exécution matérielle. Les livres sacrés, ainsi que d'autres écrivains, n'en font pas toutefois mention. J'aurai plus tard l'occasion de parler de quelques autres synagogues bâties sur les tombeaux des rois de Juda, dans cette même province, ou dans son voisinage; mais il m'a été impossible de constater matérielle-

ment si ces monuments ont pu être élevés par les ordres de ces rois eux-mêmes.

Dans la synagogue dont nous venons de parler, l'armoire sainte contient plusieurs Pentateuques, parmi lesquels s'en trouve un d'une grandeur extraordinaire, écrit sur une espèce de parchemin nommé *guévil*. Quelques écritures, comme le Séder Hadoroth et le Khibat Jérouchalaïm, prétendent que ce manuscrit est de la propre main du prophète Hézékiel. Quant à moi, j'ose avoir une autre opinion. Après bien des recherches faites sur les lieux mêmes, et après avoir consulté les rabbis de la contrée, j'ai pu me convaincre que l'auteur de ce Pentateuque est Rabbi Anan, qui vivait vers 4490 de la création. C'est ce qui a été constaté par les rabbins qui toutefois, ne veulent pas contredire la tradition à cet égard. Quant à la date, elle est indiquée par l'auteur nommé Raavet (1). Il florissait du temps des grands rabbins Gohonim, immédiatement après les Talmoudistes; et, n'ayant pas pris place parmi eux, il se déclara schismatique, entraîna une foule d'Israélites à sa suite, et fut le premier à former la secte des Karaïtes, chez les Israélites karaïm, c'est-à-dire des partisans des versets, du mot à mot de la Bible (de kera, verset en hébreu). Ce que je rapporte ici se trouve confirmé par M. Bargès, professeur à la Sorbonne, et dans l'ouvrage intitulé : *Rabbi Japheth ben Heli Bassorensis Karaïtae in librum psalmorum commentarii Arabici*, qui rapporte les faits dont je viens de parler ; dans sa préface, p. II, il explique ainsi par un renvoi le mot *Karaïte* : « *Les lecteurs* ou *les écrivains, les fils ou les interprètes des écritures sacrées.* » Ce Pentateuque dont il vient d'être question, ne sert que le jour du Youmkipour (jour saint de pénitence et de pardon). Toutes mes prières pour examiner le manuscrit furent sans résultat; on ne peut le voir qu'au jour indiqué plus haut. Dans l'intérieur de la synagogue, il y a une chambre à part nommée *Guénisa* (dépôt d'écritures antiques), remplie de manuscrits antiques que les Israélites avaient apportés de Jérusalem. Tous nos frères ont en très-grande vénération cet endroit

---

(1) Sefer Akabala, fol. 39 p. 2.

qui contient des reliques; ils n'en permettent l'entrée à personne sous quelque prétexte que ce soit, et ils n'y pénètrent jamais eux-mêmes; cet appartement est donc fermé pour toujours. La synagogue se trouve adossée à l'édifice funéraire qui renferme les restes de Hézékiel, et près d'elle est une Jéchiva où les jeunes rabbins, quelquefois au nombre de vingt, se tiennent constamment réunis pour s'occuper de lectures pieuses et de l'étude de la loi. Ce sont les seuls Israélites sédentaires, demeurant à Kéfil; leurs riches coréligionnaires de Bagdad pourvoient à leur entretien et à celui de l'établissement dont l'existence est assurée par des dons et des legs souvent très-considérables. Les pieux et studieux solitaires sont servis par trois arabes, et le nom de *serviteurs du prophète,* qui désigne leur emploi, est héréditaire dans leurs familles, exemptés à cet effet de tout impôt.

Les Israélites ainsi que les Mahométans ont une foi entière dans l'efficacité de certaines pratiques accomplies sous l'invocation du tombeau de Hézékiel, en faveur *des malades qui ne sont pas irrévocablement condamnés par le destin.* Mais comment connaître d'avence les arrêts de l'Éternel? Voilà ce que personne n'a pu me dire.

Tous les vendredis, nos frères des environs viennent visiter la sainte tombe du Prophète en chantant des cantiques, et en changeant les tapis qui couvrent le monument sépulcral. C'est un lieu de pèlerinage pour les Israélites des provinces environnantes : chaque année, vers les jours de *Chevouad* (Pentecôte), de Bagdad, de Bassora, de la Perse et d'autres contrées, ils arrivent sans distinction de rang et de sexe, à Kéfil, pour y célébrer cette solennité, et plus de 4000 familles s'y trouvent quelquefois réunies. Les cérémonies qui accompagnent la fête sont assez nombreuses, en voici le programme ordinaire.

La première nuit de la Pentecôte, les hommes se rendent dans la synagogue où ils demeurent jusqu'au jour, en s'occupant à lire le livre de Hézéckiel. Une heure avant le lever du soleil, on vend aux enchères la faveur de remplacer les anciennes bannières qui décoraient le catafalque par des bannières neuves, ainsi que la faveur de lire à haute voix l'*Haftarah* du jour devant le tombeau

du prophète. Le produit de cette enchère s'élève parfois jusqu'à 10,000 piastres et plus; il n'y a que la première de ces adjudications qui puisse être remplie par plusieurs fidèles qui se cotisent. Ce point réglé, on procède au changement des décorations de ce monument, ce qui s'accomplit au milieu des chants de l'assemblée, chants dont la beauté et l'harmonie m'ont frappé autant que l'ensemble de cette scène religieuse et imposante. Cette cérémonie est interrompue par divers temps d'arrêt assez prolongés, que l'on remplit en chantant des cantiques; elle dure ordinairement pendant trois heures; l'Haftarah en dure autant. Pendant ce temps, les femmes se tiennent dans la synagogue et écoutent avec un recueillement religieux ces belles hymnes qui ne sont composées que pour cette solennité. Voici ce que je puis en rapporter.

Parlerai-je maintenant de mille et un récits plus ou moins fabuleux que j'ai entendu faire sur le miracle accompli par le sépulcre du prophète, et surtout sur les cures merveilleuses qui s'y sont opérées? Le lecteur m'en fera grâce; car je ne pourrais rien dire qui l'intéressât.

Les Arabes nomades du désert viennent aussi pour rendre un véritable culte au tombeau du Prophète; ils baisent avec le plus profond respect le catafalque, apportent des cadeaux aux Rabbins de l'endroit, afin de gagner, par leur intercession, les bonnes grâces de Hézékiel.

Le roi Joïachin, libéré de sa prison, légua pour l'entretien des édifices une grande partie des terres et de vignes qu'il devait à la générosité du roi de Babylone. Cette institution existe encore aujourd'hui, et Ali lui-même, parent de Mahomet, lorsqu'il vint dans ces contrées pour y faire des prosélytes à sa nouvelle religion, a laissé subsister en entier ces dispositions.

J'ai appris à mon retour, qu'en 1851, les tribus de l'Arabie nommées Indous et d'autres, ayant refusé de payer les impôts au pacha de Bagdad, celui-ci a envoyé pour les réduire, des troupes peu nombreuses qui furent repoussées avec perte, et allèrent se réfugier dans la ville du prophète. Les Arabes n'osèrent plus les y poursuivre, ni tirer sur elles, de crainte de commettre un sacrilége; de sorte que la petite armée eut tout le temps d'attendre des se-

cours de la capitale, et les rebelle, attaqués de tous côtés, furent obligés de faire leur soumission et de payer l'impôt.

La crainte du prophète est si puissante sur l'esprit des populations barbares de ces contrées, qui fournissent les plus forts contingents aux hordes pillardes, que les Rabbins de Kéfil, sans disposer d'une défense matérielle quelconque, n'ont jamais la moindre appréhension, et que même ils ont trouvé protection auprès de ces sauvages contre les attaques de brigands étrangers.

Près de Kéfil coule le fleuve Liga, dont les environs renferment le tombeau de Sitkhéïaho, dernier roi de Juda; le monument sépulcral est surmonté d'une belle voûte. Une journée de marche plus loin est située Koupa, où l'on trouve le tombeau de Joïachin, prédécesseur de Sitkhéïaho, ainsi qu'un grand édifice qui renferme la synagogue. A douze journées et demie de marche en avant, est l'endroit nommé Souria (d'après le Talmoud Mata Makhasia); on voit ici le tombeau du prophète Zéphania et de quelques membres de la famille royale de David, comme aussi ceux des plus illustres Rabbins de Babylone qui ont vécu après les Talmoudistes R. Serira, R. Haï et R. Sadia, tous trois Gahonim. A deux lieues en avant se trouve Siftif, avec une synagogue en ruines bâtie après le dernier exil du premier Temple, et ce sont les Israélites eux-mêmes qui ont apporté le mortier et les pierres nécessaires. Cette synagogue se trouve nommée dans le Talmoud (1), et les peuplades de Babylone prétendent que Siftif est le Nardaï du Talmoud.

(Meshed-Ali, sa tombe, la ville de Kelbela habitée par les Persans, l'excursion de Bagdad à Bassora, la tour des rois de Babylone près du Tigre, et la tour de Babel, voy. vol. 2e).

---

(1) Messekhet Meghila, ch. II, fol. 29.

CHAPITRE XVII.

Désert d'Azar.

Tombeau d'Ezra le scribe. — Koath. — Souka-Souk. — Goumerouk. — Gorna. — Bassora. — Lèpre, mal de ce pays. — Coutume particulière pendant les enterrements.

TOMBEAU D'EZRA LE SCRIBE. A trois lieues plus loin, au milieu d'un désert âpre et désolé, s'élève, tout au bord du Tigre, un grand édifice carré dominant quelques maisons situées aux alentours. Ce monument, précédé d'une cour, renferme le tombeau d'Ezra; il contient, à la suite l'une de l'autre, deux salles vastes et très-élevées. La première est destinée aux Musulmans; la seconde, où se trouve le tombeau, appartient aux Israélites. Un jour douteux pénètre dans celle-ci par la porte qui communique avec l'autre pièce, et laisse apercevoir dans un clair-obscur un catafalque long de 16 pieds sur 10 de hauteur, et 6 de largeur. De nombreuses inscriptions, devenues illisibles, en couvrent les quatre faces, et de somptueux tapis, richement brodés d'or, sont placés par-dessus en retombant jusqu'à terre. D'autres ornements décorent la salle. Il n'y a rien à craindre pour ces richesses de la part des Orientaux et des Arabes pillards; la vénération qu'ils professent pour le tombeau du prophète Ezra est une sauvegarde pour les objets qui s'y trouvent. Ils disent que ceux qui ont osé pénétrer dans la salle sépulcrale avec des intentions coupables, n'ont pu en sortir qu'après avoir remis en leur place les objets dérobés. Pendant toute l'année, le bâtiment reste clos, et les clefs en sont remises à un chef de tribu mahométane qui se charge de les garder.

Tous les navires qui descendent le Tigre s'arrêtent auprès de ce tombeau, et tous les passagers, sans exception de culte, y vont prier. L'étranger lui-même, après avoir passé tant de jours au milieu du désert, sans rencontrer aucune trace d'hommes, ne peut se défendre d'une religieuse émotion, à la vue de cette antique et vénérable demeure, perdue dans l'immensité des déserts.

La tombe d'Ezra a été un objet de recherches très-suivies de ma part. Comme la Bible ne rapporte ni le décès du célèbre scribe, ni le lieu de sa sépulture, j'avais quelques doutes sur son identité.

Mais le Séder Hadoroth et d'autres ouvrages historiques m'ont satisfait complètement, en rapportant qu'Ezra s'était rendu auprès du roi des Perses Arthasastha, dont il recevait des lettres (1) afin d'obtenir quelques immunités pour ses coréligionnaires séjournant à Jérusalem, et qu'il est décédé dans les environs de Babylone, (la Bible en fait aussi mention) (2); mais l'endroit désigné par le Séder Hadoroth est inexact, et j'ai préféré admettre la tradition, parce que malgré mes recherches à cet égard, je n'ai pu rien trouver de plus satisfaisant. Je dois en dire autant relativement au tombeau de Daniel; il y a des inexactitudes sur ce point dans le Séder Hadoroth, dans le Khibat de Jérusalem, et dans le R. Abraham Schwartz de Jérusalem, auteur de Tevouad Haaretz, où les fautes sont nombreuses. Ces écrivains ne parlent que d'après des livres qu'ils ont consultés, tandis que j'ai pu voir et visiter moi-même toutes ces localités. La mort d'Ezra est fixée au neuvième jour de Theived par le Selikhot, vers le commencement de l'an 3500 de la Création, selon le Seder Olam. Or, plusieurs Israélites de Bassora et de Bagdad viennent passer les fêtes de la Pentecôte auprès du tombeau de ce prophète, et accomplir les diverses cérémonies usitées à l'endroit même désigné par la piété des fidèles. Les Arabes, qui connaissent l'objet de leur pèlerinage, sont loin d'y mettre obstacle, et laissent passer librement les pèlerins, qu'ils traitent même avec beaucoup d'égards.

KOATH. SOUKA-SOUK. GOUMEROUK. GORNA. Après deux journées de navigation, l'on arrive à Koath, et à 12 lieues de là à Souka-Souk, village habité par une quarantaine de familles israélites, adonnées au commerce, et dont la situation est supportable.

(Pour Goumerouk et Gorna, voyez le 2e vol.)

BASSORA, ville mentionnée dans la Bible (3); c'est une place très-commerçante, et qui comptait il y a une vingtaine d'années

---

(1) Ezra, ch. VII, v. 11, et la suite.
(2) Néhémie, ch. II, v. 1.
(3) Genèse, ch. XXXVI, v. 34. — Isaïe, ch. 63, v. 1. — Amos, ch. I, v. 12, et la suite.

plus de trois mille familles israélites; elle en renferme à peine aujourd'hui une cinquantaine, par suite d'une épidémie désastreuse, qui a fait ce vide immense dans leur quartier, où la plus grande partie des maisons tombent maintenant en ruines. Quatre synagogues s'élèvent dans une vaste cour; mais une seule suffit, hélas! aux fidèles! Du reste, ils sont libres, riches, et plusieurs d'entre eux ont acquis une position commerciale de première importance. L'instruction n'y est pas très-avancée. Les Israélites de Bassora possèdent à un degré éminent deux qualités: la charité et l'hospitalité. Outre leur commerce, ils sont encore propriétaires de terrains considérables, plantés principalement d'une immense quantité de dattiers, dont les fruits sont exportés au loin, et font l'objet d'un commerce très-lucratif. Les habitants assurent qu'il y a soixante-dix sortes de dattes, et pour moi j'en connais vingt-cinq. Le Nassi, R. Eliaou Gabbaï, voulut bien me consulter sur un cas de Halitza. Le gouverneur de la ville, nommé par le pacha de Bagdad, est un homme de manières affables et polies; il exprima le désir de me voir, et me fit le meilleur accueil. Quant aux mœurs des Juifs, elles sont les mêmes qu'à Bagdad.

Les habitants de Bassora sont exposés à la lèpre (1), fléau qui sévit particulièrement à l'époque où les dattes atteignent leur maturité (mois d'août), et dont personne n'est complètement exempt. La peau se hérisse de boutons, d'abord d'une couleur verdâtre, puis d'un gris livide; ils se gonflent ensuite, s'étendent, attaquent partout l'épiderme et les chairs elles-mêmes; et lorsque le mal est guéri, il en reste encore des traces ineffaçables. L'hiver amène aussi quelquefois ce mal; mais il est pendant cette saison beaucoup moins terrible. Les Israélites lui donnent le nom hébreu employé par la Bible. Il est à observer que ceux dont le corps se couvre de boutons blancs, meurent infailliblement; particularité relatée par la Bible, qui déclare la lèpre blanche inguérissable.

Les Israélites de cette ville ont des usages assez particuliers qu'ils observent aux inhumations de leurs coréligionnaires. On porte le

---

(1) Lévitique, ch. XIII, v. 9, la suite jusqu'à la fin du chapitre.

cadavre dans un cercueil ouvert, posé sur un brancard que l'on couvre d'un drap mortuaire de couleur noire. On suit le convoi en chantant des complaintes ou des hymnes funèbres, et l'on s'arrête sept fois avant d'arriver au cimetière. A chaque station, la foule, qui suit, tourne en procession autour du brancard, en continuant toujours les prières et les chants; et chacun dépose, en passant, une pièce de monnaie dans l'urne placée sur le corps. A la septième fois, et à la dernière station, le Rabbin enlève l'urne en prononçant les paroles suivantes :

» Nous savons bien que personne au monde n'est exempté du » péché zera lebathalah, et que de ce péché naissent des légions » d'incubes, qui après la mort des hommes viennent les harceler, » sous prétexte qu'étant leurs enfants ils ont droit à l'héritage pa- » ternel. C'est pourquoi, nous vous donnons cet argent afin que » vous n'ayez plus rien à réclamer ni au défunt, ni à ses enfants, » et que vous laissiez en paix son corps et son âme. Donc, au nom » de l'Éternel et de la divine Thora, et avec l'assentiment unanime » de toute la communauté ici présente, nous vous lançons l'ana- » thême qui vous obligera de vous réfugier dans les lieux solitaires » et sauvages où vous n'aurez personne à poursuivre. » — Arrivé au cimetière, on commence à faire le tour de la fosse sépulcrale, et après avoir accompli les derniers devoirs, on se retire.

Tout près de la ville sont quatre grands bâtiments en ruines. La tradition, qui ne fait jamais défaut dans ces contrées, rapporte qu'ils ont servi jadis d'écuries aux chevaux du roi Salomon. Le fait est plus que contestable.

(Pour le trajet de Bassora à Bender et Abechour, voy. le 2e vol).

CHAPITRE XVIII.

Les Indes orientales.

Les dix tribus en général. — Leur dispersion. — Citations. — Preuves.

J'ai pris le bateau à vapeur à Abéchour, et après 20 jours d'une traversée heureuse, je suis débarqué à Bombay, après avoir employé près d'une année à visiter les villes les plus importantes de

l'Indoustan. Comme j'ai l'intention de me renfermer dans mon cadre, je ne dois parler en particulier que des Bené-Israël; cependant je crois nécessaire de jeter un coup-d'œil rapide sur les diverses émigrations des dix tribus qui formaient le royaume d'Israël, et dont la destinée, depuis leur dispersion, est restée pendant longtemps un mystère impénétrable.

Il s'agit d'abord d'examiner quand et combien de fois les tribus schismatiques furent exilées. A cet égard, la Bible fournira des données positives. Nous osons prier le lecteur de nous suivre, avec quelque attention, dans nos recherches, surtout en ce qui concerne la partie géographique.

La transportation des dix tribus par ordre des rois d'Assyrie, a eu lieu à trois époques différentes, savoir :

I. Par Pul, roi d'Assyrie, qui du temps de Pékakh, roi d'Israël, dispersa les tribus de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassé, toutes établies en-deçà du Jourdain dans le pays de Galaad (1).

II. Huit ans après, par Téglat-Pélesser qui exila les habitants de quelques villes du royaume d'Israël, et les emmena en Assyrie.

III. Enfin, neuf ans plus tard, du temps d'Osée, par Salmanassar, qui vint attaquer Samarie, et qui, s'en étant emparé après trois ans de siége, transplanta *le reste des dix tribus à Halah, Havor,* sur les bords du fleuve *Gozen* (*Gange*) et dans les villes de la *Médie.*

Il résulte de ces citations ce que nous avons dit plus haut, c'est-à-dire que le royaume d'Israël ne fut complètement dissous qu'après trois invasions successives; que chaque invasion eut pour conséquence l'expatriation et la dispersion d'une partie de la nation; et qu'enfin, les divers groupes des transportés furent dirigés sur des points et dans des pays différents. Mais ces citations n'indiquent pas toujours nominativement les endroits de la transportation qu'il est bon cependant de connaître d'une manière précise. Or, la Bible donne à cet égard de nouveaux renseignements. Je remarque dans Isaïe : *En ce jour-là, il arrivera que le Seigneur étendra la main une seconde fois pour réunir le reste de son peuple, demeuré en Assyrie, en Égypte, en Pathros, en Cus, en Elam, en Sinhar, en*

(1) Flavius-Joseph, ch. IX.

Hamath, et dans les autres îles de la mer. Puis celui-ci : *Ne crains point, car je suis avec toi; je ferai venir ta postérité de l'Orient, et je t'assemblerai de l'Occident. Et je dirai au Nord : Donne ! et au midi : Ne mets point d'entraves; amène mes fils de loin, et mes filles de l'extrémité de la terre.* Et enfin ce dernier : *Ceux-ci viendront de loin; ceux-là viendront du Nord, d'autres du Couchant, et le reste de Sinim.*

Il reste à chercher sous les dénominations bibliques les véritables noms des pays mentionnés plus haut : l'*Égypte* et l'*Assyrie* ne présentent point de difficultés; on les connaît. Quant à *Cus* tout le monde s'accorde à y reconnaître l'*Ethiopie* et l'*Abyssinie,* selon les traducteurs de la Bible, la contrée des nègres. Jérémie dit : *Le Cousi changerait-il sa peau, et le léopard ses tâches.* Ce qui indique évidemment une peau de couleur. *Elam,* c'est la Perse. Le prophète Daniel dit : *Suse, capitale d'Elam.* Point n'est besoin, ce me semble, d'autres démonstrations. Or, parmi les tribus dispersées dans ce pays, l'édit de Cyrus qui autorisait les exilés à retourner dans leur patrie, ne concernait que les tribus de Juda et de Benjamin, qui seules rentrèrent en partie à Jérusalem, avec quelques prêtres, quelques lévites, et plusieurs membres de la famille sacerdotale d'Aaron. Il est à observer que Cyrus est nommé Korès par la Bible. Le texte est formel. Il y eut une seconde rentrée sous le règne du roi Artaxerxès; mais ce fut celle des deux dernières tribus qui étaient demeurées en Perse, et qui s'empressèrent de profiter de cette faveur royale. Il s'en suit que les exilés du royaume d'Israël, exclus de la grâce accordée par les deux édits, restèrent dans les villes de la Médie et autres lieux, où suivant les textes précités, ils avaient été transportés.

Halah et *Havor.* Il en sera question plus tard, lorsque nous parlerons des Israélites vivant à l'état nomade et guerrier, dans le désert de *Pélitsia* en Arabie. Les auteurs qui m'ont précédé ont déjà traité ce sujet.

Sinhar, c'est le *Kourdistan* qui, suivant le Targoum de Jérusalem, commence à la ville de Netzibine, dont nous avons eu occasion de parler. Ce fait est confirmé par le Talmoud à l'occasion du R. Jéhouda, fils de Béthéra de Netzibine

Hamath. Les Septantes rendent ce mot par *Orient ;* en effet il signifie *chaleur*, par son extension *soleil,* foyer éternel de *lumière*, et par suite le point cardinal où se lève cet astre. Le terme hébreu *hamath* comprend donc tous les pays situés à l'est de la Palestine.

Les îles de l'Occident. Sans nul doute, cette désignation géographique est vague; mais les découvertes faites par des voyageurs célèbres permettent de supposer que ces îles ne sont que celles que l'on est convenu de qualifier du nom d'Indes Occidentales. Cette affirmation, toute hypothétique qu'elle paraisse, ne vient pas de moi. Que l'on daigne lire les détails que je donne plus loin, et que j'ai trouvés dans des relations d'anciens voyageurs dignes de confiance.

Pathros est, suivant R. Menassé-Ben-Israël, auteur du Mickvé-Israël, le pays des Parthes, baigné par la mer Noire.

« Je ramènerai tes enfants de l'Orient (1). » Par ces mots, l'auteur du livre sacré entend parler des Israélites dispersés dans le pays de *Sinhar*, dans la *Perse*, à *Halah* et à *Havor,* dans les *Indes* et la *Chine*, appelée par les Orientaux *Sina*.

« *Je les assemblerai de l'Occident*, » se rapporte aux tribus de Juda et de Benjamin établies dans certaines contrées de l'*Europe* situées au nord-ouest de la Palestine et à l'ouest.

« Il dit au nord : *Donne*. » Ce passage fait allusion à l'*Asie*, à la *Scythie*, à la *Tartarie*, situées au nord de la Palestine.

Et au midi : « *Ne mets point d'entraves,* » se rapporte à l'*Abyssinie*, à l'*Éthiopie* et à la *Nubie*.

CHAPITRE XIX.

Des Bené-Israël.

Des Bené-Israël (enfants d'Israël, expression biblique). — Preuves. — Leur état actuel.

La race désignée sous ce nom, établie aux Indes depuis une haute antiquité, comme les Canneranz, n'est reconnue que depuis

---

(1) Le lecteur est prévenu que la notice qu'il trouvera dans mon opuscule intitulé : *Un an de séjour aux Indes orientales,* n'est qu'un extrait. Ici ce chapitre traite la question *in extenso*.

peu par les Juifs du pays, comme appartenant au mosaïsme. Selon moi, il n'y a aucun doute à cet égard, et il ne sera pas difficile de démontrer que, non-seulement les Bené-Israël sont de véritables Israélites, mais qu'ils sont les descendants en ligne droite des dix tribus exilées par les Assyriens du temps d'Osée, à Halah et Havor, sur les bords du fleuve Gozen (Gange), et dans les villes de la Médie.

Voici les faits et les considérations qui servent à établir le premier point :

1. L'isolement volontaire et systématique dans lequel les Bené-Israël se renferment au milieu des autres sectes; leur soin à fuir toute alliance étrangère, à l'instar de tous les autres Juifs;

2. Leur stricte et religieuse observance des pratiques religieuses les plus essentielles du judaïsme, telles que la *Circoncision* et le *Sabbath;*

3. Les soins scrupuleux qu'ils mettent à l'accomplissement des rites concernant la *chekhita*, ou manière de saigner les animaux destinés à l'alimentation ;

4. Leur pieux respect pour les rouleaux de la Loi qu'ils ont conservés dans leurs temples, bien qu'ils ne sachent même pas les lire. Ces rouleaux sont antiques; l'écriture en est d'une nuance rougeâtre, teinte que je ne saurais assurer être l'effet du temps;

5. Enfin, le nom même qu'ils portent depuis bien des siècles, et sous lequel ils sont connus dans tout l'Indoustan. Quant au second point, voici les motifs sur lesquels je m'appuierai :

1. Le fleuve *Gozen*, dont parle la Bible, n'est, suivant les Bené-Israël autre que le Gange, dont une des embouchures se trouve à proximité de Calcutta. Il y a plus : le mot indou *Gangez* reproduit toutes les lettres du mot hébreu *Gozen*. Or, il y a en effet des Bené-Israël assez nombreux établis sur les bords de ce fleuve.

2. On sait que le Gange a sa source dans le haut Thibet, contrée limitrophe du royaume de Caboul. Mais au-delà de ce royaume, s'étend le désert de Habor, cité dans le même passage de la Bible, et qui porte encore le même nom aujourd'hui parmi les indigènes. Situé sur la route que les tribus d'Israël ont dû parcourir pour se rendre aux Indes, ce désert est d'un accès si difficile et si dange-

reux, que de fortes caravanes ne s'y hasardent qu'à de très-longs intervalles. Jusqu'à ce jour, on n'en a pu rapporter que des données aussi imparfaites que vagues sur les peuplades qui habitent ces régions sauvages et inconnues. Les émigrants Israélites y ont laissé, comme traces de leur passage, quelques-uns de leurs frères qui s'y sont maintenus jusqu'à nos jours.

3. Les Bené-Israël n'ont ni Cohanim, ou prêtre de la famille sacerdotale d'Aaron, ni de Lévites. Or, tout le monde sait que les *Juifs* (et nous nous servons à dessein de ce mot, que nous prions de vouloir bien observer, pour distinguer les descendants du peuple de Juda), que les Juifs, tant allemands que portugais, reconnaissent des prêtres et des lévites, qu'ils admettent dans leurs communautés, en leur accordant même dans l'intérieur du temple, certaines prérogatives en souvenir de leur antique suprématie religieuse. On sait aussi que la tribu de Lévi comprenait tout le corps sacerdotal, et qu'elle resta attachée à la destinée de la famille royale de David, sans se mêler aux tribus schismatiques, dont les Bené-Israël sont les descendants.

4. Les Bené-Israël établis aux environs de Bombay, tenaient jadis une chronique qui remontait jusqu'à l'époque de leur arrivée dans ce pays; malheureusement, cette chronique a été perdue par suite de bouleversements que les guerres avec les Européens ont produits dans tous les états, et qui forcèrent nos coréligionnaires à fuir de province en province. Mais, leurs frères de Cochin, sur les côtes du Malabar, ont conservé la leur, où sont racontées, siècle par siècle, toutes les vicissitudes de leur destinée, depuis l'exil du temps d'Osée, dernier roi d'Israël jusqu'à nos jours. Et cette chronique est confiée à la famille de Rekhabi, une des plus honorables de la ville. J'aurais vivement désiré prendre connaissance de ces fastes aussi curieux qu'intéressants; malgré tous mes efforts, je n'ai pu y parvenir. Un autre voyageur Israélite, qui visita ces contrées au dernier siècle, fut du moins plus heureux que moi, et put en extraire quelques passages, que je m'empresserai de reproduire.

Encore quelques détails à ajouter à ces arguments ci-dessus, pour convaincre le lecteur.

Non loin de Bombay, et à deux lieues de Barkout, se trouve une

colonie de Bené-Israël composée de 2,000 âmes, et vivant sous l'administration patriarcale d'un chef nommé Babi. Ils me racontèrent qu'avant l'arrivée des européens, ils formaient une agrégation très-nombreuse, gouvernée par un chef pris dans leur sein, et portant le titre de chéik ; mais qu'ensuite, ils furent contraints à se disperser, de sorte que beaucoup d'entre eux allèrent chercher un refuge vers l'autre extrémité de l'Indoustan, à cinquante ou soixante journées au-delà de Calcutta, et notamment à Gamek, où ils jouissent encore d'une sorte d'indépendance nationale. Ces traditions se trouvent corroborées par le récit de voyageurs d'une haute valeur historique : Ainsi, Gildmeister raconte que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, il y avait des vice-rois israélites aux Indes, ce qui suppose une population très-importante.

Revenons aux Bené-Israël de Bombay. Ils demeurent dans des maisons entourées de jardins, qu'ils cultivent, et sont généralement à leur aise; ils se livrent au commerce et à l'agriculture; l'indou est la langue qu'ils emploient avec les étrangers ; entre eux, ils se servent du *Tamoul*, entremêlé de mots hébreux, suivant l'ancienne habitude des Israélites en général. Quant à la physionomie typique des Bené-Israël, elle dénote et trahit leur origine. Mais l'influence du climat et des mœurs locales a produit son œuvre de modification, sans détruire, toutefois, le caractère essentiel de la race. Il y a à peine quelques années qu'ils étaient encore d'une ignorance absolue en fait de religion ; et, bien qu'ils possédassent plusieurs Pentateuques pieusement conservés dans leurs temples, ils avaient entièrement oublié l'hébreu, jusqu'à la connaissance élémentaire des lettres. Leur culte se bornait à quelques pratiques extérieures, défigurées par la longue série des générations; mais leur vénération pour la loi de Moïse, restait gravée profondément en eux, et, comme aujourd'hui, ils ornaient les rouleaux avec magnificence. Au temple ils s'en approchaient respectueusement, les baisaient avec ferveur, puis se retiraient après avoir fait mentalement quelque prière qui partait du cœur, ou qui exprimait les besoins et l'inspiration du moment. Bien loin d'avoir des Rituels, ils ne connaissaient même pas le Khériat-Chema, qui est en quelque sorte le *Credo* des Israélites. Mais ils conser-

vaient toujours la foi la plus vive dans la venue du Messie.

Depuis sept ou huit ans, les hébreux d'origine arabe qui sont établis à Bombay, leur envoient des Chokhetim et des Rabbins, qui répandent parmi cette population éparse, quelques connaissances, en les familiarisant avec les nombreuses prescriptions du judaïsme. Mais, quoique favorablement disposés à l'égard des Bené-Israël, les Juifs de Bombay se refusent obstinément à s'allier avec eux, et ne peuvent consentir à voir en eux de véritables coréligionnaires, parce qu'ils les comparent à tort aux Canneranz, et à quelques autres sectes qui n'ont fait qu'emprunter certains rites au culte mosaïque. De leur côté, les Bené-Israël revendiquent avec énergie leur titre d'Israélites, en s'efforçant de se rapprocher de plus en plus des *Hébreux orthodoxes*, et ils seraient heureux de resserrer leur union religieuse avec ces derniers, par des mariages.

Quelques missionnaires protestants viennent les visiter; mais leurs tentatives de prosélytisme n'ont eu jusqu'ici aucun résultat.

J'ai trouvé des Bené-Israël dans plusieurs autres localités, notamment à Cochin et à Calcutta; en tout environ 2,000 familles.

CHAPITRE XXI.

Fragments d'une chronique des Bené-Israël de Cochin (côte du Malabar).

Nous offrons au lecteur quelques extraits de la Chronique des Bené-Israël de Cochin, pris sur les lieux mêmes en 1757, et consignés dans le Mikvé-Israël. En lisant ce document, on aperçoit facilement et avec regret, que le copiste, au lieu de reproduire textuellement, s'est souvent borné à résumer les faits les plus saillants, en leur enlevant ainsi une partie de cet intérêt qui s'attache à toute œuvre ancienne et originale; ce document est écrit en langue Ivri (l'ancien hébreu).

Voici le fragment.

« Dans la neuvième année du règne d'Osée ben Alah, Salma-» nassar, roi d'Assyrie, vint faire prisonniers les Israélites de là

» (pays d'Israël) et les transporta à Halah et Havor, près du fleuve » Gozen et dans les villes de la Médie. En l'année 894 (c'est-à-dire » après la sortie d'Egypte, ou environ quatre ans après la destruc- » tion du premier Temple), Salmanassar III envoya en cadeau au » roi Pourava de Téminn (Yéminn, voyez plus loin quelques dé- » tails sur les Israélites de ce pays), 400 de ces familles exilées, » hommes, femmes et enfants. A leur arrivée, le roi les traita très- » durement et en fit des esclaves. Les malheureux avaient em- » porté le Pentateuque de Moïse, le livre de Josué, Ruth, les Juges, » les deux livres de Samuel, le premier livre des Rois, les Psaumes » de David d'Assaf, de Heman et des enfants de Korah, le cantique » des cantiques, les proverbes et l'Ecclésiaste de Salomon, ainsi » qu'un autre recueil de sentences du même, les prophéties de » Gad, de Nathan, de Chmaya et d'Ahia (nous ne possédons plus » ces prophéties); les livres de Job, de Jonas et d'Isaïe, jusqu'au » chapitre XII. Ces livres réunis en un volume ont été divisés en » trois parties principales, savoir:

» 1° Les livres de Moïse; 2° les Ecrits; 3° les Prophètes, et sub- » divisés en chapitres. Rabban Simon, le Nassi de la Tribu d'E- » phraïm, un des chefs des exilés dans l'Yéminn, les reçut en dé- » pôt. » (On sait que l'Yéminn est une des provinces méridionales de l'Arabie).

» Sous le dit roi, les Israélites, comme un troupeau dispersé, » servaient de pâture aux loups de l'Yéminn, et étaient forcés de » chanter avec eux leurs chants de loup, et d'aller, pour avoir la » vie sauve, dans leurs temples, et d'adorer leur idole Nisrok (on » se rappelle que c'était la divinité de Sénnakhérib (*Isaïe* 37, » ch. XXXVIII); car ils étaient à la merci de ces loups comme une » proie sans défense et eussent été dévorés par eux en cas de ré- » sistance. Pour échapper à cette oppression barbare, plusieurs » exilés renièrent le saint nom de Dieu et embrassèrent le culte de » Nisrok et rendirent hommage à son idole; mais intérieurement » ils conjuraient le Dieu d'Israël de leur pardonner cette aposta- » sie apparente et de les délivrer de la tyrannie qui pesait sur eux; » encore, pressés par les sages conseils de Simon, revinrent-ils » peu à peu en grande partie à la croyance de leurs pères. Alors

» le roi des loups fit amener en sa présence Rabban Simon et lui » demanda pourquoi lui et ses gens avaient la nuque si dure, et » ne voulaient pas se soumettre aux ordres du roi, en adorant son » idole. » Simon lui répondit. « Non seulement je ne veux point » servir d'autre Dieu que le grand Dieu, mais encore le cœur du » roi sera lui-même porté à craindre le *Grand Nom*, parce que le » Très-Haut se trouve dans tous les écrits. Il fut, il est, et tout ce » qu'il a créé par sa puissance subsistera à jamais par sa grâce. » En vérité c'est lui, ô roi! qui t'a donné la force et la souveraineté; » c'est pourquoi ton devoir est de ne pas t'insurger contre la vo- » lonté du Créateur. » Alors le roi le pressa de dire d'où il savait » que son Dieu est le plus grand Dieu, et de prouver clairement » que c'est de ce Dieu, que lui, roi, tenait son pouvoir. Le Rabban » demanda: « Quel est le principe qui fait que le roi vit, et quelle » est cette vie qui est en lui? » Le roi répondit: « Je sais cela: » l'esprit de Dieu qui me voit est en moi; sans lui je ne saurais » me mouvoir. » Le Rabban répliqua: « Il en est ainsi de la vie » des vivants; c'est le Créateur qui a établi toutes choses. Qui niera » que c'est là le Dieu qui me voit, puis qu'il est l'esprit de tous » les esprits? Etre incompréhensible, âme de l'univers, comment » pourrions-nous nous en former une image? » Le roi demanda : » » A quoi le Rabban doit-il de connaître cette divinité? » Le Rab- » ban répondit: « Je le dois à l'observation des œuvres de Dieu, » et à la connaissance des livres qu'il nous a donnés par la main » de son prophète Moïse, livres que nous possédons encore, et qui » sont plus précieux à mes yeux que tous les trésors de l'Univers. » » La colère du roi s'enflamma, il enleva au Rabban tous ses livres » et les déposa dans une cassette d'or, qu'il plaça aux pieds de » la statue de Nisrok. Et, s'adressant à son Dieu, il lui dit: « Vois, » puissant Nisrok, je t'apporte en offrande tous les biens et tous » les trésors des *Ihoudimm ;* fais-en suivant ton bon plaisir. »

» Cependant tout en accomplissant cet acte de sacrilége spoliation, » il était effrayé des paroles du Rabban, et il n'osa continuer à op- » primer les Israélites, ni les forcer de servir Nisrok ; et il ordon- » na que les paroles du Rabban fussent consignées dans les an- » nales du royaume. »

Les termes *Rabban* et *Ihoudimm* qui signifient Rabbin et Juif, ou descendant de la tribu de Juda sont étranges dans la copie de cette chronique. Ils suffisaient seuls à renverser toute l'argumentation de l'honorable voyageur ; car, à l'époque où ces premiers évènements s'accomplirent, ces deux termes n'étaient point connus. Mais il est permis de supposer que le copiste, en résumant certains détails, s'est servi de ces deux expressions sans y attacher d'importance. Au reste, le texte hébreu de la chronique rapportée par le Mikvé-Israël n'est qu'une traduction de la copie primitive qui était en hollandais. Revenons à la chronique.

« L'enlèvement des Livres sacrés plongea les Israélites dans une » consternation profonde ; ils instituèrent un jeûne au 15 Ellout 897, » se couvrirent de sacs et se mirent des cendres sur la tête. » (Ce jeûne est observé aujourd'hui encore par les Hébreux du Malabar et de Moka). « Le Rabban se leva alors, et étendant ses mains vers » le ciel, il s'écria : Toi, Seigneur, Toi seul es notre roi ; je te sup- » plie donc, viens au secours des pauvres, des spoliés. Nous » n'avons point d'autre appui que Toi. Tu connais notre affection, » et l'oppression où nous nous trouvons. De grâce, ô mon Dieu ! » écoute notre voix, et couvre-nous sans cesse de ta puissante » protection ! Oui, Tu es juste, et c'est nous qui avons pé- » ché ; c'est pourquoi Tu nous a livrés au pouvoir de nos enne- » mis, pour qu'ils nous imposent de durs travaux. Mais voilà, ô » mon Dieu ! qu'ils nous ravissent Ta parole Sainte, et leur pouvoir » impie, ils prétendent le tenir de leur idole, et cherchent à briser » l'alliance que Tu as contractée avec nos Patriarches, à nous arra- » cher Ton héritage, à baillonner ceux qui honorent Ton Nom ! O » Dieu ! ne livre pas la Tribu aux mains de ces *Êtres vains*, afin » qu'ils ne nous anéantissent point ! Change les calamités qui nous » accablent en joie, et pardonne à ceux qui ne Te reconnaissent » point ! Je sais que de tous temps Tu as secouru Israël, car Tu es » notre Sauveur, et Tu nous sauveras à jamais et dans l'Éternité ! »

» Dans la première année de son règne, c'est-à-dire en 907, le » fils du roi, nommé *Courcha*, lut les Annales de son père et trouva » les paroles du Rabban ; il en fut vivement ému, et le 10 Thebeth, » il rendit aux Israélites tous leurs livres, en faisant publier, qu'à

» partir de ce jour, ils seraient libres de servir leur Dieu. Les » Rabbi et les Israélites en éprouvèrent une joie bien vive, et con- » vinrent de célébrer chaque année ce jour mémorable comme » une fête. » Jusqu'à nos jours cette fête est observée à Moka et au Malabar. A cette occasion, ils font, avec le Pentateuque, sept fois le tour de la synagogue en chantant à plusieurs reprises le psaume 111; ils font aussi des libéralités extraordinaires aux pauvres.

Voici ce qu'ils chantèrent : « Dieu Sébaoth ! dont le nom est Dieu » d'Israël, écoute la prière de tes serviteurs qui t'invoquent du fond » de leur cœur. Daigne accorder tes bénédictions et la prospérité » au Rabban-le-Juste ! Bénis son pain et son eau ! Favorise-le de » longs jours et de longues années ! Donne-lui un cœur pour sen- » tir, et un esprit pour comprendre ! Préserve-le des épines ar- » dues, pour que son cœur soit en tout temps porté à suivre la » bonne voie ! Donne aussi l'esprit et l'intelligence à ses descen- » dants et enseigne-leur constamment la bonne voie ! Donne-leur » la santé et une raison droite, afin qu'ils gravissent l'échelle que » Jacob vit en rêve, et qu'ils montent au ciel où ils trouveront le » repos éternel ! Par là, on saura que le Dieu d'Israël est avec » nous ! Amen ! Sélah !

» Le gouvernement des Israélites de l'Yémin s'est transmis dans » la famille du Rabban-le-Nassi jusqu'en 1416. A la fin de cette » année, plusieurs milliers d'entre eux avec la famille du Rabbi, » furent expulsés du pays par le roi Prusus. L'un des descendants » du Rabbi, nommé Simkha-Rabban, ayant appris qu'il y avait » beaucoup d'Israélites à Pounah et à Guzerath (en Indoustan), » dans le pays du Grand-Mogol, eut l'idée de s'y rendre avec les » exilés. Ils y arrivèrent sans encombre et s'y établirent ; après eux » leurs enfants y demeurèrent jusqu'en l'an 2000. »

Le lecteur remarquera facilement que les phrases suivantes, placées en parenthèse, ont été intercalées par le copiste, et souvent modifiées dans leurs termes par le traducteur hébreu.

« En ce temps il est arrivé de grands évènements, et il en est » fait mention dans la Chronique ; mais le voyageur n'a pas cru

» devoir en reproduire le récit, soit qu'il n'en ait pas eu le loisir,
» soit pour tout autre motif.

« En 2100 les Israélites du Grand-Mogol furent accablés d'une
» affreuse oppression ; la main des puissants s'appesantit durement
» sur eux ; et ils furent forcés de renier des lèvres leur croyance et
» d'adorer des idoles. »

Ainsi s'est accomplie cette prédiction de Moïse : « Dieu vous
» dispersera parmi les nations et vous serez contraints d'y adorer
» de faux dieux, œuvres de la main des hommes. (Moïse 5 L.
» 28 Ch. 36 V. et 64 V.)

» Seulement un Rabban, *Joseph Halaga*, leur Nassi, et avec lui
» 72 familles israélites quittèrent ce pays et allèrent s'établir sur
» les côtes du Malabar, aux Indes. Ils y furent accueillis avec
» bonté par les maîtres de la contrée ; le chef Férimal eut pitié
» d'eux et leur accorda même une charte burinée sur deux tables
» d'airain, la confiant aux mains du Nassi, Joseph Halaga (beau-
» frère du négociant Ezéchiel Rekhabi). J'ai vu de mes yeux ces
» deux tables et je les ai copiées. Le maître du pays donna égale-
» ment au Nassi et à ses successeurs un territoire de 16 milles,
» rour y fonder une colonie. Les Israélites demeurés au pays du
» Grand-Mogol, et forcés d'accepter le culte idolâtre des indigènes,
» ne connaissaient pas le nom *Ihoudi*, et quand on les interroge sur
» leur nationaiité, ils répondent : *Nous sommes des Bené-Israël*,
» et quoiqu'ils aient oublié la loi, ils ne laissent point d'observer le
» Sabbath, le Ioum khipour et la Circoncision. Plusieurs d'entre
» eux parlent encore l'hébreu. »

Entre les mains du Nassi Joseph se trouvent deux lettres écrites du temps d'Assuérus ; l'une par Haman, ordonnant le massacre général des Juifs, l'autre de Mardochée, donnant avis de sa miraculeuse élévation. Toutes deux sont en *Tamoul*.

Voir l'histoire d'Esther. Assuérus envoya des lettres depuis l'Inde jusqu'en Abyssinie. (Ch. 8. V. 9). Il est dit aussi que ces lettres étaient écrites dans les langues des différents pays où elles étaient expédiées. Il paraît donc qu'à cette époque il y avait des *Israélites* aux Indes parlant le Tamoul ; je dis positivement *Israélites* et non *Juifs*, et cela à dessein. Les Talmoudistes affirment que,

du temps d'Esther, les deux tribus de Juda et de Benjamin se trouvaient dispersées dans les limites de l'empire de Perse, et que tous les exilés, rejetés au-delà de ces frontières, dans les contrées lointaines, appartenaient aux dix tribus.

Cette langue est parlée par les habitants du Malabar, dont les Canneranz passent pour être aborigènes. Ceux-ci aussi possèdent une copie de ces missives et observent la fête d'Esther avec les Israélite, disant que cette solennité fut instituée pour eux, parce que leurs rois Puna et Canaré, qui régnèrent après Assuérus, avaient voulu, eux aussi, exterminer tous les adorateurs du vrai Dieu, mais que cet affreux projet ne se réalisa point. Lorsqu'on leur demande en quoi cet évènement les intéresse, ils répondent qu'ils descendent des Satrapes à qui les fameuses lettres furent adressées. Cette assertion paraît fondée jusqu'à un certain point. Les Canneranz n'observent pas seulement la fête d'Esther; ils en célèbrent d'autres. Mes arguments et mon opinon subsistent donc, car je n'ai pas prétendu que tous les Canneranz descendissent des dix tribus; mais bien qu'une partie d'entre eux peut avoir cette origine et s'être fondue avec une secte indienne.

« En 5410 de la création du Monde ou en 1650 de l'Ère chré-
» tienne, mourut le dernier rejeton de la famille de Rabban; son
» nom était Isaïe, Nassi des Israélites du Malabar; et le 5 du mois
» de Chebat, le gouvernement du *Nassiout* passa dans une autre
» famille. »

CHAPITRE XXI.

Les Canneranz.

Cette race offre à l'observateur un spectacle particulier et même bizarre au point de vue religieux. Ne professant eux-mêmes aucune religion, ils observent celles des autres nations qui les entourent, pensant que sur le nombre des différentes religions, ils ne peuvent manquer de tomber sur la véritable. C'est surtout aux Israélites qu'ils ont emprunté un grand nombre de cérémonies et de pratiques religieuses. Ainsi, entre autres fêtes, ils célèbrent celle d'Es-

ther, et y mettent beaucoup d'animation. Pour rappeler par des signes visibles l'évènement historique qui est l'objet de cette solennité, ils prennent deux figures de bois, habillées avec magnificence, et les frappent l'une contre l'autre jusqu'à ce que l'une des deux vienne à tomber. Celle qui est renversée représente Aman, l'autre celle de Mardoché. On pousse même cette parodie tout enfantine jusqu'à pendre en effigie l'ancien ministre d'Assuérus, le persécuteur sanguinaire des Juifs.

On ignore l'origine de ce peuple ainsi que l'époque à laquelle il vint s'établir dans les Indes. J'oserais dire, s'il m'était permis de hasarder une opinion, qu'il est un des débris des dix tribus chassées de Palestine, et qu'il a oublié, par la suite des temps et des circonstances, son origine hébraïque. L'auteur du Semakh David, ainsi que d'autres écrivains, rapporte qu'une grande partie des dix tribus s'est fondue dans la masse des populations de l'Indoustan. Il n'y aurait rien d'absurde à supposer que les Canneranz qui ont encore de commun avec les Israélites qu'ils ne se marient qu'entre eux, et que, malgré la promiscuité de leur culte, ils ne reconnaissent d'autre Dieu que l'Être suprême, il n'y aurait rien d'extraordinaire, disons-nous, à conjecturer que, forcés d'abandonner leur culte, ils embrassèrent la religion indigène, tout en restant fidèles à quelques-unes de leurs pratiques de Judaïsme. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que dans d'autres contrées, et en Europe (notamment en Espagne et en Russie), des faits semblables se sont produits au moyen-âge. Dans ce dernier pays, on vit tout-à-coup, au commencement du règne de l'empereur Alexandre, des milliers de Russes connus sous le nom de Sabotniks (observateurs du Sabbath), se déclarer spontanément Juifs, et revenir ainsi, après plusieurs siècles d'apostasie forcée, à la foi de leurs aïeux. L'ensemble des faits historiques de cet évènement se trouve consigné dans l'ouvrage de l'auteur publié à Tlemcen en Algérie, en 1855, et intitulé : *Quatre ans de guerre des Polonais contre les Russes et les Tartares* (1648-1652) (page 64 jusqu'à 69). Les Sabotniks, de même que les Canneranz, avaient totalement oublié leur origine ; ils célébraient sur la foi des traditions et machinalement, les jours sanctifiés par les Hébreux ; mais il suffit d'une

circonstance fortuite pour provoquer leur retour au Mosaïsme.

CHAPITRE XXII.

Des Juifs noirs de Cochin.

Dans cette ville et aux environs se trouvent environ 2,000 Juifs noirs, moins noirs cependant que les autres nègres; ce sont là de vrais juifs, très-religieux, et passablement instruits. Au sujet de leur origine, le *Mikvé-Israël*, souvent cité, raconte (page 35) qu'après la dissolution du royaume d'Israël, environ 10,000 exilés s'étaient dirigés, accompagnés d'une multitude d'esclaves nègres, vers le midi de l'Asie; et que ces esclaves, convertis au Judaïsme, avaient massacré leurs maîtres en route, s'étaient emparés de leurs biens, et malgré cette horrible trahison avaient continué à suivre la loi de Moïse. Cette version ne s'accorde pas avec la tradition que j'ai recueillie sur les lieux mêmes. Mais il est possible qu'il y ait deux populations distinctes de juifs noirs, l'une avec cette origine, l'autre avec celle que nous tenons de la population elle-même et que voici :

L'occupation européenne d'une partie de l'Indoustan avait ouvert des débouchés immenses au commerce, en frayant aux peuples voisins une voie large et facile, où ils se précipitèrent par flots nombreux vers l'Eldorado indien. Parmi ces hardis aventuriers, lancés à la conquête de la toison d'or, se trouvait un grand nombre d'Israélites, tous jeunes et célibataires, venant de Bagdad, de Bassora, de l'Yéminn, et de plusieurs autres contrées de l'Asie occidentale; après s'être établis dans les provinces conquises, ces jeunes gens y achetèrent des négresses, et les épousèrent après les avoir converties.

Telle est, suivant les indigènes, l'origine des Juifs noirs du Malabar, origine à laquelle deux faits peuvent prêter leur appui : 1° Il n'y a de Juifs noirs que dans les états soumis aux Européens; 2° Leurs cérémonies religieuses sont identiquement semblables à

celles des Israélites du rite oriental, indice certain de leur origine *Judaïque.*

Le docteur Bookman raconte dans la relation de ses voyages, que cette population possède des manuscrits hébreux et des Pentateuques sur parchemin provenant des émigrés Israélites, qui, suivant le Mikvé-Israël, auraient été dépouillés après avoir été massacrés par leurs esclaves. J'ai vu moi-même de ces documents ; mais ils n'offrent absolument rien de particulier ou d'intéressant, ni par leur ancienneté, ni par leur contenu.

Les Juifs noirs portent le poids douloureux du préjugé de la couleur. De même que les Juifs blancs fuient l'alliance des Bené-Israël, de même les Bené-Israël, aussi bien que les Juifs blancs fuient celle de Juifs noirs. J'ai remarqué que les Juifs blancs ont, en général, plus de sympathie pour leur coréligionnaires de couleur que pour les Bené-Israël. Ils soutiennent leurs pauvres et font avec eux des affaires importantes; tandis qu'avec les Bené-Israël, ils sont très-peu ou point en rapport de commerce ni de sentiments. Les Juifs noirs ont leurs communautés, leurs rabbins et leurs écoles à part, et vivent entièrement isolés. Ils se livrent au commerce, dans lequel plusieurs d'entre eux ont acquis des positions brillantes. Ils ont deux ou trois synagogues : ce sont de vastes salles garnies de bancs tout à l'entour, au milieu desquelles s'élève la *bima* (estrade) où se fait la lecture du Pentateuque; le tout sans ornements. Leur rituel est le même que celui du rit oriental; mais les Pïoutimm se chantent sur des airs indiens. Quant à leur costume, il n'a rien d'original; ils s'habillent comme les Bené-Israël; les plus riches à la façon des Israélites de Bagdad, et les autres à celle des Bounianes.

CHAPITRE XXIII.

Des Israélites de l'Yéminn.

Notions sur leur origine et leur établissement.

Il résulte du document dont nous venons de transcrire les extraits

ci-dessus, que les Israélites de l'Yéminn, en Arabie, proviennent aussi des dix tribus. Il est possible qu'après un certain laps de temps d'intolérance, ceux qui étaient demeurés au pays, et qui, sous l'oppression tyrannique des gouvernements, avaient ostensiblement abjuré, aient pu revenir à la religion de leurs pères, et continuent à la professer jusqu'à nos jours, car on ne trouve nulle part que des Israélites soient allés depuis lors s'établir dans ces contrées. Voici, du reste, ce que j'en puis dire.

En 1522, le capitaine *Nibuar*, envoyé par Frédéric V, roi de Danemark, trouva dans l'Yéminn beaucoup d'Israélites et notamment à Sana, capitale du pays, où il en compta environ 2,000. Il donna sur eux des détails assez intéressants. Etant au Caire, en 1846, je logeais dans un caravanserail avec trois Israélites de Sana, dont l'un était assez instruit en hébreu. Je les interrogeai entre autres choses sur leur origine et leur situation actuelle. Ils me répondirent que leurs coréligionnaires sont établis dans le pays depuis la destruction du premier Temple de Jérusalem. En 1849, je fis connaissance à Bombay avec un *hakham* du même endroit, qui ajouta à cette même version que les Israélites de Sana tiennent de leurs pères, qu'Ezra le scribe, était venu après le retour de Babylone trouver les exilés de l'Yéminn pour les engager à rentrer dans leur patrie; mais qu'ils avaient refusé, attendu, disaient-ils, que cet affranchissement n'avait point le même caractère de durée et d'universalité que la délivrance de l'esclavage égyptien, et qu'ils ne voulaient pas s'exposer à un nouvel exil ou à de nouvelles vicissitudes. A ce refus, Ezra s'était emporté, et les maudissant dans sa colère, il les voua à une oppression et à une misère perpétuelles. Ils récriminèrent et maudirent Ezra à leur tour, en conjurant Dieu de ne pas lui permettre de revoir Jérusalem. Cette double malédiction semble s'être réalisée : Ezra mourut dans le désert, ainsi que l'atteste son tombeau qui se trouve entre Bagdad et Bassora, et les Israélites de l'Yéminn gémissent dans le plus cruel avilissement et dans la plus extrême pauvreté.

Le capitaine danois, que nous venons de nommer plus haut, raconte que dans les environs de Sana, et même dans l'Arabie heureuse, il se trouve beaucoup d'Israélites, dont un grand nombre

vit au fond des déserts, à l'état de tribus indépendantes.

Du temps de Maïmonide, on savait en outre l'existence des Israélites dans ces contrées, car j'ai possédé la copie d'une lettre de ce grand docteur de la loi adressée aux Israélites de ce pays. Toutefois jusqu'à ce jour on n'avait pas songé à s'informer de l'histoire de nos coréligionnaires de l'Yéminn.

CHAPITRE XXIV.

Les Israélites de la Chine.

Quelques notions recueillies par l'auteur. — Notice sur l'état actuel des Israélites chinois. — Récit d'un missionnaire. — Extrait du Mikvé Israël. — Notice biographique sur Rabbi Ménassé ben Israël.

A Culcutta, je m'embarquai sur un navire appartenant à une compagnie indienne, et nous fîmes voile pour Singapore, où nous arrivâmes après 25 jours d'une traversée très-pénible. Là, nous ne fîmes qu'une courte halte; mais j'eus tout le temps d'examiner la ville et de faire connaissance avec quelques Israélites qui l'habitent. Ce que j'en appris ne mérite pas d'être rapporté; aussi malgré mes fatigues et le malaise que m'avait occasionné la traversée, je m'empressai de partir sur un paquebot anglais pour Canton. Six jours suffirent pour faire le trajet. Un Israélite de Bombay qui se rendait à Canton, était le seul coréligionnaire que j'eusse trouvé parmi mes compagnons de voyage.

Mes premières notes d'alors contenaient tout ce qui se rapportait à ce voyage; dates, noms propres, localités, pays, etc. etc. etc. J'ai déjà dit qu'elles me furent enlevées lors de mon retour à Constantinople; aussi, pour rédiger celles-ci, il m'a fallu faire des efforts prodigieux de mémoire, malgré lesquels une foule de détails ont dû être perdus.

A Canton il n'y a point d'Israélites sédentaires; tous ceux que l'on y rencontre, ne sont que de passage, pour leurs affaires commerciales; mais ils y viennent des contrées les plus opposées et les plus lointaines.

A mon arrivée, la fièvre me retint pendant 20 jours au lit; et voyant le climat si contraire à ma santé, et comprenant la néces-

sité de soins assidus, je me rembarquai de nouveau, ce qui me fut très utile, puisqu'un mieux réel se fit sentir en retournant à Bombay. Tout le profit que j'ai donc pu tirer pour mon ouvrage de ce séjour à Canton, consiste en quelques renseignements fournis par des coréligionnaires rencontrés au hasard, ou auxquels j'étais recommandé, et qui venaient me visiter pendant ma maladie. J'ai appris d'eux que, dans les environs de Canton, il n'y a pas d'Israélites; mais qu'au-delà du fleuve Rouge, il y a un peuple étranger qui, tous les deux ou trois ans, envoie à Canton une caravane grande et nombreuse pour y apporter des épices, denrées coloniales, des matières colorantes, du thé et autres produits indigènes, et que les gens qui composent cette caravane, sont connus sous le nom de *Havaïa* ou *Havaïstes*, et qui passent pour être des Israélites. En effet, le mot *havaïa* est hébreu et signifie *éternel, impérissable*, de sorte que *havaïstes*, dans cette contrée où l'on désigne les hommes par le culte qu'ils professent, indiquerait les *adorateurs de l'Éternel;* cette dénomination caractéristique se rapporte parfaitement aux sectateurs de Moïse. Cette interprétation suffit-elle à démontrer la véritable origine de cette peuplade? Le lecteur ne le pense pas probablement plus que moi. Mais pour lui donner plus de valeur je reproduirai le verset d'Isaïe, cité plus haut : « Et ceux-» là viendront de Sina. » Or, Sina, de l'avis de tous les commentateurs les plus accrédités, n'est autre chose que la Chine. Sans doute si j'avais pu courir aux informations moi-même, j'aurais été plus heureux dans mes recherches, en obtenant des indications plus positives. Cependant, avant de partir, je priai un de mes coréligionnaires, qui me témoigna beaucoup d'intérêt et de sympathie, de me transmettre ce qu'il pourrait recueillir pendant son séjour à Canton sur les *havaïstes*. A défaut de communications directes et personnelles, je crois faire plaisir au lecteur, en insérant ici une notice historique sur les Israélites en Chine. C'est l'extrait d'une lettre écrite de *Shang-Haï,* province de Canton, au mois d'août 1852, par M. Jacques Aaron de France. Nous devons cette pièce importante et curieuse à M. Aaron Arnauld, grand rabbin de Strasbourg, dont le cousin est l'auteur de l'épître. Nous reproduisons textuellement la copie reçue des mains M. le Grand-

Rabbin, qui a bien voulu m'en confier le texte authentique.

Notice historique sur les Israélites en Chine.

« J'ai vu ici l'année passée, et depuis, une seconde fois, il y a quelques jours, des coréligionnaires chinois. Ils sont venus de leur quartier principal de Kaï-fang-fou dans la province du Ko-Namri, pour se rendre à l'invitation de quelques Israélites arabes résidant ici, ainsi que des missionnaires anglais. Ces derniers désiraient se procurer des renseignements exacts et des manuscrits ou des livres hébreux. Les voyageurs sont venus me voir, et j'ai eu avec eux plusieurs conversations en chinois. Ils sont connus en Chine, et particulièrement dans la province qu'ils habitent, sous le nom de *Pan-Kyin-Kian*, ce qui signifie : *Religion des arracheurs de veines*, ou, comme on l'a traduit en anglais : *Iluck sinew religion*. Ils sont originaires d'une contrée qu'ils prononçaient : *You-Tâk* (Juda), il y a 1850 ans, sous la dynastie *Khann*. Une seconde colonne les a suivis, il y environ 800 ans. Un empereur chinois leur a bâti une synagogue, qui est à présent négligée et tombe de vétusté. Ils observent leur foi avec cette tenacité caractéristique qui distingue la race des Hébreux, encore aujourd'hui, ils n'épousent que des femmes de leur propre religion. Mais, depuis plus de 40 ans, ils n'ont plus de Rabbins, étant trop pauvres pour les entretenir. Ils ne savent plus lire l'hébreu, et la plupart de cette génération, ou plutôt la génération entière de notre temps, n'est point circoncise, n'ayant point de circonciseurs. Ils ne sont cependant pas trop ignorants des rites, qui sont parfaitement d'accord avec les nôtres. Ils m'ont laissé quelques livres hébreux, et m'ont promis de m'envoyer une copie de tablettes de pierres, en chinois, qui ont rapport à leur émigration. Ils ont aussi des *Séphar-Thora, Thephilin, Zizis, Arba-Kanfoth*. Ils ont l'intention d'amener un ou deux petits garçons que ces Israélites arabes instruiront dans l'hébreu et dans les rites de notre culte. Pendant la guerre des Tartares et des Chinois, une partie d'entre eux s'est transportée dans la province de *Che-Kiang*, voisine de celle où est située notre ville, et s'est établie à *Kang-Tchou*, cité que je me propose d'aller visiter, et une autre partie est à *Arnoy*, dans la province Fo-Kien. Il existe de ces

émigrés également à *Pékin* et par toute la Chine, mais toujours dans le même état de décadence et d'ignorance. A *Kang-Tchou* et *Arnoy* ils n'ont point de synagogue. Leur nombre à *Kaï-fang-fou* monte environ à 10,000; à *Kang-Tchou* il est de 1,000 à 2,000; ils sont plus nombreux à *Arnoy*. On m'avait amené aussi un Israélite de *Kang-Tchou*. Leurs traits sont presqu'entièrement conformes au type de la race des *Mongols*. Ceux que j'ai vus ici sont très-intelligents et bien instruits, j'entends en fait d'éducation et d'instruction chinoise. Ils ne parlent que le *mandarin*, mais ils se servent encore des noms bibliques, tels que Moïse, Aaron, etc. Ils savent aussi les noms de Mizraïm, Jérusalem, d'où ils disent être venus, racontent l'esclavage et les servitudes des Hébreux en Egypte, enfin ils possèdent des fragments, des débris de notre histoire, de notre religion, de nos mœurs et de nos coutumes : notions qui leur ont été conservées uniquement par tradition.

» Les missionnaires anglais ont accaparé des *Sephar-Thora*, très-antiques, et les ont envoyés en Angleterre; je dis accaparé, car les Chinois que les missionnaires ont envoyés à *Kaï-fang-fou* ne leur disaient pas que l'on voulait les acheter, et leur faisaient accroire que l'on ne désirait que les voir ou les copier. Quant à l'argent envoyé par les missionnaires anglais, comme il y avait eu des malversations, les Israélites, avant leur départ, demandaient la restitution des *Sephar-Thora* qu'on leur a dit avoir été envoyés en Angleterre. Ils sont revenus cette année-ci pour tâcher d'arranger cette affaire, afin de se justifier vis-à-vis de leur communauté. Ils réclament avec justice la restitution des livres, et refusent d'accepter de l'argent, en disant qu'ils ne peuvent et ne veulent pas les vendre. Enfin ils consentent à attendre qu'on les ait fait revenir d'Angleterre; mais les missionnaires leur refusent toute satisfaction, soit en argent, soit autrement. Ils comptent revenir encore dans trois mois pour faire valoir leurs réclamations auprès du consul anglais. »

Cette notice est extraite littéralement d'une lettre écrite par mon cousin Aaron.

AARON ARNAULD.
Grand-Rabbin.

Strasbourg, le 13 novembre 1855.

J'ajoute un autre extrait sur les Israélites de Chine que je trouve dans le Mikvé-Israël.

Récit d'un missionnaire en Chine.

« Une société de négociants hollandais se rendit, il y a quelqnes » années, à Pékin. Un Israélite du pays ayant eu connaissance » de leur arrivée, alla trouver Mathias Bakhia, missionnaire, et lui » dit : J'ai vu dans un livre chinois que les *Nazaréens* ne sont » pas comme les Couchins (Abyssiniens ou Payens), et servent le » Dieu qui a créé l'Univers. Et en disant ces mots, il manifestait » une grande joie, pensant que les Nazaréens observaient la loi de » Moïse. Il ignorait l'existence du nouveau Testament. Le mis- » sionnaire le conduisit dans son oratoire où l'Israélite vit l'image » de Jésus et de Marie et celle de saint Jean à genoux devant eux. » L'Israélite, supposant le prêtre de la même croyance que lui » s'imagina que ce groupe représentait Rebecca et ses deux fils » (Jacob et Esaü) et dit : Je ne me suis jamais incliné devant au- » cune image, mais puisque celle-ci me rappelle d'illustres an- » cêtres, je le ferai pour la première fois; et il s'inclina. Puis » apercevant sur une estrade un autre groupe de quatre statues, » représentant des Apôtres, il demanda : Sont-ce des fils de Jacob? » Le prêtre ne comprenant pas très-bien son langage, lui répon- » dit : Oui. Puis il l'emmena dans une chambre et lui demanda » quelle était sa religion. A sa réponse, le prêtre crut comprendre » que l'homme qu'il avait devant lui appartenait au Mosaïsme. » Cependant il répéta sa demande d'une manière plus précise : » *Es-tu Ihoudi?* lui dit-il. Mais l'autre répondit : Non, je suis » *Israéli*. Alors le prêtre prit une Bible imprimée en caractères » ordinaires, latins. Çà et là ressortaient quelques mots ou quel- » ques lettres hébraïques. L'Israélite les distingua aussitôt, les » reconnut, mais ne sut point les lire. Alors s'adressant aux assis- » tants, il leur dit : Dans ma ville, il y a des enfants d'Israël; ils » ont un grand Temple qu'ils viennent de restaurer, et un Penta- » teuque qui date de plusieurs siècles. Il ajouta qu'à Hamkou (ca- » pitale de Aréguiann), se trouvent aussi beaucoup de ses coréli- » gionnaires ayant un Temple et les livres de Moïse. A la demande

» de ses auditeurs il récita de mémoire plusieurs passages des » livres sacrés, et notamment l'histoire d'Abraham. Mais comme il » bégayait un peu, on ne le comprenait pas toujours. Il ajouta en- » core que quelques personnes de sa famille parlent l'hébreu, » tandis que lui, ayant été élevé chez les Chinois, était mal vu des » siens à cause de son ignorance en matière de religion ; qu'enfin » étant profondément versé dans les sciences des Chinois, ceux-ci » l'avaient voulu élever à une haute dignité ecclésiastique, mais » qu'il s'était contenté du titre de médecin et avait constamment » refusé d'abjurer la foi de ses pères.

» Trois ans après, le missionnaire, qui était d'origine chinoise, » envoya des exprès dans la ville habitée par cet Israélite pour » s'assurer de l'exactitude de son récit ; tout était vrai. Il avait » aussi donné ordre à ses messagers de prendre copie des livres » hébreux qu'ils trouveraient chez cette population : « Quant à » moi, dit Ménassé, à qui nous empruntons ce fait, j'ai vu de ces » copies qui furent envoyées en Hollande ; elles reproduisent exac- » tement le texte de nos Pentateuques. Le même missionnaire » avait écrit en même temps en chinois au chef de la communauté » à laquelle appartenait l'Israélite en question, pour l'informer » qu'il avait à Pékin beaucoup de Bibles et d'Évangiles, qui éta- » blissent clairement que le Messie attendu était arrivé depuis » longtemps. La réponse du chef de la communauté fut que le » Messie n'est point arrivé, mais qu'il arrivera à coup sûr. »

Il existe plusieurs autres relations de missionnaires, desquelles il résulte qu'un grand nombre d'Israélites habitent la Chine, et n'ont jamais entendu parler de Jésus.

En admettant l'exactitude des faits que nous venons de relater, quelle serait la conséquence logique à en déduire? Evidemment celle-ci : que les Israélites de la Chine s'étaient établis dans ce vaste empire bien avant les évènements mémorables qui précédèrent la naissance du fondateur du Christianisme, fondateur dont ils ignorent jusqu'au nom ; que, ne pouvant appartenir aux *deux tribus* qui succombèrent les dernières en entraînant dans leur chute la nationalité elle-même du peuple élu, ils descendent des *dix tribus* dont la dispersion eut lieu plusieurs siècles avant la des-

truction du second Temple et le triomphe du colosse romain.

Je crois devoir ajouter ici sur Menassé Ben-Israël, que, né en Portugal, en 1604, il fut obligé de quitter sa patrie pour échapper aux persécutions, et vint se réfugier en Hollande. Dès son enfance il manifesta une intelligence et une facilité prodigieuse pour l'étude. A l'âge de 15 ans il prêcha devant un auditoire d'élite, et à 17 ans il composa une grammaire hébraïque d'un grand mérite. A 18 ans, nommé Rabbin à Amsterdam, de la congrégation *Nevé Chalom*, il fit marcher de front le plus grand dévouement à son pieux ministère, et la continuation de ses études médicales. Aussi, bientôt après, il reçut le diplôme de docteur en médecine, et sut acquérir une grande réputation. Ayant épousé une femme de l'illustre famille d'Abarbanelle, il fonda également une imprimerie. Entouré de l'estime publique, il se chargea même d'aller solliciter près du gouvernement d'Angleterre le droit pour les Israélites, de rentrer dans les pays d'où ils avaient été expulsés; et cette démarche, aussi noble que courageuse, eut un plein succès. Ménassé a publié plusieurs ouvrages en hébreu et dans d'autres langues. Il est mort à Middelbourg à l'âge de 53 ans et a été enseveli à Amsterdam.

CHAPITRE XXV.

Des Israélites de l'Abyssinie.

J'ai dit qu'une partie des dix tribus s'était établie dans l'Ethiopie et l'Abyssinie. Je lis, en effet, dans les *voyages de Boutrou*, que vers les sources du Nil, dans les montagnes de la Lune, vivent deux nations considérables, dont l'une est israélite, gouvernée par un roi israélite, et indépendante de toute puissance étrangère. De son côté, le savant Abraham Pritzoul raconte dans ses écrits, qu'il tient de deux rabbins qui avaient visité le pays en question, que le fait énoncé par Boutrou est exact, que ce peuple existe, mais qu'il est soumis au roi *Papian* auquel il paie tribut. Sauf ce point, les deux écrits sont d'accord quant à l'objet principal. C'est sans

doute à cette portion des exilés d'Israël, que le prophète Séphania fait allusion quand il dit : « Mes adorateurs qui sont au-delà des » fleuves de l'Ethiopie, etc. (ch. III, v. II.) » L'auteur du *Kol Mebasser* donne aussi des détails sur la population dont nous nous occupons : il parle de Soliman-Pacha qui voulait entreprendre une guerre contre elle, ce dont il fut empêché par ses conseillers, et de Soliman-Pacha qui nourrissait les mêmes projets hostiles, mais à qui l'insuffisance des ressources pécuniaires ne permit pas non plus de les exécuter. Le même auteur parle aussi de la puissance de ce pays israélite que des travaux remarquables de fortification protégent contre les invasions étrangères; de son étendue qui a pour bornes d'un côté les montagnes de la Lune, et l'autre l'Yéminn (l'auteur cité fait abstraction du golfe Persique qui sépare l'Arabie de l'Éthiopie); enfin il cite ses principales villes et les familles les plus importantes qui l'habitent.

A Bombay, on m'a assuré qu'un vaisseau anglais, arrivé dans cette ville, aurait été forcé par le temps, de relâcher dans un des ports du golfe Persique, en Abyssinie, où il séjourna pendant deux mois. Le capitaine, profitant du contre-temps, fit de longues excursions dans l'intérieur, et y trouva, entre autres, une peuplade puissante, guerrière et agricole, élevant de nombreux troupeaux, et habitant dans les montagnes. D'après ses informations et les observations qu'il put faire, la religion et les coutumes de ces populations prouvaient qu'elles étaient israélites.

Comme à mon retour en Europe j'ai appris que les journaux allemands et italiens avaient fait un récit assez circonstancié de cette découverte, je ne crois pas nécessaire d'insister ici sur des détails déjà connus.

CHAPITRE XXVI.

Le désert de Habor (près de la Tartarie).

Histoire d'un voyageur fait prisonnier par les tribus de ce désert.

Je fis à Bombay la connaissance d'un Israélite de Bagdad qui avait été en Perse pour y chercher fortune. Il réussit en effet à s'y

créer quelques ressources, grâce à l'appui de ses coréligionnaires de ce pays. A Téhéran, l'idée lui vint de faire le voyage de Boukhara en Tartarie; il fit en conséquence emplette de quelques articles dont le placement pouvait être avantageux dans cette contrée, et traita avec le chef d'une caravane, avec laquelle il partit.

C'était en 1847. De Téhéran à *Meched*, situé à peu près à moitié chemin, il y a dix-huit journées de marche, et de là à Boukhara, il y en a environ vingt-deux; mais cette dernière partie de la route se fait à travers un désert affreux, qui s'étend entre Meched, Boukhara et Caboul, et qui est peuplé d'une multitude de tribus tant sédentaires que nomades, dont quelques-unes portent des noms bien connus des lecteurs quelque peu versés dans la Bible. Ainsi on remarque *Hagriim*, dont la Bible fait mention, comme ayant été en guerre avec les tribus de Ruben, de Gad, de la demi-tribu de Manassé, et qui furent sans doute transportés avec elles à *Hallah* et *Habor* (Ch. 5. V. 19-20 et 26); les *Togarmim* et les *Aramim*. Ces peuplades sauvages qui ne pratiquent point l'hospitalité, attaquent les caravanes au passage, et les pillent sans miséricorde. En cas de résistance, des combats sanglants s'engagent, et alors, malheur aux voyageurs s'ils sont vaincus : ceux qui échappent à la mort, n'échappent point à l'esclavage. Une de ces terribles et meurtrières rencontres attendait la caravane dont notre Israélite de Bagdad faisait partie. Des deux côtés, beaucoup de combattants restèrent sur le terrain; mais enfin la victoire fut favorable aux assaillants, et les malheureux voyageurs, dépouillés de leurs biens, à demi-nus, haletants, meurtris et désespérés, furent entraînés au village des vainqueurs. Là, on procéda au triage des prisonniers, pour voir si parmi eux ne se trouvait pas quelque allié ou quelques membres mêmes de la tribu. Après avoir passé une bonne partie des prisonniers en revue, on arriva à notre Israélite et à un autre coréligionnaire qui était parti avec lui. Interpellés sur leur origine et leur qualité, tous deux répondirent : « Nous sommes Israélites. » Ajoutons que le premier était quelque peu lettré. Aussi quand il déclara qu'il était Hakham-Bachi, c'est-à-dire médecin, titre qu'il croyait devoir prendre dans cette extrémité, son maître en témoigna une vive joie; il l'emmena chez lui, l'installa dans une chambre

convenable, et ne cessa de lui témoigner les plus grands égards. Mais l'autre Israélite, qui n'avait aucun titre à décliner, attendu qu'il ne possédait aucune espèce d'instruction, fut très-rudement traité et obligé de travailler la terre avec d'autres esclaves. Tous les jours on amenait des malades à notre docteur de circonstance, que le hasard servit à merveille dans ses traitements. Six mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans la position de nos deux prisonniers; mais le Hakham-Bachi avait employé ce temps à observer attentivement le caractère grossier et farouche des gens qui l'entouraient; il s'était surtout attaché à étudier celui de son maître. Il reconnut ainsi que le trait dominant et caractéristique de cette population inculte était l'amour de l'argent poussé jusqu'aux dernières limites. Il résolut de profiter de sa découverte, et se voyant un jour seul avec son maître, il lui dit : « Quel avantage as-tu de me garder? (car les malades ne payaient point). S'il y a de mes coréligionnaires dans ces environs, crois-moi, au lieu de me forcer de vivre à ta charge,et, à te rapporter une gloire sans profit, conduis-moi avec mon compagnon auprès d'eux, ils nous rachèteront. » Le maître répondit qu'en effet, à six journées de marche dans le désert, se trouvait une peuplade qu'il croyait être Israélite, et avec laquelle sa tribu était en paix. « Eh bien! conduis-nous-y, reprit le prisonnier, et tu recevras beaucoup d'argent! » Le barbare se laissa persuader, et, escorté de quelques-uns de ses gens il emmena ses deux esclaves dans la tribu israélite. Arrivé près de la ville habitée par cette peuplade, il recommanda à ses compagons de l'attendre jusqu'à son retour, et il entra seul dans le village. Là, il se fit conduire chez le chef de l'endroit et lui fit part de l'objet de son voyage. Le chef israélite, en apprenant que deux de ses coréligionnaires étaient prisonniers, tressaillit et s'empressa de les aller trouver, accompagné de leur maître, qui sachant un peu le turc, lui servit d'interprète pour s'entendre avec eux. Il leur demanda d'abord quel était leur pays. Nous sommes de Babel (Babylone ou Bagdad), répondirent-ils. Babel! fit le chef, ce nom nous est connu, et nous savons par nos frères que des Israélites furent exilés jadis à Babel, mais nous n'avons jamais vu un habitant de cette ville. La connaissance faite, on traita de la rançon.

Le maître des prisonniers voyant que le chef s'intéressait beaucoup à eux, lui demanda une somme exorbitante; mais celui-ci, entouré d'un grand nombre des gens de sa tribu, se contenta de répondre : Si tu nous cèdes ces hommes au prix ordinaire, c'est bien ; sinon, nous te les arracherons de force; choisis! Le maître voyant à qui il avait affaire, rabattit de ses prétentions, et se contenta de la somme de 12,000 piastres qui lui fut payée en bonne monnaie du pays; mais il fut stipulé dans le marché, que si, à l'avenir, de nouveaux prisonniers Israélites étaient faits par la tribu de Togramim, ils devaient être immédiatement délivrés au même prix.

Rendus à la liberté, nos deux coréligionnaires furent conduits dans le village où on les accueillit avec toutes les démonstrations bruyantes d'une joie générale. Après avoir pris quelque repos, le Hakham-Bachi demanda si, dans les environs, il n'y avait pas d'autres populations israélites. On lui répondit affirmativement, mais qu'elles se trouvaient à une distance de plus de dix journées, et que les communications étaient impossibles à cause d'autres tribus pillardes et sanguinaires qui attaquaient et massacraient toutes les caravanes assez imprudentes pour tenter ce voyage. Cependant, disait-on, si tu veux visiter ces coréligionnaires, attends quelques mois ; peut-être qu'une forte caravane passera, et alors tu partiras avec elle. Mais, effrayé à la pensée de retomber au pouvoir des bandits du désert, le Hakham renonça à cette course périlleuse, et se résigna à demeurer parmi ses nouveaux amis. On offrit de lui donner une femme, une maison et un champ à cultiver. Mais il répondit qu'il était marié, qu'il pensait sans cesse à sa famille, et que son seul et unique désir était de la revoir un jour. On le consola en l'assurant que de temps en temps une caravane passait pour Caboul, à laquelle se joignaient toujours quelques Israélites de l'endroit. Il y était depuis deux longs mois à attendre, lorsque la caravane si impatiemment attendue fut annoncée. Il partit donc avec elle, en laissant son compagnon qui s'était marié dans cette patrie adoptive. Au bout de 70 jours il arriva à Caboul, mais ce ne fut pas sans avoir couru les plus grands dangers. De Cabout il s'est rendu à Calcutta, et de là à Bombay, où j'ai fait sa connaissance en 1849.

Je ne cessais de le questionner sur la tribu israélite de Habor,

sur ses mœurs, ses coutumes, ses pratiques religieuses. Il me satisfit en tous points, un seul excepté : il ne sut point me dire ni l'origine de cette intéressante peuplade, ni l'époque de son établissement dans cette contrée sauvage. Hélas ! tous ces détails que j'avais recueillis avec tant de soin dans mes premières notes, m'ont été enlevés, et la mémoire ne me rappelle peut-être pas tout, car l'oreille n'est frappée que de sons, tandis que l'œil, qui a vu et observé, reste un guide plus sûr.

Ce désert, où quelques peuplades Israélites inconnues errent au milieu de tribus barbares, porte le nom de Habor ; peut-être est-ce le même que la Bible mentionne sous le nom de Hallah ? Cette région m'est entièrement inconnue.

A l'appui du récit que je viens de reproduire, j'invoquerai le témoignage d'Abraham Ortelli qui, dans son livre *Meor énaïm*, parle des Israélites du désert Tabour. Soulinou aussi en fait mention en désignant l'endroit par Tabour. Quant à Menassé Ben Israël, qui ne suivait que la Bible, il parle de Habor, mot employé par les Écritures sacrées. Il ne connaissait probablement que Tabour et ne savaient pas que les Israélites l'habitaient. Nous maintenons donc la dénomination Tabour pour le désert dans la Grande-Tartarie.

CHAPITRE XXVII.

Des Afghans.

L'auteur du *Charchi-Lebanon-Erekh-Harar* reproduit, dans cet ouvrage (page 53), les détails suivants sur les *Afghans*, d'après une relation de voyage publiée par le *Courrier-Litewski*, journal de Wilna. Nous le rapportons sous toutes réserves.

Les Afghans, c'est-à-dire montagnards dans la langue du pays, descendent des dix tribus d'Israël et comptent environ 4,300,000 âmes, sans y comprendre plusieurs tribus qui mènent la vie nomade. Ils forment une nation distincte ayant son prince, son gouvernement. Ce peuple belliqueux a d'ailleurs, on le sait, donné des preuves éclatantes de sa bravoure dans les guerres qu'il a eues à soutenir contre les Anglais.

Comme ces vastes contrées recèlent des trésors d'une haute importance historique, je prie l'Eternel de guider mes pas vers mes coréligionnaires qui les habitent; mon peuple mérite ce sacrifice.

Du Caboul.

Histoire d'une princesse sacrifiée à une coutume barbare. — Cérémonies singulières.

Étant à Calcutta, j'avais éprouvé un vif désir d'aller visiter le Caboul et ensuite Boukhara en Tartarie, voyage qu'il faut quatre mois pour accomplir. Un accident m'en empêcha, en tombant de ma mule je me fracturai une jambe, et fus forcé de me faire reconduire à Calcutta sous la protection d'une caravane. Parmi mes compagnons se trouvaient quelques coréligionnaires qui avaient été au Caboul pour affaires et qui me racontèrent que la capitale de ce pays ne renferme point d'Israélite; mais qu'il y en a un grand nombre dans les provinces environnantes. Ils me firent ensuite le récit suivant, qu'on lira, je l'espère, avec quelque intérêt.

Le peuple croit à la métempsychose (migration des âmes), et à la résurrection corporelle, mais non d'une manière absolue. Il faut mourir d'abord, faire le sacrifice de sa vie, pour avoir le droit de renaître. Ainsi lorsqu'un homme meurt, sa femme est brûlée vive, si elle n'a pas d'enfant, avec le cadavre de son mari; car, dit-on, l'âme pleine de vigueur de l'une ramène à l'existence l'âme épuisée de l'autre; et il en résulte un second mariage entre les mêmes époux fidèles.

Voici les cérémonies qui précèdent et accompagnent ce sacrifice humain. On étend le cadavre dans une chambre où on le laisse durant 8 jours, et on conduit le survivant (homme ou femme) tout paré, en grande pompe dans un palais superbe. Là, on exécute en sa présence, toutes sortes de jeux entremêlés de chants et de musique. Trois fois par jour tous les habitants de l'endroit, sans distinction, viennent se prosterner devant lui, comme devant leur idole. Le huitième jour on porte le mort et le survivant hors de la ville dans un endroit consacré, où une petite hutte en bois sec est construite pour le premier, que l'on y étend; puis on fait avec le second sept fois le tour de cette demeure mortuaire. Chacun des

assistants le porte à son tour dans les bras; les enfants eux-mêmes doivent jouir de cette faveur. A chaque tour accompli, les acteurs de cette fête lugubre se jettent la face contre terre en récitant des prières; au septième et dernier tour, on dépouille la victime de ses vêtements de fête et on la place à côté du cadavre dans la hutte, à laquelle on met le feu des quatre côtés. Pour couvrir les cris de douleur et de détresse poussés par la malheureuse victime au moment même où les flammes enveloppent la cabane, toute la foule entonne une sorte d'hymne, en l'accompagnant de cris affreux et des sons discordants du tambourin. Quand enfin le sacrifice est consommé, quand les flammes ont tout calciné et dévoré, on va recueillir soigneusement les cendres des deux époux dans une urne que l'on dépose dans un caveau.

Le roi de Caboul n'avait qu'une fille mariée à un jeune prince. Celui-ci étant décédé, les prêtres vinrent trouver l'auguste veuve et la prièrent de se soumettre aux usages sacrés. La princesse avait une foi vive et aveugle, et une affection passionnée pour le défunt. Elle déclara qu'elle était prête à subir la prescription de la loi religieuse. On procéda donc à toutes les cérémonies d'usage, le bûcher fut allumé, et les cendres de l'illustre défunte, victime d'un préjugé barbare, furent réunies à celles de son mari.

Le père, désolé de la perte de son unique enfant, tomba dans une sombre mélancolie. Enfin il résolut de mettre un terme à ces exécutions impies, pour venger la vie précieuse de sa fille bien-aimée, moissonnée à la fleur de son âge par la barbare inflexibilité des prêtres. Bientôt les moyens d'exécuter cette résolution furent arrêtés. Un soir il donna ordre à ses gardes de se tenir prêts; et, à minuit, se mettant à leur tête, il se précipite dans les maisons des prêtres endormis, qu'il fait massacrer au nombre de 800, comme offrande expiatoire aux mânes de sa fille chérie. Cette vengeance provoqua un soulèvement de la part d'une population fanatique, attachée à ses antiques coutumes; une insurrection en fut la suite, et le roi, menacé de perdre le trône, implora le secours des Anglais qui s'empressèrent d'accourir à son appel. Mon voyage en Perse m'empêcha d'apprendre le dénoûment de cette

affaire; on m'a assuré que les Anglais une fois dans le Caboul, refusèrent d'en sortir.

En réfléchissant aux suites de tant d'évènements remarquables, combien ne désirais-je pas que l'Europe civilisée pût dominer la barbarie asiatique, car alors on n'en serait pas réduit à rechercher les faibles lumières qu'un pèlerin chétif et obscur, ainsi que moi, peut donner sur le sort des empires.

Voici toutefois quelques détails sur le royaume de Caboul, qui m'ont été fournis à Calcutta. Une peuplade connue sous le nom de *Barbarinées* (Barbares), est établie sur les rives du Gange, elle observe la singulière coutume de jeter les corps morts en plein champ, sans leur accorder la sépulture. Quant aux malades, voici leur traitement : ceux qui semblent près d'expirer, sont transportés dans un petit canot au milieu du fleuve sacré, où on les saisit par les oreilles pour leur faire faire trois fois le plongeon. S'ils succombent à ce moment, on les jette dans les eaux qui les emportent; s'ils résistent, on les ramène dans leurs demeures, et, dès qu'ils sont rétablis, on les revêt d'une longue chemise blanche, on les ceint d'une corde, et, le bâton à la main, ils sont condamnés à errer sans relâche, comme Caïn, sans pouvoir jamais rentrer dans leurs foyers maudits.

A Calcutta on retire souvent des cadavres que les eaux du Gange y apportent de ce singulier pays.

CHAPITRE XXVIII.

Des Nephtalites ou **Bené-Nephtali** (en Tartarie).

Je me suis lié à Bombay avec un Israélite de Boukhara, forcé de s'expatrier pour avoir donné asile à un missionnaire anglais, poursuivi par la police ombrageuse du roi tartare, qui ne permet point aux Européens de pénétrer dans ses états, ni surtout d'y apporter des livres. Le fugitif me montra un écrit dudit missionnaire, portant en tête le nom de cet Israélite, et contenant les plus chaleureuses expressions de reconnaissance pour le service rendu au signataire. Il me donna sur les Israélites de

Boukara quelques renseignements; ils n'y sont point opprimés, et ne se distinguent des autres Tartares que par un morceau de vieille étoffe qu'ils sont obligés de coudre sur leurs habits neufs. Leur nombre à Boukhara et dans quelques villes voisines, est d'environ 2,500 familles qui se livrent au commerce, aux arts manuels ou à l'agriculture. Il a entendu dire qu'un très-grand nombre d'Israélites habite vers le Nord, près des frontières de la Russie. D'autres voyageurs qui ont visité quelques parties de cette contrée, ont confirmé ces renseignements en y ajoutant que les Israélites y sont établis depuis plusieurs siècles et qu'ils avaient tenu tête jadis à des rois puissants leurs voisins.

Guerres des Nephtalites contre les Perses.

Abraham Ortelli, déjà cité, auteur d'une géographie, a donné une description détaillée de la Tartarie. En citant d'autres peuples, il parle d'une *Ahourda* ou *petite horde de Khirgiz* établie dans la plaine, et d'une autre *grande horde de Khirgiz* occupant une région plus éloignée; la première est, selon lui, la tribu de *Dan*, et la seconde celle de *Nephtali*. Il ajoute que ces tribus se sont établies en Tartarie l'an 4236 du monde, et 476 de l'ère chrétienne, sous le règne de Perupias, roi de Perse.

Agatius (tome 4) rapporte le même fait, en y ajoutant que du temps de l'empereur *Denan*, Perupias, roi de Perse, livra à ces tribus deux batailles sanglantes. (Perupias et Perusias désignent probablement le même monarque, et il est permis de supposer qu'il y a là substitution d'une lettre à l'autre par erreur typographique). A la première il fut rudement battu et forcé d'implorer la paix : un traité fut conclu qui stipulait expressément que le roi s'interdirait à l'avenir toute espèce d'hostilité contre les vainqueurs. Comme marque de soumission ils exigèrent même qu'il s'inclinât devant eux. Mais, quelque temps après, impatient de venger la honte de sa défaite, le monarque persan réunit une armée nombreuse et marcha de nouveau contre les Nephtalites. Ceux-ci allèrent à sa rencontre, et fixant le traité au sommet d'un étendard, ils le montrèrent de loin au roi parjure, mais voyant sans effet cet appel à la foi jurée, ils se replièrent en toute hâte, ayant

l'air de fuir. Les Persans donnent daus le piége, se mettent en déroute à leur poursuite et viennent se précipiter dans de vastes et profonds fossés remplis d'eau, que les Nephtalites avaient creusés et couverts avec soin, et derrière lesquels ils s'étaient retranchés pour assister au désastre des ennemis. Perusias lui-même périt, lancé au grand galop de son cheval dans cette espèce de gouffre.

Avant de continuer nos citations, nous devons prévenir le lecteur que l'orthographe des noms propres reproduits d'après le texte hébreu, est souvent arbitraire, et que, sous ce rapport, le traducteur a dû commettre des erreurs, n'ayant pas toujours les livres nécessaires pour vérifier les noms et les faits mentionnés dans ce livre.

Pedro Texera, dans son histoire des rois de Perse, mentionne le même fait ; mais au lieu de *Nephtalites*, il écrit *Atalites*. Guy Helmo Chicardo qui, dans son livre *Taris*, traite de l'origine et de la grandeur des rois de Perse, dit aussi que les Nephtalites, vainqueurs du roi Perusias, sont de la tribu de Nephtali, et ajoute que leur type atteste l'origine hébraïque. Pracupi, qui dans son livre, (ch. 1,) abonde dans ce sens, remarque que cette race diffère beaucoup des Huns parmi lesquels elle est répandue : gens grossiers, sauvages, fortement hâlés et nomades, tandis que les Nephtalites, beaucoup plus civilisés, ont le teint blanc, les traits agréables et sont sédentaires, soumis à des rois, rendent les honneurs de la sépulture aux morts, contrairement aux Huns et à d'autres hordes barbares qui les jettent en pleins champs, en les abandonnant à la voracité des bêtes féroces.

Rabbi Azaria *ha Adumi* (l'Européen sans doute), dans son *Méor Einaïm*, reproduit les détails qu'on vient de lire, sauf un point insignifiant ; il écrit Pirusaïas au lieu de Perusias.

On se rappelle l'histoire de ce voyageur qui, ayant été fait prisonnier par les hordes pillardes du désert de Habor, fut racheté et recueilli par une tribu israélite. A ce propos, nous nous permettrons de rapporter le fait suivant, à titre de renseignements sur la question historique que nous nous proposons de résoudre ou du moins d'éclaircir dans les limites restreintes de nos forces.

Rabbi *Joseph Hacohen* raconte dans sa chronique *Divré Haïamimm*, que David Harubeni (Rubeni ou homme de la tribu de Ru-

ben), frère du roi de la tribu de Ruben, vint de Tabour (nous avons déjà établi la similitude des mots Habor et Tabor), ville de la Tartarie, jusqu'en Portugal par la voie des Indes, et convertit au Judaïsme le secrétaire du roi auquel il donna le nom de Salomon Molkho. Celui-ci s'instruisit en peu de temps au point que tous les Rabbins en furent émerveillés. David et Salomon tentèrent alors d'attirer à la religion de Moïse le roi Francisco, l'empereur Charles-Quint et le Pape lui-même. Mais leurs téméraires efforts eurent un triste résultat: Salomon fut arrêté et brûlé vif à Mantoue en 1560, par les ordres de l'empereur, qui lui offrit en vain sa grâce à condition de revenir à sa première croyance. Quant à David, Charles-Quint l'emmena prisonnier en Espagne, où le malheureux prince israélite mourut bientôt de chagrin.

Rabbi Abraham Péritzoul, né en 1525, parle dans son ouvrage *Orkhod Olam* de ce même Rubénit, et voici en quels termes : Un homme, dit-il, David Rubeni, du pays de Tabour en Tartarie, vint en Europe et raconta que dans sa contrée se trouvent deux tribus et demie, celle de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassé; qu'elles ont leurs rois et leurs chefs, qu'elles sont très-nombreuses; et, en effet, ajoute-t-il, d'après les *Chroniques* (L. I, Ch. 5, V. 26), ces expatriés furent exilés à Habor.

En 880, un homme habitant dans le voisinage de cette province, vint en Europe et publia un livre auquel il donna son propre nom, *Edad hadanite* (de la tribu de Dan). Il rapporte beaucoup de détails sur ses coréligionnaires et compatriotes; il dit que quatre tribus sont établies dans son pays et dans les environs, et les nomme : Dan, Nephtali, Zabulon et Asser; mais cet écrivain n'est pas, dit-on, exempt du reproche d'infidélité. Cependant j'ai pu vérifier une bonne partie de ses récits et en reconnaître l'exactitude. Il est donc possible que les Afghans, dont le pays est limitrophe de la Tartarie, et sur l'origine desquels nous avons dit quelques mots, soient le produit d'une nouvelle émigration détachée des quatre tribus nommées par *Edad Hadani*.

Après avoir invoqué le témoignage de ces écrivains dignes de foi, il est de mon devoir d'ajouter quelques preuves qui les confirment, et que j'ai recueillies de la bouche même des habitants. Un mar-

chand israélite de Tabour, que j'ai rencontré à Téhéran en 1850, m'a affirmé que dans cette ville et dans les environs il y a un grand nombre de familles israélites dont il porta le chiffre à 12,000; il ajoutait que, dans la Grande-Tartarie, les Israélites ont bâti des villes qu'il nomma. Quant à l'époque de leur établissement, elle touche au vi^e^ siècle, lorsque, persécutés par les Chinois qui voulaient les forcer à renoncer à leur loi, ils arrivèrent dans la Grande-Tartarie, où ils sont parfaitement libres et vivent dans la meilleure intelligence avec les indigènes. Les fonctionnaires sont choisis sans distinction aussi bien parmi mes coréligionnaires que parmi les Tartares qui partagent avec eux les périls de la guerre. Ils ne contractent cependant pas d'alliances avec les Tartares, et observent scrupuleusement leur culte; il est à remarquer qu'ils se disent tous issus de la tribu de Ruben. Lorsque j'interrogeai mon Rubenit pour savoir s'ils possédaient les Écritures sacrées, ou s'ils avaient des livres de prières ainsi que des guides pour régler le culte et les pratiques religieuses, il me répondit qu'ils avaient quelques fragments incomplets de la Bible, qu'un Israélite polonais, voyageur venu pour affaire il y a une quarantaine d'années, leur apporta une Bible complète, mais qu'ils ne savaient pas lire; qu'il en a instruit plusieurs, et que, de retour dans son pays natal, il leur a envoyé plusieurs exemplaires de la Bible ainsi que des Pentateuques. Quant aux pratiques religieuses, ils en suivaient quelques-unes sans pouvoir s'en rendre compte convenablement; mais ils avaient une foi profonde dans leurs croyances. Au reste, ils sont tellement isolés du monde, qu'ils ne savaient rien de leurs coréligionnaires d'Europe jusqu'à l'apparition de ce voyageur. Ce fut pour eux une véritable fête, qu'ils célébrèrent avec solennité, lorsqu'ils virent les Écritures complètes dont une grande partie avait été perdue dans leurs migrations lointaines.

Pendant les trois années de mon voyage en Afrique, j'ai eu le bonheur de rencontrer à Alger le voyageur qui avait accompli cette mission en Tartarie. Les données sur cette contrée sont si vagues, elle est si peu connue et si rarement visitée, que j'ai sollicité comme une faveur d'obtenir un tableau fidèle de la situation dans laquelle s'y trouvent les Israélites sous tous les rapports. Les connaissances

profondes en hébreu, ainsi qu'en plusieurs autres langues, de ce voyageur, et le séjour qu'il avait fait dans ces régions lointaines, étaient pour moi des garanties très-précieuses. Malheureusement il m'a appris qu'à son retour de Tombouctou (désert du Sahara) il avait été privé de ses notes et de ses manuscrits perdus pendant le pillage de la caravane dont il faisait partie. Toutefois, j'ai sa promesse formelle de me faire parvenir des renseignements circonstanciés que je me ferai un devoir de publier incessamment. Au reste, il confirmait entièrement la version du Rubenit.

Salomon dit : « Les soucis rongent le cœur, mais une parole » amicale le réjouit. » (*Proverbes*, ch. XII, v. 24).

Mes soucis ne sont pas personnels: le grand passé des faits immortels du peuple auquel j'appartiens, m'occupe entièrement. Je ne pense qu'à ses débris qui remplissent le monde, et qu'une fatalité semble cacher à nos yeux. Visiter la grande famille d'Israël qui souvent ne se reconnaît pas, et qui, dans bien des contrées, ne fait que continuer, comme en Égypte, comme à Babylone, à manger le pain de l'exil humecté de ses larmes ou arrosé de son sang; porter des paroles de vérité et de consolation au milieu de ce deuil séculaire, le flambeau de notre histoire sacrée à la main, éclairer ces ruines vivantes, pour ainsi dire : voilà mon but. L'Éternel, qui voit et connaît tout, a vu mes labeurs; il connaît mes intentions, mes désirs et mes vœux! Il me conduira, il me sauvera, il me donnera les forces et le courage nécessaires pour accomplir l'œuvre heureusement commencée; il inspirera mes coréligionnaires, afin qu'ils m'aident, et que je puisse de nouveau diriger mes pas vers ces lieux saints et vénérables, témoins de notre gloire, vers ces déserts arides et ces montagnes inhospitalières, où tant d'âmes souffrent, où tant de larmes coulent; il me conduira de l'Occident, où mes coréligionnaires savent sentir tout ce qui est grand et beau, vers l'Orient, où tant de générations croupissent dans l'ignorance et la misère!

Hélas! mes faibles expressions ne suffisent pas à rendre ici tout ce que je désire. En m'adressant à ceux de mes frères dont les cœurs sensibles et les lumières font la gloire des enfants d'Israël, je finis avec Salomon : « L'espérance qui fait attendre remplit le

» cœur d'inquiétude. (*Proverbes*, ch. XIII, v. 11.) Là où le travail » s'accomplit, il y a abondance; mais la disette se fait sentir là où » il n'y a que des paroles. » (*Proverbes*, ch. XIV.)

CHAPITRE XXIX.

Les Israélites en Perse.

Retour de Bombay à Maskat par mer.

Je m'embarquai en Janvier 1850 sur un bâtiment arabe, qui faisait voile pour Maskat. Le vent était fort, mais favorable, et nous nous promettions une traversée heureuse. Mais, hélas! nous comptions sans l'inexpérience et l'incapacité du capitaine! La troisième nuit de notre départ, le pilote au gouvernail s'étant endormi, le navire dévia de sa route, et ce ne fut que le huitième jour que l'on s'en aperçut, après avoir fait le calcul des milles parcourus. Nous étions 70 passagers, de tous pays et de toutes religions. Effrayés de ce qui venait d'arriver, ce malheur devint le seul sujet de nos entretiens pendant les trois jours suivants. Le onzième jour, comme rien n'était venu nous rassurer, j'envoyai mon domestique, qui me servait aussi de drogman, pour faire part au capitaine de mes inquiétudes. Mais celui-ci reçut fort mal le messager israélite de Bagdad, et poussa même l'impertinence jusqu'à la menace, en disant qu'il le ferait jeter à la mer. Cette mauvaise humeur ne présageait rien de bon, et en nous confirmant dans nos craintes, nous faisait voir la réalité dans toute son horreur. Au bout de quelques jours encore nous fûmes tout-à-coup réjouis, cependant, par un présage plein de promesses : c'était une nuée d'oiseaux voltigeant à quelque distance du navire et à peu de hauteur des eaux. Nous virâmes de bord pour nous approcher ; mais cette illusion s'évanouit rapidement, et nous pûmes nous convaincre que ces prétendus oiseaux n'étaient que des poissons volants. C'était au contraire pour nous une découverte de mauvais augure, car elle nous avertissait que nous étions encore à une grande distance de la terre ferme. Le contre-maître du bâtiment, vieux loup de mer, devint alors notre unique espoir. Au nom de Dieu, lui dîmes-

nous, toi qui connais ces parages, ne saurais-tu nous tirer de notre détresse? D'après sa réponse, qui donnait une certaine idée de sa capacité, nous allâmes tous trouver le capitaine, qui avait littéralement perdu la tête, et nous le suppliâmes de vouloir bien confier le commandement du navire au contre-maître expérimenté, qui paraissait parfaitement connaître ces mers. Découragé sans doute par son insuccès, le capitaine consentit heureusement à faire le sacrifice de son amour-propre, et se démit provisoirement de ses fonctions.

A partir de ce moment il fallut commencer à mesurer l'eau, et notre ration de vivres fut également réduite.

Ce triste état de choses continua jusqu'au dix-huitième jour; alors les vivres manquèrent tout-à-fait, et l'on distribua l'eau en très-petite quantité. Le dix-neuvième jour, un vendredi, le capitaine, perché au haut d'un mât et armé de sa longue vue, interrogeait l'horizon; mais, après avoir passé une heure et demie à son observatoire, il redescendit lentement, le visage pâle et décomposé : il n'avait rien aperçu que l'immensité. Vers le soir, il recommença ses investigations et crut apercevoir une côte grisâtre sur les bords de l'horizon; était-ce la terre? était-ce un de ces mirages trompeurs, si fatals aux navigateurs égarés ? Accablé de fatigues, je me retirai dans la cabine, en invitant mon domestique à monter sur le pont pour voir ce qui se passait. A peine eut-il franchi quatre marches, qu'un coup de vent terrible, imprimant au navire un brusque mouvement, renversa ce pauvre homme. — « Es-tu ivre? lui dis-je, moitié plaisantant, moitié effrayé. » — « Essayez vous-même, répondit-il, et vous verrez! » Je montai effectivement sur le pont. Un spectacle majestueux et horrible à la fois s'offrit à mes yeux. Une vague furieuse, couverte d'écume, s'élança sur le pont et me renversa avec violence. Je crus que nous étions perdus, et je fus tout étonné de revenir à moi après quelques instants. L'eau couvrait le pont, et les voiles étaient en lambeaux, la mâture brisée; la tempête continuait à gronder et la mer à bouillonner, et le navire, semblable à un homme perdu, s'abandonnait à tous les élans furieux des vagues mugissantes. Tout espoir cessa dans ce moment pour nous, si ce n'est celui qui sourit

encore au moribond lorsqu'il voit s'ouvrir devant lui les portes de l'éternité, l'espoir en Dieu; et chacun, suivant son rit, mais tous, du fond du cœur et en présence de Celui dont la puissance terrible remue le monde d'un souffle, nous tombâmes à genoux, les mains jointes et élevées vers le ciel.

Ma prière faite, je me sentis plus calme, et, me recommandant de nouveau à la miséricorde divine, je descendis pour m'étendre sur ma couchette.

L'orage dura jusqu'à minuit; il cessa peu à peu, et l'équipage s'occupa à réparer les avaries nombreuses que le bâtiment avait éprouvées. Le lendemain, nous nous réunîmes de bonne heure sur le pont; la joie de savoir que le danger était passé, nous fit oublier pour un moment la faim qui nous rongeait; mais bientôt elle se fit sentir vivement, et nous n'avions plus de vivres.

Je ne sais par quel hasard un des passagers apprit, à notre très-grande satisfaction, que le capitaine tenait encore en réserve une provision de dattes. Nous en demandâmes. Le capitaine refusa, disant avec quelque raison qu'elles étaient destinées pour les matelots, et que si ceux-ci venaient à perdre leurs forces faute de nourriture, il n'y aurait personne pour exécuter les manœuvres et faire marcher le bâtiment. Mais ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit-on. Nous insistâmes, menaçant le capitaine de le dénoncer aux consuls européens, et cette menace produisit son effet. On fit donc une distribution de dattes; mais cette nourriture indigeste, sans apaiser notre faim, ne fit qu'exciter notre soif, plus impitoyable que la faim elle-même.

Alors le capitaine remonta sur le mât et en redescendit aussitôt, en poussant le cri de salut : *Terre! terre!..* Notre joie tenait du délire. Nous cinglâmes vers les côtes, et le vingt-et-unième jour au soir de notre traversée, nous aperçûmes enfin une haute montagne qui s'élevait à l'horizon comme une sentinelle avancée du continent. Le vent coutinuant à favoriser notre marche, elle ne fut plus contrariée que par de nombreux récifs; et le lendemain matin, au milieu des brouillards, se dressait devant nous la masse gigantesque de la montagne aperçue la veille, bien que le capitaine ne la reconnût point. Cependant nous avançions à tout hasard,

lorsque nous aperçumes quelques bateaux venant à notre rencontre. Cette vue suspendit nos esprits entre la joie et la terreur : étaient-ce en effet des amis ou des pirates? Prêts à tout évènement, et dans une inexprimable angoisse, nous entendîmes tout-à-coup une forte voix lancer dans l'espace le mot hospitalier *Salem !* Nous répondîmes à ce salut avec bonheur, et nous nous empressâmes de jeter l'ancre : c'était le vingt-deuxième jour de notre départ de Bombay, et nous étions seulement à six lieues de Maskat, but de notre voyage.

MASKAT. Nous étions sauvés, mais nous nous trouvions dans un horrible épuisement. Je me hâtai d'envoyer mon domestique chez le consul anglais pour faire viser mon passe-port, et pour acheter quelques provisions. Au bout d'une heure, je le vis revenir sur un bâteau, sur lequel flottait le pavillon de la Grande-Bretagne, et qui arrivait avec des gens du Consul, chargés de me conduire chez lui. Quel était le secret de cet accueil si bienveillant? C'est le lien mystérieux et sympathique qui forme, de tous les Israélites, une immense famille de frères. Le Consul, personnage important, était mon coréligionnaire. M. Hazi-Ezéchiel, natif de Bagdad, occupe depuis onze ans ce poste, où il a remplacé son père, et il est servi par des nègres qu'il a achetés, ou plutôt rachetés, car attirés par sa bonté, ils se sont convertis au judaïsme. Cet homme, si bon et si digne, est le seul Israélite de la ville.

J'y ai cependant vu une fort belle synagogue contenant encore quelques Pentateuques; dans la cour est un bain servant autrefois aux ablutions religieuses. Mais la peste a décimé, il y a plusieurs siècles, une grande partie de la population juive, dont le reste a émigré depuis. Je suis allé voir l'ancien cimetière de la communauté. Les Arabes campent sous leurs tentes autour de ce champ des morts; cependant, j'ai vu aussi à Maskat quelques coréligionnaires d'une des villes voisines. Les habitants aiment les Juifs qu'ils appellent Oulad-Saarah (les enfants de Sarah).

CHAPITRE XXX.

Voyage de Maskat à Abéchour.

Tribus israélites dans le désert de l'Arabie.

Après vingt-et-un jours de repos à Maskat, je m'embarquai pour Abéchour. Les deux premiers jours, notre bâtiment marcha assez bien; mais nous fûmes obligés, le troisième, de courir des bordées dans le détroit d'Ormuz, et nous ne pûmes éviter un choc épouvantable, produit par un fort coup de vent. Une large voie d'eau se déclara aussitôt, et on n'avait à bord qu'une seule chaloupe de sauvetage. Tout le monde s'y précipita, et la petite embarcation surchargée s'enfonça. Alors chacun essaya de gagner la côte à la nage, les uns y parvinrent, les autres se noyèrent. Cependant on réussit à sauver le navire; mais les marchandises et les vivres étaient si fortement avariés qu'il fallait se résoudre à les abandonner en majeure partie. Ce malheur arriva à trois jours de Maskat et à deux de Bender-Abassi.

Nous voilà donc sur le rivage, ayant d'un côté le détroit d'Ormuz, dont les eaux se perdent dans l'immensité de l'Océan, et de l'autre le désert, autre immensité sans bornes, non moins désespérante. Une ville s'élevait jadis sur le lieu même où nous venions d'échouer; mais il n'en reste plus que des ruines. Heureusement nous trouvâmes d'excellente eau de pluie, mais la faim nous menaçait.

Pendant que l'équipage s'occupait à radouber le navire endommagé, nous explorions les environs, cherchant avec avidité des champignons et toutes sortes de racines plus ou moins agréables au goût, mais nutritives. Au bout de cinq jours, le bâtiment réparé tant bien que mal, fut jugé capable de reprendre la mer. La Providence daigna enfin nous favoriser, car, après deux jours de navigation nous entrâmes sans nouveaux accidents dans la rade de Bender-Abassi, où nous ne fîmes qu'une station de trois jours pour compléter les réparations nécessaires au navire. A partir de Bender, s'étend une vaste contrée entièrement inculte et enclave de la Perse. Sur la rive opposée du Golfe Persique, dans l'intérieur de l'Arabie, se développe un autre désert jusqu'à Aden de la Mec-

que. Les pèlerins pour la ville du prophète rapportent que le long de leur route ils ont trouvé échelonnées seize tribus, dont quatre portent le nom d'Ihoud-Habor (Juifs de Habor), et sont Israélites. Ce fait m'a été confirmé par mes coréligionnaires de Bagdad, et même par des pèlerins musulmans; mais on n'a su me donner aucun détail sur le rite, les mœurs et les coutumes de ces peuplades éloignées, si ce n'est qu'elles forment une sorte de confédération isolée parmi les autres hordes nomades, mettent comme celles-ci à rançon les caravanes. Non loin de là se trouve une île, où l'on pêche des huîtres à perles.

A peu de distance s'élève la ville de Linzi, gouvernée par un chéik, qui se maintient dans une sorte d'indépendance. C'est lui-même qui fait frapper la monnaie en circulation dans son petit royaume habité par des Arabes. Les navires s'arrêtent pour se ravitailler dans sa capitale, qui n'a point d'autre importance.

A trois journées de Linzi commencent les frontières de la Perse, marquées par des campements arabes. Notre bâtiment y vint échouer par suite de mauvais temps. Le capitaine qui redoutait le pillage, alla trouver le chef de l'endroit, lui porta des cadeaux et obtint ainsi que les passagers et leurs bagages seraient respectés. Ce point réglé à la satisfaction générale, on nous vendit des œufs et des légumes, mais il fut impossible de se procurer du pain. Deux jours après nous débarquâmes à ABÉCHOUR. Les Israélites de cette ville comptent environ 70 familles, et ne sont pas si opprimés que leurs coréligionnaires habitant l'intérieur, grace à la protection du Consul anglais, qui, comme tous les représentants européens, défend dans ce pays demi-barbare les intérêts sacrés de la civilisation et de l'humanité. J'avais une lettre de recommandation pour ce fonctionnaire qui me fit l'accueil le plus gracieux, et me munit aussi d'une lettre pour le vice-consul de Chiraz. Il fit plus encore : il traita pour moi avec le Bachi, chef d'une caravane qui avait cette destination, et il exigea de lui une promesse écrite que je serais rendu sain et sauf dans la maison du consul de cette dernière ville.

CHAPITRE XXXI.

Voyage à Chiraz par le désert. — Incidents.

Nous partons, moi vêtu à l'européenne, et mon domestique déguisé en habitant de Kelbella, moi cherchant ma sécurité dans la protection d'une autorité politique, et lui dans celle du prestige religieux. Notre marche fut souvent contrariée par les attaques successives des hordes de pillards; mais la Providence se montra toujours favorable à notre égard, bien que la victoire ne s'obtînt pas sans sacrifices.

Cependant je mentionnerai un accident personnel qui faillit m'être fatal. Tous les matins au point de jour, avant le départ de la caravane, je me retirais à l'écart pour faire ma prière, ce qui finit par être remarqué; et, un matin que je venais de replier mes Tephilim, un cri retentit à côté de moi : « Un Ihoud, parmi nous! » disait une voix terrible. Effrayé, je me retournai et j'aperçus un Persan qui me mettait en joue. Le coup partit et la balle siffla à mes oreilles. Au bruit de la détonation tout le monde accourut, et le Bachi voyant l'arme dirigée contre moi, l'arracha des mains du Perse, en demandant ce qu'il me voulait. Mais celui-ci, furieux, s'écria : « Un Juif déguisé ose souiller notre compagnie! » — « Comment sais-tu qu'il est Juif? » — « Je l'ai vu prier et ôter sa kome. » Le Bachi pâlit; mais se remettant aussitôt, il répondit d'une voix ferme : « Tu te trompes sans doute; d'ailleurs, il n'importe, Juif ou Musulman, j'en réponds sur ma tête, et je dois le remettre sain et sauf entre les mains du consul à Chiraz. » Le murmure sinistre qui ne cessait de bourdonner autour de moi s'apaisa peu à peu à la voix du chef, toujours respecté par ces natures façonnées au joug; et bientôt après l'incident parut oublié.

Deux jours plus tard, nous nous engageâmes dans une série de défilés étroits, hérissés de fragments de rochers, où l'on ne pouvait avancer qu'avec la plus grande précaution. Tout-à-coup, deux coups de fusils retentirent : nous étions attaqués en tête et par derrière au milieu de la nuit. Les deux issues du passage étaient occupées par des bandes de pillards. Tout le monde dut s'élancer des montures pour repousser l'attaque des deux côtés opposés. Un

engagement terrible s'en suivit. La nature du terrain ne permettant pas une action générale, on se battit donc jusqu'à l'aube du jour. Alors les combattants rangés en tête de la caravane, se reconnurent des deux côtés et s'aperçurent qu'ils avaient affaire à des amis. Tout en regrettant le sort des blessés, victimes d'une méprise fatale, on procéda, en poussant des cris sauvages, à la réconciliation, et comme l'arrière-garde continuait à tenir tête aux assaillants, on se replia de ce côté. Aidés de nos nouveaux alliés, nous obligeâmes bientôt les brigands à lâcher prise et à fuir en désordre. Le chemin libre, nous continuâmes à marcher péniblement à travers cette région hérissée d'obstacles de toute nature. Enfin, le deuxième jour, nous débouchâmes dans une plaine riante, couverte d'habitations et de cultures superbes, véritable oasis au milieu des déserts. Accompagné de mon domestique, je venais de m'écarter de la caravane, sans remarquer deux Persans qui nous suivaient. Je m'éloignai de plus en plus livré à mes pensées; les dernières lueurs du jour allaient s'éteindre, je revins à moi, et n'apercevant plus la caravane, je me dirigeai vers un village situé à quelque distance. Alors je remarquai que les deux Persans avaient continué à nous suivre; je les examinai à la dérobée, et ne trouvai rien de rassurant dans leur attitude. Comme j'avais feint d'ignorer leur langage, ces hommes ne se gênaient point pour s'entretenir à haute voix de leurs projets, de sorte que leur dessein ne resta pas longtemps un mystère pour nous. « Allons, disait l'un d'eux, le moment est venu, la nuit nous favorise. Tuons-les, et prenons leurs bagages. » Je compris que, pour me tirer d'affaires, il fallait user de ruse, et tirant d'une sacoche pendue à la selle de ma monture, une bouteille d'eau-de-vie, liquide favori des Persans, je la remis à mon domestique en lui faisant un signe d'intelligence. Il alla aussitôt à la rencontre de ces deux hommes, la leur présenta avec un sourire agréable, et leur dit en écorchant les mots à dessein : « Désirez-vous boire de ce rakiou? » Les deux misérables se regardèrent comme pour se consulter, et l'un d'eux dit en persan : « Buvons toujours, cela nous donnera des forces pour notre coup de main. » En effet, ils s'emparèrent de la bouteille, se la passèrent l'un à l'autre, et ils parurent pour

un instant oublier leur projet. Tout-à-coup le carillon des chevaux, porte-clochettes de la caravane, se fit entendre. Il était temps, la bouteille était vide; les yeux des persans jettaient des éclairs sinistres, mais nous étions sauvés. J'appelai au secours de toute ma force, et les deux aventuriers s'enfuirent au grand galop.

CHAPITRE XXXII.

Chiraz.

Situation lamentable des Israélites.

Le lendemain, dans la matinée, nous arrivâmes à Chiraz. Je me fis conduire immédiatement chez le vice-consul, persan de naissance, qui, faisant honneur aux recommandations de son supérieur d'Abéchour, me reçut avec beaucoup d'affabilité.

Cette ville, jadis magnifique et très-florissante, renfermait, il y a vingt ans, près de trois mille familles israélites. L'oppression et la persécution, suscitées par des calomnies sans cesse renaissantes, en réduisirent deux mille cinq cents à embrasser l'islamisme de la secte chiite ou d'Ali, dominante en Perse. Mais un grand nombre de familles, musulmanes de nom, restèrent de fait et de cœur fidèlement attachées à leur ancienne croyance. Elles trouvent même les moyens de faire circoncire en secret leurs enfants. Il y a neuf synagogues, hélas! à peu près désertes à Chiraz; mais, chose remarquable, les Israélites de cette ville prononcent l'hébreu presque à la manière des Juifs allemands.

A mon arrivée, la ville était livrée au plus grand désordre, provoqué par un changement de règne à Téhéran; on se battait dans les rues. Vers le soir, le tumulte commençait à s'apaiser. Le consul, qui m'avait retenu chez lui, me fit conduire sous bonne escorte chez le Nassi. Ce respectable vieillard m'accueillit avec attendrissement, et, fidèle aux usages hospitaliers de l'Orient, m'installa dans sa maison.

Le bruit de mon arrivée ne tarda pas à se répandre parmi les Juifs, dont les notables vinrent aussitôt me faire la visite de bienvenue. Du matin au soir, j'étais assiégé par des gens qui venaient

soumettre à moi, Hakham, toutes leurs consultations, dont ils me rendaient juge, acceptant ma décision comme un oracle.

Un jour que nous étions réunis, la chambre s'emplit d'une foule de plus en plus compacte, de femmes en voiles blancs qui se présentèrent à leur tour (les Juives portent des voiles noirs comme marque distinctive.) Cette visite m'émut, car je croyais que la maison venait d'être envahie par des insurgés; mais on me rassura, en disant que ces femmes appartenaient aux familles qui, forcées de pratiquer en public l'islamisme, continuaient à professer en secret la religion de Moïse. Les visiteuses rejetèrent leurs voiles et vinrent me baiser la main, puis la tête. Je leur adressai quelques mots sur leur apostasie; mais elles se mirent à pleurer, et un homme, en s'avançant, me dit : « Nos frères savent dans quelles circonstances terribles nous avons dû, pour échapper à une mort affreuse, céder à la tyrannie. Ils vous diront aussi que, malgré notre apostasie apparente, nous sommes restés fidèles au culte de nos aïeux, et que c'est là un acte de courage et de dévoûment, puisque nous serions tous perdus, si nous venions à être trahis. » J'accueillis ces larmes et ces paroles de repentir, et je consolai de mon mieux ces infortunés. « Prenez patience, leur dis-je, et ayez confiance en Dieu. Peut-être les rois de l'Europe, qui n'oppriment pas nos frères, obtiendront-ils, par leur intervention, quelques soulagements à vos maux ; peut-être aussi Dieu placera-t-il sur le trône de la Perse un souverain généreux et éclairé qui brisera vos chaînes, et vous permettra de pratiquer librement le culte d'Israël. »

Un autre jour, un chef d'insurgés, étant entré chez le Nassi pour se faire payer quelque contribution forcée, m'aperçut et demanda qui j'étais. « C'est un Hakham de Jérusalem, lui répondit-on. » — « De Jérusalem? répliqua-t-il; voilà qui fait mon affaire. » Puis, s'adressant à moi : « On m'a assuré que les Rabbi de cette ville sont très-savants et très-versés dans l'art d'écrire des amulettes; prépare-m'en une, afin qu'elle me protége dans la lutte que j'ai à soutenir. » Je fis d'abord mine de décliner cet honneur, prétextant mon ignorance ; mais un énorme yatagan tout ensanglanté que l'on me montra, et qui fit pousser un cri d'effroi aux assistants, me rendit plus traitable, et je promis au Persan ce qu'il m'avait de-

mandé pour le lendemain. Je me mis en effet à l'œuvre; mais ne voulant pas profaner le texte sacré pour sanctifier un usage superstitieux répandu dans tout le Levant, je feuilletai, indécis, au hasard dans la Bible, et tombai sur l'histoire d'Esther. Une idée me traversa l'esprit. Je pris les noms de dix fils de Haman; j'en combinai les lettres par groupes, transcrivant le tout sur un parchemin carré, et le remis le lendemain à mon Persan tout joyeux.

Quelques jours après, le bruit s'étant propagé que les rebelles allaient faire main basse sur les Juifs, ceux-ci, tout éplorés, vinrent me trouver, en invoquant ma protection. — « Que puis-je faire pour vous, moi, étranger et sans autorité? » — « Tu es un homme saint, me dirent-ils, et Dieu est avec toi! » — « Eh bien, leur dis-je, enfermez-vous ensemble dans une maison assez spacieuse pour qu'elle puisse vous contenir tous; livrez-vous aux plaisirs d'un festin; mais ayez soin de vous munir d'armes, de barricader les portes de la cour et de la maison. Ensuite, recommandez-vous à Dieu, en attendant les évènements avec confiance. » En donnant cet avis, je pensais ranimer leur courage et leur inspirer une résistance énergique. Heureusement ce ne fut qu'une fausse alerte.

Quelques mois avant mon arrivée, le Nassi, pour s'être attiré l'animadversion de l'iman, avait été jeté en prison. Il obtint cependant la liberté, moyennant une rançon énorme que les Juifs se trouvaient dans l'impossibilité de payer; alors, on lui proposa un autre moyen de salut : l'abjuration. Le prisonnier déclara qu'il était prêt à embrasser l'islamisme, et fut conduit chez le gouverneur. La loi et l'usage condamnaient le Nassi à de nombreuses ablutions et purifications préliminaires pendant lesquelles il paraissait chercher à gagner du temps. L'iman lui en demanda la raison.

— « Je retire la parole donnée, répondit-il; à mon âge, je ne puis plus renier la religion de mon enfance! » — « C'est ton dernier mot? » — « Oui. » — Gardes, que l'on donne à cet homme cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds. » Cette sentence fut exécutée, et le patient fut jeté de nouveau dans un cachot infect. Le lendemain, cinq cents autres coups de bâton lui furent administrés, et ainsi pendant les quatre jours suivants, ce qui porte le chiffre total à deux mille coups.

coups. Le malheureux gisait sans mouvement, la face contre terre; on eût dit un cadavre. Il n'avait pour nourriture, chaque jour, qu'un morceau de pain noir avec une cruche d'eau; aussi, la mort eut bientôt mis un terme à tant d'atroces souffrances, si la Providence n'en avait autrement ordonné. Sur ces entrefaites, l'insurrection éclata; les révoltés envahirent la prison, arrachèrent les prisonniers et les rendirent à la liberté. Comme le Nassi comptait parmi eux des amis, il fut délivré avec ses compagnons de souffrance, et partit pour Bagdad, où il vit encore; mais l'iman se vengea en confisquant tous ses biens.

Un autre fait. Un riche Persan avait remarqué une jeune Juive; il se présente chez ses parents, afin de la voir dans la maison paternelle; et comme ses visites dangereuses se renouvelaient, il dit un jour à la jeune fille d'embrasser la religion mahométane, afin de pouvoir l'épouser. « Mais, répondit-elle, je rendrais malheureux mes parents qui mourront de chagrin, si je commets une apostasie. » — « Vous l'avez entendu, s'écria le Persan en se tournant vers ses compagnons, elle abjure. » — « Moi! oh non! non! s'écria-t-elle, désolée, je n'ai pas dit cela, vous ne m'avez pas bien comprise. » Mais le Persan, sans vouloir l'écouter davantage, se retira avec ses amis pour se rendre aussitôt chez l'alkoum (prêtre), auquel il déclara que notre héroïne avait promis d'embrasser l'islamisme. Ses acolytes confirmèrent cette déclaration comme témoins, et l'ordre fut donné de se saisir de la jeune fille, que les parents, soupçonnant cette infâme machination, avaient eu soin de cacher. Les envoyés de l'alkoum frappèrent alors si cruellement ces parents malheureux, qu'ils durent céder, et la victime enlevée fut conduite chez le prêtre. Au bout de deux jours, elle fit les ablutions prescrites par le nouveau rite, et, après le bain, elle demanda à se promener sur la terrasse pour jouir de la brise du soir. Cette faveur lui ayant été accordée, elle s'assit tristement et tomba dans une profonde rêverie; puis, tout-à-coup elle se lève et se précipite du haut de la plate-forme. On accourt, on la relève, mais elle s'était brisée le crâne. Convaincus que cette chute n'avait été pour elle qu'un moyen extrême pour échapper à l'apostasie, les Persans se livrèrent, sur le corps de la mourante, à des atrocités de

cannibales; ils la hâchèrent, en laissant les lambeaux ensanglantés au coin de la rue, théâtre de ce martyre! Pendant la nuit, les Juifs donnèrent à ces dépouilles une sépulture décente.

CHAPITRE XXXIII.

Ispahan.

Je voyage comme médecin. — Incidents de la route.

Je suis resté à Chiraz pendant vingt-et-un jours. Le vice-consul m'a mis en rapport avec une caravane composée de plus de deux mille personnes se rendant à Ispahan, et m'a recommandé spécialement au bachi. Sur l'avis du vice-consul, j'avais pris le titre respecté de médecin frandji (franc), et, en conséquence, je portais mon costume européen. Les deux premières journées du voyage se passèrent sans incident; mais la troisième, nous eûmes à repousser une bande nombreuse de pillards à laquelle nous enlevâmes quelques chevaux. La qualité de médecin dont je m'étais gratifié, m'attirait la considération générale, et bientôt j'eus lieu de me louer de ce stratagème. En effet, trois des principaux négociants de la caravane étant tombés malades, eurent recours à mes soins. Comme j'avais quelque expérience pratique de la médecine, et que j'étais pourvu d'une petite pharmacie, je réussis, Dieu aidant, à guérir mes clients. Aussi, leur reconnaissance se manifesta dans les termes les plus chaleureux, et l'occasion ne tarda pas à en prouver la sincérité.

J'avais apporté de Bombay un parasol indien d'un travail précieux. Or, il paraît que, dans la Perse, ne porte pas qui veut ce meuble, et que la loi religieuse ou civile en proscrit formellement l'emploi aux étrangers : c'est ce que j'ignorais. Un jour, me sentant plus incommodé par les rayons du soleil qu'à l'ordinaire, j'avais étendu mon parasol, et, ainsi abrité, je continuais ma route, lorsque, à l'improviste, un coup de fusil partit, et une balle pénétra dans les plis de mon manteau : c'était encore un Persan qui me l'avait envoyée. Le crime innocent dont je m'étais rendu coupable produisit, d'ailleurs, une effervescence générale, et le bachi

eut toutes les peines du monde à me tirer de ce mauvais pas. Mais mon parasol n'avait pas fini son rôle de malheur. Un Persan, qui l'avait admiré, s'offrit à me l'acheter, ce que je refusai en disant que je désirerais l'emporter chez moi. L'amateur me tint rancune; et, chez ces natures ardentes et incultes, la moindre rancune, prenant des proportions colossales, dégénère bientôt en haine implacable. Le Persan jura donc de m'enlever, non pas le parasol, mais la vie. Dans ce but, il s'entendit avec ses compagnons, et ils arrêtèrent entre eux que, pendant la nuit, l'un viendrait me tuer, tandis que les autres seraient aux aguets. Mais la Providence veillait encore sur moi, bien que j'ignorasse ce complot. Ce furent les trois négociants qui me le découvrirent, en me promettant de le déjouer. Un soir, nous apprêtions notre camp pour nous reposer, lorsque l'un de mes trois amis s'approcha de moi et me dit de venir m'installer au milieu d'eux, parce que cette nuit-là était choisie pour exécuter le projet de m'assassiner. Je m'y rendis et m'étendis sur un matelas, décidé à veiller toute la nuit. Déjà tout le monde paraissait endormi, lorsqu'un homme, armé d'un poignard, se glissa doucement vers ma couche; mais il se sentit arrêté, sans pouvoir faire un mouvement, par un de mes amis qui l'avait saisi à bras le corps. Le misérable supplia mon défenseur de lâcher prise, en lui promettant de renoncer à son projet. Il obtint la liberté et se retira. Toutefois, je n'échappai à ces persécutions continuelles que par la vigilance de mes trois gardiens.

Mon titre de médecin me procura pourtant quelques avantages. Tout le long de la route, les tribus que nous rencontrions, instruites de ma qualité, s'empressaient de m'apporter des vivres.

Nous avions encore quatre journées à faire, et la région continuait à être déserte; nous passions dans des villes entièrement en ruines, au milieu desquelles s'élevaient parfois quelques constructions nouvelles, tristes résultats des séditions et de la peste, qui ont anéanti des cités, décimé des populations jadis grandes et florissantes!

A deux journées d'Ispahan, deux mille pillards fondirent brusquement sur nous; mais comme nous étions arrivés près d'un foundouk (auberge), nous pûmes nous y retrancher et leur tenir tête. Le combat durait déjà depuis un jour et demi et menaçait de nous

devenir fatal. Dans cette extrémité, nous envoyâmes des messagers à Ispahan pour demander du secours; nos envoyés, échappant à la vigilance des assiégeants, arrivèrent heureusement à leur destination, et revinrent, au bout de trois jours, avec des troupes. Les brigands lâchèrent pied, et plusieurs d'entre eux furent blessés par nos auxiliaires. Nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à trois lieues de la ville, où nous fûmes assaillis de nouveau; mais le bruit de la fusillade parvint jusqu'à Ispahan, d'où l'on vint nous dégager.

Le lendemain, nous fîmes enfin notre entrée dans la ville, où ma première affaire fut d'aller chez le consul de la Grande-Bretagne, qui me reçut parfaitement; de là je me rendis chez mes coréligionnaires, qui ne purent revenir de leur surprise en apprenant le voyage que je venais de faire; car, depuis les troubles qui règnent dans ce pays, les caravanes les plus nombreuses et les mieux armées n'osaient s'aventurer dans ces contrées. Ispahan compte environ quatre cents familles israélites, trois synagogues et huit Hakham.

CHAPITRE XXXIV.

Méssed.

Il faut traverser un désert de quinze journées de marche pour aller d'Ispahan à Méssed; dans cette dernière ville, se trouvent des ruines antiques et le tombeau d'Aben-Ezra, que les Israélites allaient naguère visiter en pèlerinage à certaines époques de l'année.

On voit en effet que cet illustre commentateur de la Bible, aussi versé dans les sciences profanes que dans notre science sacrée, a fait de longs voyages en Orient; il y a de grandes probabilités qu'il est mort pendant ces voyages et qu'il fut enseveli à Méssed même.

Kassan-Yazd.

Au nord, à six journées d'Ispahan, se trouve Kassan, remarquable par ses nombreuses fabriques de soieries; j'y ai admiré particulièrement des Taleth superbes. Les Israélites y forment une communauté de 180 familles; l'oppression qu'ils ont à souffrir est insupportable.

Nous arrivâmes dans cette ville un vendredi soir pour y séjour-

ner le samedi. La caravane s'installa dans un vaste foundouk, situé hors de la ville, tandis qu'avec mon domestique nous nous dirigions vers le quartier juif; mais dès que je parus dans les rues, une foule de petits garçons me voyant vêtu à l'européenne, m'envoyèrent une grêle de pierres en criant : Un Giaour! un Giaour! (chien). Impossible de faire face à l'orage. Le moindre geste défensif de ma part eût pu me coûter cher ; telle est cependant la haine des Persans contre les étrangers! D'un autre côté, ma réception chez le Nassi Mardochaï fut des plus affectueuses, et mon arrivée fut saluée par toute la communauté comme un évènement providentiel. Le lendemain, samedi, vêtu de mon costume Jérusalémiste, je fus reconnu dans la rue par un individu de la caravane, lequel en m'apercevant s'écria : « Comment ce Giaour est un » Ihoudi ! » et il courut en informer le bachi, ainsi que les autres voyageurs, qui disait-il, avaient été souillés par ma société. Le soir, ayant repris mes habits européens, je rentrai au foundouk sans encombre ; mais à peine y eus-je mis le pied qu'un grand tumulte se fit entendre, et que la porte fut ébranlée sous les coups redoublés d'une multitude furieuse. Le Juif! criait-on, livrez-le! A nous le juif! Le bachi, qui me montrait beaucoup d'affection, avait eu le temps de me jeter un costume persan, et de me cacher dans la chambre de sa femme, puis alla ouvrir la porte solidement verrouillée à l'intérieur. « Que voulez-vous ? dit-il à ces forcenés qui continuaient avec un acharnement toujours plus croissant, que voulez-vous ? » — « Le Juif! hurlait-on de toutes parts. » — Il n'y a pas de juif ici; nous avions avec nous un Hakham-Bachi, mais il nous a quittés dans cette ville, je ne sais ce qu'il est devenu! On ne se contenta pas de ces explications, la maison fut envahie, et l'on me chercha dans toutes les chambres, dans tous les coins : mais ils ne vinrent pas dans la retraite où je me tenais caché, asile inviolable et sacré pour les étrangers. Mes persécuteurs se retirèrent donc peu à peu en me maudissant (1). Alors le bachi me

---

(1) Traité Bérakhot du Talmoud, ch. IX.—Michna, verset 4, folio 60, rappelle les prières que l'on adressait à l'Éternel en entrant et en sortant d'une ville. Il paraît que le danger menaçait les Israélites alors comme aujourd'hui.

conduisit à quelque distance, près d'un fossé, où il me dit de me tenir caché jusqu'au passage de la caravane. Je m'accroupis dans ce réduit, l'œil au guet, l'oreille attentive et tremblant au moindre bruit. J'attendis ainsi la Kafla (caravane en persan), qui arriva à minuit en se dirigeant vers Téhéran.

Avant de parler de la capitale de la Perse, arrêtons-nous à Yazd, à 15 journées au sud-est de Kassan, célèbre par la fabrication de ses châles magnifiques et si admirés. Il y existe envron cent cinquante familles israélites, dont le sort est affreux. Je n'ai pas visité cette ville; mais plusieurs de mes coréligionnaires que j'ai rencontrés, et dont les familles y sont établies, m'ont fait le plus triste tableau de leur situation.

CHAPITRE XXXV.

Téhéran (1).

Les Israélites sont au nombre de cinq cents familles environ; ils ont huit synagogues et quelques Hakhamim. Ils ne sont point si opprimés que leurs frères des provinces, car ils sont placés sous la surveillance directe du gouvernement. Leur commerce consiste dans l'achat et la vente des perles et pierres précieuses, et plusieurs d'entre eux sont ouvriers. L'aïeul de l'empereur régnant avait épousé une juive de Téhéran, et en eut un fils qui lui succéda et qui fit la fortune de l'ancien danseur Couthiel, aujourd'hui premier ministre. C'est sans doute à son origine demi-hébraïque qu'il faut attribuer la bienveillance que le dernier souverain montra aux coréligionnaires de sa mère. Puissent ces alliances se former souvent! Elles sont providentielles; car en approchant du trône même, une race opprimée et avilie par les persécutions, elles assurent, pour quelque temps du moins, les droits violés de la conscience, la liberté humaine et la liberté du culte!

Le défunt roi avait l'habitude de visiter de temps en temps le quartier israélite; alors la population entière venait à sa rencontre,

---

(1) Pour la description de cette capitale de la Perse, ainsi que celle du palais de l'empereur, voyez vol. 2.

et sacrifiait en son honneur des brebis blanches, dont la chair était ensuite distribuée aux pauvres.

Je me permettrai d'entretenir ici le lecteur d'un incident dont je garde la mémoire.

Il y avait à Chiraz deux frères, tous deux Rabbins, Moulah Ababi et Moulah Isaac (le mot Moulah signifie Rabbin dans la langue persane). Le premier, qui était l'aîné, devint apostat, en abjurant la foi de ses aïeux pour je ne sais quels motifs ; et comme il passait pour le plus savant Rabbin de la Perse, il fut comblé d'honneurs et même fut reçu à la cour de l'empereur. Voulant par tous les moyens mériter la faveur du souverain, l'apostat ne cessait de chercher dans le texte même de la Bible tout ce qui pouvait déplaire au gouvernement, afin de faire opprimer et persécuter ses anciens coréligionnaires, auxquels il extorquait ensuite de l'argent en se posant comme intermédiaire. Il signala surtout, dans Moïse (1), les paroles suivantes : « Tu ne dois pas faire l'usure avec ton frère, » ni en argent, ni en choses nécessaires à la vie en général. Avec » l'étranger tu peux faire l'usure, mais avec ton frère tu ne dois » pas faire l'usure. »

Tous les Moulah, savoir deux Moulah Rakhmin, et le Nassi de Téhéran, Aga Ababi, et les notables parmi les Israélites de la ville, comme Aga Moché, Aga Méchiakh et d'autres, furent alors mandés devant l'empereur, dans une assemblée où étaient réunis les plus hauts fonctionnaires de l'État. Les Rabbins (Moulah) interrogés sur le texte hébreu, répondirent qu'ils n'avaient pas assez de savoir pour en faire l'application ; mais ils ajoutèrent qu'il y avait un Akhound de Jérusalem, dans la langue du pays *Beth-el-Mikedas* (la sainte maison de Dieu), qui était en état de satisfaire à cette demande. Alors, on m'envoya des messagers de la part de l'empereur, ainsi que quelques Israélites, et je reçus l'invitation de me rendre devant l'assemblée réunie. Vêtu de mon costume de Jérusalem, je me hâtai d'aller au palais. Après le salut d'usage je présentai un écrit de l'ambassadeur de Russie qui avait reçu mon passeport, et qui avait une très-grande influence à cette époque.

---

(1) Deuteronome, ch. XXIII, v. 20 et 21.

Je déclarai en même temps, qu'Européen et sous la protection d'un ambassadeur accrédité, je n'avais pu obéir à une injonction étrangère sans son autorisation personnelle ; mais que je le faisais avec empressement, autant pour obéir aux ordres augustes que je venais de recevoir, que pour témoigner ma déférence envers la première assemblée de l'empire. On m'accueillit alors avec quelques égards et on me fit asseoir. Abordant ensuite la difficulté que l'on avait trouvée dans le sens du verset cité plus haut, j'ai commencé par déclarer franchement que la version donnée par Moulah Ababi était inexacte et erronée. Les jeunes écoliers en Europe, dis-je, qui ont fait quelques études sur la Bible, comprennent mieux le texte des Livres sacrés. Voici ma version : « Tu ne dois » pas recevoir ni donner à l'usure vis-à-vis ton frère, en quoi que » ce soit. » Car, dit la loi, ai-je ajouté : « Tu ne dois prendre à l'u- » sure de lui ; et tu dois craindre le Seigneur, et ton frère doit » vivre avec toi (1). » Et ensuite : « Mais quant à l'étranger, tu » peux lui recevoir à usure, mais tu n'en dois pas prendre de lui. »

L'assemblée fut satisfaite de ma version, et sur mon observation qu'il est d'usage en Europe de laisser quelques traces des délibérations des assemblées, un des membres me répliqua qu'une affaire si peu importante n'en valait pas la peine. L'explication qui dura une demi-heure environ, fut faite par Moulah Jacob, qui servait de drogman dans cette circonstance ; il traduisait mon langage hébraïque en persan. Plusieurs autres demandes me furent faites, qui n'intéressent point le lecteur, et que j'omets pour ce motif. Cette affaire étant terminée, l'empereur, qui se tenait dans un autre appartement, me fit demander si je connaissais le baron de Rothschild. Ma réponse fut que je ne connaissais personnellement que celui qui habitait Vienne en 1845 (ma reception chez l'empereur avait lieu en 1850). Alors l'empereur, qui paraissait être âgé de 22 ans environ, ajouta qu'il avait entendu dire par son père qu'il y avait en Europe une famille de Rothschild possédant de très-grandes richesses et très-estimée par tous les souverains. Celui auquel l'empereur adressait la parole me dit ensuite : « Si cette

(1) Lévitique, ch. XXV, v. 35 et 36.

» famille est si puissante, pourquoi ne vient-elle pas à l'aide de ses » coréligionnaires? » A quoi je répondis : « Nous ignorons en Eu- » rope la détresse de nos frères et les maux de ceux qui languis- » sent dans des contrées lointaines. Leur sort est plus heureux en » Europe. » Mais les Juifs de l'Europe sont plus savants, ajouta-t-il, et je répondis : « C'est toujours selon le pays qu'ils habitent. »

J'ai séjourné encore pendant trois mois environ dans cette capitale, où j'eus quelques discussions très-désagréables avec l'apostat dont j'ai parlé plus haut; elles n'eurent aucune suite fâcheuse et ne sauraient intéresser le lecteur.

CHAPITRE XXXVI.

Hamadan.

Voyage à travers le désert. — Tombeaux d'Esther et de Mardoché.

De Téhéran à Hamadan il y a 12 journées de marche. Le pays à traverser n'est qu'un vaste désert, tantôt hérissé de montagnes peu élevées, tantôt couvert de broussailles et d'arbres rabougris.

Sur l'avis du consul anglais, je m'étais costumé en Russe; car, dans cette contrée, la Russie exerce une influence presque magique. Deux nationaux de ce dernier pays faisaient partie de la caravane, et je m'étais lié avec eux. Le quatrième jour de notre voyage, nous étions écartés, lorsque nous entendîmes un grand tumulte et une fusillade. Chacun courut aux armes; mais il était trop tard, car nous étions cernés par des pillards qui nous firent prisonniers. Ces brigands Aramim (descendants des Chaldéens) détachèrent dix d'entre eux pour nous conduire dans les montagnes, et les autres continuèrent à échanger des coups de fusil avec la caravane. On nous dirigea d'abord sur un plateau près du théâtre de la lutte. Les Persans, mes compagnons de captivité, profitant d'un moment de distraction des gardiens, s'enfuirent pour rejoindre la caravane. Huit hommes se mirent à leur poursuite. On n'avait pas le temps de nous désarmer, et nous, les deux Russes et moi, nous restions seuls en présence de deux bandits. Après un signe d'intelligence, nous partîmes rapidement dans une direction

opposée à celle des premiers fuyards. Nos deux gardiens se mirent à nos trousses ; mais revenant droit sur eux au grand galop, nous en tuâmes un et forçâmes l'autre de nous suivre comme prisonnier jusqu'à la caravane. Le combat y continuait toujours sans résultat. On convint enfin d'entrer en arrangement. Après l'échange des prisonniers respectifs, et au moyen d'une somme assez forte, nous pûmes repartir à minuit, c'est-à-dire 12 heures après le commencement du combat.

Les Russes et moi nous gagnâmes beaucoup en considération, à cause de notre prisonnier, qui avait facilité les négociations. Le jour suivant nous eûmes souvent l'occasion de recommencer la même besogne ; mais toutes ces attaques ne présentèrent plus les mêmes dangers.

Sur cette route il n'y a pas de caravansérail, et pour nous abriter nous ne trouvions que quelques cavernes, où nous étions entassés pêle-mêle, hommes, bêtes et bagages. Le lecteur se rappelle encore les détails donnés sur le tombeau d'Ali, aux alentours duquel les Persans riches se font ensevelir. C'est pourquoi un grand nombre de chevaux chargés de cercueils nous suivaient. C'étaient les dépouilles mortelles de personnages distingués qui cheminaient avec nous, pour être inhumées à Méssed-Ali, près du sépulcre merveilleux.

Un soir que nous venions d'être surpris par la pluie, nous descendîmes dans une caverne, laissant à l'entrée les cercueils ; mais, tout-à-coup, des masses énormes se détachèrent du haut de la grotte et vinrent les couvrir de débris. Nous nous croyions perdus, parce que l'entrée de la caverne était bouchée par les éboulements; cependant nous fûmes assez heureux pour trouver une autre issue, et pour sortir sains et saufs de cet antre, qui faillit être notre tombeau, comme il devint celui des trépassés dont nous avions amené les cadavres.

Arrivés à deux journées de marche de Hamadan, nous trouvâmes un cours d'eau guéable qui sert de limite entre le Kourdistan persique et la Grande Perse (proprement dite). Point de pont, ni de bateau. Il ne se présenta plus rien de particulier jusqu'à Hamadan, ville importante par son commerce, et que les Israélites indigènes

prétendent être l'antique Suze, fameuse dans l'histoire d'Esther. Dans l'enceinte, vers l'extrémité de la ville, s'élève un vaste et beau bâtiment contenant une grande salle pavée de carreaux de faïence vernissée. Deux tombes s'y trouvent, l'une à côté de l'autre, séparées par un passage. Au-dessus d'elles se dressent deux catafalques, recouverts de magnifiques tapis, et portant des inscriptions en caractères hébraïques; mais on ne peut qu'y distinguer deux noms, celui d'Esther sur le catafalque de gauche, et celui de Mardokhaï sur celui de droite, qui est un peu plus élevé que l'autre. La maison appartient à la communauté juive, qui en garde les clefs. On y va en pèlerinage à la fin de chaque mois ainsi que pendant la fête de Pourim, et on y fait la lecture de la Méghila (voyez le Livre d'Esther). Quand on arrive à certains passages de cet antique récit, où il est fait particulièrement mention des deux héros de la solennité, tous les assistants frappent à coups redoublés sur les deux cercueils sacrés, comme pour dire : « Les voici, les » Sauveurs de nos pères! Les voici! Nous lisons aujourd'hui leur » histoire glorieuse! »

Et quand une calamité fond sur la ville, ou que quelque danger imminent menace les Israélites, ils vont sacrifier devant la porte de la maison des brebis, dont la viande est distribuée aux pauvres.

Toutes ces pratiques ont pour effet de disposer favorablement les deux personnages illustres, afin qu'ils intercèdent auprès du Tout-Puissant. Un jour, on vint me prévenir que l'on allait offrir des sacrifices pour obtenir la fin de quelque nouvel orage qui menaçait la communauté. Je m'y rendis, et je représentai à ces gens égarés par la superstition, qu'ils commettaient un acte d'idolâtrie, en rendant à des êtres humains un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul; et que d'ailleurs notre religion nous défend formellement les sacrifices hors de la Terre-Sainte. Je fus assez heureux pour parvenir à réformer cet abus, et à le faire tourner au profit de la charité.

Les Israélites ont trois synagogues et trois Hakhamim; l'un d'eux, Rabbi Elliaou, est Nassi; c'est un homme très-intelligent.

Le second Rabbi, Aaron, fit abattre un vieux mur, et en le démolissant on y trouva deux urnes, l'une remplie de pièces d'or et

l'autre d'argent. Comme je demandais si pareil incident se présentait quelquefois, on me dit qu'il y en avait de fréquents exemples. Alors je me souvins du Talmoud-Commentaire sur Moïse, par Rabbi Simon fils, de Yokhaï, dans le Medrasse Rabba (L. 3, Ch. 17), et dans le Yalkot (même Livre, Ch. 5), à comparer avec le texte de Moïse (*Lévitique*, Ch. 14, V. 34, 40 et 45). Ces citations prouvent que ce que dit ce Talmoudiste relativement à la manière de cacher l'argent se pratique encore de nos jours dans les contrées orientales.

L'opinion des Persans et des Israélites est que l'antique capitale d'Assuérus est la ville de Soussan, parce qu'elle renferme l'emplacement des tombeaux d'Esther et de Mardokhaï. Pour moi, je soutiens qu'il y a erreur : les anciens rois de Perse faisaient leur résidence d'été de Hamadan, et celle d'hiver de Soussan (Soustar aujourd'hui), qui est à quinze journées de Hamadan, attendu que cette ville étant plus au sud jouissait d'un climat bien plus doux. Les antiques ruines, qui datent des premiers rois, sont là pour attester ma manière de voir sur ces deux capitales.

KARMICHAN. A cinq journées de marche de Hamadan, est située cette ville qui contient quarante familles juives. Le hakham, homme avide, exploite d'une manière indigne la crédulité superstitieuse des Persans en leur vendant des amulettes et autres talismans merveilleux. Je crus de mon devoir de lui faire des remontrances à cet égard, mais il ne voulut en tenir aucun compte.

CHAPITRE XXXVII.

Retour à Bagdad.

J'avais assez vu de la Perse pour pouvoir me faire une idée de la situation générale où se trouvent les Israélites, et j'avais hâte de sortir de ce pays, où l'on ne peut respirer qu'un air vicié par l'oppression des lois et des préjugés religieux, et où la misère et la dégradation s'offrent partout aux regards dans les personnes de nos

malheureux coréligionnaires. Dix-huit journées de marche me conduisirent à Bagdad, à travers un pays aride, couvert de hautes montagnes rocheuses. Quelques postes militaires sont échelonnés le long de la route pour assurer les voies de communication, protéger les caravanes et garder les frontières contre les invasions fréquentes des hordes nomades de Babylone; mais ce sont ces gardiens officiels des voyageurs qui sont le plus grand danger de la route, attendu qu'ils rançonnent eux-mêmes le plus souvent les caravanes.

A l'extrême frontière de la Perse, je citerai surtout le village *Zolota*, qui est une véritable pépinière de brigands.

Je ne savais comment m'y prendre pour échapper à tous ces périls. Ce fut le médecin du chef militaire de la province, M. Beer, homme rempli de sympathie pour ses anciens coréligionnaires, qui me vint en aide. Il me conseilla de changer mon costume russe contre celui de missionnaire. Ainsi travesti, je fus présenté par lui au chef de la garnison qui, à sa prière, me donna une lettre de recommandation pour tous les chefs de poste du désert, avec l'ordre de me conduire sous bonne escorte jusqu'aux frontières.

Grâce à ce moyen bizarre, le trajet s'effectua sans incident de la part des bandits; mais j'eus le malheur de faire une chute et de me blesser à la tête à Bagdad, et il me fallut vingt-et-un jours pour me remettre.

Pour l'état moral et religieux des Persans en général, voyez le 2e volume..... A ce que je dis du costume dans ce pays, je dois ajouter que les hommes et les femmes israélites suivent les habitudes des indigènes, et que les femmes portent un voile noir lorsqu'elles sortent, avec des bracelets aux mains et aux jambes, suivant l'usage antique mentionné par la Bible, (*Moïse*, L. 1 Ch. 24, versets 22, 47 et plusieurs autres).

Quant à l'usage de chercher un asile auprès de la tombe d'un disciple d'Ali, ou chez un Akhound (prêtre et juge), après avoir commis quelque méfait, les Persans aussi bien que les Israélites suivent à cet égard les prescriptions de la Bible (Moïse, L. 4, Ch. 35, v. 11 et la suite, et Moïse, L. 5, Ch. 19, v. 2-3, et la suite jusqu'au v. 14). Il n'y a que les juges qui peuvent faire sortir tous

ceux qu'il faut conduire ailleurs; quant à ceux qui sont trouvés innocents, on les y entretient et ils sont libres d'en sortir. Si quelqu'un de ces fugitifs est condamné à passer quelque temps dans les prisons, il reste dans cet asile jusqu'à l'expiration de son temps, ou bien jusqu'à la mort de l'Akhound, après quoi il est libre. — Mes coréligionnaires de Perse m'ont prié, à plusieurs reprises, de faire connaître leur sort actuel en Europe; je l'ai promis, et j'accomplis un devoir en me rendant à leurs vœux, et en rédigeant le chapitre ci-après.

CHAPITRE XXXVIII.

Particularités relatives aux Israélites de la Perse.

Origine. — Cérémonies nuptiales. — Coutumes bizarres. — Oppression.

Tous les Israélites persans sont unanimes à déclarer qu'ils sont les descendants des premiers exilés du royaume d'Israël. Mais ce qui est hors de doute, c'est que la majorité d'entre eux provient de la confédération des dix tribus. Un fait qui vient à l'appui de cette assertion, c'est qu'ils ne possèdent aucun des livres rabbiniques dont la rédaction remonte au deuxième Temple ou aux premiers siècles de la dispersion. Il est vrai qu'aujourd'hui ils savent généralement prier et lire l'hébreu, et que quelques Hakhamim (de Hamadan et de Yazd) ont des exemplaires du Talmoud et du Choulkhan Aroukh, et du Sédour Théphila; mais ces ouvrages leur sont venus de Bagdad depuis quelques années.

Les femmes sont, en proportion, moins nombreuses dans la Perse qu'à Bagdad, et que dans d'autres parties de l'Asie; aussi sont-elles ici plus estimées qu'ailleurs. Quand un homme veut se marier, il achète son épouse; le beau-père consacre l'argent aux frais du mariage; mais comme le prix des fiancées excède souvent les ressources de bien des jeunes gens, les célibataires ne sont pas rares. Cette circonstance donne parfois lieu à des combinaisons de famille assez curieuses : voici deux hommes; chacun d'eux est père d'un garçon et d'une fille. Au lieu de donner et de recevoir de l'argent en paiement des filles à marier, on projette un double ma-

riage, et les deux pères n'ont plus à payer que les dépenses nécessaires pour l'établissement de leurs propres filles.

Quelques jours avant le Kidouchim, le fiancé offre un grand repas à tous ses amis; le jour du mariage, il se rend avec un d'eux chez la fiancée, où le hakham prononce la bénédiction nuptiale; puis il revient chez lui, accompagné des convives. Là, nouveau repas, musique et danse à la mode des indigènes. Vers neuf ou dix heures du soir, le jeune marié retourne avec tous les gens de la noce à la maison de la jeune épouse; il s'arrête à la porte, tandis que les autres pénètrent dans la maison et en sortent bientôt, amenant la jeune femme. Dès qu'elle paraît sur le seuil, ses parents l'environnent, tandis que le mari est accompagné par ses amis, et tout le cortége se dirige vers la maison des jeunes époux. Les filles se marient de vingt à vingt-deux ans, les garçons de vingt-cinq à trente-cinq.

Un usage particulier, qui s'est conservé jusqu'à ce jour, prouve que les préjugés sont encore le partage de nos frères de la Perse. Lorsque quelqu'un tombe malade, l'on s'imagine qu'il est possédé d'un mauvais esprit qui le tourmente; pour conjurer cet esprit malfaisant, on fait préparer sept sortes de mets différents, et on les porte dans un établissement de bains publics, où ils sont mis sous clef. Quand on les découvre ensuite, il suffit qu'il manque aux plats quelque chose pour croire que la colère de l'esprit infernal est apaisée, parce qu'il a reçu favorablement l'offrande. Je fis comprendre à ces gens qu'une cause tout accidentelle, un animal rongeur, par exemple, pouvait attaquer les plats, mais on ne fit que rire de mon observation; et quand j'ajoutai que cet usage est contraire à la loi mosaïque, ils me répondirent que c'est chez eux une habitude observée depuis très-longtemps (1).

Une habitude toute particulière, et qui paraissait aussi très-antique, m'a surpris beaucoup. Les femmes qui veulent se confier quelques secrets, choisissent, pour endroit de leurs entretiens, les lieux d'aisance. Cette singulière coutume est observée dans toute la Perse. Nous trouvons mention d'un fait de ce genre dans le Tal-

(1) Deutéronome, ch. XXXII, v. 17.

moud : les deux filles du R. Nakhman s'entretenaient de leurs secrets de délivrance dans un endroit pareil (1).

Il y a des Israélites qui sont riches; mais c'est un vrai danger pour ceux-ci : aussi cachent-ils leur fortune comme un crime. Disons quelques mots de cette oppression cruelle :

1° Dans toute la Perse, les Israélites habitent dans des quartiers particuliers; car, aux yeux des Persans, les Israélites sont des êtres impurs qui souillent par leur contact et même par leur présence.

2° Ils n'ont point le droit de faire le commerce des étoffes.

3° Ils ne peuvent tenir boutique dans les bazars. Dans les quartiers, ils sont autorisés à vendre des drogues et à exercer la seule industrie de joailliers, dans laquelle ils excellent.

4° En raison de leur état d'impureté, ils sont tenus d'éviter avec un soin extrême de toucher ou de coudoyer dans la rue tout musulman.

5° Pour la même raison, il leur est interdit de sortir par un temps de pluie, attendu que la pluie les laverait de leur impureté, puis, coulant à terre, souillerait les musulmans qui passent.

6° Quand un Israélite a le malheur d'être reconnu dans la rue, les passants lui crachent au visage, et celui-ci finit par ruisseler de salive; puis ils l'accablent de coups avec tant de violence, que le malheureux, ne pouvant se sauver, succombe souvent, et doit être emporté chez lui.

7° Si un Persan tue un Israélite, et si la famille de la victime peut produire deux témoins musulmans, l'assassin est condamné à une amende de 12 tomans (130 francs environ); mais, faute de produire ledit témoignage, chose presque impossible, le crime, fût-il de notoriété, reste toujours impuni !

8° Les bestiaux tués selon le rite hébreu, mais déclarés *teref*, ne peuvent être vendus aux musulmans; les bouchers sont forcés d'en enterrer les chairs. Les chrétiens eux-mêmes n'osent en acheter, par crainte des railleries des Persans.

9° Quand un Israélite va au bazar pour y faire quelques em-

---

(1) Messekhet (traité) Ghitinn, ch.IV, p. 45.

plettes, il lui est interdit de toucher la marchandise pour l'examiner; il doit demander le prix à une distance très-respectueuse. Si malgré cela il y portait la main, il est forcé de payer un prix imposé arbitrairement par le marchand.

10° Parfois les Persans font irruption dans les maisons israélites, en s'emparant de tout ce qui leur convient. Impossible au propriétaire de défendre son bien; la moindre résistance lui coûterait la vie.

11° Au moindre mot échappé contre un musulman, l'Israélite, coupable de ce fait, est conduit chez l'alkhoum, qui le condamne à une amende exorbitante, sur la déposition de deux témoins amenés par le plaignant. Si l'Israélite est trop pauvre pour payer de sa bourse, il paie de sa personne. On le met à nu jusqu'à la ceinture, et, en l'attachant à un poteau, on lui applique sur le dos quarante coups de bâton. Malheur à lui si la douleur lui arrache la moindre plainte; car, dans ce cas, les coups appliqués ne comptent plus, et le supplice recommence.

12° Un enfant israélite qui se prend de querelle avec un enfant musulman, est aussitôt conduit chez l'alkhoum, qui lui fait appliquer des coups.

13° Un Juif en voyage est rançonné dans chaque ville et dans chaque hameau qu'il traverse. En cas de refus de payer cette capitation vexatoire improvisée par le premier venu, les coups finissent par le réduire à l'obéissance.

14° Si un Israélite a le malheur de sortir dans les rues pendant les trois derniers jours de Katel consacrés au deuil du prophète Ali, patron des Persans, il est massacré infailliblement. C'est pendant l'hiver qu'ils célèbrent cette fête tous les ans, et ils prétendent qu'Ali fut tué par un Israélite.

15° Tous les jours, on invente contre mes infortunés coréligionnaires de nouvelles calomnies pour leur extorquer de l'argent. L'intérêt est toujours le mobile principal du fanatisme.

Voilà le triste, mais véridique tableau de la situation désolante dans laquelle les Israélites sont condamnés à végéter, et cela dans un pays où un Juif fut jadis premier ministre, et une Juive impératrice.

Les Israélites de la Perse n'ont dans leur cruelle situation qu'une seule consolation, celle de jouir d'une grande confiance dans les affaires qui leur sont spéciales. Leur probité dans le commerce est si bien appréciée par les Persans, qu'un Israélite, en cas de faillite, peut, pour échapper aux poursuites, se réfugier chez l'alkhoum, qui se charge de négocier pour lui avec ses créanciers.

Les médecins israélites sont aussi recherchés et parviennent à conquérir sur l'esprit des grands, une influence qu'ils mettent généreusement au service de leurs frères opprimés.

Ainsi s'est accomplie cette parole divine : « Quand même vous » serez dispersés et persécutés parmi toutes les nations, je ne vous » abandonnerai point entièrement. »

CHAPITRE XXXIX.

Conclusion.

Dans mon enfance, j'entendais parler autour de moi des dix tribus, que l'on disait reléguées au fond d'un pays sombre et montagneux, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais, où jamais l'étranger n'a mis le pied. On ajoutait que ces peuplades ont leur gouvernement particulier, leurs rois qui, dans ces régions lointaines et mystérieuses, suivent l'ancien culte d'Israël dans la Terre Sainte, et mènent une existence toute miraculeuse, tandis que nous, tribus dispersées de Juda et de Benjamin, nous gémissons dans les souffrances de l'exil, sous le joug insupportable des nations fanatiques.

En grandissant, je m'appliquai aux études sacrées, et j'appris, par la lecture de la Bible, que les tribus d'Israël avaient toujours fait bien pis que le peuple de Juda, et alors je me disais : « Puisque Dieu est juste, pourquoi accorderait-il plus de bonheur aux plus coupables? » Et je me mis à douter des récits populaires qui circulaient parmi nous ; de sorte que ma croyance d'enfant passa dans mon esprit plus mûr à l'état de problème, que je ne pouvais résoudre chez moi, même à l'aide de livres ; les voyages seuls pouvaient former mon opinion à cet égard. Ce problème m'occu-

pait sans cesse. J'ai donc voyagé, et voici en substance ce que j'ai pu recueillir à ce sujet.

Ce qui nous est arrivé, à nous, tribus de Juda et de Benjamin, est également arrivé aux dix tribus dispersées avant nous. De même que nous avons été expulsés d'un pays et accueillis dans un autre, de même les dix tribus ont été réduites à des émigrations forcées, et ont trouvé un asile dans une contrée quelconque. Comme nous, avec des alternatives diverses, elles ont rencontré, ici la persécution, là une liberté temporaire. Elles ont leurs *Canneranz*, comme nous avons nos *Schobotniks*. Elles ont eu, en un mot, les mêmes épreuves, les mêmes persécutions à subir, et notre sort fut, à peu de chose près, le leur. Seulement, comme la lumière s'est faite en Europe, et que le fanatisme tend sans cesse et partout à disparaître pour faire place à la tolérance et au sentiment, encore confus dans les masses, de la fraternité humaine, notre situation s'améliore, nos droits ont été reconnus et consacrés plus ou moins largement par les législateurs; tandis que les dix tribus, vivant au milieu de populations restées dans leur ignorance et leur barbarie primitives, continuent à être traitées comme elles le furent jadis. On a fini par voir en nous des hommes, tandis qu'elles, aux yeux de leurs éternels oppresseurs, sont demeurées des parias.

Quant au gouvernement et aux rois que la croyance populaire leur attribue, voici ce qu'il y a de vrai : on se rappelle ces peuplades errantes, répandues dans les déserts de l'Arabie, elles ont des chefs ou chéiks, que le vulgaire prend pour des rois puissants dans le sens européen du mot. On se rappelle aussi ces populations nombreuses de l'Afghanistan et des montagnes de la Lune; elles aussi, au dire des voyageurs, sont gouvernées par des chefs particuliers, et font souvent avec succès des guerres sanglantes à leurs voisins. Voilà ce qui a pu donner cours à l'opinion erronée qui a si longtemps prévalu parmi les Israélites de l'Europe.

Quant à leur science cabalistique, à leur pouvoir occulte et surnaturel, j'ignore d'où on a pu tirer une croyance pareille. Nous savons, en effet, que du temps du premier Temple, il n'y avait ni *Cabala*, ni *Chémothi Hakhédochim*, si ce n'est le nom ineffable de Havaïa; que pour *Chémoth* nous avions nos épées avec lesquelles

nous combattions nos ennemis sous Saül et David ; et que pour toute formule de prière consacrée, on n'avait que le *Chema*. Les pratiques cabalistiques datent du deuxième Temple, et leur rituel est en partie l'œuvre de la grande Assemblée qui fonctionna plus tard. D'où et comment les dix tribus auraient-elles acquis les connaissances merveilleuses que l'opinion vulgaire leur attribue? D'ailleurs j'ai vu par moi-même que leur ignorance est telle qu'elles ne savent pas même lire !

Mais ce qui est vrai, c'est qu'elles furent réellement reléguées dans des montagnes ténébreuses et dans des régions inaccessibles. L'éloignement et les difficultés des voies de communication exagéraient la réalité ; et les idées superstitieuses aidant, on a imaginé des frontières hérissées d'obstacles surnaturels ; on a inventé un Sambathion, fleuve fabuleux rejetant de son lit des pierres et des rochers, comme un volcan lance des laves, afin de rendre impossible l'approche des voyageurs et celle des invasions ennemies.

Aujourd'hui, grâce aux expéditions hardies des navigateurs, on a des notions plus nettes, plus positives de toutes les parties les plus lointaines de l'univers ; grâce aux progrès de l'instruction, les connaissances géographiques et historiques vulgarisées et répandues partout ; grâce aux inventions modernes, les distances se sont rapprochées ; des nations, d'un bout de la terre à l'autre, peuvent se toucher de la main et se reconnaître.

Sans doute, il est encore des contrées inexplorées, inconnues, mais, dit Don Alonzo di Ercila dans le 2e livre de ses poésies, chant 27e : « Le globe terrestre est couvert de zones que les hommes » ne connaissent point, afin que le domaine de nos recherches soit » infini, et que le cercle des connaissances humaines s'élargisse de » plus en plus pour la découverte de nouvelles vérités. »

CHAPITRE XL.

Suite de la Conclusion.

Observance du rite parmi les Israélites en Orient.—Leur antique hospitalité.—Leur générosité envers tous les voyageurs.—Deux preuves.—Citation de la Bible.

Avant de quitter l'Orient, berceau de l'humanité, pays mysté-

rieux; avant de dire adieu à mes coréligionnaires dispersés et gémissant sous le joug d'une oppression immémoriale, séculaire, je me permets de faire quelques observations générales.

Il est vrai qu'un voyageur européen, habitué aux pays civilisés, aux mœurs douces et à toutes les commodités de la vie, se trouve comme jeté dans un monde nouveau, difficile à décrire. Il est encore vrai que le danger personnel l'entoure de toute part, et que le péril est imminent et à chaque pas. Cependant, le cœur d'un Israélite éprouve une sensation bien douce en y rencontrant des coréligionnaires et des frères; leur amitié, leur confiance sont sans bornes quand ils voient un des leurs. Toutes sortes de préséances lui sont réservées; il est l'objet des attentions les plus minutieuses qui le dédommagent amplement de tout ce qu'il a pu souffrir.

Ce qui m'a frappé surtout au milieu de ces frères appartenant à tant de contrées diverses, c'est la stricte observance du culte poussée aux scrupules les plus minutieux, et digne d'édifier un coréligionnaire européen. Cet attachement si vif et si sincère m'a touché profondément; c'est un souvenir bien précieux pour moi aujourd'hui, et un encouragement pour l'avenir. Je me suis séparé difficilement de ces hommes à la foi vive, et ce qui suit le prouvera.

Je me résume en disant que je les examinerai sous deux rapports :

I. Leur instruction et leur piété;

II. Leur manière d'être, leur hospitalité antique et traditionnelle.

En général, les savants, dans l'Orient, ont une instruction d'autant plus solide, qu'elle est puisée aux sources primitives et accompagnée d'une foi inaltérable; quant à ceux qui sont le moins versés dans les Écritures, ils ont une foi si vive, si sincère, qu'elle édifie et qu'elle peut servir de modèle.

Les savants, et particulièrement ceux qui ont visité la Terre Sainte, ensuite ceux qui viennent de l'Europe, sont reçus avec tous les égards possibles, et même mieux que leurs docteurs de la Loi. Ils disent, dans leur langage figuré, que ce sont des couronnes qui viennent pour parer leurs têtes.

Celui qui ne connaît pas les coutumes orientales, ne peut s'ima-

giner de combien d'égards est entouré un voyageur. Dès qu'il s'est présenté chez le Nassi (chef de la communauté), il reçoit avec le plus grand empressement tous les soins que réclame son état; on va au-devant de ses besoins; il est hébergé, nourri, vêtu s'il le faut, et cela sans la moindre rétribution. On l'invite, on le fête, et cela dure pendant tout le temps que le voyageur veut rester parmi ces hommes hospitaliers.

L'hospitalité la plus généreuse ne les empêche pas de penser à l'avenir de leur hôte bienvenu. Lorsque le voyageur se met en route, le maître de la maison où il a séjourné, se met en devoir de lui préparer les vivres nécessaires pour le trajet; on en compte les jours, et l'on prévoit, autant que l'on peut, tous les besoins du voyage pour y faire face. La communauté lui paie la caravane, c'est-à-dire le montant du trajet, et chacun des coréligionnaires fait son possible pour lui venir en aide avec une offrande qui est toujours proportionnée au rang du visiteur. Ce ne sont pas seulement nos coréligionnaires qui sont l'objet d'une sollicitude si généreuse et si bienveillante. Tout voyageur, tout touriste reçoit aide, protection et tous les renseignements qui peuvent lui être utiles ou qu'il désire, soit pour les passages difficiles, soit pour l'indication des routes rares et dangereuses, où il est souvent impossible de passer sans guide. Malgré le nombre considérable des voyageurs qui parcourent les contrées orientales, cette hospitalité est offerte à tous; elle est regardée comme une dette sacrée, et ils disent que le vénérable patriarche Abraham s'en acquittait (1). Parmi ces visiteurs, j'ai remarqué peu d'hommes qui s'adonnent aux sciences ou aux recherches sérieuses.

Lorsqu'une caravane est attaquée et que les voyageurs sont faits prisonniers, tous ceux qui en ont connaissance s'empressent de les racheter, et ils ne craignent pas les sacrifices nécessaires pour payer la rançon qui souvent est considérable. Il faut que leur hôte soit libre, et cela à tout prix.

Par cet exposé, on peut conclure que les voyages sont plus faciles à faire dans les contrées orientales que partout ailleurs, malgré

---

(1) Genèse, Ch. XVIII, v. 2 au 9.

la rareté des routes et les dangers auxquels se trouvent exposés les voyageurs qui se hasardent à explorer ces régions. Souvent ils y sont heureux ; et comme l'Orient sera toujours la terre des sources sacrées, j'ose inviter mes coréligionnaires savants et entreprenants à aller y puiser. En échange de la science qu'ils y apporteront, ils trouveront un accueil digne d'eux et un entretien convenable. Un avantage que les Israélites seuls possèdent, leur facilitera infiniment cette tâche ; le langage hébreu est ce lien puissant, ce moyen unique et mystérieux qui les fera passer partout. Parmi ces peuples si nombreux, où tant d'*idiomes différents sont écrits et parlés*, ils trouveront dans chaque localité au moins une personne qui les comprendra et qui pourra les croire.

On peut encore prouver par les coutumes antiques indiquées d'une manière caractéristique dans la Bible, que les mœurs et les habitudes observées par les Israélites d'Orient sont les mêmes que parmi les dix tribus, tandis que ceux qui habitent l'Europe appartiennent aux deux tribus de Juda et de Benjamin. Nous prenons la liberté de citer deux extraits à cet égard : le premier rappelle les dix tribus et la tribu de Benjamin.

Un lévite se mit en route avec sa femme ; et la Bible continue ainsi :

« Ils passèrent donc plus avant et marchèrent, et le soleil se » coucha comme ils étaient près de Guibha, qui appartient à Ben- » jamin.

» Alors ils se détournèrent vers Guibha pour y entrer et y » passer la nuit ; et y étant entrés, ils demeurèrent sur la place » de la ville, car il n'y avait personne qui les retirât chez soi, afin » qu'ils y passassent la nuit.

» Et voici qu'un vieux homme venait des champs de son travail, » et cet homme était de la montagne d'Ephraïm (1) ; mais il de- » meurait à Guibha, dont les habitants étaient enfants de Benja- » min.

» Et levant ses yeux, il vit sur la place de la ville ce passant ; » et cet homme vieux lui dit. Où vas-tu et d'où viens-tu ?

---

(1) Ephraïm est des dix tribus.

» Et il lui répondit: Nous passons de Bethléem de Juda vers » les côtés de la montagne d'Ephraïm, d'où je suis, parce que » j'étais allé jusqu'à Bethléem de Juda; mais maintenant je » m'en vais à la maison de l'Éternel, et il n'y a ici personne qui » me retire chez lui.

» Nous avons pourtant de la paille et du fourrage pour nos ânes, » et du pain et du vin pour toi et pour ta servante, et pour le » garçon qui est avec tes serviteurs: nous n'avons besoin d'aucune » chose.

» Et le vieillard lui dit: La paix soit avec toi! quoi qu'il en soit, » je me charge de tout ce dont tu as besoin; je te prie seulement » de ne point passer la nuit sur la place.

» Alors il le fit entrer en sa maison, et il donna du fourrage » aux ânes; ils lavèrent leurs pieds, mangèrent et burent. »

La seconde citation rappelle les mœurs des dix tribus (1).

« Et les enfants d'Israël emmenèrent prisonniers, deux cent » mille personnes, tant femmes que fils et filles de leurs frères, » et ils firent aussi sur eux un grand butin, et ils emmenèrent le » butin à Samarie.

» Or, il y avait là un prophète de l'Éternel, nommé Hoded, le- » quel sortit au-devant de cette armée, qui s'en allait entrer à » Samarie, et leur dit: voici, l'Éternel, le Dieu de nos pères; étant » indigné contre Juda, il les a livrés entre vos mains, et vous les » avez tués en furie, de sorte que cela est parvenu jusqu'aux cieux.

» Et maintenant vous faites votre compte de vous assujettir pour » serviteurs et pour servantes les enfants de Juda et de Jérusalem: » n'est-ce pas vous seuls qui êtes coupables envers l'Éternel, votre » Dieu?

» Maintenant donc écoutez-moi, et ramenez les prisonniers que » vous avez pris d'entre vos frères; car l'ardeur de la colère de » l'Éternel est sur nous.

» Alors quelques chefs d'Ephraïm dirent: Vous ne ferez point » entrer ici ces prisonniers, car vous prétendez nous rendre cou- » pables devant l'Éternel, en ajoutant ceci à nos péchés et à notre

---

(1) Chronique L. 2, ch. XXVIII, v. 8 au 16.

» crime, bien que nous soyons très-coupables, et que l'ardeur de
» la colère de l'Éternel soit grande sur Israël.

» Alors les soldats abandonnèrent les prisonniers, et le butin de-
» vant les principaux et toute l'assemblée.

» Et quelques chefs des enfants d'Ephraïm se levèrent et pri-
» rent les prisonniers, et revêtirent de dépouilles tous ceux d'entre
» eux qui étaient nus; et quand ils les eurent vêtus et chaussés,
» et qu'ils leur eurent donné à manger et à boire, et qu'ils les
» eurent oints, ils conduisirent sur des ânes tous ceux qui ne pou-
» vaient pas se soutenir, et les amenèrent à Jéricho, la ville des
» palmes, chez leurs frères; puis ils s'en retournèrent en Samarie. »

Je suis convaincu personnellement, par bien des preuves, que les mœurs et coutumes des Israélites en Orient n'ont pas changé; de même qu'en Europe le peu de sentiments fraternels caractérisent en général les descendants de la tribu de Benjamin.

CHAPITRE L.

Retour à Constantinople.

Retour de Bagdad à Constantinople. — Trajet extrêmement pénible. — Dangers. — Perte de mes biens et de mes manuscrits. — Deux entreprises commerciales manquées à Constantinople. — Causes de mon départ pour l'Afrique.

Le mercredi 12 Ir (14 avril 1851), après m'être déclaré médecin, j'ai quitté Bagdad avec une caravane pour traverser le désert; le trajet entier est de quatre-vingts jours de durée. Notre caravane comptait deux cents voyageurs, tous armés; mais comme les caravanes ne partent pas toutes ensemble, nous n'avons fait que joindre en route, le jour suivant, une autre caravane composée de deux cent cinquante personnes. Le troisième jour, nous en rencontrâmes une de cent cinquante personnes, et, ainsi réunis, nous comptions environ six cents voyageurs en tout. Vers minuit, nous fûmes attaqués; la mêlée dura deux heures, et nous restâmes vainqueurs. Vers deux heures après minuit, les assaillants revinrent à la charge au nombre de quatre cents; un combat nouveau s'engagea, qui dura jusqu'au jour, en nous donnant la victoire; mais nous comptions quatre morts et six blessés; les brigands avaient enlevé les

leurs. Nous voyageâmes ainsi tranquillement jusqu'à la nuit du 21 Ir (23 avril), qui était un vendredi. Mais vers minuit nous eûmes à soutenir une attaque violente qui dura jusqu'au jour; maîtres du champ de bataille, nous comptions néanmoins cinq morts et dix blessés; mais il nous fut encore impossible d'évaluer le nombre de ceux de nos adversaires que nous avions mis hors de combat, leur coutume étant toujours d'enlever morts et blessés. Le 25 du même mois, nous eûmes à essuyer deux nouvelles attaques pendant la nuit : à la première, nous fûmes les maîtres; mais quant à la seconde, il nous fut impossible de nous défendre, et nous fûmes réduits à recourir aux négociations, dont le résultat fut une rançon de 10 piastres par tête. Le 27 Ir (29 avril), nous arrivions enfin à Karkouk, où nous trouvions une caravane de six cents voyageurs, ce qui nous portait environ à douze cents hommes. Cependant, nous fûmes encore arrêtés par douze cents pillards arabes qui barraient la route par laquelle il fallait absolument passer. Ainsi, c'était chaque jour de petites escarmouches sans résultat entre nous et les assaillants. Le 8 sivan (8 juin), une nouvelle caravane d'environ huit cents personnes nous ayant rejoints, ce qui nous donnait l'avantage du nombre, nous engageâmes un combat qui se prolongea d'abord avec des chances diverses, et qui finit par nous contraindre à reculer. Nos pertes étaient de quelque importance : vingt chameaux et deux chevaux chargés de marchandises avaient été enlevés, ainsi que dix ânes et trois mulets sans charge; en outre, nous comptions dix morts et quinze blessés, et l'ennemi avait dû subir des pertes considérables. Aussi, le jour suivant, nous nous décidâmes à une nouvelle attaque qui nous rendit maîtres du champ de bataille. Encouragés par ces succès, nous poursuivîmes les brigands jusque dans leur antre, et nous leur enlevâmes trente-cinq chameaux et deux cents moutons, tandis que leurs femmes emmenaient dans le désert le reste des chameaux, le bétail et tout ce qui fait la richesse de ces peuplades nomades. Le butin que l'on nous avait enlevé était de peu d'importance, vu que la caravane ne portait guère que des peaux travaillées et autres articles de tannerie. Mais depuis notre victoire, nous n'en fûmes pas moins attaqués tous les deux jours, vu que toute la contrée était alors très-

agitée, et cet état dura jusqu'au 9 sivan (19 juin). Dans le courant de cette journée, nous éprouvâmes trois incidents fâcheux : d'abord un combat insignifiant s'engagea avec les pillards; ensuite, nous fîmes la rencontre d'un serpent énorme que les Arabes nomment *al-khassé-balil*, et dont les proportions gigantesques rappelaient le boa constrictor. Il fallut s'arrêter devant ce reptile monstrueux dont les plis interceptaient la route. Deux cavaliers s'avancèrent et lui envoyèrent deux balles; se sentant blessé, le reptile se dressa avec un sifflement épouvantable et fit un bond furieux qui manqua d'abattre nos cavaliers; mais, au même instant, il reçut deux autres blessures, et, après s'être redressé de nouveau, il ne fit bientôt que se tordre et se replier sur lui-même; la dernière décharge fut mortelle. J'avais manifesté le désir d'en avoir la peau; mais mes compagnons de voyage refusèrent d'en dépouiller le reptile et m'accablèrent de leurs moqueries grossières, en disant qu'un giaour comme moi pouvait seul demander un objet aussi immonde. Vers l'approche de la nuit, nous eûmes un troisième accident qui heureusement n'eut point de suites fâcheuses pour la caravane : c'état la rencontre de plusieurs lions; il y avait de quoi nous effrayer; mais un stratagème singulier nous assura la retraite de ces animaux terribles. Il paraît que les Arabes savent se débarrasser de ces hôtes du désert sans tirer un seul coup de fusil et sans engager le moindre combat, lorsqu'il y a des femmes parmi les voyageurs. Les femmes descendent de leurs montures, se mettent à demi nues et s'avancent seules lentement vers les lions qui reculent à mesure qu'ils voient les femmes s'approcher. Ce manége dure jusqu'à ce que la poursuite laisse la place nécessaire au passage de la caravane. C'est de cette manière toute particulière et inoffensive que nos femmes arabes nous débarrassèrent des lions. Nous étions alors à trois journées de marche d'Arpoud, grande place forte; mais, depuis cette ville, nous eûmes à endurer toute sorte de privations, ainsi que des combats continuels avec les brigands qui ne cessèrent de nous assaillir pendant vingt jours. Le 9 tamouz (9 juillet), nous combattîmes presque sans interruption trois jours et trois nuits. Le lendemain, j'eus une affaire qui faillit personnellement m'être funeste; pendant le

combat, une de mes balles avait passé à côté d'un des voyageurs de la caravane, qui crut que je voulais le tuer ; voyant qu'il me couchaït en joue, je me réfugiai au milieu de la mêlée; mais, connaissant les sentiments vindicatifs de ces Arabes sauvages, je ne me crus à l'abri qu'en m'échappant vers le désert, où je fus assez heureux pour parvenir, et où une fente de rocher au milieu d'autres blocs me servit d'asile. J'entendis distinctement de là le combat de la caravane qui continuait toujours, et j'ai su ensuite qu'elle eut huit morts et vingt blessés, malgré sa victoire. Elle dut même s'arrêter pendant deux jours pour enterrer les morts, soigner les blessés et se reposer. Mais, en faisant l'appel de nos voyageurs, on s'aperçut que je manquais, dans un moment où mes services comme médecin étaient indispensables. Enfin, la deuxième nuit, me servant des ténèbres pour m'approcher, j'entendis les voyageurs dire que le Hakhim-Bachi (savant médecin) avait probablement été fait prisonnier, et j'appris que l'Arabe dont j'avais fui la vengeance était grièvement blessé. Alors, simulant la course précipitée d'un fuyard, j'arrivai au milieu des miens qui m'accueillirent avec joie. On me raconta ce qui s'était passé, et, me mettant à panser les blessés, j'arrivai près de mon ennemi qui me demanda pardon de ses soupçons et de ses intentions homicides; ses blessures étaient si graves, qu'il me fut impossible de le sauver. Il expira le lendemain.

Depuis le 14 tamouz (14 juillet), jusqu'au 20 du même mois, nous continuâmes notre marche sans incidents, mais, le dernier jour, nous fûmes attaqués à l'improviste par un nombre de brigands triple du nôtre; en vain nous combattîmes en désespérés; malgré notre défense opiniâtre, les assaillants s'emparèrent de la caravane toute entière. Tout nous fut enlevé, jusqu'aux habits, et les voyageurs furent ainsi abandonnés par les brigands eux-mêmes. Au milieu du désordre et du pêle-mêle de cette lutte acharnée, je me suis glissé parmi les morts après avoir dépouillé mon costume. Les brigands satisfaits de leur riche butin, laissèrent les morts tranquilles. Caché donc au milieu d'eux, mon âme s'élevait avec ferveur vers l'Éternel. Ainsi s'écoulèrent cinq heures environ pendant lesquelles je n'osai bouger; enfin, rassuré par

le plus profond silence, je me levai, et, dans mon dénuement, je fus forcé de fouiller ceux mêmes auxquels je devais un abri, pour ranimer mes forces et mon courage, car je n'avais rien pris depuis deux jours ; un morceau de pain, avec une petite outre remplie d'eau, me semblèrent une trouvaille d'un prix inestimable. Je trouvai aussi un sabre, une paire de pistolets et des munitions. Telle était toute ma richesse ! et cependant j'avais compté dans la caravane, trois chameaux chargés de marchandises et une mule qui entre autres objets précieux, portait un Sépher-Thora (Pentateuque), que l'on m'avait confié à Bagdad, pour le remettre à Constantinople à un homme éminent, très-connu dans le monde commercial, sennor Abraham Camandou. Bien que mes pertes personnelles fussent grandes, celle de ce livre m'affligea profondément. Comment paraître devant sennor Abraham Camandou ? Comment lui faire croire qu'il était privé du Pentateuque par un accident et non pas un stratagème, un mensonge ? Du reste, j'avais également fait des pertes irréparables : tout pour ainsi dire, ce qui me rappelait les faits observés ou qui leur servait de preuve, était perdu sans retour. Seul et triste au milieu du désert, je continuais péniblement ma route à pied sans savoir quelle direction prendre. Vaguement, je me souvenais du nom de la ville de Tsivas, qui devait être, au dire de mes compagnons, située au nord, à trois journées de marche. Je m'avançai donc de ce côté, en marchant jusqu'à deux heures après minuit ; et ayant trouvé un dattier magnifique, j'y montai au moyen de ma ceinture, pour y passer la nuit. C'était un moyen de me garantir des bêtes fauves, et aussi de découvrir aux alentours le pays qui m'entourait. Quelle nuit d'angoisses et de fatigues ! Le lendemain, je me remis à marcher, et apercevant au lointain un rassemblement d'hommes, je m'en approchai avec toutes les précautions possibles. Quelle joie j'éprouvai en reconnaissant les gens de ma caravanne ! Nos questions se croisaient avant d'être satisfaites. L'état des voyageurs était déplorable ; ils manquaient de tout, et il fallut aller à la chasse pour se procurer quelque nourriture. Dans cette détresse, je partageai le reste de mon pain avec le Caravan-Bachi (chef de la caravane). En cherchant du bois et du gibier dans les environs, nos chasseurs

aperçurent de loin une bête qui ne bougeait pas, malgré les coups de fusils; en approchant, ils reconnurent une mule chargée. C'était justement celle qui portait le Pentateuque que je croyais irrévocablement perdu; ma malle contenait en outre des vêtements, quelques bagues, un effet de banque délivré à Bagdad et adressé à sennor Abraham Camandou, à Constantinople, et les notes, sans lesquelles je n'aurais pu rédiger le présent travail. Mes compagnons de voyage et d'infortune se montrèrent assez généreux pour ne pas partager mon bien comme je l'avais appréhendé. Toutefois, malgré ces débris recueillis avec une joie indicible, mes pertes matérielles s'élevaient à environ 20,000 fr. Le troisième jour, nous arrivâmes à Tsivas, où je vendis quelques bagues pour payer les gens de la caravane que je quittai, pour me rendre avec une autre caravane, à Sanson, port de la mer Noire.|

L'excès des fatigues et des privations endurées pendant ce voyage avait abattu mes forces, et je suis tombé gravement malade. C'est alors que j'écrivis à sennor Abraham Camadou, qui eut la bonté de m'envoyer un billet de banque payable chez un négociant de Sanson. Rétabli par quelque repos, j'ai pris un bateau à vapeur, et après dix jours d'une heureuse traversée, je suis arrivé à Constantinople, le vendredi 10 av (8 août), où je remis le Sépher-Thora retrouvé et quelques autres menus objets au destinataire, qui m'a offert ses sincères remerciements.

Après tant de secousses, un repos sérieux devenait une nécessité, et ma situation m'apparaissait d'ailleurs sous un jour fort triste : c'est pourquoi j'entrepris de me créer une nouvelle existence. Voyant la facilité que le gouvernement de la Porte-Ottomane accordait à mes frères, pour s'établir en Roumélie, je me décidai à profiter de cette circonstance et adressai au Grand-Visir une pétition pour demander l'autorisation de m'établir dans le district Kasa-Babadad, faisant partie de la Roumélie, où je voulais m'occuper d'un petit commerce. J'aurais obtenu cette permission, si je ne m'étais pas fié à un homme d'affaires peu consciencieux, qui me fit supporter des frais exorbitants, pour apprendre que mes pièces étaient absolument irrégulières et illégales. Pendant ces démarches, j'avais écrit à ma famille pour l'instruire de mon re-

tour et de ma nouvelle situation. Celle-ci se hâta de quitter Faltijen en Moldavie, pour venir me retrouver; mais une maladie longue et pénible accabla les miens, et cette nouvelle épreuve, ainsi que le retour de ma famille en Moldavie, qui en fut la conséquence, diminua encore beaucoup les faibles moyens dont je disposais. Cependant il fallait songer à entreprendre quelques affaires pour m'assurer une existence. J'avais acquis une certaine réputation parmi mes coréligionnaires Askénasims et Sphardims, résidant à Constantinople; les derniers débris de mon ancien bien existaient encore, et je résolus de m'associer avec M. Léon Braustein, négociant en soieries et draperies, il fut donc convenu entre nous que je voyagerais en Moldavie pour m'occuper des affaires communes de notre maison; et comme je voyais que je ne pouvais suffire seul à ce travail, je m'adjoignis un aide dans la personne de M. Khaïm Heilperin, jeune homme de beaucoup d'intelligence, qui parlait plusieurs langues. Mais voici ce qui m'arriva avant mon départ de Constantinople.

Trois Israélites, nommés Salomon Hofschar, Beroukh Margolis et Moïse Hirsch Kanner, vinrent à Constantinople où ils s'annoncèrent comme de riches négociants, m'assurèrent qu'ils avaient à y arranger des affaires très-importantes pour lesquelles ils cherchaient un interprète connaissant bien la langue du pays, et pouvant leur servir d'homme d'affaires. Ces hommes me témoignant beaucoup de confiance, je demandai quel était l'objet de leur spéculation : alors, ils me déclarèrent qu'ils voulaient prendre à bail les impôts indirects du Pachalik de Roustchouk, qui compte cinq cent villages et douze villes environ. Je leur promis donc de trouver la personne capable de les aider, et de leur côté, ils s'engagèrent à m'admettre dans leur compagnie.

Comme M. Braustein avait beaucoup d'influence parmi les Pachas les plus hautement placés, et qu'il était en rapport direct avec eux, je lui confiai cette affaire, pour laquelle il désirait que je restasse son associé. Enfin nous tombâmes tous d'accord, et nos conditions furent consignées dans un écrit que je possède encore. M. Braustein et moi, nous devions avoir 25 p. 0/0 de bénéfice net. Tandis qu'il fonctionnait à Constantinople, je partis pour la Mol-

davie. Je visitai ainsi Varna, Schoumla, Silistrie, où je fis de bonnes affaires, et je me rendis enfin à Tulcza, où je fis établir un magasin. Pendant ce temps, M. Braustein commençait à mal gérer nos affaires avec la Compagnie à laquelle nous nous étions associés ; l'ayant appris, je partis pour Constantinople, pour nous entendre, mais pendant mon absence, l'aide que j'avais laissé à Tulcza dans mon magasin, se confia à une compagnie suspecte qui finit par le voler. Prévenu par un ami que j'avais dans cette localité, je revins immédiatement à Tulcza, où je constatai une perte de 12,000 piastres, c'était ma ruine. En dédommagement, mon adjoint me donna un billet à ordre payable à six mois pour une somme de 400 piastres ; il ne fut jamais négocié, et je le garde encore. Après cette triste liquidation, je retournai à Constantinople pour continuer mes affaires avec l'autre compagnie. Mais hélas! le nouveau pacha de Roustchouk, Saïd-Pacha, ne voulut point admettre les engagements de son prédécesseur, et comme la compagnie n'était point en état de payer un terme voulu, faute de fonds, il lui fallut faire faillite après quatre mois d'existence. Les derniers débris de mon bien furent donc entièrement perdus ; je me trouvai complètement ruiné, et tout aussi pauvre qu'au commencement de mon premier voyage, lorsque je partis de Faltijen. Je pourrais dire bien des choses sur la manière peu consciencieuse d'agir dont cette compagnie a fait preuve ; mais c'est assez d'en faire mention.

Encore une fois mis à une épreuve si rude, je vendis quelques faibles restes pour faire de légères emplettes, avec lesquelles je me rendis en Servie, commençant à gagner quelque peu, je passai en Hongrie, et je la parcourus comme marchand, assez heureux de pouvoir envoyer quelque chose à ma famille, qu'il fallait toujours soutenir au milieu de tant de tribulations. L'intérêt de mes affaires me conseillait de voir Vienne, une grande partie de l'Italie et Rome elle-même. Etant parvenu à réaliser quelques fonds, je me rendis de là à Livourne, afin de m'y embarquer pour l'Afrique, car j'avais à cœur de continuer sur le sol africain les explorations commencées en Orient. Dans ces excursions du moins, j'ai essuyé moins de revers et j'ai pu recueillir des notes nombreuses. Arrivé à Alger, j'eus le bonheur de rencontrer deux hommes auxquels je

dois beaucoup de reconnaissance ; l'un, M. Altaras, négociant à Marseille, protecteur comme ami des sciences, l'autre est le Grand-Rabbin d'Alger, M. A. M. Weil, personnage d'une instruction élevée, qui me témoigna autant de zèle que de bienveillance. Encouragé par eux, j'ai dû céder au désir qu'ils m'ont exprimé de voir publier les faibles résultats de mes pénibles recherches.

Je me propose donc de publier la relation de mon voyage en Afrique, après avoir accompli le second voyage en Orient, que j'ai l'espoir d'entreprendre et d'accomplir avec l'aide de l'Eternel (1)

CHAPITRE XLII.

Des différentes sociétés parmi les Israélites.

Origine. — Noms. — Dates. — Résidences. — Cérémonies. — Usages.

Louria, dont le prénom est inconnu, mais qui, né en Pologne, est décédé à Zephad vers l'an 5248, avait un fils nommé Isaac Louria Askenazi, né environ en 5246. Il avait aussi un frère au Caire, en Egypte, dont le nom était R. Betzalel Askenazi, connu d'ailleurs pour sa haute science, et qui, comme auteur, a laissé des ouvrages généralement estimés. Isaac se rendit auprès de son oncle; doué d'une ardeur infatigable et d'une grande aptitude pour l'étude, il s'adonna particulièrement au *Talmoud* et à la *Cabala*, et fit des progrès aussi rapides qu'étonnants. Plus tard, son oncle le maria avec sa propre fille, et alors Isaac se retira avec sa femme dans une maison à part, où il se livra exclusivement à l'étude de la *Cabala*, pour en approfondir les mystères. Mais sa réputation de science se répandit tellement, qu'il fut vénéré par les savants les plus éminents, et par les coréligionnaires de sa contrée, et ce fut alors qu'il prit le titre de Rabbi, qui lui fut décerné par

---

(1) R. Benjamin de Tolède, célèbre voyageur Israélite qui a parcouru les contrées orientales, porte le même nom et a accompli la même tâche que se propose l'auteur de cet ouvrage.

ses frères. De retour à Zephad, sa ville natale, en 5281, avec deux enfants, un fils et une fille, il trouva dans cette ville une réunion des plus savants Israélites, parmi lesquels était le célèbre Rabbi Joseph Karo, auteur de l'ouvrage *Soulkham-Aroukh*, ainsi que d'autres productions scientifiques très-répandues. (Ce Rabbi Joseph était né à Manikopil, ville de la Roumélie, en Turquie, située entre Widdin et Roustchouk, et l'auteur fut assez heureux pour visiter sa Jéchiva (Académie).

Cependant, la célébrité de Rabbi Isaac Louria Askenazi commençait à pénétrer dans des contrées éloignées, et lui attirait l'estime et le respect des autres savants, qui avaient pour lui beaucoup de déférence. C'est ce que constate un ouvrage écrit à sa gloire par plusieurs de ses disciples sous le titre de *Sevokhé Haari* (Panégyrique de Rabbi Isaac); ils y rapportent même qu'il a opéré des prodiges. Des régions les plus lointaines de la Syrie et de la Palestine, attirés par la renommée de tant de savoir et de sainteté, de nombreux disciples affluaient chez lui pour apprendre ses doctrines, et pour se mettre dans la voie du Seigneur. Isaac ne cessait de satisfaire à leurs demandes, et pour mieux y répondre il institua une Jéchiva, où, parmi ses nombreux disciples, se fit distinguer particulièrement Rabbi Haïm Vital de Damas, le premier, le plus chéri de son maître, et auquel il enseigna particulièrement la science de la *Cabala*. Rabbi Haïm Vital rapporte ces faits particulièrement dans ses deux ouvrages intitulés *Ets-Haïm,* et *Péri-ets-Haïm,* il en parle aussi dans d'autres ouvrages.

Rabbi Isaac Louria Askenazi n'a vécu qu'environ 38 ans, et il est décédé à Zéphad en 5284.

Les disciples que ce maître avait formés, ont continué les études mystiques de la *Cabala,* et ont fait différentes découvertes. Ses doctrines se sont propagées parmi les Israélites portugais dans plusieurs contrées, dans l'Europe méridionale; mais elles n'ont pas été reçues dans le principe, ni par ses coréligionnaires d'Allemagne, ni par ceux qui habitaient la Pologne, où cependant on commençait à regarder Rabbi Isaac comme un homme inspiré, où sa nouvelle science a fini aussi par pénétrer.

Vers le commencement du dernier siècle, vivait à Miedzyborz

(province de Kamienice Podolski, aujourd'hui empire Russe) Rabbi Israël, simple instituteur de village, qui se maria avec une femme de Kitew, dans la Boukovine, et qui était sœur du Rabbin de la ville, nommé Rabbi Guierchon. Rabbi Israël s'adonna entièrement à l'étude et aux pratiques religieuses. Il quittait la société et sa famille, cherchait les endroits les plus écartés dans les champs et dans les bois, où seul et isolé, il accomplissait ses devoirs en secret, entouré de mystère. Personne ne savait où il allait ainsi, et cela dura pendant quelques années. L'auteur a vérifié ces faits, qu'il tient de la bouche d'un pâtre chrétien, presque centenaire, dont le père a rencontré parfois Rabbi Israël, revêtu du Taleth et des Téphilin, faisant ses dévotions, se baignant dans les cours d'eau, et observant le jeûne dans ces lieux sauvages, où le pâtre menait quelquefois ses troupeaux. Cet isolement absolu frappa les esprits; le bruit s'en répandit, et les Rabbins de Podolie et de la Boukovine se rendirent auprès de cet homme pieux. Ce fut alors qu'ils étudièrent les doctrines qu'avait adoptées Rabbi Israël, et dont il pratiquait les préceptes et les usages, doctrines professées par Rabbi Isaac Louria Askenazi, auxquelles le Rabbin de Miedzyborz avait ajouté différents usages.

Tel fut le commencement d'un parti distinct, d'une sorte de société qui portait le nom Hassidim (les pieux), et dont le fondateur reçut le nom de Rabbi Israël Baal-Sem-Tov (l'homme au nom bienheureux).

L'apparition de cette nouvelle secte, occasionna une sorte de schisme ; car les Israélites en Lithuanie et dans quelques provinces voisines, n'adhérèrent point à ses principes. La scission fut profonde, et deux noms attestent l'aversion des adversaires de la nouvelle secte. Ceux qui ne l'adoptèrent point portaient celui de Pérouchim (séparés), ou bien de Misnagdims (adversaires). Les partisans de l'ancien rite, dont nous venons de citer les noms, cessèrent tous rapports avec les disciples de la nouvelle doctrine. L'on ne se voyait plus; on ne fréquentait pas la même synagogue pour faire les prières en commun; on ne contractait plus de mariages avec les familles de ces Néo-Israélites.

Cependant le parti de Rabbi Israël prospéra; il avait douze dis-

ciples, parmi lesquels se distingua Rabbi Beer, de Miedzyrzec en Pologne, d'où il parvint enfin à s'étendre complètement à la mort de son fondateur, qui eut lieu vers la fin du dernier siècle. Il laissa deux filles, et Rabbi Beer le remplaça comme chef de secte.

Différentes provinces adoptèrent par la suite les nouvelles doctrines, en donnant aux fractions, aux ramifications, différents noms.

Rabbi Beer avait formé plusieurs disciples, parmi lesquels nous citerons les principaux : 1° Rabbin Salomon de Ladi (en Ukraine, province de l'empire Russe), savant Talmoudiste, très-versé dans la Cabala, auteur de plusieurs ouvrages, et qui forma la secte nouvelle connue sous le nom de Khabad; il vivait au commencement de ce siècle, et est mort depuis environ trois années.

Persécuté par les Perouchim, condamné à l'exil par Paul, empereur de Russie, il fut gracié plus tard et comblé d'honneurs. Ses descendants ont exercé une haute influence sur la secte de Khabad. Son neveu Rabbi Mendel, est le plus grand et le plus savant Rabbin de Pologne. L'Empereur Alexandre le manda même à Saint-Pétersbourg avec trois autres israélites, et cette députation fut accueillie avec une grande bonté.

2° Rabbi Salomon de Karlinne (près Pynsk en Lithuanie, province russe); sa société porte le nom Hassidim de Karlinne.

3° Rabbi Noah de Lehewicz (Petite-Russie ou Ruthénie, province de l'empire Russe), qui forma la secte Hassidim Russienne ou Rutinienne.

Pendant ce temps, la fille de Rabbi Israël donnait le jour à un fils qui institua une nouvelle secte, nommée Hassidim de Miedzyborz (Pologne); et Rabbi Beer, successeur du premier fondateur en Pologne, avait un fils, Rabbi Abraham, très-savant Cabaliste. Le fils du dernier Rabbin, Rabbi Salomon, eut deux fils, Rabbi Abraham et Rabbi Salomon. Le premier, fondateur d'une autre société, mourut jeune, et son frère Rabbi Israël, âgé de treize ans, assez capable malgré son âge enfantin pour se mettre à la tête du parti formé par son frère. Il lui succéda, séjourna à Rozin (Pologne), augmenta le nombre de ses sectaires, et leur donna le nom de Hassidim de Rozin; on prétend qu'il comptait 80,000 partisans de sa doctrine. Obligé de fuir devant les exigences du gouvernement

russe il y a une quinzaine d'années environ, il fut reçu en Autriche et réclamé ensuite par le gouvernement russe. Il y a quatre ans qu'il est décédé, en laissant de grandes richesses ; et sur ses quatre fils dont un est mort, trois ont institué chacun une association à part.

Rabbi Israël de Rozin avait un oncle, Rabbi Mordakhaï, demeurant à Sirnabol (Ukraine), qui forma un nouveau parti sous la dénomination : Hassidim Sirnabol ; il est mort il y a quinze ans, et a laissé plusieurs fils qui, ainsi que leurs disciples, ont formé encore d'autres associations.

Il y a un demi-siècle que s'est formé un autre parti : Hassidim de Starysiel (en Lithuanie), dont le fondateur était Rabbi Aaron ou Orele, disciple de Rabbi Salomon de Khabad. La plus jeune de toutes ces associations qui vient d'apparaître est celle des Hassidim de Skocrek (près de Varsovie). Elle est nombreuse et a pour fondateur Rabbi Mendel, contemporain ; car l'origine de cette société remonte à vingt-cinq ou trente ans. Nous passons sous silence plusieurs autres fractions de partis d'une moindre importance, et qui sont moins connues, en particulier celles de Varsovie et du royaume de Gallicie (empire d'Autriche).

Toutes ces associations en général comprennent quatre grandes divisions :

1° Celle des Perouchim, ou celle des Pharisiens, si célèbre autrefois. L'origine en est biblique : c'est le plus nombreuse, la plus instruite, la plus honorée, et elle observe le rite orthodoxe des Allemands. Les Perouchim se distinguent par leur rigorisme, exercent la charité et l'hospitalité avec autant d'empressement que d'affabilité.

2° Celle des Portugais, nommée par les autres Israélites Seifardim de leur origine de Seifarat (Espagne), d'origine antique (Obadia, prophète, ch. I, v. 20, l'atteste). Ils se livrent aux études, mais moins que les Perouchim, ont moins d'intelligence, s'adonnent beaucoup aux mystères de la Cabala, sont bienfaisants et hospitaliers, et particulièrement ceux de leurs coréligionnaires de Pologne

3° Celle des Hassidim, subdivisée en plusieurs fractions énu-

mérées plus haut en parlant de leur origine toute moderne; elles ont beaucoup d'affinité entre elles. Ainsi, les Hassidim se lèvent tous de grand matin, et ont l'habitude de fumer dans de longs chibouks avant de procéder aux immersions prescrites par la loi, qu'ils pratiquent avec de l'eau ordinaire sur le corps entier en toute saison; mais ils s'entretiennent, pendant ces exercices, de toutes choses, même des plus frivoles. Ils ont beaucoup d'intelligence, mais s'adonnent moins aux sciences que les Perouchim; ils préfèrent le Kabala, et particulièrement le Zohar; ils aiment la société et les plaisirs de la table, et, quoique divisés sur quelques points religieux avec les autres Hassidim nommés plus haut, ils se réunissent cependant à la même table; toutefois ils ont moins de rapports avec les Perouchim. Cependant, parmi ces partis il y a des hommes très-respectables, mais c'est la grande minorité.

Les Hassidim de Ruthénie se conduisent, en fait de culte, comme les précédents; mais ils sont charitables et bienfaisants autant que les Khabad, dont nous parlerons.

Les Hassidim de Kolak prient très-peu, ont des pratiques et des usages contraires aux autres sectes dont ils sont haïs; ils sont très-nombreux, étudient avec assiduité le Talmoud et les Lois, et fument beaucoup.

4° Les Khabad prient beaucoup, mais ils le font avec recueillement, et leurs prières sont mentales; ils se lèvent avant le jour, et pratiquent l'ablution du corps entier dans l'eau froide avant la prière; ils étudient avec soin le Talmoud et la Kabala, et s'adonnent aussi à d'autres sciences. Dans leurs réunions, même privées, le plus instruit fait un sermon selon la doctrine de la Kabala. Vivant entre eux comme frères, ils ne repoussent pas les autres associations, se montrent très-bienfaisants et très-bienveillants envers les étrangers, de n'importe quelle croyance, et se plaisent à rendre des services. Cette qualité distingue aussi les partisans de Starysiel, qui, comme nous l'avons remarqué, descendent, pour ainsi dire, des Khabad.

Tout ce qui constitue la différence entre les partis ou associations dont nous venons de parler, ce sont les formules des prières et quelques pratiques et usages religieux qui ne portent nullement

sur le fond même de la croyance commune ; aussi, faut-il dire qu'elles ne constituent nullement des sectes, ni ne méritent d'être nommées ainsi.

Revenons en Palestine, où des fractions plus ou moins considérables présentent aussi de nombreuses différences.

1° Jérusalem possède toutes celles que nous venons d'énumérer, à l'exception des Ruthéniens Hassidim. Les communautés séparées sont : les Peroussim, les Portugais, les Khabad, les Hassidim de Russie et d'Autriche, et depuis quelques années les Hassidim de Varsovie.

2° Hébron ne possède que les Portugais et les Khabad ; on trouve aussi quelques Pérouchim épars, et quelques Hassidim de Pologne. Quant aux sectaires de Starysiel, ils sont peu nombreux et se réunissent aux Khabad ;

3° Sichem n'a que des Portugais ;

4° Thibériade possède des Portugais, différents Hassidim réunis en une Communauté ; les Hassidim Ruthéniens n'habitent que cette ville en Palestine et font une Communauté à part, en bon rapport avec les autres ;

5° Zéphad a des Portugais, différentes fractions de Hassidim réunis en une Communauté et quelques Pérouchim isolés.

Nous devons dire encore qu'à Jaffa, il y a quelques familles Portugaises d'Afrique.

Les Israélites qui forment une Communauté dans les villes que nous venons de mentionner, ont une synagogue dont l'accès est libre à ceux d'une autre Communauté, trop peu nombreuse pour se réunir à part.

Les Israélites de Sichem et de Jaffa, vivent du produit du commerce ; quant à ceux qui habitent les autres villes, ils subsistent au moyen des offrandes et collectes provenant du siége principal de leur secte. Chaque grande division a son conseil d'administration (six en Palestine et un Chéliakh hakolel), chargé de percevoir à l'étranger les contributions volontaires de ses coréligionnaires. Chaque ville à ses Mamounims (directeurs), chargés des affaires de la Communauté. La base d'après laquelle se fait la répartition des fonds chez les Israélites d'Europe, est un partage par portions

égales entre les familles, en raison du nombre des personnes qui composent chacune d'elles. Les plus aisées renoncent à leur part ; d'autres l'acceptent pour la distribuer de nouveau aux pauvres.

Pour parler de la manière dont la distribution s'opère chez les Portugais, nous sentons le besoin de rappeler ici les proverbes de Salomon, chap. XII, v. 17. « Celui qui aime la vérité, dit franchement ce qui est juste; mais un faux témoin trompe ; » et le v. 19 du même chapitre : « Une bouche véridique subsiste toujours ; mais une langue fausse ne subsiste pas longtemps. » Les fonds reçus d'Asie, d'Afrique et d'une partie de l'Europe, sont employés pour payer d'abord au gouvernement la capitation pour les pauvres, les frais de synagogue et l'entretien de l'établissement *Talmoud-Thora ;* le reste est divisé entre les rabbins, et une partie minime vient tomber entre les mains des veuves, des orphelins et des pauvres qui traînent leur détresse devant les portes des Israélites d'Europe dont ils implorent la pitié, et qui leur tendent généreusement la main; quant aux Israélites d'Afrique, ils ne reçoivent presque rien, bien que ce soit la partie du monde qui envoie les fonds les plus considérables. Cette distribution vicieuse et injuste a provoqué des altercations et des disputes très-vives il y a quelques années; mais toutes ces démonstrations furent sans effet sur ce point comme sur celui d'autres abus administratifs qui demandent une réforme.

Du temps que les Israélites de Turquie, qui sont appelés Espagnols, recevaient toutes les offrandes et les distribuaient dans la Palestine entière, les abus de ce genre avaient provoqué des plaintes générales qui retentirent en Europe et se firent écouter. Depuis une trentaine d'années environ, les Consuls européens reçoivent les plaintes des indigènes des pays respectifs qu'ils représentent. Quelques tracasseries de peu d'importance, rappellent encore aux Israélites européens, l'ancien état de choses, et depuis cette époque, il y a une séparation très-marquée entre les deux fractions de la population israélite.

Nous demandons pardon au lecteur d'avoir arrêté son attention sur ces détails peu rassurants; mais comme nous nous sommes imposé la tâche d'indiquer partout et toujours, dans le courant de

cet ouvrage, les sources, causes et motifs de l'oppression et de la détresse de nos coréligionnaires, c'était un devoir de faire mention de l'administration vicieuse que nous avons remarquée parmi les Israélites en Palestine. Pour rendre hommage à la vérité, nous devons ajouter que nous ne pouvons que louer les Portugais, habitant dans toutes les contrées que nous avons visitées ; leur bonté, leur hospitalité, en un mot, leur manière d'être et d'agir nous ont paru exemplaires ; au reste, tous ces détails sont le fruit de deux années passées à visiter et à examiner les différentes associations et à nous entretenir avec leurs chefs ou leurs rabbins.

Sans doute il y a des choses bonnes et louables dans les usages de ces diverses fractions, qui, réunies, ne feraient qu'un parti, et mériteraient certainement ainsi toute mon adhésion. Cet espoir ne sera pas déçu, et j'ai vu les tendances de cette réunion, notamment en Moldavie et en Valachie, contrées d'asile pour les Israélites d'Autriche, de Russie, de Turquie et de Palestine même. Nous devons, en outre, remarquer un fait historique d'une importance qui promet beaucoup pour l'avenir des Israélites en général : c'est que les controverses religieuses et les discussions dogmatiques, forçant à recourir constamment aux sources, rendaient l'étude de la langue hébraïque indispensable, et en faisaient le travail de prédilection. Mais cette occupation absorbante ne pouvait permettre de s'occuper d'autres langues ni d'autres connaissances et tournait sans cesse dans le cercle d'idées abstraites et spéculatives. Par suite de la réunion, cette tendance s'efface peu à peu, et l'on commence à s'occuper d'études plus positives, plus pratiques, sans abandonner ce qu'il y a de vrai dans les dogmes, tant de fois controversés. C'est un progrès que nous sommes heureux de constater.

FIN DU PREMIER VOLUME.

CINQ ANNÉES

DE

VOYAGE EN ORIENT

DEUXIÈME PARTIE.

REMARQUES ET OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES,

COMMERCIALES ET INDUSTRIELLES,

COUTUMES, MŒURS ET HABITUDES DES ORIENTAUX.

PRÉFACE.

L'auteur a pris à tâche de ne pas se placer exclusivement à un point de vue, et de généraliser ses observations. Ce second volume en sera une preuve nouvelle.

En effet, les notions géographiques, historiques ou statistiques qu'il a pu recueillir personnellement, figureront ici comme preuve, commentaire et complément du premier volume. A la vérité, bien des voyageurs, sans doute, se sont occupés des contrées que je décris, mais ils les envisageaient sous un point de vue différent; et, depuis plusieurs siècles, personne n'avait songé à entreprendre les recherches auxquelles je me suis livré. Suspendues un instant, ces dernières sont de nature à être reprises, et si elles présentent encore quelque chose d'incomplet, ou de

peu concluant, j'espère bien ne plus rien laisser à désirer au deuxième voyage que je me propose d'entreprendre incessamment.

Quant à ces nombreuses et amples descriptions que d'autres ont offertes des contrées dont je me suis occupé, je ne saurais croire que tant de voyageurs savants et dévoués ont tous pu pénétrer en Perse au milieu de ces montagnes inconnues du Kourdistan, et sur les frontières de l'Afghanistan auxquelles j'ai eu tant de peine à parvenir; le temps, et les moyens devenaient des obstacles insurmontables, dont j'ai l'espoir de triompher cette fois, si l'Eternel daigne m'accorder son appui.

CINQ ANNÉES

DE

VOYAGE EN ORIENT

(1846-1851).

DEUXIÈME PARTIE.

REMARQUES ET OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES,
COMMERCIALES ET INDUSTRIELLES,
COUTUMES, MŒURS ET HABITUDES DES ORIENTAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Damas et Alep.

Célèbre mosquée d'Amouvi. — La tombe de Naëman. — Montagne d'Hermon selon la tradition.

Les voyageurs qui m'ont précédé, et dont les connaissances surpassaient sans doute les miennes, ont fait déjà bien des récits intéressants de cette ville; je ne me permettrai donc que de parler de quelques monuments remarquables que j'ai visités moi-même. Dans la ville, on aperçoit une enceinte très-étendue, entourée d'un mur très-élevé et très-épais, au milieu de laquelle se trouve un monument très-antique nommé par les Mahométans Amouvi, par les Israélites Bethrimon, et qui sert aujourd'hui de mosquée. Nous trouvons le nom de cet édifice au livre II *des Rois*, ch. V, v. 18. L'intérieur du bâtiment est de dimension très-vaste; une colonnade de marbre remplit le pourtour de l'édifice qui est de forme quadrangulaire. Tout y est en marbre; murs, colonnes, sol et plafond; une ouverture très-large, de forme carrée, pratiquée dans le haut, donne accès au jour et à l'air. On entre dans la mos

quée par quatre grands portails : c'est là que les Mahométans commencent leur pèlerinage vers la tombe du prophète à la Mecque. Pourvus de tout ce qu'il leur faut pour ce pieux voyage, ils entrent avec leurs caravanes et avec leurs chameaux tout chargés par un portail, traversent la mosquée entière et en sortent par un autre, pour se mettre en route immédiatement. Dans l'intérieur de cet édifice est enterré Ikhia, fils de Zakhor, vénéré comme saint par les Mahométans.

A l'est de la ville, on remarque une porte nommée Bab-el-Sarki. A la distance d'une demi-heure de marche on trouve, hors de la ville, un tombeau d'une grandeur colossale, bâti en voûte sans marques particulières. La tradition, parmi les Israélites habitant le pays, rapporte que c'est la tombe de Naëman, chef suprême de la force armée du roi d'Aram, nommé dans le liv. II *des Rois,* ch. V, v. 1. Les Arabes l'appellent Scheik-Atzlan, et le vénèrent comme un saint personnage. A quelques pas de là serpente un fort ruisseau qui prend sa source dans la montagne de Riboui-Vill-Min-Sar; ce cours d'eau porte le nom de Souf, qui signifie laine, parce qu'on opère dans ses eaux le lavage de ce produit. Les Israélites nomment cette montagne Hermon, et il en est parlé par le roi David, *Psaume* 133, v. 3. La source de ce cours d'eau sert d'origine à quatre ruisseaux qui arrosent la ville de Damas, dans laquelle ils se subdivisent en divers petits ruisselets. L'un porte le nom de Annivad; le deuxième, celui de Thora; le troisième s'appelle le Iazid, et le quatrième, Barada. Les Israélites prétendent que l'on trouve les noms de ces courants d'eau dans le l. II *des Rois,* ch. V, v. 12.

Alep est une place - forte entourée de murailles très-élevées. Son commerce est florissant et très-étendu, et il est surtout actif avec Mossoul, Bagdad, Diarbekir, l'Égypte et les Indes, ainsi qu'avec l'Angleterre et la France. L'an 1705 un tremblement de terre détruisit la ville, et beaucoup de personnes, ensevelies à moitié corps, paraissaient comme des arbres plongés dans la terre avec leurs racines. L'an 1822, un autre tremblement a fait beaucoup de ravages, et s'est étendu dans toute la province jusqu'à Antioche. En 1848, un nouveau tremblement s'est fait sentir, mais moins fort que les précédents ; il a laissé peu de traces.

ANTEB. Avant d'entrer dans cette ville, je fus forcé de faire avec mes compagnons de route une quarantaine de dix jours dans une sorte de lazareth se composant de deux vastes bâtiments qui sont quelquefois tellement encombrés de voyageurs, qu'un grand nombre d'entre eux est obligé d'aller bivouaquer à la belle étoile. Ces voyageurs, jugés suspects par les agents de la salubrité, sont des marchands venant des montagnes voisines, et notamment du Daghesthan et de la Grozuie.

CHAPITRE II.

Excursions en Mésopotamie.

Marrache. — Birra. — Orfa. — Grottes nombreuses. — Prétendue ville de Nemrod. — Maison de Job selon la tradition. — Touri-Talga. — Vestiges des Ammonites ou Moabites. — Sarmouk.

A trois journées de marche d'Anteb, le pays change d'aspect entièrement : ce n'est plus qu'une région couverte de montagnes aux sommets couronnés de neiges éternelles. La fonte des neiges produit souvent des torrents qui roulent avec fracas leurs eaux fangeuses ou écumantes. J'arrivai enfin à Marrache, endroit situé au bas des montagnes dont les glaciers blanchissent les cîmes et se perdent dans les nues. Un froid très-vif y règne constamment, mais le climat est d'une grande salubrité; les hommes y sont vigoureux et d'une forte stature. Leur commerce avec les environs et le Kourdistan consiste principalement en bétail, en laine, et autres produits de pâturage et d'agriculture.

Les rues de cette ville sont bordées des deux côtés, pendant toute l'année, des ruisseaux formés par la fonte des neiges. Les maisons sont belles; les habitants s'habillent à la manière turque, et il y en a de très-riches.

Je ne tardai pas à quitter Marrache, où je ne m'étais rendu que pour visiter les environs, riches en points de vue très-pittoresques et dignes d'attirer l'attention des touristes. Je revins à Anteb, d'où je partis pour Birra, qui n'en est éloignée que d'une journée et demie de marche.

BIRRA, en arabe Bir-Sacca, sert de quarantaine aux voyageurs qui n'ont pas rempli cette formalité à Anteb. Pour entrer dans la ville, on passe l'Euphrate sur un bac. Le fleuve protége la ville de ce côté, tandis que de vieilles murailles, dont la ligne suit les sinuosités de la montagne à laquelle Birra est adossée, l'abritent de tous les autres côtés; de loin, c'est un aspect curieux que celui de ce mur immense demi-circulaire qui entoure la ville, dont les contours se détachent ainsi sur le fond grisâtre du granit. Sur le sommet de la montagne, on remarque plusieurs maisons de grandeurs différentes, mais toutes très-anciennes, quelques-unes en ruines, mais groupées les unes à côté des autres. Chacune d'elles renferme un caveau dans lequel sont creusées deux ou trois chambres pouvant contenir tout au plus deux ou trois personnes. Chaque chambre communique avec d'immenses souterrains qui se prolongent au-dessous de la ville et sous le lit de l'Euphrate lui-même, pendant une étendue d'environs mille pas.

Sur le sommet de la montagne de Birra, s'élève un foundouk (auberge) habité par des marchands arméniens.

ORFA. Cette ville est à une journée et demie de Birra; elle est située au milieu d'un pays désert, et est aussi entourée de murailles. Tout autour de la ville, se trouve un très-grand nombre de grottes creusées par les mains des hommes; elles sont ouvertes et donnent entrée dans un souterrain que l'on dit avoir plus de 60 lieues de longueur. On y rencontre des ouvertures parfaitement correctes, des portes, des rues, des places spacieuses, et même des puits. A n'en pas douter, voilà bien les vestiges d'une ville engloutie par un tremblement de terre. Ne serait-ce pas Ur, la ville chaldéenne, dont il est fait mention dans la Bible (Moïse, l. I, chap. XV, v. 7)?

Enfin, voici des monuments dont la construction remonte aux temps bibliques les plus reculés. A une lieue de la ville, sur les flancs d'une montagne rocheuse, sont creusées sur plusieurs lignes parallèles, une multitude innombrable de grottes de forme carrée et très-élevées. L'une de ces grottes, plus spacieuse que les autres, conduit dans une seconde, et elles forment ensemble comme un seul appartement. Les parois intérieures de ces demeures primi-

tives, sont taillées régulièrement et polies ainsi que les voûtes qui leur servent de plafonds. Des colonnes de pierre d'une seule pièce sont debout, d'autres sont renversées; mais toutes sont creusées et sont habitées par des serpents ou des scorpions, hôtes terribles qu'il n'est pas bon de déranger dans leur repos séculaire. On se demande quel peuple a pu habiter cette ville singulière? Voici ce qu'en disent les habitants du pays.

En remontant au déluge, on retrouve le souvenir de ce fameux chasseur devant Dieu, Nemrod, qui bâtissait des villes, dit la Bible (Moïse, l. I, chap. X, v. 8 et 9,), et qui habitait celle dont je viens de donner une légère esquisse, avec la peuplade dont il était le chef. Telle est la tradition locale, tradition confirmée par les Israélites, comme par les Musulmans. Ainsi, j'avais trouvé en Palestine des antiquités hébraïques de la période monarchique; ici, je rencontre pour ainsi dire, le berceau de l'humanité. Quelques-unes de ces grottes, situées au rez-de-chaussée, sont précédées d'une cour et servent aujourd'hui à parquer des troupeaux de moutons : telle est la destinée des choses humaines!

A une demi lieue de la cité de Nemrod, j'ai visité une autre grotte sur laquelle était bâtie une belle maison arabe, entourée de grands arbres de tous côtés, et que les habitants prétendent être la maison de Job. C'est dans cette grotte qu'il se tenait assis, quand, frappé de la lèpre et accablé de douleurs, il recevait la visite de ses amis. Dans les rochers voisins, sont de profondes cavernes qui servaient de silos (magasins à blé) à Job, et que quelques Arabes emploient aujourd'hui encore au même usage. (Je ferai remarquer qu'un Talmoudiste Messekhet Bava Batra chap. I, fol. 15, et Talmoud Jérouchalmi Messekhet, soutiennent que Job n'a jamais existé, et que son histoire ne doit servir que d'exemple, de précepte pour savoir supporter l'adversité).

Les Bené-Haramakhim (enfant d'Haramakhim), montagnards dont il est question dans l'histoire d'Esther (*Esther*, chap. XIII, v. 10), sont établis non loin du village de Kharan, environ à une journée de marche.

SOUIRIK. Les Arabes des environs, ainsi que les Israélites, appellent les montagnards qui demeurent à une journée de marche,

Ammonites et Moabites. Ce sont les descendants de l'antique tribu d'Ammon et de Moab, plusieurs fois citée par la Bible. Ils occupent encore la contrée indiquée dans les saintes Écritures (*Jérémie*, chap. XL, VIII v. 11).

Après avoir quitté Orpha, je suis arrivé au bout de deux jours à Souirik, ville très-ancienne, située au milieu d'une région déserte, entourée d'une vieille muraille à moitié tombée en ruines, et dont l'un des angles est flanqué d'une tour de forme pyramidale. Près de la ville, on remarque aussi les ruines d'un citadelle. Les maisons sont petites et bâties en briques; l'ensemble en paraît trahir la misère; mais les marchés aux grains sont vastes, beaux et bien approvisionnés.

Touri Talga (montagne de neige), bourgade dont il est fait mention dans le Talmoud, est à douze lieues de Souirik. On s'y rend en traversant un pays couvert de montagnes, hérissé d'énormes rochers, et rendu malsain par un grand nombre de marais. Pour parcourir cette route semée de tant d'écueils, on loue des mulets dressés à ce dangereux voyage. J'ai passé la nuit dans les montagnes habitées par les tribus d'Ammon et de Moab, où j'ai reçu un accueil hospitalier. Mon drogman leur demanda si elles descendaient du peuple d'Ammon ou bien du peuple de Moab. On lui répondit que l'on n'en savait rien, que tout ce que l'on pouvait dire à ce sujet, c'est que les habitants d'aujourd'hui sont issus de ces deux anciennes nations. Ils parlent au reste une langue particulière, très-analogue aux idiomes des Kourdes, idiomes, comme j'aurai l'occasion de le dire plus loin, qui contiennent eux-mêmes nombre de mots chaldéens. Leurs maisons sont spacieuses, mais construites en claies enduites et remplies de limon en dehors, et dans lesquelles, pour combattre le froid très-vif dans ces régions élevées, on entretient un feu continuel. Le climat ressemble à celui du Kourdistan, en Perse, et les hommes y sont également robustes et vigoureux. Leur commerce se réduit à la vente de brebis, de gros bétail et de mulets; et l'agriculture est leur occupation générale. Ils forment ainsi une sorte de république indépendante et isolée au milieu des populations environnantes; leur caractère est farouche, sauvage même, et leur cos-

tume suffirait seul à les singulariser. Ils portent une espèce de manteau grossièrement tissu, de la forme à peu près des manteaux portés en Moldavie; ils ont des pantalons à la turque, qui retombent sur leurs pieds, chaussés de sandales; enfin leur coiffure est une peau d'agneau, ou un feutre de forme longue et conique, sans bords, et ressemblant assez à un bonnet de coton tenu raide dans sa hauteur. De Sourik, il faut deux journées de marche pour arriver à Sarmouk. (Pour la description des montagnes, voir au premier volume.)

SARMOUK. A une lieue de cette ville, on trouve, dans les montagnes, des sources nombreuses d'une eau minérale chaude, par laquelle s'alimente un bassin très-vaste en pierre de taille, et situé dans une grotte qui sert de bain public aux habitants. J'eus l'occasion moi-même d'éprouver les propriétés salutaires de ces eaux, car blessé par de fréquentes chutes, dix jours d'usage de ces bains suffirent pour me remettre parfaitement, et à peu de frais, car le prix est de cinq para (trois centimes environ). Près de cet établissement, est un café qui sert de rendez-vous aux baigneurs.

CHAPITRE III.

Excursions en Arménie.

Diarbekir. — Navigation difficile sur le Tigre. — Incidents. — Superstition.

Il me fallut encore deux journées de marche à travers les montagnes pour arriver à Diarbekir, ville très-importante. Ces montagnes sont d'ailleurs presque nues, rocheuses et d'un aspect fort triste, malgré quelques bouquets d'arbres nains et de broussailles; il s'y trouve aussi pourtant quelques traces de culture. Diarbekir est entouré d'une muraille élevée par les Romains, et où l'on trouve encore quelques inscriptions latines; et cette muraille, d'une épaisseur prodigieuse, se développe dans la longueur de ce vaste plateau granitique qui s'incline brusquement en talus pour former le lit du Tigre; ce fleuve, qui a vingt pieds de profondeur, est navigable et sert à transporter les marchandises pour les villes célèbres de Mossoul et de Bagdad. Mais il arrive souvent, surtout quand les eaux sont basses, que les navires viennent se heurter

contre les rescifs, et alors radeaux, navires et marchandises, tout disparaît, englouti dans les ondes, en ne laissant à la surface que quelques débris épars. Un autre danger de cette navigation, est la fonte de neiges, dont les montagnes voisines sont couvertes. Des torrents furieux, emportant dans leur course impétueuse de véritables avalanches de terre et des fragments de rochers, s'élancent alors dans le Tigre et viennent quelquefois fondre sur les embarcations fragiles qu'ils réduisent en pièce ou coulent à fond. Je fus un jour témoin d'un de ces désastres. Tout le chargement fut perdu; mais les hommes du navire se sauvèrent, à l'exception d'un seul. La ville comptait autrefois plus 80,000 habitants, que les ravages de la peste ont réduits à environ un tiers. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce fléau terrible ne sévit que dans le quartier nord de la ville; les maisons désertes y tombent en ruines. Une grande partie même de l'emplacement occupé par ce quartier jadis très-industrieux, est aujourd'hui livré à la culture. J'ai fait observer que la muraille est d'une largeur prodigieuse. En effet, elle forme dans sa partie supérieure, une surface assez spacieuse pour qu'un charriot puisse y tourner sans difficulté sur lui-même, avec les chevaux. Des escaliers conduisent sur cette longue terrasse où l'on a même construit deux maisons éloignées l'une de l'autre de 80 mètres.

Un jour que j'étais allé avec quelques coréligionnaires de la ville pour examiner ces puissantes fortifications, du haut desquelles on peut embrasser d'un coup-d'œil la ville et ses environs si pittoresquement sauvages, j'ai manifesté le désir de visiter les deux maisons solitaires bâties sur le haut des remparts; mais mes compagnons, saisis d'un subit effroi, me dirent avec supplications de renoncer à ce projet, attendu que lesdites maisons sont habitées par les Chedim (esprits d'enfer). Je leur répondis en souriant que ces êtres, étant invisibles, ne m'inspiraient aucune crainte. « Mais là, me répliqua-t-on avec épouvante, ils ne sont pas invisibles. » J'insistai; et ne pouvant m'empêcher de plaisanter, je leur dis que j'avais déjà un des génies infernaux sur une de mes gravures, et que je voulais juger de sa ressemblance avec les esprits vivants. Je les fis donc attendre, et j'entrai résolûment dans la maison où

je ne vis aucun Chedim. En rejoignant mes frères, je leur manifestai combien ma curiosité avait été peu satisfaite, et c'est alors qu'ils me racontèrent les motifs de leur terreur :

« Parmi les Musulmans de la ville il s'en trouve, et ce sont les plus riches, qui ont jusqu'à cinq femmes. Quelques-unes d'entre elles n'ayant pas à se louer de leurs maris, cherchent à se consoler avec de jeunes Arméniens qu'elles récompensent généreusement, en les payant même parfois. Mais comme le mystère est indispensable, les rendez-vous ont lieu dans ces maisons abandonnées ; et comme les chrétiens ont soin de se munir d'armes, il arrive parfois aux indiscrets, fussent-ils les maris, de payer de leur vie leur curiosité. Tels sont, au vrai, les esprits malfaisants. »

Plus tard, je suis également entré dans la seconde maison ; mais je n'y avais pas fait deux pas, qu'une balle entrée par une des fenêtres vint siffler à mes oreilles. Je ne m'empressai plus de continuer ces perquisitions, et je me hâtai de rentrer au quartier israélite

La ville de Diarbekir fait un commerce très-étendu avec l'Anatolie, Damas, Alep, Mossoul, Bagdad, le Kourdistan et la Petite-Perse. L'industrie y est florissante, les maroquins très-renommés. On y remarque une mosquée magnifique, de nombreux magasins, de beaux cafés arabes, des jets d'eau avec bassins et colonnes de marbre. Des jardins délicieux entourent la ville et servent aussi de promenade.

On parle à Diarbekir l'arabe, le turc et l'arménien; les Israélites parlent l'arabe. L'intérieur des maisons est assez proprement tenu, et la nourriture soignée. Les habitants d'un caractère assez doux; leur costume est le même qu'à Jérusalem : le tourban, le kaftan et le long manteau. Quelques chrétiens sont vêtus à l'européenne.

CHAPITRE IV.

Excursion en Babylonie.

Villes Babyloniennes creusées dans les entrailles d'un rocher. — Mardinn. — Désert. — Bête particulière que l'on y rencontre. — Soubin ou Neitzibin. — Jijira. — Costume singulier.

A quatre lieues du Diarbekir, sur la route de Mardinn, s'élève

une montagne dominant toute la chaîne, dont elle forme le plus gigantesque anneau. La pente en est assez douce jusqu'à la moitié de sa hauteur; mais de ce point elle se bifurque brusquement, formant des immenses pitons, dont les côtés et les sommets vont se perdre dans l'espace. Au pied de la montagne s'élance écumant, du fond d'une énorme excavation, un torrent très-rapide qui se précipite par cascade dans la vallée et la parcourt dans toute sa longueur. Deux lieues plus loin, et à l'écart de la route, mon guide me fit remarquer une masse rocheuse aux flancs arrondis s'ouvrant à son sommet par un large cratère, dans l'intérieur duquel une ouverture pratiquée sur le côté de la roche permet de pénétrer. J'y suis entré et n'ai pu m'empêcher d'être stupéfait devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux. Je me trouvais dans un espace circulaire limité par les parois de pierre de ce curieux monument de la nature qui s'élève en forme de dôme particulier, dont le centre est une large ouverture par laquelle le jour pénètre dans l'intérieur. Au milieu de cet emplacement, se dresse une autre masse granitique taillée par la main de l'homme en forme d'un cube oblong et ovale. Sur les faces latérales de ce cube sont creusées des rangées de chambres, dont chacune sert d'entrée dans une autre pièce plus vaste, et conséquemment creusée plus avant dans les entrailles du rocher. Le même travail a été accompli tout à l'entour sur les parois intérieures de cette enceinte de pierre, qui présente ainsi l'aspect d'un véritable système de stalles donnant l'idée d'un amphithéâtre antique.

On conçoit combien ce spectacle excitait ma curiosité; mais tout ce que j'ai pu tirer de mon *cicerone* se réduit à ce renseignement unique de la tradition, c'est que cette ville singulière fut construite par un des prédécesseurs de Sennachérib, roi de Babylone.

Je livre cette découverte à l'appréciation des archéologues et des savants : elle ne leur paraîtra pas sans intérêt.

MARDINN. Le terrain continue à être montagneux jusqu'à cette ville. On traverse des forêts peuplées de chevreuils et d'autres gibiers; on y est aussi très-exposé à tomber entre les mains des bandes de brigands qui les infestent et qui n'épargnent pas les voyageurs. Après deux journées de marche et de très-grandes fatigues, j'ar-

rivai à Mardin, ville bâtie sur les flancs arrondis d'une haute montagne, et dont le plan décrit un véritable axe. Il résulte de cette disposition graduée que les terrasses des maisons inférieures sont de plain-pied avec les trottoirs des rues supérieures. Sur le sommet de la montagne, et dominant la ville, s'élève un vieux château en forme de pyramide; un peu plus loin se dresse un énorme rocher servant de piédestal à un fort entièrement en ruines.

A partir de Mardinn, le désert apparaît dans l'espace, du haut des terrasses, comme un monde nouveau, vaste plaine d'un gris jaunâtre, où de rares broussailles, repaire de serpents et de lézards monstrueux, interrompent seuls la monotonie du coup-d'œil. Parmi les dangereux hôtes de ces lugubres solitudes, on me parla particulièrement d'une certaine bête féroce de la taille d'un jeune âne, ayant la forme d'un chien, et un pelage grisâtre comme celui d'un cheval de steppes. Il s'approche doucement des voyageurs en faisant force gambades pour attirer leur attention; si un imprudent, cédant à la fatale attraction produite par le regard magnétique du monstre, s'arrête ou quitte la caravane, celui-ci continue ses singeries en s'éloignant toujours jusqu'à ce qu'il se croie hors de portée de la caravane; alors il se jette tout-à-coup sur sa victime fascinée, comme l'oiseau sous le regard du boa. A en croire les gens du pays, l'homme, ainsi attiré par cette bête, revient à lui et au sentiment du danger lorsqu'il est réveillé, pendant sa marche machinale et somnambule, par quelque caillou qui le blesse ou par quelque autre accident arrivé en route.

La population de Mardinn se compose de trois sectes religieuses ayant chacune son quartier à part; mais tous les magasins se trouvent dans le quartier habité par les Arméniens. Les Turcs et les Arméniens sont au nombre de mille familles environ, les Israélites en comptent à peine cinquante.

SOUBIN en arabe, *Neitzibin* en hébreu. Ce village, qui était jadis une ville, est à une journée de marche de Mardinn. Il ne compte que deux cents familles arabes environ; on y cultive beaucoup de riz, qui y est à vil prix.

JIJIRA. Cette ville est située sur un bras du Tigre, au fond d'une vallée bordée de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles,

d'où s'élance un grand nombre de torrents. Elle ne renferme que deux cents familles turques; on y fait le commerce des laines avec Mossoul et Diarbekir. Les maisons sont construites dans le style arabe; mais le costume des habitants, le même pour les Turcs et les Israélites, est très-curieux. Il se compose d'une longue chemise de soie ou d'un caleçon, d'une veste ronde, comme celle des Maures d'Alger, et enfin d'une espèce de gilet de satin rouge sans manches, porté par-dessus la veste; ce dernier est couvert de riches broderies, arabesques entremêlées de figures d'animaux et d'oiseaux, et d'images fantastiques. La coiffure est un long bonnet pointu en laine ou en feutre, et qui se dresse debout à une hauteur d'environ 80 centimètres; autour de cette coiffure pyramidale s'enroulent une foule de pièces d'étoffes liées les unes sur les autres, de couleurs et de qualités différentes, formant une masse qui atteint jusqu'à 1 mètre de circonférence. Telle est leur tenue d'hiver et d'été.

CHAPITRE V.

Excursions dans les montagnes du Kourdistan turc.

Passage du Tigre. — Accident. — Zakou. — Mont d'Arrarath. — Arche de Noé, ses débris. — Sandour. — Daïk. — Tanoura.

Pour se rendre de Jijira à Mossoul ou dans les montagnes du Kourdistan, il faut passer le Tigre; mais comme on ne trouve pas de pont, on emploie à cet usage des radeaux. Le nôtre vint à se heurter contre un rocher, et tous nos bagages avec nos marchandises tombèrent dans l'eau. Aidé d'un Israélite, qui faisait route avec moi, nous repêchâmes, tant bien que mal, nos effets tout trempés. Après cet accident, certains que la caravane qui nous suivait, et avec laquelle nous nous étions engagés, ne pouvait ce jour-là passer le fleuve faute d'embarcations, nous nous dirigeâmes vers un bâtiment que nous venions d'apercevoir dans la direction de la montagne, et nous y fîmes sécher nos effets au soleil. Il s'agissait d'attendre jusqu'au lendemain; mais l'endroit était peu

sûr, et d'un moment à l'autre nous pouvions être surpris par les bandits qui désolent ces contrées; nous avions donc quelque appréhension d'y passer la nuit; toutefois elle s'écoula tranquille. Nous avions passé le Tigre un vendredi, dans l'après-midi; le lendemain, samedi, ne voyant pas arriver la caravane, nous nous décidâmes à nous mettre en route tout seuls, en prenant les chemins de traverse où il y a plus de chance d'échapper aux maraudeurs. Mon compagnon connaissait parfaitement les lieux et me servait de guide. Ce trajet fut affreux, mais ne mérite aucune description particulière.

ZAKOU. Avant d'arriver dans cette ville, il faut franchir un torrent produit par la fonte des neiges qui couronnent la montagne voisine. On le traverse sur un pont d'une seule arche reposant sur de larges piliers en maçonnerie.

La ville est ouverte, et on y entre par une porte, l'octroi et la capitation à laquelle tous les étrangers sont soumis. Des cours d'eau et des fossés protégent la ville de toute part.

A quatre lieues de la ville, au nord, commencent les pentes du mont Arrarath qui se relie aux chaînes du Kourdistan. Tous les indigènes s'accordent à dire que c'est sur le sommet de cette montagne que s'est arrêtée l'arche de Noé à la fin du déluge. Nous trouvons en effet dans la tradition chaldéenne de la Bible le mot Arrarath, ou montagne du Kourdistan, expression qui a donné son nom au pays lui-même. Le mont Arrarath a des pentes très-rapides, presque perpendiculaires, et l'on dit qu'il faut six heures de temps pour le gravir. On raconte des choses prodigieuses sur le cataclysme diluvien. Une peuplade de Kourdes se rend périodiquement trois fois par an sur le sommet de la montagne, et y passe trois jours dans les dévotions. Elle prétend être issue de la famille royale de Sennakherib, et rapporte que ce roi lui-même rendait un culte au souvenir de l'Arche merveilleuse. Je ne puis donner les détails de toutes les cérémonies religieuses pratiquées sur la montagne, car ce n'était point alors l'époque de ces solennités. Cependant, je puis rapporter que, pendant trois jours, les Kourdes campent sur la montagne et s'y livrent à toutes sortes de pratiques commémoratives; puis ils en descendent, emportant

quelques fragments de l'Arche, dont les débris se trouvent enfouis dans le sol à une certaine profondeur. Les morceaux retirés ainsi sont de la forme de planchettes, d'un blanc grisâtre; il y en a quelques-uns qui sont noirs et presque pétrifiés. J'y vis, au milieu des décombres, quatre piliers formés de pierres énormes et ayant servi d'appui jadis à un autel aujourd'hui en ruines. Cet autel, suivant les indigènes, serait celui que Noé éleva après sa sortie de l'Arche. On prétend aussi que les restes mortels de Noé reposent dans les environs, mais on ne sait dans quel endroit. J'ai cherché attentivement sur l'autel, mais sans résultat, quelques traces d'inscription propre à me servir d'indice. J'avais emporté quelques fragments de l'Arche, ainsi que quelques restes d'une matière goudronneuse adhérente au bois; mais tout cela m'a été enlevé entre Bagdad et Constantinople par des pillards arabes du désert, à trois journées de marche de Tsévas et à vingt de Scutari. J'ai aussi été dépossédé, dans cette funeste rencontre, de plusieurs manuscrits en caractères assyriens et autres, dont la perte m'a plus sensiblement affecté que celle de tout mon avoir.

Je désirais me rendre à Alkouch, où tout me promettait une riche moisson d'observations curieuses. Deux routes différentes s'offrent au voyageur; l'une à travers le désert, l'autre au milieu des montagnes. Je préférai la deuxième, moins explorée que l'autre, et offrant dès-lors plus d'attrait à mon avide curiosité.

Sandour, petite ville renfermant deux cents familles kourdes. Quant à leur caractère et à leurs mœurs, j'en donnerai un aperçu général à la fin de la description de mes explorations dans ces contrées.

Daik, ville bâtie dans une vallée très-fertile, fécondée par de nombreuses sources, dont quelques-unes fournissent des eaux minérales, est à deux journées de Sandour. Il y a environ cent-quatre-vingt familles kourdes.

Tanoura, à deux journées de Daïk, entourée de montagnes, située sur un mamelon très-élevé et accidenté, possède une population kourde très-nombreuse.

CHAPITRE VI.

Ekron.

Deuxime voyage dans les montagnes du Kourdistan. — L'antique Assur-Birzani. — Contrée montagneuse.

Après deux journées et demie de marche, en compagnie de quelques pèlerins, je suis arrivé à Mossoul, désignée dans la Bible par le nom Assour (l'Assyrie). Je prie le lecteur de me suivre dans mon expédition à travers la partie orientale des montagnes du Kourdistan.

Après quelques jours de repos à Mossoul, ville à laquelle je reviendrai dans mon récit, je me mis en route avec quelques Kourdes. Le pays que nous traversâmes n'est qu'un désert immense et aride, sans eau et servant de champ d'exploits à des bandes nombreuses de pillards. Mais la crainte ne m'arrêtait point; une avide curiosité me poussait sans cesse vers l'inconnu. Après trois jours, j'arrivai à Ekron, qui appartenait au Kourdistan, mais qui a été attaché au pachalik de Mossoul depuis que les Turcs s'en sont emparés. Tous les habitants parlent la langue kourde, excepté le Cheik, ou gouverneur de la ville, envoyé par le gouvernement. Les Kourdes ont donc conservé leurs mœurs, leurs habitudes et leur caractère national; leur seul gage de soumission à leurs nouveaux maîtres se réduit au payement d'un modique tribut.

BIRZANI. Point de caravane qui se rende dans l'intérieur des montagnes que je voulais continuer à explorer; chemins impraticables qui forcent les voyageurs à descendre de leurs montures; pas un instant de repos à cause du brigandage des Kourdes. La ville est bâtie sur le sommet d'une montagne. Après quelques moments de repos je continuai mon voyage, escorté de cinq Israélites et de quelques Kourdes. La configuration du pays est la même que celle de la région que je venais de parcourir; mêmes difficultés, mêmes dangers. Le second jour, nous arrivâmes au pied d'une montagne si élevée et si escarpée qu'il nous fallait douze heures pour en gagner le sommet. Nous ne trouvâmes en route que quelques fruits sauvages et des noix de galles pour toute nourriture. Harassés de fatigues, nous cherchâmes un endroit pour y passer

la nuit. Le lendemain, debout sur la cîme, je pus embrasser d'un coup-d'œil la vaste étendue d'un pays, entrecoupé de vallées profondes et parsemé de villages. On me dit que la montagne où nous campions, s'appelait Paris. Il nous fallut toute une demi-journée pour en descendre. La plaine offre çà et là des aspects riants, des vignes cultivées, des jardins bien soignés, au milieu desquels se pressent les tentes des Kourdes nomades (Pour mon second voyage dans le Kourdistan, voyez la description détaillée, insérée au premier volume).

Les Arméniens, répandus parmi les Kourdes, ne sont guère plus heureux que les Israélites, qui gémissent sous un joug intolérable. Ils sont cependant affranchis d'une certaine partie des vexations qui pèsent de tout leur poids sur nos coréligionnaires (Voyez le premier volume).

CHAPITRE VII.

Mossoul.

Ruines de Ninive. — Tombeau attribué au prophète Jonas. — Physionomie et position topographique de la ville. — Climat. — Costume. — Ruines. — Eaux sulfureuses.

Mossoul est dans la proximité de la célèbre Ninive. Je me trouve ici, comme souvent pendant mon long et pénible pélerinage, en face de l'ombre du passé. Mais le passé de cette contrée, c'est l'enfance de l'humanité : ici ont existé et ont disparu tour-à-tour les peuples les plus fameux de l'antiquité, les empires les plus puissants, les cités, qui avec leurs palais, leurs remparts, leurs populations innombrables, leurs richesses et leurs monuments grandioses, faisaient jadis l'admiration des contemporains, et semblaient défier les temps futurs. Mon imagination, en interrogeant ces souvenirs, réunissait les vestiges des monuments épars gisant dans la poussière, ressuscitait les générations éteintes, et retirait de ce vaste sépulcre l'antiquité entière, pleine de vie et d'action.

On peut reconnaître, aujourd'hui encore, l'étendue et, jusqu'à

un certain point, le plan de l'ancienne Ninive, dont les ruines jonchent le sol, le long des rives du Tigre, en commençant à une lieue environ de Mossoul. Des monuments plus ou moins bien conservés, des cavernes remarquables par leur construction, des maisons, des places, des palais écroulés avec leurs tronçons de colonnes, des édifices formés de sept à huit pierres seulement; blocs énormes, que l'on dirait travaillés et élevés par la main des géants, des habitations primitives, taillées dans le roc, et ayant servi jadis, d'après l'antique tradition, de magasins et d'entrepôts : tel est dans ses détails le vaste tableau qu'offre aujourd'hui l'ancienne cité d'Assour. Des deux côtés opposés du Tigre, l'on remarque, au milieu des décombres, deux majestueux portiques construits en pierres colossales; ce sont, disent les habitants, deux portes de Ninive.

A trois lieues de Mossoul, toujours sur les bords du Tigre, on trouve des vases antiques de formes et de grandeurs différentes, dont on fait remonter l'origine jusqu'au temps de la tour de Babel, ou au moins à ceux du roi Sennahkérib; quelques-uns portent des inscriptions tout-à-fait indéchiffrables. Enfin, à une lieue de Mossoul, est un village qui, suivant les indigènes, était la partie centrale de la ville de Ninive. Le prophète Jonas, envoyé pour convertir la cité pécheresse, a son tombeau dans ce village. Les Turcs ont bâti sur le Saint Sépulcre, une mosquée dont l'accès est interdit aux Israélites et aux Chrétiens. La mosquée d'a Nabi (prophète) Jonas est entourée d'une cour dans laquelle, à en croire les Mahométans, se trouve le fameux Kikaïonne (citrouille), plante merveilleuse qui avait servi d'abri au prophète (*Jonas*, chap. IV, verset 6, et plusieurs autres). Les Arabes professent une grande vénération pour la tombe de Jonas, et ils lui ont voué un véritable culte. C'est là qu'ils vont implorer la guérison de leurs malades. La terre qui recouvre le tombeau est sainte et sacrée; on en remplit des sachets que l'on s'attache au cou et qui, dit-on, sont des talismans souverains.

Mossoul ressemble à toutes les autres villes arabes; les maisons n'ont qu'un seul étage, avec terrasse et sans fenêtres sur la rue. Près de la ville, s'élève une grande citadelle nouvellement cons-

truite. Les montagnes entourent la ville de trois côtés, le troisième est encore protégé par le Tigre, et le quatrième par le désert.

Des nombreuses sources, dont quelques-unes minérales, surgissent dans les environs et répandent une odeur de souffre aussi prononcée que désagréable. La chaleur du climat force aussi les habitants à se tenir, pendant la journée, au fond d'une pièce souterraine, creusée sous la cour. L'eau ne pourrait pas être employée, si l'on n'avait la précaution d'en remplir des gourdes, ou une sorte de pots faits en terre d'un blanc bleuâtre, qui a la propriété de conserver à l'eau toute sa fraîcheur. On suspend au plafond ces petits vases pour les exposer à l'air frais de la nuit. Les chambres sont longues et étroites, et l'on n'y voit rien de ce qui compose un ameublement européen. Quelques coussins disposés en divans les garnissent seuls avec d'épais tapis qui recouvrent le sol ; on couche sur des matelas. La population se divise en Turcs, Israélites et Arméniens. La langue arabe est la plus répandue après la turque et la kourde. Les Israélites et les Mahométans portent le même costume, le fez rouge ou le turban aux couleurs éclatantes. Les femmes sont coiffées de la calotte orientale, mais richement brodée d'or, de perles, etc. Elles sont vêtues d'une longue robe bigarrée, et chaussées de babouches; leurs mains et leurs jambes sont garnies d'anneaux d'or et d'argent. En sortant, elles se couvrent d'un long voile, espèce de réseau très-fin, qui leur cache le visage.

Hors de la ville, du côté de l'emplacement de l'antique Ninive, on remarque un pont ruiné en pierres, que les habitants prétendent avoir été construit du temps de Sennakhérib. C'est un passage très-dangereux pour les trains de bois arrivant sur le Tigre par Diarbekir; ils viennent facilement s'y briser. Du côté du désert, l'on trouve sur le fleuve, un pont de bateaux que la crue des eaux emporte souvent.

Deux consuls représentent à Mossoul les intérêts politiques et commerciaux de la France et de l'Angleterre. L'agent du gouvernement français avait, de mon temps, une très-grande influence sur les autorités locales; aussi est-ce sous sa protection que je me

suis placé. La reconnaissance m'oblige d'avouer qu'elle ne m'a jamais fait défaut.

CHAPITRE VIII.

Kourdistan.

Troisième excursion dans les montagnes du Kourdistan. — Ravandous. — Koï — Karkouk. — Les cailles et la manne.

Des montagnes abruptes, dangereuses et sans routes, une contrée primitive et sauvage, où le nom de l'Europe est inconnu, voilà la région que j'ai entrepris de passer une seconde fois.

Ravandous, ville à deux jours et demi d'Arouël, est un endroit agricole. Les céréales et les bestiaux sont les objets de commerce du pays (voir le premier volume).

Koï est plus industrieux et a déjà un commerce plus étendu. Cette ville se trouve à deux journées de marche de Ravandous (voir le premier volume).

Karkouk, à trois journées de distance de la précédente, se compose de deux parties bien distinctes : la haute ville, fortifiée et très-peuplée, et la ville basse, siége du commerce. Le pays est fertile et arrosé par de sources nombreuses ; vers les mois de novembre et décembre, des nuées de cailles s'abattent comme une grêle sur la ville; on les vend deux parés, environ un centime la pièce. Un phénomène encore plus singulier, c'est que la manne, qui rappelle les Hébreux errants dans le désert, y tombe en été avec la rosée, sous la forme de petits grains, durs au toucher, et d'un jaune blanchâtre. Dès l'aube du jour, les paysans vont la recueillir à la main, la placent dans des vases et l'exposent au soleil ; la chaleur la fait fondre, produit une pâte dure et unie comme du fromage; on la mange alors avec du pain, et elle sert d'ordinaire au déjeûner. Je l'ai trouvée douce comme du miel, mais avec un goût plus agréable. Ce singulier produit est désigné par les habitants sous le nom de *manne*. Il en tombe aussi aux environs de Mossoul et de Bagdad; mais seulement sur les arbres, tandis qu'à Karkouk, elle se répand à profusion sur l'herbe et dans les champs.

Pour les tombeaux placés entre les deux quartiers de la ville et qui sont ceux de Daniel, Ananias, Mizaël et Azarias, voir le premier volume.

CHAPITRE IX.

Excursion dans l'Irak-Arabé.

Désert. — Bagdad. — Scorpions. — Piqûres et guérison. — Commerce. — Femmes Israélites de Bagdad.

Je partis avec une nombreuse caravane, et pendant dix jours nous eûmes à traverser un immense désert, véritable océan de sable dont l'aspect monotone n'est interrompu que par quelques misérables villages ou par des campements d'Arabes nomades. De loin en loin, nous apercevions aussi des mamelons à l'aspect aride et désolé. Chaque matin, au lever du soleil, nous dressions nos tentes pour nous reposer jusqu'au soir. Pendant ce temps, les tribus des environs venaient nous vendre du beurre, des œufs, des fruits, et avec la fraîcheur de la nuit nous repliions bagage pour continuer notre route. Nous laissâmes de côté les chemins les plus dangereux, où quelquefois les caravanes périssent ensevelies dans les sables mouvants, et nous en prîmes d'autres nouvellement découverts, qui présentent moins de périls et de difficultés.

A trois journées de marche de l'antique et illustre capitale des Califes, commence une immense forêt de palmiers au feuillage gigantesque, qui s'étend jusqu'à plusieurs lieues de la ville. Je ne saurais exprimer quel bonheur éprouve un voyageur dans ces régions où il ne trouve d'ordinaire que des espaces incommensurables d'un sable fauve, sans eau et sans verdure, lorsqu'il aperçoit cette nature vivace, cette végétation luxuriante; sa vue se repose enfin, après avoir cherché pendant si longtemps et avec avidité un brin d'herbe ou quelque autre vestige de végétation. En sortant de cette forêt, où une ombre salutaire et rafraîchissante ne cesse de régner, on aperçoit dans le lointain, à l'horizon, la vaste agglomération des blanches constructions de Bagdad, avec ses tours, ses dômes ma-

jestueux et ses minarets élancés dans les airs. A gauche de la ville se déroulent, comme un ruban blanc et brillant, les eaux du Tigre au courant rapide.

Un immense fondouk (auberge arabe) s'élève à dix minutes de Bagdad, enclos colossal où se meut et bourdonne l'essaim des Arabes étrangers arrivant par caravanes des points les plus éloignés du désert, avec leurs troupeaux de chameaux lourdement chargés de marchandises. C'est le mouvement perpétuel dirigé en tous sens, venant, allant, se compliquant sans cesse par de nouveaux courants d'hommes.

Le Tigre sépare la ville en deux parties inégales. La plus grande, la cité proprement dite, est entourée d'une muraille solidement construite et flanquée d'une citadelle servant de caserne aux troupes. L'entrée de la ville, par la porte de Mossoul, a quelque chose d'imposant, de grandiose. Les rues de la ville sont larges, les boutiques nombreuses et richement garnies, les bazars superbes, surtout celui qui occupe le centre de la ville. Les inondations produites par le Tigre causent de grands dégâts au printemps. Un mauvais pont conduit d'une rive à l'autre; mais lorsque les eaux sont fortes, on se sert, pour passer ce fleuve, d'une espèce particulière d'embarcation, consistant en une sorte de grand panier au ventre rebondi fait avec des branches d'arbres. Cette embarcation, qui se conduit à la rame, peut contenir de huit à dix personnes dans chacun de ses deux compartiments.

A Bagdad, en été, la chaleur est accablante et force les habitants à passer leurs journées à la maison et à remettre leurs affaires aux heures de nuit. Ils sont même obligés de chercher la fraîcheur dans une espèce de grotte composée de deux compartiments et creusée dans le sol de la cour intérieure de chaque habitation. Cette grotte est en outre rafraîchie par un réservoir d'eau, près duquel on se tient assis depuis le matin jusqu'au soir. Pendant l'été, on couche la nuit sur la terrasse, d'abord à cause de l'étouffante chaleur qui règne dans les appartements, et ensuite pour fuir les scorpions qui pullulent au rez-de-chaussée. Ces animaux sont une calamité pour les endroits habités dans cette contrée; on en trouve partout, et notamment dans les vieilles ruelles étroites, où, pour

les éviter, il faut se munir la nuit d'une lanterne. Il y en a de différentes espèces et de diverses couleurs : des noirs, des bleus et des verts. La piqûre des noirs est mortelle et sans remède connu ; quant à celle des autres, on emploie ici divers moyens de guérison : 1° On applique sur la blessure une espèce de petite pierre plate d'un noir bleuâtre et d'un demi-pouce carré; elle se tient collée d'elle-même à la blessure pendant vingt-quatre heures, jusqu'à l'extirpation complète du poison. 2° Un scorpion quelconque que l'on fait rôtir dans l'huile d'olive est placé sur la plaie. Si l'on parvient à saisir pour cet usage le scorpion même qui a occasionné la blessure, le remède est, dit-on, plus efficace. 3° On éventre un mouton, et on plonge dans son corps tout chaud la partie malade. 4° On donne aussi à sucer la plaie à un homme vigoureux, action sans danger pour lui, parce qu'on suppose que le poison a disparu avec la première goutte de sang qui apparaît sur l'épiderme. 5° Enfin, on enveloppe le membre blessé dans de la glace. Mais il est à observer que tous ces remèdes doivent être appliqués instantanément, tant l'action de ce poison absorbé par la plaie est subtil et terrible. On cultive sur les terrasses des fleurs, et lorsque la chaleur empêche les habitants de dormir, ils s'y réunissent et passent le temps à causer. Les riches ont leurs appartements meublés avec un luxe exquis, et les tiennent presque à l'européenne. Les hommes s'habillent à la turque avec une somptuosité qui n'est connue qu'en Orient ; ils sont chaussés de babouches jaunes, dont les pointes sont relevées à la chinoise. Quant aux femmes, leur costume se rapproche beaucoup de celui de nos femmes d'Europe lorsqu'elles sont en négligé; seulement, elles se coiffent d'un petit fez rouge orné d'énormes glands de soie ou d'or, dont les fils sont garnis de perles ou de diamants. Dans les rues, elles portent sur le devant du corps un ample haïk de soie, sorte de tablier très-long qui monte jusqu'au cou, et un voile, cachant les traits de leur visage, les met à l'abri du soleil. Elles sont généralement d'une beauté remarquable, et leur habileté comme leur activité aux travaux d'aiguille est digne d'admiration.

La population se compose d'éléments divers : en première ligne les Arabes, les Israélites et les Chrétiens, puis les Persans et les

Indiens, et enfin une partie flottante très-nombreuse qui arrive de tous côtés. Il y a deux consuls : l'un français et l'autre anglais. On parle dans la ville l'arabe, le turc, le persan, l'italien et l'indien.

On connaît l'importance du commerce de Bagdad, son étendue, ses relations avec le monde entier. Des caravanes nombreuses, composées quelquefois de plus deux mille chameaux, arrivent et partent tous les jours dans toutes les directions. On m'a assuré que, deux fois par an, une caravane de plus de six mille chameaux part pour Damas, ville également de premier rang sous le rapport commercial. Le commerce avec les Indes se trouve presque entièrement entre les mains des Israélites, qui ont des factoreries établies à Bombay, Calcutta, Singapour, ainsi qu'à Canton en Chine. Les principaux articles échangés avec ces pays sont : l'indigo, les épices, les soieries, quelques espèces de fruits rares, et des matières colorantes provenant en partie de la Chine.

Les principaux objets importés de la Perse sont : les tapis, les châles, les soieries, le tombac, espèce de tabac à fumer dans le narguilé ; des vins délicieux, des amandes, etc. On en reçoit aussi des perles fines, des rubis, des émeraudes et d'autres pierres précieuses. Les perles proviennent de l'île Reinn de l'archipel Persique.

Les navires de provenance indienne font échelle à Calcutta, Bombay, Maskat, Abéchour et Bassora. C'est dans cette dernière ville qu'ils déposent leurs chargements et attendent des bâtiments de moindre bord. Les bateaux à vapeur qui font le service entre les Indes et Abéchour n'arrivent que tous les six mois.

Bagdad a été ravagée en 1841 par la peste qui enleva beaucoup de monde ; plusieurs milliers d'habitants ont même quitté la ville pendant les ravages de ce fléau terrible. Dans le courant de la même année, un autre désastre vint aussi accabler cette malheureuse ville : le Tigre déborda, et une forte inondation détruisit beaucoup de maisons.

Les maisons de Bagdad, selon la coutume généralement observée chez les Orientaux, restent constamment fermées. Si un étranger frappe à une porte, et qu'une femme vienne ouvrir, aussitôt elle

se détourne pour cacher les traits de son visage, et s'enfuit tout effarouchée. Ces maisons sont de construction arabe ou mauresque avec une cour au milieu, autour de laquelle sont disposées les pièces d'habitation. La cuisine est au rez-de-chaussée; les femmes se tiennent dans la première galerie. Un étranger peut loger plusieurs jours dans la maison sans les apercevoir ; mais, une fois la connaissance faite, elle dégénère bien vite en familiarité. Privées de toute espèce d'entretien, n'ayant point cette expérience que donne la fréquentation libre et continuelle de la société, ne connaissant absolument rien qui puisse régler ou réprimer leurs penchants ou leurs passions, elles se livrent facilement, lorsqu'elles le peuvent, à tous les écarts de leur complexion ardente. En sortant dans les rues, elles portent un long voile qui masque entièrement la figure, à l'exception des yeux pleins de feu qui fixent hardiment les passants.

Un jour, je me trouvais à causer avec quelques notables, et on me demanda s'il est vrai qu'en Europe les femmes soient libres et puissent paraître sans voile en public. A ma réponse affirmative, ils répliquèrent que la vie claustrale est le lot naturel des filles d'Ève, et que leurs traits doivent rester cachés et inconnus aux personnes étrangères à la famille, et particulièrement aux hommes. « La Bible, dis-je, parle d'une femme voilée, et Juda, fils de Jacob, l'ayant vue, la prit pour une courtisane (1). » Le mot était hardi, aussi bien m'en prit de l'avoir emprunté aux Saintes Écritures, que mes interlocuteurs connaissaient aussi, autrement j'aurais été perdu. Mais qu'importe que les femmes se couvrent la tête, si le reste est à découvert. Le lecteur me pardonnera d'employer encore cette figure biblique, et sera aussi indulgent que le fut mon auditoire. Je faisais allusion à ce qui venait d'arriver à une femme qui, n'ayant que le vêtement le plus indispensable pour nettoyer plus facilement l'intérieur d'une cour, fut obligée d'aller ouvrir la porte de la rue à laquelle on frappait ; apercevant alors un étranger, et voulant voiler sa figure, elle employa le seul vêtement qui la couvrait, en le roulant autour de sa tête. Il est en outre à remarquer que les femmes, dans les contrées

(1) Genèse, ch. XXXVIII, — v. 15.

orientales, ne connaissent pas l'usage des bas ; leur jambe apparaît alors nue, quelquefois jusqu'aux genoux... Dans ces sortes d'entretiens avec les indigènes, il faut d'ailleurs toujours appuyer ses arguments d'exemples et de citations puisés dans le Livre sacré dont l'autorité ne trouve point d'opposition, mais qui malheureusement n'est point assez compris.

En suivant la rue qui longe le quartier israélite à Bagdad, on arrive devant une mosquée d'un aspect imposant ; elle est entourée d'un mur. C'est le tombeau du fameux marabout Abd-el-Kader (voir le premier volume).

CHAPITRE X.

Ruines de Babylone.

Tour de Babel. — Hila. — Tour attribuée à Nemrod.

Les ruines de Babylone commencent au sud, à environ deux lieues de Bagdad, et s'étendent le long de l'Euphrate, depuis deux journées de marche jusqu'à six lieues au-delà de la ville moderne de Hila. Aux alentours, on n'aperçoit qu'un pays aride, d'un aspect morne, sauf quelques rares et misérables cultures, et quelques tentes de Bédouins, qui donnent seules un peu de vie et de mouvement à cette région silencieuse et inanimée. On a beaucoup écrit sur les admirables vestiges de l'antique cité de Nabuchodonosor ; je ne me permettrai donc pas d'en faire une description, et me renfermerai dans mes propres impressions. De quel recueillement religieux et profond ne se sent-on pas saisi à l'aspect de ces ruines immenses, qui s'étendent à perte de vue, et au milieu desquelles s'élèvent encore des palais, des monuments à demi-écroulés, des tronçons de colonnes et de chapiteaux, qui, dans leur état de dégradation actuelle, rappellent encore leur majesté et leur splendeur passées ! En fouillant dans ces décombres, on trouve encore divers objets très-curieux, des vases antiques, et surtout des médailles et des pièces d'or et d'argent. Je fis acquisition de quelques-unes de ces dernières, frappées du temps de Nabuchodonosor, et d'autres de Kosroès, roi de Perse ; il y en avait d'une

époque postérieure sans aucune légende. Non loin de là, se trouve la fosse aux lions, où Daniel fut jeté, ainsi que celle où Ananias, Mizaël et Azarias, furent livrés aux bêtes féroces par ordre de Nabuchodonosor. On trouve encore parmi ces ruines, la demeure de ce roi, et dans le voisinage celle de Daniel, construite en pierres; une très-petite distance sépare ces deux édifices. Dans l'intérieur de la fosse de Daniel, dont nous venons de parler plus haut, se trouve aujourd'hui une source d'eau miraculeuse, qui guérit les fièvres et qui est en grande vénération chez les Israélites comme chez les Arabes.

A peu de distance, s'élève un vieux tilleul qui, d'après la tradition, fut adoré par Nabuchodonosor, et que les indigènes ont encore aujourd'hui en grande vénération. Cet arbre se composait autrefois de trois branches; mais un lord anglais ayant été voir ce curieux idole végétal, fit scier une de ses branches, sacrilége qui faillit lui coûter cher aussi bien qu'au Consul anglais, car un véritable soulèvement s'en suivit parmi la population mahométane.

A six lieues de ces ruines, au sud-est, se dresse une masse énorme d'éboulements gigantesques, servant de repaire à des reptiles monstrueux; c'est cependant une œuvre d'orgueil et d'aveuglement des hommes; c'est la tour de Babel! J'aurais vivement désiré l'examiner de près; mais je manquai d'escorte, et ces ruines sont constamment fréquentées par des bandes de maraudeurs et pillards qui attaquent les voyageurs imprudents ou isolés. Les Anglais, qui viennent explorer en touristes ces parages, obtiennent du pacha une protection efficace et une bonne escorte. A en croire les Arabes des environs, il faudrait trois journées entières pour faire le tour des ruines de Babylone, dans l'intérieur desquelles on trouve des salles bien conservées avec leurs sépulcres. Les ruines de la tour de Babel sont de 1,450 pieds de largeur, d'après la mesure des Israélites et des Arabes indigènes et d'une hauteur immense. L'on raconte que de leur sommet, on embrasse un horizon de 20 lieues à la ronde. On y arrive par plusieurs escalier placés pour la plupart dans l'intérieur; nous aurons l'occasion d'y revenir.

A deux journées de Bagdad, sur la rive droite de l'Euphrate, se

trouve la ville de Hila. Plus loin est la ville de Kefil, n'ayant rien de remarquable. A l'écart de la route qui conduit à Kefil s'élève, au milieu du désert, sur un monticule, une petite tour en maçonnerie ayant la forme d'une pyramide. Dans l'intérieur, elle est voûtée et bâtie en pierres énormes taillées d'une manière remarquable. Une chambre est creusée dans le sol et conduit dans une grotte. Ce curieux édifice, dont l'aspect seul annonce la plus haute antiquité, porte le nom de Tour de Nemrod ; les gens du pays l'appellent ainsi, et tiennent de leurs ancêtres qu'elle avait été habitée par ce fameux chasseur (1).

KEFIL. Située sur les limites extrêmes des ruines de Babylone, dans la proximité de l'Euphrate, cette ville n'est habitée que par des Arabes nommés Hindous. Le climat y est excellent, mais l'eau est très-mauvaise, parce que l'étang de la ville sert de lavoir aux habitants, qui y jettent toutes sortes d'immondices. Les poissons s'y trouvent en si grande quantité, que l'on peut les prendre à la main. Les tribus arabes habitant les environs, portent aussi le nom de Hindous; elles élèvent de nombreux troupeaux de mouton d'une espèce superbe, qui fournissent de quarante à cinquante livres de laine par bête. Les meilleurs chevaux de race arabe sont de ce pays; ils peuvent voyager dans le désert pendant trois jours sans manger, d'après ce qu'assurent les Arabes; leur course est rapide comme une flèche. Ces tribus sont très-belliqueuses; elles se servent d'une sorte de lance longue de 16 à 18 pieds, faite d'un gros jonc; ils la jettent avec une dextérité admirable pour atteindre un but indiqué, et arrivent, presque au même instant qu'elle, au grand galop de leurs chevaux.

CHAPITRE XI.

Mesched-Ali et Kelbela.

Villes interdites aux Israélites. — Soulèvement. — Voyage de Bagdad à Bassora. — Koath. — Souka-Souk. — Goumerouk. — Gorna.

La ville de Mesched, située à cinq lieues de Kefil, renferme le

(1) Genèse, ch. X, v. 1, 8, 9 et 10.

tombeau d'Ali qui est devenu chef d'une secte mahométane très-importante et très-répandue, particulièrement dans la Perse. Une grande mosquée en marbre blanc renferme cette tombe; elle est surmontée d'une coupole d'argent, du sommet de laquelle s'élance une pointe en or pur. L'édifice est entouré d'un vaste cimetière, où les Turcs les plus pieux et les plus opulents, de trente journées à la ronde, se font ensevelir, afin de reposer dans un lieu sanctifié par les dépouilles mortelles de leur prophète.

Les cadavres embaumés d'essences destinées à empêcher la putréfaction, sont amenés dans une caisse hermétiquement fermée, chargée sur un mulet. L'âme du défunt doit être conduite tout droit au paradis par Ali, qui lui sert d'introducteur céleste. En passant devant Bagdad, on est tenu de payer pour chaque mort, comme droit de tombeau, environ 55 piastres turcs.

Dans la proximité de Mesched est la ville de Kelbela, exclusivement habitée par des Persans qui naguère se dispensèrent de payer l'impôt, sous prétexte qu'ils étaient saints, puisqu'ils occupaient un territoire saint. L'entrée de la ville était interdite aux Juifs, et si par hasard il s'en présentait un, il courait les plus grands dangers. Mais, il y a environ neuf ans, Nazi, pacha de Bagdad, vint, à la tête de troupes nombreuses, pour soumettre les habitants au tribut; ils résistèrent d'abord; mais, vaincus et pourchassés, ils allèrent se réfugier dans la mosquée d'Ali, croyant y trouver un refuge inviolable : ils se trompaient; la mosquée, canonnée, fut à moitié détruite, et les vaincus furent obligés de plier sous la volonté des vainqueurs. Depuis lors on a réparé ces désastres; la mosquée a été restaurée, la ville repeuplée, et, ce qui plus est, accessible aux Juifs de passage.

Au reste, les Perses sont hostiles à tous les peuples, et particulièrement aux Israélites, qu'ils traitent avec la dernière rigueur.

De Bagdad à Bassora.

Je pouvais choisir deux chemins : l'un par le désert, l'autre sur le Tigre; mais le premier offre de grands périls, car la route est infestée de brigands. En descendant le Tigre à bord d'un voilier, mon voyage devenait plus long, mais plus sûr et moins pénible. Je

me suis donc décidé pour cette dernière voie, qni a aussi ses dangers; car les Arabes établis sur les deux rives attendent les bâtiments, montent à l'abordage, et, le yatagan sur la gorge des passagers, les forcent de leur céder argent et bagages pour avoir la vie sauve. J'arrêtai cependant ma place à bord d'un de ces misérables bâtiments, et nous partîmes.

On me parla d'un oiseau monstrueux nommé beli-kouch qui suit les caravanes, se nourrissant des excréments de chameaux, son aliment favori, et d'où il tire son nom. Il est beaucoup plus gros que l'autruche, et il tue l'homme le plus vigoureux en agitant ses ailes énormes; il ne peut voler, on le prend jeune et on l'apprivoise. C'est de cette façon que j'en ai pu voir.

Au bout de trois jours de navigation sans incidents, nous aperçûmes à une demi-lieue de distance dans le désert, une grande tour de formé carrée et terminée en pointe. Quatre portes taillées dans la pierre donnent passage pour y pénétrer, et à chaque angle est déposé un bloc de granit de 24 pieds environ de hauteur sur 18 de largeur. Sa construction, remarquable par la beauté des sculptures, remonte, au dire des indigènes, à l'époque des premiers rois de Babel, dont la tour est à peu de distance de ce monument. Faute d'escorte, il me fallut renoncer à aller jusque-là.

Koath. — Souka-Souk. — Goumerouk.

Après deux autres journées de navigation, nous arrivâmes à Koath, où nous aperçûmes un grand nombre de tentes. Là, au bord du Tigre, commence cet autre fleuve si fameux dans l'antiquité biblique : c'est l'Euphrate. Un bras se subdivise en une grande multitude de courants d'eau. Quelques lieues plus loin est un endroit où un nouveau courant se détache du Tigre, et il sert de lieu de réunion aux nombreuses tribus d'alentour. Plus loin, nous vîmes les Arabes creusant des canaux d'irrigation pour amener l'eau du fleuve dans leurs champs. Le courant du Tigre est parfois si rapide, que les eaux emportent des masses de terre et des rochers énormes, de sorte que le lit du fleuve, trop souvent encombré, doit s'élargir dans certains endroits. Les tribus riveraines ont beau construire des chaussées pour prévenir les inondations, au bout de

quelques jours tout est de nouveau renversé. Le cours du Tigre est d'ailleurs très-capricieux; il se détourne souvent tantôt à droite et tantôt à gauche, et ces détours nombreux rendent sa navigation très-difficile.

A douze lieues plus loin est le village Souka-Souk, où l'on arrive en prenant le Chet-Shah, espèce de canal naturel reliant les deux fleuves. Cet endroit est tout-à-fait indépendant et se gouverne par lui-même. Les pachas de Bagdad n'ont pu le soumettre jusqu'à présent, car il est entouré de tribus nombreuses et guerrières; cependant, le cheik daigne reconnaître l'autorité du pacha et lui envoie de temps en temps des cadeaux.

A cinq lieues de là est un village nommé Goumerouk, aussi sur les bords de l'Euphrate, appartenant au même cheik. Goumerouk signifie en langue turque *douane*, parce qu'en y passant, l'on est obligé de payer un droit de transit pour les marchandises. Avant d'y arriver, l'Euphrate devient si large, que d'une rive on n'en aperçoit plus l'autre, et jusqu'à Bassora il est bordé de plantations d'arbres, parmi lesquels les dattiers forment des forêts très-étendues; mais, à partir de Goumerouk, son lit se resserre jusqu'à Gorna, où il se jette dans le Tigre. Au confluent de ces deux fleuves, l'eau a l'étendue et le calme d'un lac.

Gorna est situé sur une sorte de presqu'île entre le Tigre et l'Euphrate, et entouré de campagnes fertiles ombragées de nombreux bouquets d'arbres; on y élève beaucoup de troupeaux. Les buffles surtout y sont en grande quantité; le lait de leurs vaches est si gras, qu'au bout d'une heure il s'épaissit et devient semblable au beurre. Le cheik prélève aussi des droits de péage sur les bateaux arrivant de Bagdad.

Le Chet-el-Arab (fleuve des Arabes), formé par la jonction du Tigre et de l'Euphrate, coule à deux journées de distance. Ses bords, couverts de bois, sont d'un aspect riant qui charme l'œil. La navigation y devient sûre, car les navires sont hors de portée des pillards.

CHAPITRE XII.

Bassora.

Marais. — Peste périodique. — Mehamra. — Koï.

Cette ville est située au milieu de grands marais; elle n'est accessible que du côté du Désert, et par la voie du Chet-el-Arab qui coule à côté de la ville, et qui cesse bientôt d'y être navigable, tant il est rempli de limon. De petites embarcations attendent là les voyageurs pour les conduire.

Cette ville est grande et célèbre par le commerce étendu qu'elle fait avec Bagdad, la Perse et les Indes Orientales. Elle était, il y a une vingtaine d'années, bien plus considérable; mais la peste en a réduit la population des trois quarts.

Toutes les recettes se font par l'intermédiaire du Nassi, qui perçoit les impôts et paie la capitation pour tous. Chaque année, ou quelquefois tous les trois ans, il rend compte de sa gestion au gouverneur, ou bien directement à l'autorité centrale. L'Angleterre a un vice-consulat à Bassora et un petit paquebot, qui, armé de toutes pièces, fait deux fois par mois le service entre Bassora et Bagdad.

Le climat y est très-malsain, et particulièrement dangereux aux Européens, à cause des miasmes délétères et morbides que les feux du soleil dégagent des marais environnants. On y couche pendant les nuits sur les terrasses; mais il faut avoir grand soin de se bien couvrir pour se mettre à l'abri de l'humidité qui tombe après minuit, et qui est si redoutable, que le malheureux qui en est atteint meurt dans les vingt-quatre heures; son corps devient noir comme du charbon.

Il y règne encore une calamité, dûe à l'insalubrité locale. A l'époque où les dates atteignent leur maturité (mois d'août), une espèce de peste se déclare parmi les habitants. Personne n'est complètement épargné. La peau se hérisse de boutons qui, d'abord, deviennent d'une couleur verdâtre, puis d'un gris livide, se gonflant, s'étendant, attaquant partout l'épiderme, puis les chairs

elles-mêmes; et qui, enfin guéris, laissent des cicatrices profondes et ineffaçables. L'hiver n'est pas exempté quelquefois de cette maladie ; mais pendant cette saison le mal est moins grave. J'ai payé moi-même mon tribut au climat. Ce mal pourrait être la lèpre dont parle la Bible (*Moïse*, liv. II, ch. XIII. v .2. et suiv. jusqu'à la fin du ch.) ; les Israélites de l'endroit lui donnent au reste le nom hébreu employé par la Bible, et ceux chez lesquels des boutons blancs couvrent le corps en meurent infailliblement. La Bible déclare aussi la lèpre blanche inguérissable. (Voir au premier volume pour les usages bizarres des Israélites aux enterrements).

Tous les jours arrivent des bâtiments d'Abechour, principal port de la haute Perse, dans le golfe Persique, lesquels à leur retour emportent les lettres et marchandises pour les Indes-Orientales. A Abechour, un steamer vient prendre les dépêches. Ce paquebot, qui s'arrête pendant deux mois dans le dernier port, attend les envois et les passagers de Bagdad et des différents points de la Perse, il appartient à une compagnie particulière, dont le siége est à Bombay, et qui a pour principaux sociétaires des Bounianes, idolâtres indiens. Ils vont quelquefois jusqu'à Singapore, à Canton, mais sans préjudice pour la malle ordinaire.

MEHAMRA. Cette ville est à trois journées de Bassora, et c'est en profitant du courant du Chet-el-Arab, que l'on y arrive; avec un vent propice le trajet dure moins. A trois heures de la ville de Mehamra on continue le voyage sur le fleuve Chet Mahamra où l'on se trouve à l'abri d'un port sûr, soit pour se ravitailler, soit pour attendre un vent favorable, et l'on est ensuite porté par le Chet-el-Arab jusqu'à la mer. Cette ville appartient à la Perse, et il n'y a pas d'Israélites.

KOI. A deux journées et plus du fleuve et du golfe, ce village marque l'extrême limite de la Turquie d'Asie au sud. C'est de là que le Chet-el-Arab se jette dans la mer par plusieurs embouchures, et qu'avec un bon vent on arrive en vingt-quatre heures à Abéchour (Bender Abechour chez les Persans). Depuis Gorna, lieu de jonction du Tigre et de l'Euphrate jusqu'au Golfe Persique, ces deux fleuves réunis en un seul, prennent le nom de Chet-el-Arab, comme on l'a

dit plus haut. (Voir au premier volume mon voyage d'Abéchour aux Indes-Orientales, mon séjour dans cette contrée et mon retour en Perse).

CHAPITRE XIII.

La Perse.

Maskatt. — Abéchour. — Chiraz. — Plante nommée Tombac. — Ispahan. — Mesched. — Kassan. — Yezd. — Téhéran, — Palais du shah de Perse. — Hamadan. — Karmichan. — Retour à Bagdad.

(Pour la traversée de Bombay voir au premier volume).

Après vingt-deux jours d'une navigation très-pénible j'arrivai à Maskatt. Cette ville appartenait jadis aux Portugais qui l'ont fortifiée; elle leur fut enlevée par les Abyssiniens. Aujourd'hui elle est la capitale d'un État gouverné par un iman, qui, pour se maintenir dans sa position cherche à s'appuyer sur les Anglais, dont il flatte le consul, ce qui donne à celui-ci une grande influence. Maskatt est le centre des plus fortes opérations commerciales de l'Arabie, et du grand commerce des perles. Les principaux commerçants sont des Bounianes.

La ville est grande, mais malpropre; sa population est d'environ 60,000 âmes; l'air est infecté de miasmes provenant d'énormes poissons de rebut, que l'on laisse pourrir à tous les carrefours; spectacle aussi dégoûtant pour la vue que pour l'odorat. Par les fortes pluies, l'eau des montagnes forme des torrents, qui entraînent dans la mer ces débris de toute sorte.

ABÉCHOUR. Cette ville est grande, entourée d'une muraille ruinée en plusieurs endroits et située sur une langue de terre qui s'avance dans le Golfe Persique. Elle fait un très-grand commerce avec l'Indoustan, Bagdad, etc. La malle de Bombay y arrive deux fois l'an et y s'arrête pendant deux mois pour attendre les colis et la correspondance de l'intérieur de la Perse.

CHIRAZ renfermait jadis de très-beaux établissements comme : mausolées, colléges, bazars, caravansérails, bains magnifiques, etc. Un tremblement de terre l'a détruite presqu'entièrement..... Mais la campagne aux environs est d'une fertilité merveilleuse; elle

produit entre autres, des vins délicieux, et cette plante, connue sous le nom de tombac, que l'on fume dans le narguilé, et qui est à Chiraz bien supérieure à celle cultivée à Ispahan (Pour mon séjour dans cette ville, voir la description du premier volume).

ISPAHAN (voyez les détails du voyage au premier volume).

Ispahan est la plus grande ville de la Perse. Les environs en sont magnifiques et rappellent par la splendeur d'une végétation luxuriante les plus beaux sites qu'on peut rêver sous le ciel resplendissant de l'Orient. Le voyageur ne peut assez admirer toutes les beautés de ce paysage, qui est au-delà de toute description.

D'Ispahan, on arrive à Mesched en quinze jours. Cette ville n'a rien de remarquable que quelques ruines antiques et le tombeau d'Aben-Ezra.

A six journée de marche d'Ispahan, au nord est la ville de Kassan, remarquable par ses nombreuses fabriques de soieries, dont les produits font l'objet d'un commerce très-important.

De Kassan, on arrive à TEHÉRAN en six jours. Pour éviter les désagréments que m'avait attirés ailleurs ma double qualité d'Européen et d'Israélite, j'avais pris la précaution de me déguiser en Persan.

Le palais de l'empereur, car Téhéran est la capitale de la Perse, les casernes, les hôtels des Ambassadeurs de la Grande-Bretagne et de la Russie, ainsi que ceux des grands et des seigneurs de la Cour, forment un quartier séparé du reste de la ville par un fossé profond, sur lequel est jeté un pont, que l'on enlève dans les jours de soulèvements et d'émeutes. Le palais impérial, d'architecture arabe, est un bâtiment très-vaste, flanqué de tourelles, dont l'aspect sombre et nu rappelle nos prisons. Deux portails de dimension monumentale, l'un en face des hôtels des Ambassadeurs, l'autre regardant la ville, donnent entrée dans la cour qui précède le palais. En entrant par la première, dans la résidence impériale, on arrive dans deux immenses pièces se faisant suite, dont l'une est la salle du trône. L'Empereur y paraît deux ou trois fois par an, pour recevoir les hommages de son peuple prosterné dans la cour. Un immense vitrage mobile, que l'on enlève, permet aux sujets

fidèles de contempler Sa Majesté Impériale. Le trône est formé d'une seule pièce de marbre; il a environ cinq pieds... dans sa longueur, autant de profondeur, et quatre pieds de hauteur. Il présente l'aspect d'une tribune supportée par douze statues de vierges en marbre, trois de chaque côté. Quelques marches conduisent au siége, où trône l'Empereur, et à ses côtés, sur de riches tapis et appuyés sur de moëlleux coussins, viennent s'asseoir les ministres et les autres grands dignitaires de l'Empire. Le trône est en outre artistement sculpté et rehaussé de dorures et de pierres précieuses. On prétend qu'il a servi aux anciens rois de Perse. La salle reste close pendant toute l'année, sauf les jours de réception, mais les voyageurs peuvent l'aller visiter. Grâce à mon costume européen qui dissimulait ma qualité d'Israélite, je fus admis à la même faveur. La deuxième salle, faisant suite à la précédente, contient les portraits des rois et empereurs qui ont successivement régné sur la Perse. Une autre salle, plus petite, renferme, dit-on, ceux des anciens rois, et entre autres celle d'Assuérus. Je ne puis garantir ce fait.

Les rues sont pavées de même que dans les autres villes importantes du pays, mais, comme partout, elles sont tristes, les maisons n'étant point percées de fenêtres à l'extérieur. Ce qui donne une grande animation à certains quartiers, ce sont les boutiques tenues à la turque, les marchés et les bazars. On sait que Téhéran fait un commerce très-étendu et très-considérable.

La population de la ville se divise en Persans, Chrétiens et Israélites.

(Pour le voyage de Maskatt à Abéchour, voir le premier volume).

HAMADAN. De Téhéran à Hamadan, il y a douze journées de marche à travers un désert affreux; c'était l'antique résidence d'été des souverains.

Pour le trajet dans le désert, et pour les autres détails, voir le premier volume.

KARMICHAN, est à cinq journées de marche de Hamadan, la route qui y conduit traverse de longues chaînes de montagnes. La ville est fortifiée; elle est grande et fait un commerce considérable. On y fabrique des tapis d'un prix très-élevé.

Retour à Bagdad.

Après dix-huit journées de marche, j'arrivai à Bagdad, et grâce à une lettre de recommandation de M. Beer, coréligionnaire, médecin du chef militaire de la province, j'avais eu une escorte pour traverser ce pays inhospitalier.

CHAPITRE XIV.

Meshed.

Cruelles persécutions. — Ismaël. — Son origine. — Son élévation au pouvoir. Son dévouement. — Inutilité de ses efforts pour les Israélites.

Au chapitre XXXVIII du premier volume j'ai omis de dire pourquoi je n'ai pu visiter Meshed. Je vais combler cette lacune de mon récit.

Avant d'arriver dans cette ville j'ai rencontré un grand nombre de ses habitants Israélites forcés de fuire, et voici pour quelle raison.

Quelques années avant la mort du dernier Schah de Perse (vers les années 1840 à 1842), les habitants persans de Meshed se ruèrent tout-à-coup sur les Israélites, qui étaient au nombre de 400 familles environ, et exigèrent d'eux qu'ils se fissent Musulmans. Nos coréligionnaires refusèrent, et un grand nombre d'entre eux fut massacré, plusieurs furent assez heureux pour s'échapper et se réfugier dans d'autres villes, et même jusqu'à Bagdad. Quelques-uns encore qui ne pouvaient se sauver par la fuite durent se soumettre à la volonté de leurs persécuteurs, et embrasser la foi d'Ali. Mais, comme toujours et partout, la foi comprimée en dehors se concentra au dedans et devint plus vive et plus ardente. Les Israélites nouvellement convertis convinrent donc entre eux que, tout en allant à la mosquée, ils s'abstiendraient de manger de la viande *treph* (chair prohibée qui provient des animaux non tués selon le rite hébreu), et chaque vendredi le *Chokhet* (celui qui saigne les animaux selon les prescriptions du rite) passa de maison en maison pour saigner des volailles, seule chair dont les persécutés ont pu se nourrir.

Cette abstention en masse fut remarquée et excita des soupçons. L'alkhound demanda aux Israélites s'ils avaient sérieusement em-

brassé l'Islamisme. « De cœur et d'âme, » lui répondirent-ils. « Pourquoi donc ne mangez-vous pas de notre viande ? — Par- » ce que nous voulons expier par des privations nos erreurs pas- sées, » fut leur réponse.

On se contenta pour le moment de cette raison; mais on fit épier ces convertis suspects, et l'on finit par surprendre le mal- heureux *Chokhet* faisant sa tournée hebdomadaire. L'infortuné pris sur le fait fut littéralement coupé par morceaux, et ses restes sanglants furent jetés en pâture aux chiens. Quant aux autres *cou- pables* ils furent massacrés. Les synagogues que l'on s'était con- tenté jusqu'alors de tenir fermées sous scellés, furent démolies et les Pentateuques mis en pièces.

L'Empereur informé de ces faits, envoya demander au gouver- neur pourquoi il avait permis ces horribles violences; mais celui-ci dédaigna de se justifier. Cette contrée, située entre Boukha- ra et l'Afghanistan se fait remarquer par de soulèvements fré- quents, la rébellion y est, pour ainsi dire, à l'état permanent, et alors les ordres de l'Empereur et son pouvoir sont absolument méconnus. Ce fut pendant une crise pareille que l'Empereur fut surpris par la mort, et l'insolence du chef, ainsi que le crime des habitants resta impunie. Quant à Ismaël, d'origine israélite, et qui fut encore premier ministre, il avait perdu, après la mort de l'Empereur, tout pouvoir de faire rendre justice à ses anciens co- réligionnaires.

Cet homme, que la Providence semblait avoir envoyé pour veiller sur eux, mérite d'être connu du lecteur. L'auteur, qui a eu l'hon- neur de lui être recommandé et d'en être personnellement reçu, peut garantir l'exactitude des renseignements qu'il a recueillis.

Il y a trente ans environ qu'un Israélite pauvre habitait Ispahan; son nom était Aga Baba; il était joaillier de profession, et avait trois fils, dont l'un se nommait Coutheil : c'était un enfant fort joli, qui, comme danseur, faisait les délices des grands et des riches de la ville. On l'appelait à toutes les fêtes, à toutes les réunions; on l'ad- mirait, on l'applaudissait, et l'on oubliait l'Israélite pour l'artiste.

Un jour l'empereur arriva à Ispahan. A l'une des fêtes brillantes qui furent offertes au souverain, on fit appeler le jeune Coutheil,

qui, au lieu de se sentir intimidé par la présence du monarque, sembla puiser, au contraire, dans cet honneur un nouveau courage, au point qu'en exécutant un bond rapide, il parvint à baiser la main de l'empereur, qui, ayant remarqué le talent et la hardiesse de l'enfant, l'emmena à la cour de Téhéran, malgré les supplications du père Aga Baba.

Le jeune homme grandit sous les yeux du souverain, et montra, par son aptitude, son zèle et sa fidélité, qu'il était digne des grâces de son auguste maître. Cependant, au milieu de la cour, entouré de séductions et de flatteurs, il n'oublia ni ses parents ni son origine, et sa religion lui resta sacrée pendant longtemps. Toutefois, le fils de l'empereur ne se séparait plus de notre jeune héros; il partageait souvent les plaisirs du prince qui réussit à le surprendre un jour et à lui faire manger de la viande défendue. Depuis cet accident, Coutheil n'opposa qu'une faible résistance aux sollicitations et aux instances du prince dont l'entourage accomplit le reste, et il embrassa ostensiblement l'Islamisme.

Peu de temps après, une insurrection éclata à Meshed; évènement qui précéda celui dont nous avons fait mention plus haut. L'Empereur partit à la tête d'une armée pour réduire les rebelles et emmena avec lui son jeune serviteur et ami, qui depuis son abjuration avait adopté le nom d'*Ismaël*. Le siége fut mis devant la place; mais les assiégés se défendirent avec opiniâtreté, et à la faveur d'un stratagême, firent une sortie, fondirent sur les assiégeants et les mirent en fuite. Au milieu de ce sauve qui peut, le monarque se trouva isolé, abandonné, accompagné de son fidèle Ismaël; il ne dut son salut et celui de son seul défenseur, qu'à la vitesse de leurs chevaux. Une forêt reçut les fugitifs, ils y errèrent pendant six jours, exposés aux horreurs de la faim; des racines, des fruits sauvages, étaient la seule nourriture que l'inséparable serviteur apportait à son maître. Vers la fin du sixième jour, ils virent arriver des cavaliers en quête de l'empereur; celui-ci de retour à Téhéran, fit mourir plusieurs des officiers supérieurs, et récompensa dignement le dévoûment à toute épreuve d'Ismaël, en le nommant son premier ministre.

Plusieurs années s'écoulèrent; ce nouveau Joseph, au faîte des

grandeurs et tout-puissant à la cour de Perse, dirigeait avec l'approbation générale, toutes les affaires publiques. Dans sa haute fortune il se souvint, comme autrefois, de sa famille et de ses anciens coréligionnaires exposés à toutes sortes d'injustices. Il fut pour eux un protecteur zélé, vigilant, infatigable.

Tel fut l'état des choses lorsque l'Empereur tomba malade, et comme son mal empira, il fit appeler près de son lit de douleur l'héritier de la couronne, et lui recommanda à cette heure suprême de conserver au ministre Ismaël ses hautes fonctions. « De » même qu'il fut pour moi d'une fidélité éprouvée, dit l'auguste » moribond, de même il te servira; honore en lui l'ami de ton » père. » — Le prince promit de se conformer aux dernières volontés de son père, qui expira quelques jours après.

Mais les amis, les courtisans du nouveau Schah, jaloux de l'ancien favori, parvinrent à force d'intrigues à faire tomber en disgrâce l'ancien ministre. Une circonstance se présenta à celui-ci pour ressaisir son ancienne influence. La ville d'Ispahan s'étant révoltée à l'époque de la mort du père de l'empereur actuel, fut condamnée à payer une contribution de 100,000 toumans (monnaie d'or, un million de francs). Le jeune empereur promit à Ismaël de le maintenir au pouvoir s'il parvenait à faire verser cette somme dans le trésor de l'empire. Ismaël déploya dans cette affaire tant d'activité et d'intelligence, qu'il accomplit cette œuvre difficile. Mais un Alkhound ayant fait un appel insurrectionnel contre l'envoyé impérial, parvint à faire éclater un nouveau soulèvement. Une armée nombreuse arrivée pour châtier de nouveau les rebelles, réprima le mouvement, détruisit le tiers de la ville, et parmi ceux qui périrent au sac de la ville, Ismaël eut à déplorer la mort de son père Aga-Baba, et d'un de ses deux frères, Abraham ; l'autre, Mardoché, existe encore.

L'Alkhound, cause principale de ce soulèvement s'échappa, et le châtiment terrible qui l'attendait ne l'a pas atteint.

Cette révolte éclata vers la fin de l'année 1850 ; il y avait à peine dix jours que l'auteur avait quitté Ispahan ; pendant que ces évènements se passaient il se trouvait à Téhéran.

Ismaël est toujours à la cour impériale à Téhéran, mais son

pouvoir et son influence d'autrefois n'existent plus. Le seul dédommagement dont il jouit est digne d'un homme de bien; il a le respect de tous. Malgré cette chûte il ne cesse de protéger et de soulager ses anciens coréligionnaires dont l'oppression est au-delà de toute expression.

L'auteur a eu l'honneur de s'entretenir personnellement et à plusieurs reprises avec cet homme remarquable; et il est heureux de pouvoir constater qu'il ne cesse de témoigner à ses coréligionnaires tout l'intérêt qu'ils méritent; il en a eu des preuves dont il garde un souvenir précieux. Ce fut à l'ancien ministre Ismaël que l'auteur dut des recommandations à ses amis, et aux membres les plus influents de la communauté de Téhéran, adressées à MM. Moulah (Rabbins en langue persane) Ababi et Jacob, premiers négociants à Téhéran, parmi les Israélites.

CHAPITRE XV.

Aperçu général sur l'état religieux et moral des Persans.

Commerce. — Religion. — Superstition. — Costume. — Fête à l'occasion de l'abjuration des Israélites.

La Perse présente des régions dont la fertilité est si prodigieuse, et qui pourvoit si abondamment à tous les besoins matériels des habitants, que le bon marché incroyable s'y trouve réalisé avec un rare bonheur.

Ajoutons à cela, que l'industrie y est en grande activité, et produit ces tissus précieux, ces châles, ces tapis, qui font l'admiration du monde. Il s'ensuit que le commerce y est florissant, ayant à ses ordres ces nombreuses et puissantes caravanes qui sillonnent le pays en tous sens, et qui transportent dans les contrées les plus reculées de l'Asie, les riches et superbes productions de l'industrie persane.

Nulle part je n'ai vu des perles en si grande profusion que dans la Perse; elles remplacent l'or pour les parures.

Trois nations principales sont répandues dans les anciens états de Cyrus. Les Musulmans, les Arméniens et les Israélites. Les premiers

sont de la secte Schiïte, ayant pour patron Ali, dont le prestige et le pouvoir religieux éclipsent totalement ceux de Mahomet lui-même. J'ai remarqué que pendant leur prière, ils tiennent pardevant eux une pierre, un morceau de bois, un os, ou un autre objet, et que dans leurs prosternations ils touchent du front cet objet et le baisent respectueusement. Il paraît que cet usage est un vestige, une réminiscence de leur ancien culte, et qu'après avoir embrassé jadis, sous les coups de la persécution, la religion musulmane, ils ont continué à se servir de leurs antiques symboles, dont l'origine est pour eux aujourd'hui une lettre morte.

Comme tous les peuples orientaux, les Persans ont une foi aveugle dans les pratiques superstitieuses destinées à neutraliser l'influence fatale et constante des démons. Israélites et Musulmans sont d'une conformité de croyance et de conduite remarquable pour tout ce qui concerne cet objet. En voici un exemple : Tout malade est, aux yeux des uns et des autres, un possédé; en conséquence, la médication, sauf l'emploi de quelques drogues, se réduit pour le vulgaire à une sorte de conjuration. Voici comment on procède : On dispose sept plats chargés de mets différents sur un plateau que l'on va porter dans l'établissement des bains publics, et l'on enferme le tout, jusqu'au lendemain matin, dans une pièce close. Si alors on trouve un des plats entamés, c'est un signe de salut pour le malade, car le démon a goûté de l'offrande; si, au contraire, les plats sont intacts, le malade succombera. Je crus, en ma qualité de Hakham, devoir adresser à mes coréligionnaires quelques représentations au sujet de ces pratiques absurdes; mais ils me dirent avec un air de triomphe : « Qui donc vient manger de ces plats? »

A part ces idées démoniaques, les Persans sont en général intelligents, beaux, vigoureux, braves, d'une taille au-dessus de la moyenne, la barbe longue et teinte en rouge, les cheveux ras sur le milieu de la tête, mais longs et pendants aux tempes. Leur fierté est extraordinaire et leur hostilité contre les étrangers incroyable. Ils crachent ordinairement à la figure, et dans l'intérieur de leurs appartements ils jettent leur salive sur les murs.

Leur costume est connu : il se compose d'une courte chemise sans

collet et à manches très-amples, d'un pantalon à l'européenne, mais beaucoup plus large, d'une sorte de cafetan qu'ils nomment *anterô* descendant jusqu'aux pieds, ouvert de deux côtés le long des jambes, et serré à la taille; la coiffure est une espèce de bonnet en peau de mouton.

Les femmes portent une courte chemise de soie ou de fil, ouverte sur la poitrine qui se trouve à nue; la chemise finit à la ceinture et se joint à un pantalon d'une ampleur extraordinaire; des bijoux au cou, aux mains et aux pieds, complètent ce costume auquel dans les rues elles ajoutent un voile blanc.

Les Persans n'ont point de tabac, hommes et femmes fument le tombac, et font une grande consommation de thé. On y mange avec les mains. Les maisons sont belles, ornées de tapis, de glaces et de tableaux.

Lorsqu'un divorce a lieu, et que les époux désirent se remarier, la femme doit prendre d'abord un second mari, et obtenir un divorce avec ce dernier. C'est alors seulement qu'elle peut reprendre son premier mari. Ceci est contraire aux prescriptions de la loi biblique (1).

Les femmes sont très-industrieuses; chacune d'elles a sa profession : ce sont elles qui fabriquent ces beaux châles, tapis et broderies.

Dans chaque ville, on remarque un édifice entouré d'un mur renfermant le tombeau d'un parent ou d'un disciple d'Ali, patron de la Perse. Il sert de refuge aux voleurs, aux assassins, et même aux traîtres. On est même tenu de nourrir ces singuliers réfugiés; mais les Juifs ne sont pas admis au bénéfice de cet établissement.

L'abjuration d'un Israélite devient l'objet d'une fête publique. Le néophyte doit d'abord se purifier par des ablutions, puis, revêtu d'habits somptueux, il est conduit solennellement à la mosquée, où l'Alkound (le prêtre), lui impose un nom. Ainsi régénéré, il monte un cheval superbement harnaché, et fait une tournée triomphale par toute la ville, précédé de musiciens et suivi d'une foule immense qui le salue de ses acclamations, en lui offrant des cadeaux.

---

(1) Deutéronome, ch. XXIV, v. 4.

La maison de l'Alkound sert aussi de refuge aux criminels; les Israélites même y sont admis sans condition. Pendant cette espèce d'emprisonnement, les amis du coupable peuvent faire des démarches pour obtenir son pardon.

Chaque hiver et pendant un mois environ, les Musulmans se réunissent pour célébrer deux ou trois heures par jour la mort d'Ali qu'ils prétendent avoir été tué par un Israélite. Pendant les trois derniers jours, nommés *katel,* les plaintes redoublent; et si un Juif a le malheur de se montrer dans les rues, il est massacré infailliblement.

Les Chrétiens qui habitent ce pays, sont haïs et opprimés presqu'autant que les Israélites; mais ils jouissent d'une plus grande liberté commerciale. Ni les uns, ni les autres ne peuvent avoir des esclaves, et c'est juste. Ne sont-ils pas esclaves eux-mêmes?

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — DÉPART.

Départ de Moldavie. — But. — Itinéraire. — Tombe du rabbi Jacob-Bal-Hatourim. — Arrivée à Jérusalem. 1

CHAPITRE II. — JÉRUSALEM.

Aspect de la ville. — Fondation. — Portes. — Ruines du Temple. — Tradition sur le sultan Soliman. — Grotte. 4

LE TEMPLE. 9

CHAPITRE III. — SION.

Tradition sur le Temple. — Grotte et tombeaux des rois de Juda. — Har Haézthim. — Hatzer Hamatara. — Caverne. — Tombe de Calha Chevoua. — Rama. — Barak..... 12

HAR HAZÉTHIM (Montagne des Oliviers)..... 14

CHAPITRE IV. — HÉBRON.

Fondation. — La Grotte des Patriarches, leurs tombeaux et trois autres grottes..... 16

CHAPITRE V. — SICHEM.

Tombeau de Joseph et de ses fils. — Tombeaux des chefs des douze tribus. — Fossé de Joseph. — Samarie. — Tombeaux de plusieurs rois d'Israël. — Tibériade. — Source d'eau chaude. — Tremblement de terre. — Invasion des Druses. — Zephad. — Miron. — Tombeau du Talmoudiste Simon et de son fils Eléazar. — Cérémonies commémoratives..... 19

CHAPITRE VI.

Coup-d'œil sur la situation des Israélites en Palestine. 24

CHAPITRE VII. — DAMAS.

Damas. — Synagogue de Djubar. — Medras Gaxoï, l'antique asile des lépreux. — Alep. — La grotte d'Ezra. — Voyage. — Antakia. — Synagogue antique. — Tédif. — Marrache. — Incident. — Birra. — Orpha, ville de Nemrod. — Maison d'Abraham. — Suirik. — Incident. — Sarmouk. — Incident.... 28

CHAPITRE VIII. — DIARBÉKIR.

Diarbekir. — Excursions en Arménie. — Le manuscrit d'Ezra. — Neitsibint. — Tombeau du R. Yéhouda-Ben-Bénera. — Villages israélites fondés par Tselma. — Jijira. — Zakou. — Usages

insolites. — Mariage singulier 36
Villages israélites 40

CHAPITRE IX. — KOURDISTAN.

Premier voyage. — Considérations sur la dispersion des dix tribus. — Sandour. — Daïk. — Grotte du prophète Elie. — Alkouche. — Tombeau attribué au prophète Nakhoum. — Grand pèlerinage. — Cérémonie importante..... 43

CHAPITRE X. — KOURDISTAN.

Deuxième voyage.— Montagnes du Kourdistan.— Ekron, ancien Assur. — Voyage dans le désert ; le Simoun. — Vexations exercées envers les femmes israélites. — Birzani. — Trajet difficile. — Ignorance. — Mots chaldéens. — Sinndou. — Ma maladie. — Plainte d'un de mes confrères contre sa femme. — Discussion avec les malems ou rabbins. — Retour. — Mes adieux. — Incident. — J'échappe au danger..... 50

CHAPITRE XI. — MOSSOUL.

Mossoul. — Tombe du prophète Jonas, d'après la tradition. — Erbil ou Arouël. — Oppression des Israélites. — Trois preuves à cet égard..... 60

CHAPITRE XII. — RETOUR DANS LE KOURDISTAN.

Troisième excursion dans le Kourdistan. — Ravandouss. — Amélioration dans l'état des Israélites. — Usages particuliers. — Koï. — Arrivée à Karkouk..... 64

CHAPITRE XIII. — OBSERVATIONS.

1. Origine des Israélites kourdes. — Les Nestoriens. — 2. Redevances et impôts. — 3. Esclavage. — 4. le droit du seigneur. — 5. État d'ignorance en matière religieuse. — 6. Industrie et travaux. — 7. Prescriptions bibliques observées par les Israélites et autres peuplades orientales. — 8. Résumé sous le rapport religieux, moral et civil. — Notice sur les coutumes des Orientaux contraires à la loi mosaïque..... 66

CHAPITRE XIV. — KARKOUK.

Les cailles et la manne. — Tombeaux attribués aux prophètes Daniel, Ananias, Mizaël et Azarias. — Usages et cérémonies. — Produits naturels de Karkouk ; le naphé. — Trajet à travers le désert. 77

CHAPITRE XV. — EXCURSION DANS L'IRAK-ARABÉ.

Bagdad. — Etat prospère des Israélites. — Leur instruction. — Leurs autorités. — Synagogues. — Préjugés relatifs à l'état

des femmes. — Tombeau du marabout Abd-el-Kader. — Tombeau attribué au grand-pontife Josué. — Hila. — Tour de Nemrod..... 81

CHAPITRE XVI. — KÉFIL.

Tombeau du prophète Hézékiel. — Pèlerinages. — Legs du roi Joïachin 86

CHAPITRE XVII. — DÉSERT D'AZAR.

Tombeau d'Ezra le scribe. — Koath. — Souka-Souk. — Goumerouk. — Gorna. — Bassora. — Lèpre, mal de ce pays. — Coutume particulière pendant les enterrements. 93

CHAPITRE XVIII. — LES INDES ORIENTALES.

Les dix tribus en général. — Leur dispersion. — Citations. — Preuves..... 96

CHAPITRE XIX. — DES BENÉ-ISRAEL.

Des Bené-Israël (enfants d'Israël, expression biblique).—Preuves. — Leur état actuel. 99

CHAPITRE XX.

FRAGMENTS D'UNE CHRONIQUE DES BENÉ-ISRAEL DE COCHIN (côte du Malabar). 103

CHAPITRE XXI.

LES CANNERANZ. 109

CHAPITRE XXII.

DES JUIFS NOIRS DE COCHIN..... 111

CHAPITRE XXIII. — DES ISRAÉLITES DE L'YÉMINN.

Notions sur leur origine et leur établissement..... 112

CHAPITRE XXIV. — LES ISRAÉLITES DE LA CHINE.

Quelques notions recueillies par l'auteur. — Notice sur l'état actuel des Israélites chinois. — Récit d'un missionnaire. — Extrait du Mikvé Israël. — Notice biographique sur Rabbi Ménassé ben Israël..... 114

NOTICE HISTORIQUE SUR LES ISRAÉLITES EN CHINE..... 116

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE EN CHINE. 118

CHAPITRE XXV.

DES ISRAÉLITES DE L'ABYSSINIE..... 120

CHAPITRE XXVI.—LE DÉSERT DE HABOR (près de la Tartarie).

Histoire d'un voyageur fait prisonnier par les tribus de ce désert. 121

CHAPITRE XXVII.

DES AFGHANS..... 125

DU CABOUL. — Histoire d'une princesse sacrifiée à une coutume

barbare. — Cérémonies singulières..... 126

CHAPITRE XXVIII.

DES NEPHTALITES OU BENÉ-NEPHTALI (en Tartarie)..... 128

GUERRES DES NEPHTALITES CONTRE LES PERSES..... 129

CHAPITRE XXIX. — LES ISRAÉLITES EN PERSE.

Retour de Bombay à Maskat par mer..... 134

CHAPITRE XXX. — VOYAGE DE MASKAT A ABÉCHOUR.

Tribus israélites dans le désert de l'Arabie..... 138

CHAPITRE XXXI.

VOYAGE A CHIRAZ PAR LE DÉSERT. — INCIDENTS..... 140

CHAPITRE XXXII. — CHIRAZ.

Situation lamentable des Israélites..... 142

CHAPITRE XXXIII. — ISPAHAN.

Je voyage comme médecin. — Incidents de la route..... 146

CHAPITRE XXXIV.

MÉSHED..... 148

KASSAN-YEZD..... *Ib.*

CHAPITRE XXXV.

TÉHÉRAN..... 150

CHAPITRE XXXVI. — HAMADAN.

Voyage à travers le désert.— Tombeaux d'Esther et de Mardoché. 153

CHAPITRE XXXVII.

RETOUR A BAGDAD..... 156

CHAPITRE XXXVIII.

PARTICULARITÉS RELATIVES AUX ISRAÉLITES DE LA PERSE.—Origine. — Cérémonies nuptiales.—Coutumes bizarres. — Oppression. 158

CHAPITRE XXXIX.

CONCLUSION..... 162

CHAPITRE XL. — SUITE DE LA CONCLUSION.

Observance du rite parmi les Israélites en Orient. — Leur antique hospitalité. — Leur générosité envers tous les voyageurs. — Deux preuves. — Citation de la Bible..... 16

CHAPITRE XLI. — RETOUR A CONSTANTINOPLE.

Retour de Bagdad à Constantinople. — Trajet extrêmement pénible. — Dangers. — Perte de mes biens et de mes manuscrits. — Deux entreprises commerciales manquées à Constantinople. — Causes de mon départ pour l'Afrique..... 169

CHAPITRE XLII.

DES DIFFÉRENTES SOCIÉTÉS PARMI LES ISRAELITES. — Origine. — Noms. — Dates. — Résidences. — Cérémonies. — Usages. 177

DEUXIÈME PARTIE.

Préface. 189

CHAPITRE PREMIER. — DAMAS ET ALEP.

Célèbre mosquée d'Amouvi. — La tombe de Naëman. — Montagne d'Hermon selon la tradition 191

CHAPITRE II. — EXCURSIONS EN MÉSOPOTAMIE.

Marrache. — Birra. — Orfa. — Grottes nombreuses. — Prétendue ville de Nemrod. — Maison de Job selon la tradition. — Touri-Talga. — Vestiges des Ammonites ou Moabites. — Sarmouk.. 193

CHAPITRE III. — EXCURSIONS EN ARMÉNIE.

Diarbékir. — Navigation difficile sur le Tigre. — Incidents. — Superstition 197

CHAPITRE IV. — EXCURSION EN BABYLONIE.

Villes babyloniennes creusées cans les entrailles d'un rocher. — Mardinn. — Désert. — Bête particulière que l'on y rencontre. — Soubin ou Neitzibin. — Jijira. — Costume singulier 199

CHAPITRE V.

EXCURSIONS DANS LES MONTAGNES DU KOURDISTAN TURC. — Passage du Tigre. — Accident. — Zakou. — Mont d'Arrarath. — Arche de Noé, ses débris. — Sandour. — Daïk. — Tanoura. 202

CHAPITRE VI. — EKRON.

Deuxième voyage dans les montagnes du Kourdistan. — L'antique Assur-Birzani. — Contrée montagneuse. 205

CHAPITRE VII. — MOSSOUL.

Ruines de Ninive. — Tombeau attribué au prophète Jonas. — Physionomie et position topographique de la ville. — Climat. — Costume. — Ruines. — Eaux sulfureuses.....

CHAPITRE VIII. — KOURDISTAN.

Troisième excursion dans les montagnes du Kourdistan. — Ravandous. — Koï-Karkouk. — Les cailles et la manne..... 209

CHAPITRE IX. — EXCURSION DANS L'IRAK-ARABÉ.

Désert. — Bagdad. — Scorpions. — Piqûres et guérison. — Commerce. — Femmes israélites de Bagdad..... 210

CHAPITRE X. — RUINES DE BABYLONE.

Tour de Babel. — Hila. — Tour attribuée à Nemrod..... 215

CHAPITRE XI. — MESCHED-ALI ET KELBELA.

Villes interdites aux Israélites. — Soulèvement. — Voyage de Bagdad à Bassora. — Koath. — Souka-Souk.— Goumerouk. — Gorna..... 217

DE BJGDPD P BPSSORP..... 218

KOPTH. — SOUKP. — SOUK. — GOUMEROUK..... 219

CHAPITRE XII. — BASSORA.

Marais. — Peste périodique. — Mehamra. — Koït..... 221

CHAPITRE XIII. — LA PERSE.

Maskatt. — Abéchour. — Chiraz. — Plante nommée Tombac.— Ispahan. — Mesched. — Kassan. — Yezd. — Téhéran. — Palais du shah de Perse. — Hamadan. — Karmichan. — Retour à Bagdad..... 223

RETOUR A BAGDAD..... 226

CHAPITRE XIV. — MESHED.

Cruelles persécutions. — Ismaël. — Son origine. — Son élèvation au pouvoir. — Son dévouement. — Inutilité de ses efforts ponr les Israélites..... 226

CHAPITRE XV.

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT RELIGIEUX ET MORAL DES PERSANS. — Commerce. — Religion. — Superstition. — Costume. — Fête à l'occasion de l'abjuration des Israélites..... 230

FIN DE LA TABLE DES MATIÉRES.